This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

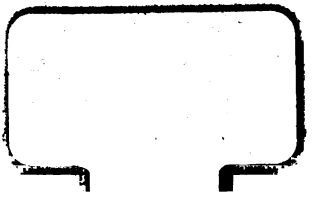
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08159197 0



Buy
Lalande

1. Italy—Descr. and trav., to 1800

Fr(T)

VOYAGE
EN ITALIE.

TOME PREMIER.

. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE
EN ITALIE,

CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description ; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités ; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME PREMIER.

THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF NEW YORK
WITHDRAWN

GENÈVE.

1790.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
264670B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1941 L

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

Le Voyage dont nous publions une nouvelle édition, revue & augmentée par l'auteur, parut en 1769 en huit volumes; & il fut bientôt contrefait. Depuis cette époque, il a servi de guide à la plupart des voyageurs. Des Italiens même s'en sont servis utilement, & en ont rendu un témoignage favorable. Nous croyons qu'il nous est permis de rapporter celui du traducteur d'un ouvrage anglois: Les Italiens, ou mœurs & coutumes d'Italie, ouvrage traduit de l'anglois de M. Baretti, à Paris, chez Costard, 1773, 324 *pages in-12; on trouve au commencement de la Préface le passage suivant.*

« *Il est sans doute rare de trouver dans un historien* » *de voyages la fidélité, la franchise, le désintéresse-* » *ment & l'impartialité, qui se font remarquer dans* » *le* Voyage d'un François en Italie, fait dans les » années 1765 & 1766. *J'ai été frappé du caractère* » *de vérité qui règne dans cet ouvrage; je ne sache* » *pas qu'il ait encore paru jusqu'à présent rien qu'on* » *puisse lui comparer. L'auteur, je l'avoue, a sur-* » *passé mon attente; sans jamais fatiguer le lecteur* » *par des détails ennuyeux, des circonstances frivoles,* » *il n'omet rien de tout ce qui peut instruire ou piquer* » *sa curiosité. Il réunit les qualités les plus désirées du* » *public dans ces sortes d'ouvrages : l'exactitude de* » *la narration, la beauté & la justesse des descrip-* » *tions, l'abondance & la variété des matières, & un* » *mélange agréable de traits d'histoire, de morale, de* » *politique & de critique.*

» *Mais ce qui donne à cette lecture un charme* » *inexprimable, c'est que l'auteur parle de tout en*

89 X 677

» *maître : il semble posséder tous les arts, tous les* » *genres de connoissance ; il est à la fois peintre, archi-* » *tecte, sculpteur, botaniste, naturaliste & philosophe.* » *Rien de plus enchanteur que le vaste tableau qu'il* » *présente, d'une infinité d'objets qu'il a vus en scru-* » *puleux observateur.*

» *Ses remarques relatives au goût & aux mœurs* » *des nations Italienne & Françoise ; les comparaisons* » *intéressantes qu'il fait sur le génie de ces deux peu-* » *ples, leurs lois, leurs usages, leurs coutumes ; ses* » *réflexions qui, comme autant de masses de lumière,* » *servent à guider le jugement du lecteur sur des objets* » *de cette importance, annoncent un esprit juste, un* » *discernement fin, un goût exquis, une science pro-* » *fonde. . . . On y trouve, à chaque page le lan-* » *gage de la vérité, de la candeur, de la modestie,* » *ce caractère de bonne foi, qui prévient favorable-* » *ment le lecteur, & entraîne son consentement.* »

PRÉFACE.

En parcourant l'Italie avec toute la curioſité & le plaiſir imaginables, je liſois les auteurs qui en avoient donné des notices, je trouvois leurs ouvrages défectueux & incomplets, j'étois faché que l'on n'eût pas imprimé en France une deſcription de cette belle partie du monde, propre à en faciliter le voyage aux François; & à le leur rendre agréable : je me propoſai d'y ſuppléer.

La ſatisfaction que j'ai trouvée dans ce voyage eſt telle, que même après mon retour, je trouvois du plaiſir à me la rappeler, & en mettant par écrit tout ce que j'avois vu de curieux en Italie, je prolongeois les agrémens d'un voyage que j'avois trouvé trop court.

De retour ſous ſon toit, tel que l'airain ſonore,
Qu'on ceſſe de frapper & qui raiſonne encore,
Dans la tranquillité d'un loiſir ſtudieux,
Il repaſſe en eſprit ce qu'il a vu des yeux;
Dans cent climants divers préſent par la penſée,
Son plaiſir dure encor quand ſa peine eſt paſſée.

Ce qu'un poëte agréable a dit des voyages en général, on doit le dire avec bien plus de raiſon de celui d'Italie, où les choſes belles, grandes, ſingulières, ſont en plus grand nombre que dans tout le reſte de l'Europe. Sans parler des reſtes prodigieux de l'antiquité, & des chefs-d'œuvres qu'on y trouve dans tous les arts, n'eſt-ce pas en Italie que nous voyons la nature dans toute ſa beauté, la végétation dans toute ſa vigueur, la culture dans toute ſa perfection. Je ne crois pas que les délices de Tempé, ſi célèbres dans les anciens

poëtes, ni le fauxbourg de Daphné (au midi d'Antioche) dont on a tant parlé, euſſent rien de plus beau que le baſſin de Naples, & les rivages de la Brenta. L'empereur Conſtantin Paléologue appeloit l'Italie le paradis terreſtre, en parlant de la plaine de Lombardie, qui commence à Padoue, & qui s'étend juſqu'à Turin.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait en France des choſes admirables dans tous les genres : on ne trouve pas en Italie de capitale immenſe comme Paris, où les reſſources de toute eſpèce abondent ; je dirai plus, je n'y ai pas vu de plus grande façade de palais que celle de Verſailles du côté du jardin, de plus beau périſtile que celui du Louvre, de plus beaux jardins que ceux de Verſailles, des Tuileries (1), de Chantilly & de Marly ; je n'ai même pas vu en Italie de maiſons auſſi agréables, auſſi voluptueuſes, auſſi élégamment décorées que celles de pluſieurs particuliers aux environs de Paris. On n'y trouve pas de collection de tableaux plus riche que celle de M. le duc d'Orléans, au palais royal, &c. Ainſi je ne prétends pas ôter à la France les avantages qu'elle a ſur tous les pays de l'univers ; il me ſuffit, pour juſtifier l'enthouſiaſme que j'ai laiſſé paroître plus d'une fois dans cet ouvrage, que le voyage d'Italie ſoit regardé comme le plus agréable & le plus beau de tous ceux qu'un François peut faire hors de chez lui.

Un étranger écrivant ſur l'Italie, devroit d'abord ſe juſtifier d'une entrepriſe qui paroît téméraire. N'eſt ce pas à un Italien qu'il appartiendroit de décrire l'Italie ; eſt-ce d'un étranger & d'un voyageur que l'on peut attendre des connoiſſances sûres, des deſcriptions exactes ? Ma réponſe eſt, qu'il n'exiſte, même en italien, aucune deſcription mo-

(1) Le jardin des Tuileries a 67 arpens de ſuperficie, chacun de 900 toiſes quarrées.

derne de l'Italie, que l'on pût traduire pour l'uſage des voyageurs : en attendant que les Italiens nous la donnent, on peut la recevoir des étrangers. D'ailleurs, quoiqu'un François, en décrivant l'Italie, mérite moins de confiance à pluſieurs égards qu'un Italien, qui connoîtroit ſon pays plus à fond, il eſt à préſumer qu'un François écrira d'une manière plus libre, plus déſintéreſſée, moins ſuſpecte, plus utile aux voyageurs, plus curieuſe pour des François, & plus à leur portée ; il fera des comparaiſons, des remarques relatives aux goûts & aux mœurs des deux nations, & qu'un Italien n'eût point faites.

A mon égard, je puis ajouter qu'ayant parcouru toutes les deſcriptions locales des villes d'Italie qui ont été faites par des nationaux, j'en ai fait uſage pour rendre ma deſcription plus sûre & plus complète.

La ſociété des gens de lettres que j'ai recherchée & fréquentée dans tout le cours de mon voyage, m'a mis auſſi à portée de connoître les détails du pays d'une façon exacte, & de donner, à la plupart des voyageurs, beaucoup de connoiſſances qu'ils auroient peine à ſe procurer, en ſéjournant beaucoup plus que moi dans l'Italie.

Enfin, une correſpondance de vingt ans avec des ſavans de toutes les parties de l'Italie, m'a mis à portée d'ajouter beaucoup de choſes intéreſſantes à ma relation, dans cette ſeconde édition.

La curioſité avide que je portois dans ce voyage, m'a fait étendre mes recherches à toutes ſortes d'objets ; mais je n'ai pas entrepris de les épuiſer, ni de ſatisfaire en entier les curieux de tous les genres ; on comprend aſſez qu'il faudroit une bibliothéque entière, & mon ouvrage auroit été inutile à la majeure partie de mes lecteurs ; mais j'y ai ſuppléé, autant qu'il étoit poſſible, par un nombre conſidérable de citations ; il y a peu de livres

de quelque importance en Italie que je n'aie indiqué, afin de mettre mes lecteurs à portée de recourir aux ſources où chacun peut trouver des connoiſſances ultérieures. Je n'entrerai point dans de grands détails ſur les antiquités, l'hiſtoire naturelle, ou les autres ſciences; je ne donnerai à mon lecteur que ce que j'aurois voulu qu'on m'eût donné dans mon voyage; je lui apprends ce que j'ai déſiré de ſavoir, & ce que j'ai appris, ou par moi-même, ou par mes amis, ou par mes lectures.

L'un des fruits les plus agréables d'un voyage en Italie, eſt de ſe rappeler l'hiſtoire de ces pays fameux, d'une manière plus facile, plus ſenſible, plus intéreſſante, & qui ſe retient enſuite beaucoup mieux; voilà pourquoi j'ai toujours réuni l'hiſtoire à la deſcription des pays dont j'ai parlé, & dont je me ſuis rendu compte à moi-même: je ſais par ma propre expérience que cela eſt très-agréable au voyageur.

Je me ſuis auſſi étendu ſur la littérature italienne, d'autant plus volontiers qu'elle eſt encore peu cultivée à Paris; les journaux d'Italie parviennent à peine juſqu'à nous, & les meilleurs livres italiens ſont ſouvent ignorés en France.

La perſonne qui s'eſt le plus diſtinguée à Paris dans ce genre d'érudition, a été M. Floncel, autrefois ſecrétaire d'état dans la principauté de Monaco, & enſuite premier commis des affaires étrangères: il avoit formé une bibliothéque de plus de douze mille volumes italiens dans tous les genres, raſſemblés avec intelligence, avec choix, & de la manière ſouvent la plus diſpendieuſe; il communiquoit ſes livres avec plaiſir, & il y a peu de gens de lettres à Paris, qui s'occupant de ces matières, n'aient eu recours à M. Floncel; je lui ai moi-même à cet égard une véritable obligation. C'eſt à lui que M. Conti dédia en 1761, le Lucrèce de Marchetti; ſa réputation dans ce genre l'avoit

fait adopter par vingt-quatre académies d'Italie, & j'ai vu dans ce pays-là des perſonnes qui, de tous les ſavans de Paris, ne connoiſſoient que M. Floncel.

J'ai quelquefois parlé de traditions populaires, & de ſuperſtitions ridicules; elles rendent certains endroits plus remarquables, elles peuvent intéreſſer les voyageurs, ou du moins les divertir; pourquoi la fontaine ſortie de terre à Milan par la puiſſance de S. Barnabé, auroit-elle moins de privilége que le lac de Curtius ouvert à Rome par un prodige, & dont on parle encore dans tous les livres? Enfin, j'ai tâché de raſſembler, en tout genre, la note des objets qui ſont dignes d'attention, ou qui ont de la célébrité en Italie.

Je n'aurois point oſé porter des jugemens ſur les ouvrages de peinture & de ſculpture qui ſont en Italie; j'aurois renvoyé mon lecteur à ceux de M. Cochin, & de quelques autres artiſtes qui en ont parlé, & je n'aurois pas cru que l'on dût s'en rapporter même aux jugemens de M. l'abbé Richard, ou des autres voyageurs dont je parlerai ci-après (1). Mais dans le temps où l'on commençoit l'impreſſion de cet ouvrage, j'ai eu communication d'un manuſcrit qui m'a mis à portée de compléter ma deſcription à cet égard.

Feu M. l'abbé Gougenot, conſeiller au grand conſeil, & honoraire aſſocié libre de l'académie royale de peinture & de ſculpture, avoit partagé ſon temps, dès ſa jeuneſſe, entre les affaires & les arts. Ses lumières, ſon application, ſon amour pour la juſtice, la vérité & la candeur de ſon caractère, lui avoient mérité l'eſtime, l'amitié & la confiance de ſa compagnie. Il ne trouvoit de délaſſement que dans les arts, qu'il cultivoit avec

(1) *De pictore, ſculptore & fictore niſi artifex judicare non poteſt*, Plin. jun. L. I. Epiſt. 10.

ſuccès ; il eut des liaiſons intimes avec les artiſtes les plus habiles de la capitale, à qui il eut ſouvent le plaiſir d'être utile par ſes conſeils & ſes lumières ; il avoit formé depuis long-temps le projet de voir par lui-même les chefs-d'œuvres, les modèles en tout genre dont l'Italie eſt remplie ; il exécuta ſa réſolution au mois de ſeptembre 1775. Il ſuffit de nommer ſon compagnon de voyage pour avoir une juſte idée de ſon goût ; c'étoit M. Greuze, ce peintre charmant de la nature. Ainſi M. Gougenot rendoit ſon voyage plus utile, en mettant M. Greuze à portée de puiſer de nouvelles connoiſſances dans la partie des arts. Mais il ne s'en tint pas au ſecours de M. Greuze dans ſes recherches ; il étoit toujours accompagné à Rome par un peintre, un ſculpteur, un architecte & un antiquaire. Tous les artiſtes François & même Italiens, enchantés du goût, du diſcernement, de la douceur des mœurs & de la nobleſſe des procédés de M. l'abbé Gougenot, ſe faiſoient un plaiſir de ſe joindre à lui, pour apprécier enſemble les différens morceaux de peinture, de ſculpture & d'architecture, qui ſe préſentent en foule dans les principales villes d'Italie. C'eſt d'après les obſervations de tant d'habiles gens, réunies aux ſiennes, que M. Gougenot écrivoit. Son jugement eſt d'autant plus impartial, qu'il ne deſtinoit point ſon ouvrage à l'impreſſion ; M. Gougenot de Croiſſy, ſon frère, me communiqua le manuſcrit, & j'en ai fait uſage dans tout le cours de mon ouvrage, à commencer par l'article de Turin dans le premier volume ; ainſi preſque tous les jugemens qu'on y trouvera en matière de peinture, de ſculpture & d'architecture, appartiennent à M. l'abbé Gougenot, à moins que je n'indique les artiſtes d'après leſquels j'en ai parlé.

Le voyage pittoreſque de M. Cochin, imprimé en 1758, ſe trouvera cité quelquefois dans mon livre : la réputation de cet auteur eſt le plus sûr

garant qu'on puiſſe avoir en pareille matière ; & la ſeule choſe qu'on y déſireroit, c'eſt la notice des belles peintures de Rome, dont il n'a point parlé : au reſte M. Cochin, qui ſe propoſe de retourner en Italie, comme la plupart des curieux qui ont fait une fois cet agréable voyage, m'a dit qu'il vouloit refaire ſon ouvrage en entier.

Quelquefois le jugement de M. Gougenot étoit fort différent de celui de M. Cochin, & j'ai cru pouvoir les rapporter l'un & l'autre ; il y en a un exemple dans le tableau de Job, par le Guide, Tom. II.

Ces jugemens critiques ſur les tableaux d'Italie m'ont paru néceſſaires dans mon ouvrage, pour ſervir de correctif à l'enthouſiaſme avec lequel les Italiens parlent de tout ce qui ſe voit chez eux, & qui règne dans leurs deſcriptions imprimées. Vaſari, qui nous a donné avec plus de détail & plus de ſoin que perſonne les vies des peintres d'Italie, eſt auſſi le plus outré de tous les louangeurs ; Malvazia, quoique Italien lui-même, lui en fait le reproche : *Vaſari che tutti loda, eziandio i minimi, quanto i più ſublimi. Malv.* Part. IV, p. 249. Il eſt ſurtout inſupportable quand il s'agit de célébrer les Toſcans. Voilà pourquoi l'on trouvera ici moins d'éloges que de critiques ; & celles-ci ſont les plus étendues pour les tableaux qui ont le plus de réputation ou de mérite.

On s'eſt plaint beaucoup en Italie de ces jugemens & de ces critiques ; j'aurois déſiré qu'elles puſſent être revues & diſcutées par des connoiſſeurs ; mais je n'ai pu me procurer qu'un petit nombre d'inſtructions à cet égard.

Pour étudier avec plus de fruit les chefs-d'œuvres de l'antiquité en Italie, il faudroit lire ſurtout l'*Hiſtoire de l'art de l'antiquité*, par Winkelmann, traduite de l'allemand, par Huber, en 3 vol. in-4°. imprimée à Leipzig, en 1781. Elle ſe trouve à Paris, chez Belin.

Cette hiſtoire de l'art contient l'origine de la ſculpture, de la gravure & de la peinture chez les Egyptiens, les Etruſques, les Grecs, les Romains; le caractère des ouvrages de chaque nation & de chaque ſiècle; les matières, les procédés, le goût, les formes de tout genre.

Mais l'art des Grecs eſt le principal but de cette hiſtoire, & il occupe ſeul tout le ſecond volume; l'auteur y traite de la beauté dans chaque genre, & il diſcute à ce ſujet les plus beaux monumens de l'antiquité. Il parle de l'expreſſion, des proportions de chaque partie, des habillemens, des draperies, des ornemens, de la partie méchanique de l'art, de ſes progrès & de ſa décadence, & des matières qu'on employoit.

Dans ma deſcription des ſtatues antiques de Rome, j'avois été tenté de rapporter tous les paſſages de cet habile antiquaire, mais voici ce qui m'en a détourné. M. Falconet, célèbre ſculpteur, a reproché à Winkelmann, qu'il n'étoit point aſſez connoiſſeur dans la peinture & le deſſin, & l'on en peut juger, par ce qu'il dit en faveur de Mengs, ſon compatriote & ſon ami: *l'Apollon ſur ſon char, du Guide, eſt à l'Apollon au milieu des Muſes, de Mengs, à la villa Albani, ce qu'un valet eſt à ſon maître.* On ſait auſſi que Caſanova lui avoit fait prendre pour antiques des peintures dont lui-même étoit l'auteur, & que Winkelmann fit graver dans ſon hiſtoire de l'art; ainſi j'aurois craint de donner à mon lecteur un guide trop peu sûr pour le mérite réel des ouvrages; cependant j'ai rapporté ſon avis ſur les plus belles ſtatues de Rome & de Florence, à cauſe de la célébrité de l'ouvrage de Winkelmann, & de la part que Mengs dût y avoir. La première édition parut en allemand à Dresde, en 1764; la ſeconde édition, qu'on a traduite en françois, avoit déjà été traduite en italien ſous ce titre: *Storia delle arti del diſegno*

presso gli antichi, di Giovanni Winkelmann, tradotta dal Tedesco, con note originali degli editori in Milano 1779, 2 vol. in-4to.

On peut ajouter à cet ouvrage les *Œuvres de M. le chevalier Antoine-Raphaël Mengs.* A Paris, chez Pissot, 1781, 248 pages in-8°. Les *Pensées sur la beauté & sur le goût* dans la peinture, qui avoient paru en 1762, en allemand. Les *Lettres familières de M. Winkelmann*, chez Couturier fils, près des grands Augustins, 1781, 2 vol. in-8°. Enfin les *Recherches sur les beautés de la peinture, & sur le mérite des plus célèbres peintres*, anciens & modernes, par *Daniel Webb*, traduit de l'anglois par M. B. A Paris, chez Briasson, 1765, 223 pag. in-12.

Le livre anglois de Webb sur la peinture, *Inquiry into the antients pictures*, a été fortement critiqué par M. Falconet, & il nous apprend cependant que c'est un vol fait à M. Mengs. *Œuvres d'Etienne Falconet*, 1781, Tome II.

J'ai dit au commencement de ma Préface, qu'en partant pour l'Italie, je n'avois pu trouver aucun livre qui satisfît ma curiosité, & qui me parût suffisant pour un voyageur : de retour en France, en 1766, j'ai vu paroître la *Description historique & critique de l'Italie, par M. l'abbé Richard*, en 6 volumes. Cet ouvrage m'a paru bien fait. M. de Bourbonne, président à mortier au parlement de Dijon, qui étoit accompagné en Italie par M. l'abbé Richard, lui avoit ouvert toutes les portes ; il avoit contribué par sa fortune & par ses lumières personnelles à la bonté de ce livre, & j'avoue que si j'eusse été instruit du projet de M. l'abbé Richard, je me serois épargné la peine d'entreprendre mon ouvrage ; mais lorsque son livre a paru, les matériaux du mien étoient rassemblés ; le plus difficile étoit fait, & je n'ai pas cru devoir y renoncer. D'ailleurs, il y a beaucoup d'endroits dans l'Italie dont le livre de

M. Richard ne parle point ; tels ſont Ravenne, S. Marin, Arrezzo, Pérouſe, Aſſiſe, Cortone ; il n'a point vu Modène, Reggio, Lucques, Padoue, Rimini, quoique tous ces endroits ſoient très-dignes de curioſité. Dans les endroits même qu'il a vus, il y a certaines choſes ſur leſquelles nous ne ſommes point du même avis ; & il eſt bon que chacun diſe le ſien. Enfin, il n'a pas aſſez conſulté les peintres, & l'on s'en apperçoit dans ſes jugemens ſur les arts, ſurtout à Rome, où le livre de M. Cochin ne pouvoit plus lui ſervir.

Je n'ai lu que quelques petites parties du livre de M. l'abbé Richard ; je ne voulois point faire de double emploi, ni profiter de ſes lumières ; peut-être ſerons-nous ſouvent en contradiction, peut-être nous rencontrerons-nous dans quelques articles, parce que nous aurons puiſé dans des ſources communes ; je m'en ſuis apperçu une fois ; je n'ai pas fait d'autre vérification.

La meilleure deſcription de l'Italie, la plus étendue & la plus exacte, eſt celle de Buſching : *Italia Geografico-Storico-Politica di Ant. Federico Buſching, di molto accreſciuta, corretta, ed ornata di Rami, con un appendice, in Venezia*, 1780. 6 vol. in-8°. Cette traduction, bien ſupérieure à l'original, eſt de M. l'abbé *Jagermann*, bibliothécaire de madame la ducheſſe de Saxe-Weimar. Un ouvrage auſſi complet auroit pu me décourager de publier cette ſeconde édition du mien ; mais beaucoup de choſes ſur les ſciences, la littérature, les arts, qui le caractériſent, m'ont déterminé à donner encore cette édition. Mon livre contient d'ailleurs plus de détails ſur les grandes villes, & celui de Buſching n'eſt point encore traduit en françois.

M. Jagermann, qui a paſſé quinze ans en Toſcane, & qui s'y eſt chargé de traduire la géographie de Buſching, a étudié ſpécialement la Toſcane,

Toscane, & en a donné une description géographique en allemand, en 1775, 400 pages in-8°. Il a aussi donné un volume de lettres sur l'Italie en allemand, en 1778.

Il me reste à parler de quelques voyages d'Italie moins importans; celui de Misson réimprimé tant de fois, & qui est encore entre les mains de tout le monde, n'est autre chose, comme il le dit lui-même, que ses tablettes, imprimées avec beaucoup de confusion. Cet ouvrage est rempli de partialité & d'inexactitude; il est incomplet dans tous les genres, & d'ailleurs il est actuellement trop ancien pour être utile à un voyageur.

L'ouvrage intitulé : les *Délices de l'Italie*, qui a paru en 4 vol. in-12. n'est qu'une rapsodie de tout ce qu'on trouve dans les dictionnaires sur les différentes villes d'Italie; les plans de villes qui y sont ne leur ressemblent point; & plusieurs villes intéressantes y sont totalement oubliées.

Le voyage historique & politique, en Suisse, en Italie & en Allemagne, 3 vol. in-8°. Francfort, 1736-43, contient quelques articles intéressans, mais en petit nombre.

Le voyage de Keysler, imprimé d'abord en allemand, qui a paru ensuite en anglois en 4 volumes in-8°. est fort ample, & il passe pour être aussi fort exact, mais je ne le connoissois point, en partant pour l'Italie, & je n'ai voulu lire à mon retour que des auteurs Italiens; tous les étrangers me paroissent suspects, & je craignois de mêler leurs fautes avec les miennes.

Il y a plusieurs voyages d'Italie composés par des Anglois. Le célèbre Burnet, si connu en Angleterre, par son histoire de la réformation, & par d'autres ouvrages de religion & de politique, fut obligé, par les troubles qui s'élevèrent en Angleterre vers le temps de la révolution de 1688, de sortir d'Angleterre, où le parti républicain n'étoit

pas le plus fort ; il parcourut la France, la Suiſſe, l'Allemagne & l'Italie, comme un politique & un obſervateur. Ses remarques ont été imprimées en un petit volume, qui a pour titre : *Bishop Burnet's travels through France, Italy, &c. London printed for T. Payne*, 1750. Il parle avec la liberté d'un Anglois, des gouvernemens, des gens qui étoient en place, des eccléſiaſtiques, ſurtout des religieux ; mais quoiqu'il y ait dans ſon livre beaucoup de choſes intéreſſantes, il n'y en a guère qui ſoient d'uſage actuellement : le ſort de cette eſpèce de livres eſt de vieillir très-promptement. Il faut auſſi ſe défier un peu des inclinations proteſtantes de cet auteur : parmi ſes exagérations, on peut compter ce qu'il dit, que les Jéſuites poſsèdent preſque la moitié de la Pouille, que les eccléſiaſtiques ont les quatre cinquièmes des richeſſes du royaume de Naples, & beaucoup de choſes contre les mœurs de Veniſe.

Le voyage d'Adiſſon eſt à-peu près de la même étendue, mais il contient plus de littérature que de politique.

Le voyage d'Italie, écrit par M. Wright en anglois, (gros volume in-4°. du prix d'une guinée ou 24 liv.) eſt le plus eſtimé en Angleterre : j'ai ouï dire à un connoiſſeur, qu'il renferme d'excellentes choſes ; mais je ne l'ai point lu. J'en ai vu citer deux autres : *The grand tour, containing an exact deſcription of moſt of the cities townſ and remarkables places of Europe. London*, 1749. 4 vol. in-12 ; le troiſième volume n'eſt que pour l'Italie. *Travels trough France and Italy by T. T. Smollett.* 2 vol. *London*, 1766. Ce dernier eſt rempli de ſatyres, d'injures, de calomnies contre les François & les Italiens ; la ville de Nice eſt ſeule exceptée, & il peint ce ſéjour des plus belles couleurs. L'auteur, malheureux en Angleterre, mélancolique & malade, portoit ſa mauvaiſe humeur

partout ; & il faut croire que ce fut à Nice où il recouvra la ſanté & le jugement. On trouve dans ſon livre des obſervations météorologiques faites à Nice pendant 18 mois.

Il a paru auſſi en 1766 des lettres de M. Sharp ſur l'Italie, remplies également d'inexactitudes & de mauvaiſe humeur. M. Baretti, Italien, qui vit à Londres, le releva en 1768 ſur pluſieurs choſes : *An account of the manners of Italy*, 2 vol. in-8°. M. de Frevi en a donné un extrait en françois.

Mais le livre de M. Baretti eſt auſſi plein d'exagérations que celui de Sharp, contre lequel il écrivoit.

J'ai ouï parler d'un voyage d'Italie, par M. Blainville, en anglois, avec beaucoup de planches, dont les premiers cahiers ont paru à Londres in-4°. en 1766 & 1767 ; on en faiſoit beaucoup de cas.

Les lettres d'un voyageur Anglois, par M. de Sherlok, chez Duſchene, 1780, ont eu de la réputation.

Le voyage du comte d'Orrery, fait en 1755, a paru en anglois en 1774 ; l'auteur paroît avoir reſté long-temps en Toſcane.

Il y a encore des lettres de Moore ſur l'Italie : *A view of Society and Manner, in Italy, by John Moore* M. D. 2 vol. in-8°. La ſeconde édition eſt de 1781.

Enfin, Mlle. de Keralio a donné en 1785, la traduction d'un voyage de Naples & de Sicile, par M. Swinburne, in-8°. dont j'ai ouï dire beaucoup de bien.

Il parut en 1768 un ouvrage où il y a beaucoup de choſes ſur l'Italie, relativement aux arts ; il eſt intitulé : *Mélanges hiſtoriques, critiques, de phyſique, de littérature & de poéſie ; par M. le marquis d'Orbeſſan, préſident à mortier du parlement de Toulouſe, contenant le voyage d'Italie.* Le premier

volume eſt un recueil de lettres, où les faits auſſi-bien que les noms ſont écrits de mémoire, où par conſéquent il ſe trouve des inexactitudes. Il y a des choſes intéreſſantes, mais rien n'y eſt approfondi ni détaillé; c'eſt un homme d'eſprit qui raconte ſes amuſemens en Italie, dans un volume d'environ 460 pages.

On peut dire à-peu-près la même choſe des lettres de Madame du Boccage ſur l'Italie, qui ſe trouvent dans le recueil de ſes ouvrages, où elles occupent la moitié d'un volume; elles ſont mêlées de vers & de proſe comme le voyage de Bachaumont & la Chapelle; mais écrites de la manière la plus propre à faire déſirer la vue de l'Italie.

Le livre de M. Groſley, qui a pour titre: *Obſervations ſur l'Italie, par deux gentilshommes Suédois*, eſt un ouvrage qui fut reçu avec applaudiſſement du public en 1764, & que je lus avec beaucoup de plaiſir. Cet ouvrage fut réimprimé en 1774 en 4 volumes, & l'on en ajouta un cinquième ſur les mœurs des Italiens, traduit de l'anglois. A Paris, chez de Hanſy. L'auteur, qui ne vouloit que s'amuſer, ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir ni de décrire; il raconte beaucoup d'anecdotes qui lui ſont perſonnelles, & ſur leſquelles il ne faudroit pas aſſeoir des jugemens généraux; & j'ai pris la liberté d'être quelquefois d'un avis contraire au ſien (1). Mais avec tout cela, je voudrois qu'il m'eût été poſſible de rendre mon ouvrage auſſi amuſant que le ſien.

Mon voyage fut imprimé à Paris en 1769, & contrefait la même année à Yverdon, & enſuite à Liège; l'on annonçoit que cette édition d'Yverdon

(1) On peut voir auſſi quelques notes critiques ſur ſon ouvrage, dans une brochure dont voici le titre: *Remarques ſur un livre, intitulé: Obſervations ſur l'architecture, de M. l'abbé Laugier*, par M. G. architecte. A Paris, chez de Hanſy, le jeune, libraire. 1768. in-8°.

avoit été corrigée & augmentée, par un savant qui avoit vu l'Italie en 1767; cependant il paroît par un journal de Venise, *Europa letteraria*, que l'édition d'Yverdon n'avoit pas grand avantage sur celle de Paris. Le même journaliste me reprochoit d'avoir souvent parlé sur le témoignage de gens mal-informés; il finit cependant par dire que ce livre étoit le meilleur qu'on eut sur l'Italie. M. de Félice m'écrivoit en 1771, qu'il étoit fâché de voir les pitoyables remarques de M. Bertrand qu'il voulut ajouter à son édition, & qu'il en auroit retranché les trois quarts, s'il les avoit lues avant l'impression.

Il a paru en allemand une traduction libre de mon voyage, avec des additions, par M. Volckmann, imprimée à Leipsig, en 1771 & 1778, *Historisch Critische Nachrichten von Italien*, &c. chez Fritsch, en 3 vol. in-8°. M. Bernouilli a publié en 1777, chez le même libraire, deux volumes en allemand, d'additions aux relations les plus modernes de l'Italie, où il renvoie aux pages du livre de Volckmann. Ces deux ouvrages contiennent des corrections pour mon ouvrage; mais M. Bernouilli m'en ayant envoyé la valeur de deux volumes manuscrits en françois, & dont j'ai fait usage, j'ai été dispensé de recourir aux deux voyages allemands dont je viens de parler.

Dans le Mercure allemand de 1775, on trouve des lettres très-intéressantes sur l'Italie, qui sont citées par M. Bernouilli.

Il a paru en Hollande un ouvrage utile, intitulé: *Gerardi Heerkens, notabilium libri II. Groningæ*, 1765. in-12. Il contient beaucoup d'érudition sur les bibliothéques d'Italie.

On annonçoit à Pérouse, en 1769, un ouvrage en plusieurs volumes in-4°. de M. Cesare Orlandi, intitulé: *Breve storia, e descrizione di tutte le città d'Italia*, avec beaucoup de planches. Le plan de cet ouvrage étoit à-peu-près le même que le mien,

& il devoit être plus détaillé. Il en a paru quelques volumes ; mais on m'écrit que l'auteur n'a pas été bien secondé par ses correspondans.

On a aussi publié à Florence une description de l'Italie, en 8 volumes, qu'on m'a assuré être une traduction de la mienne, *Descrizione istorica e critica dell' Italia*, 1782.

La promenade utile & récréative de deux Parisiens. Paris, 1768, 2 vol. in-12. est l'ouvrage de M. Brussel, auditeur des comptes ; il est en vers & en prose.

Dictionnaire historique & géographique portatif de l'Italie ; en 2 vol. in-8°. chez Lacombe, 1775, dans lequel on a fait un usage fréquent de mon livre, & quelques observations sur les changemens arrivés depuis mon voyage.

Manuel de l'étranger qui voyage en Italie, chez Ducheſne, 3 liv.

Le comte de Lemberg a publié en 1774, des lettres sur l'Italie, sous le titre de *Mémorial d'un mondain*, en 2 vol. Il y a des anecdotes curieuses.

Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en 1773, à Paris, chez Cuchet, 1783, 2 vol. in-12. Je crois cet ouvrage de M. Guidi.

Voyage en Italie & en Hollande, Paris, 1775, par M. l'abbé Coyer, 2 vol. in-8°. chez la veuve Ducheſne. L'auteur est mort en 1782. On sait combien il étoit observateur & amusant.

Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile & de Malthe, en 1776—1778, chez Morin, 1780, 6 vol. in-12. Cet ouvrage est de M. Rolland de la Platière, je l'ai cité plusieurs fois ; quoiqu'on puisse lui reprocher de l'humeur & des inexactitudes.

Il y a aussi un voyage de M. de Silhouette ; & un de M. Duclos, qui doit bientôt paroître.

Après avoir parlé des ouvrages composés sur l'Italie par des étrangers, je parlerois ici de ceux que l'on trouve dans le pays, si je n'avois pas

en grand soin de les citer dans ma description, de même que les meilleurs auteurs nationaux.

On trouve un catalogue des auteurs Italiens dans chaque genre, en 15 pages, dans les *Etrennes Italiennes* de M. l'abbé Bencirechi. A Paris, chez Molini, 1783.

Il y a une collection des plus célèbres auteurs Italiens, réimprimés à Paris, qui se trouve chez Pissot & Barrois le jeune.

Quant à l'histoire d'Italie, sur laquelle un voyageur doit avoir quelques connoissances, on peut lire les *Révolutions d'Italie par Denina*, traduites par M. l'abbé Jardin, à Paris, chez le Jay, 8 vol. 1775, & l'*Histoire générale d'Italie*, par M. Targe, à Paris, chez Monory.

Je citerai aussi des voyages manuscrits que j'ai lus avec plaisir, & dont j'ai fait quelque usage. L'un est de M. l'abbé de Vougny, conseiller au parlement, qui fit le voyage d'Italie avec M. Bertier, depuis le 13 Mars 1730, jusqu'au 4 Avril 1731. C'est M. Amelot, ministre d'Etat, qui voulut bien, en 1767, me communiquer ce journal de M. de Vougny, son oncle.

Le second manuscrit en deux volumes in-4°. est celui de feu M. de Brosses, premier président du parlement de Bourgogne, & membre de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris, qui avoit fait ce voyage en 1740.

M. le baron de Castille, qui a fait, en 1778, un journal en deux volumes de son voyage d'Italie, a bien voulu me le confier.

Feu M. Rozier, frère du célèbre physicien de ce nom, avoit fait en Italie, en 1772, un grand nombre de notes dont j'ai tiré divers articles.

M. Watelet a écrit 8 volumes de son voyage en Italie; j'ai fait mes efforts pour en avoir communication, mais l'auteur espère de les publier lui-même.

Si j'eusse pu prendre sur moi de lire encore pendant quelques années, de consulter plus de personnes, ou de faire moi-même un second voyage en Italie, avant que de publier ma description, elle eût été plus complète ; mais je n'ai que trop de regret d'avoir dérobé un si long temps à des études plus sérieuses & nécessaires à mon état ; d'ailleurs, comme disent les Italiens : *Chi guarda ad ogni penna non fa mai letto ;* des personnes qui auront plus de loisir, enrichiront nos connoissances de mille autres détails curieux.

Cependant j'ai pris bien des soins pour perfectionner cette seconde édition : j'ai consulté un grand nombre de gens instruits, ou Italiens, ou établis dans chaque endroit, & bien des voyageurs François ; je vais les citer, soit par reconnoissance, soit pour donner plus de confiance à mes lecteurs. Aussi-tôt que le livre parut, en 1769, M. Boscovich, qui jouit en Italie de la plus grande considération, envoya dans les différentes villes d'Italie les articles respectifs, pour les faire examiner & corriger sur les lieux.

M. de la Condamine, que j'aimois & que je regrette comme un père, qui avoit vu l'Italie avec beaucoup de curiosité & de fruit, eut la complaisance de lire l'ouvrage entier, la plume à la main, & d'y faire des notes, en 1771, de même que M. l'abbé Bencirechi, Toscan, qui enseigne l'italien à Paris d'une manière distinguée.

J'ai cité les notes très-amples de M. Bernouilli, dont j'ai fait usage dans toute l'étendue de mon livre.

M. Henri de Richeprey, qui a voyagé en 1778, comme un connoisseur, & surtout comme un politique, m'a fourni divers mémoires très-étendus sur le Milanez, la Toscane, & le royaume de Naples. J'ai eu des corrections sur l'ouvrage en général par M. de la Tapie, académicien de

Bourdeaux, qui avoit fait des notes marginales sur tous les volumes, en 1775, en faisant le tour de l'Italie. M. Chalumeau, qui voyageoit, en 1776, avec M. de Laval, ainsi que M. Brak, en 1784, avec M. de Miromenil, & M. Clouet, en 1784, avec M. Senac, ont eu la même complaisance.

Je vais indiquer maintenant pour chaque ville, les personnes de qui j'ai reçu des instructions, & des mémoires particuliers sur les lieux de leurs habitations respectives.

TURIN, M. le baron de *Choiseul*, ambassadeur de France; M. *Bartoli*, célèbre antiquaire; M. *Scarampi*, ex-jésuite.

CONI, M. *Beraudo*, dessinateur & physicien.

MILAN, le P. *la Grange*, ex-jésuite de Macon, qui a demeuré long-temps à Milan; M. le comte de *Giulini*; le P. *Tiraboschi*; M. *de Volta*, physicien célèbre.

PAVIE, M. le marquis Luigi *Malaspina*, de Sannazaro; M. le marquis Jean *Bellisomi*, qui m'a envoyé un plan de cette ville; M. de *Volta*; le P. *Roube*, professeur de philosophie.

CREMONE, le P. *Cattaneo*; M. *Verdelli*, ingénieur habile; M. le chanoine *Fromond*.

PARME, M. de *Keralio*; le P. *Carminati*.

MODENE, M. *Troili*.

BOLOGNE, M. le cardinal *Boncompagni*; M. *Canterzani*, secrétaire de l'institut.

FLORENCE & la Toscane, M. l'abbé *Niccoli*, qui étoit chargé des affaires du grand duc à Paris; M. *Favi*, qui l'est actuellement de celles de Raguse; M. *Ximenez*, ex-jésuite, premier ingénieur de la Toscane; M. *Fabroni*, attaché au Musée de Florence; M. *Mempredi*, jurisconsulte de Pise.

LUCQUES, M. Stefano *Conti*, & M. Attilio *Arnolfini*.

ROME, M. le prélat *Simonetti* d'Osimo, qui

m'a donné un grand nombre de notes importantes ; M. *Pierachi*, auditeur & depuis internonce en France ; M. *Boſcoviſch ;* le P. *Jacquier ;* M. le prélat *Gaetani ;* M. le prélat *Stay ;* M. *Bergeret*, receveur général des finances ; M. de *Quincy* ; M. de *Seine*, ſculpteur ; M. *Norry*, architecte ; M. d'*Affrique*, peintre.

NAPLES, Mde. *Ardinghelli Criſpo ;* M. *Poli ;* M. le duc de *Belforte ;* M. *Veſpaſiani* ; M. *Diodati* ; le P. *della Torre ;* M. le docteur *Serrao ;* M. Michel *Torcia ;* M. Vito *Caravelli*, habile aſtronome ; M. *Andria.*

AREZZO, M. le chevalier *Giudici.*

ANCONE, M. le comte *Garampi.*

PESARO, M. *Olivieri.*

RIMIMI, M. le comte *Garampi ;* M. Serafino *Calindri*, ingénieur, qui m'a envoyé le plan manuſcrit de la ville.

FORLI, M. *Toderini*, ex-jéſuite.

FERRARE, le P. *Lecchi ;* le P. *Ruffart* ; M. *Teſta*, habile médecin, & M. *Containi Coſtabili*, noble citadin de cette ville.

VENISE, M. *Gradenigo*, ſecrétaire du ſénat ; M. *Toaldo*, célèbre aſtronome de Padoue ; M. de *Villoiſon*, ſur la littérature.

PADOUE, M. *Toado ;* M. l'abbé *Gennari*, de l'académie de Padoue.

ROVEREDO, M. *Vannetti.*

VICENCE, M. Jean *Arduino*, qui m'en a envoyé le plan.

BASSANO, M. *Verci*, & M. *Boſcovich.*

MANTOUE, M. Pellegrino *Salandri*, ſecrétaire de l'académie ; M. Gaetano *Bettinelli* ; ſon frère M. *Bettinelli*, ex-jéſuite, & M. le comte Zacharie *Betti*, de Vérone.

VÉRONE, M. *Cagnoli*, habile mathématicien ; M. le chevalier *Lorgna*, ingénieur célèbre ; M. le comte Zacharie *Betti* ; M. le chanoine comte *Dioniſi*, & M. *Criſtiani.*

BRESCIA; M. *Criſtiani*, & M. l'abbé Caſparo *Turbini*, qui ont eu la complaiſance de m'envoyer chacun une deſcription complète de la ville; & M. le docteur don Baldaſſare *Zamboni*, archiprêtre de Calviſano.

BERGAME, M. le prévôt Uliſſe de' Conti di *Calepio*; M. le comte Joſeph *Beltramelli*, & M. *Torelli*.

GENES, M. *Correard*, ex-jéſuite François; M. le marquis Jacques-Philippe *Durazzo*; M. Jean-Baptiſte *Grimaldi*, fils de Pierre-François; M. de *Celeſia*; le P. *Croſa*, & M. *Codeviola*.

SAVONÉ, M. *Belloro*.

NICE, M. de *Raymondis*, ancien lieutenant-général de Bourg en Breſſe.

Telles ſont les perſonnes obligeantes & inſtruites (*), dont j'ai emprunté les ſecours pour perfectionner cette deſcription, & pour tâcher de la rendre utile & agréable aux voyageurs.

(*) M. l'abbé de Plaine, docteur de Sorbone de Chaligny, m'a envoyé de Verdun ſur Meuſe, un grand nombre de notes intéreſſantes; mais elles ſont arrivées trop tard, & j'ai eu le déſagrément de ne pouvoir en faire uſage.

ABRÉGÉ

DE LA ROUTE D'ITALIE ET DES DISTANCES ITINÉRAIRES. (1)

POUR faire complétement le voyage d'Italie, ce n'eſt pas aſſez de voir les capitales, & de ſuivre les grandes routes, il faut faire des excurſions, & choiſir les points de départ, afin qu'elles ne ſoient pas plus longues qu'il ne faut : je vais placer ici un petit détail de l'ordre le plus naturel & le plus commode à ſuivre, pour paſſer une année en Italie, & la bien voir ; le lecteur y trouvera, en abrégé, le plan & la diſtribution de ce voyage.

En partant de Paris au mois d'Août, l'on paſſe d'abord à Lyon, qui eſt à 96 lieues de Paris, enſuite au pont de Beauvoiſin, à Chambéri, Montmélian, S. Jean de Maurienne, & à S. Michel, qui eſt à moitié-chemin de Lyon à Turin, à 33 lieues de l'un & de l'autre, ſuivant la manière de compter du pays, & à 26 lieues en ligne droite.

De S. Michel on va à Modane, à Lanebourg, qui eſt au pied du Mont-Cenis, à la Novalèze, qui eſt de l'autre côté, à Suze, à Turin.

En quittant Turin, l'on va à Verceil & à Milan, qui eſt à 30 lieues de Turin, en ligne droite. De-là on va voir les isles Borromées, qui ſont à une journée de Milan ; Crémone, Côme, Varèſe, &

(1) Les lieues dont je me ſers ſont de 25 au degré, ou de 2283 toiſes de Paris. A l'égard des milles d'Italie, voyez le Tome II.

plusieurs belles maisons de campagne des environs de Milan.

Il y a des personnes qui vont de Milan à Venise, éloignée de 60 lieues; mais je préfère de commencer par la route de Marignano, Lodi & Plaisance, pour arriver à Parme, qui est à 25 lieues de Milan.

On s'arrête à Parme pour voir Colorno, & les ruines de Velleia, ancienne ville, découverte à quelques lieues de Parme.

De Parme on va à Reggio, à Modène, qui est à 8 lieues de Modène.

Florence est à 18 lieues de Bologne, & à 52 de Rome: en allant de Bologne à Florence, on passe à Pietra Mala, où il y a un feu extraordinaire qui mérite d'être vu.

De Florence on fait une excursion à Arezzo: une autre à Prato, à Pistoia, Lucques, Massa: on peut revenir de-là à Pise, à Livourne & à Sienne, qui n'est qu'à 12 lieues de Florence, & à 40 de Rome.

De Sienne on arrive à Acquapendente, à Monte-Fiascone, d'où l'on fait une excursion à Orviette, qui est à trois lieues de Bolsena, où il y a un puits, à double rampe, où les chevaux montent & descendent sans se rencontrer.

De Monte-Fiascone, l'on va à Viterbo, d'où l'on peut aller voir les beaux châteaux de Caprarola & de Bagnaia.

On va ensuite à Ronciglione, d'où l'on peut voir Sutri, où il y a un théâtre singulier, creusé dans le tuf; à Bracciano, à la Tolfa, où sont les mines d'alun, qui fournissent presque toute l'Europe, à Civita-Vecchia, & enfin à Rome.

De Rome on fait des excursions à Tivoli, Frascati, Albano, Subiaco, Rocca di Papa, Monte-Cavo, Riccia, Genfano, Nettuno, Porto, Ostia, Fiumicino, Isola Sacra.

De Rome à Naples, il y a 43 lieues ; on passe à Valmontone, Anagni, Ferrentino, Frozinone, Isola di Sora, Arpino, patrie de Cicéron, S. Germano, Monte-Casino, Capua & Caserta. Naples est à 290 lieues de Paris en ligne droite, mais à 340 par la route de Turin & de Rome.

De Naples on fait des excursions au Vésuve, à Portici, à la Torre dell' Annunziata, à Pompeii, Castellamare, Massa, Procida, Ischia, Nisida, Misène, Baia, Cuma, Pozzuoli ; à Pœstum, où sont les restes d'une très-belle ville, & à la foire de Salerne, qui se tient au mois d'Octobre ; je ne parle pas du reste du royaume de Naples, qui n'entre point dans mon plan.

De Naples on s'en retourne par mer, dans une felouque, à Gaëta, à Terracina ; on peut remonter l'Uffente jusqu'à Sezze, pour voir les marais pontins, & les restes de la voie Appia. On peut aussi faire la route par terre, comme je l'ai indiqué dans l'ouvrage.

De Sezze on fait des incursions à Norba, à Ninfa, où sont les ruines d'une ancienne ville, & à Sermoneta.

Pour aller de Sezze à Rome, on passe à Cisterna & à Fogliano, où se font les chasses & les pêches les plus amusantes, à Veletri, à Marino, & on arrive à Rome.

De Rome on va à Civita Castellana, à Narni, voir les restes du beau pont d'Auguste ; à Terni, où il y a une cascade célèbre ; on fait une excursion à Cesi, & une à Rieti, en allant voir la cascade.

Après Terni, l'on trouve Spolette & Foligno.

De Foligno on fait une excursion à Assise, à Cortone, à Perugia, au lac de Trasymène, à Gubio où sont les célèbres tables, dont l'interprétation a tant exercé les savans ; une autre excursion aux bains de Nocera.

En partant de Foligno, l'on va à Casa Nova, Colfiorito, où il y a un lac sur la montagne; Seravalle, Ponte la Trave, Valcimarra, Tolentino, Macerata; ce n'est pas un chemin de poste, je ne l'ai point suivi. On laisse Camerino & S. Severino à quelque distance de la route.

De Macerata à Ascoli, Porto d'Ascoli, Ripa Transona, Fermo, Porto di Fermo, Porto di Racanati, Monte-Santo, Villa Buonaccorsi, Loreto.

De Loreto on fait trois excursions, à Sirolo, à Osimo & à Iesi.

De Loreto on va par Ancône, Sigigaglia, Fano, Fossombrone, Furlo, Urbino, Pesaro, la Catolica & Rimini.

De Rimini on fait une excursion à Cezena, Cezenatico, Cervia, & une à S. Marino, petite république sur le sommet d'une montagne.

De Rimini à Revenne, Forli, Faenza, Bologne & Ferrare, qui est à 10 lieues de Bologne.

De Ferrare l'on fait une excursion aux vallées de Commachio.

De Ferrare l'on s'embarque sur le Pô pour aller à Venise, qui en est à 20 lieues en ligne droite.

De Venise on va quelquefois à Maestra, ou Mestri, à Trevisо, à Bassano, où est la célèbre imprimerie de Remondini; & de-là dans le Frioul.

Lorsqu'on revient de Venise, on va voir les belles maisons qui sont sur la Brenta, ensuite Padoue, Vicence, Verone, Mantoue & Andès, patrie de Virgile; de Mantoue l'on fait une excursion à Guastalla, célèbre par la bataille que gagnèrent les François en 1734; de Mantoue, on revient à Castiglione, Brescе, Bergame & Milan.

De Milan on va à Pavie, à Tortone, à Gênes, & l'on revient jusqu'à Antibes dans une felouque qu'on fait relâcher à Savone, à Final, à S. Remo, à Vintimiglia, à Monaco, à Montalban, à Villefranche & à Nice.

J'ai supposé qu'on étoit parti de France au mois d'Août, pour traverser la Savoie, le Piémont & la Lombardie pendant l'été, & se trouver à Naples pendant l'hiver; dans ce cas-là, on peut revenir à Rome passer le carnaval & la semaine sainte; le carnaval, parce que c'est le temps le plus agréable pour les plaisirs; la semaine sainte, à cause des cérémonies qui sont alors les plus pompeuses. On va ensuite à Venise, pour voir la fête du Bucentaure le jour de l'Ascension, & l'on revient en France avant le temps des grandes chaleurs d'Italie; c'est ainsi qu'on peut distribuer une année, quand on la consacre toute entière à un voyage d'Italie.

La route que j'ai suivie est d'environ 700 lieues, à compter de Paris.

On peut voir les distances, & d'autres détails sur les routes, dans un fort bon ouvrage, intitulé : *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal de plusieurs voyages aux villes principales de l'Europe, depuis* 1768, *jusqu'en* 1783, *par M. Dutens*, 1783, in-8°. chez Théophile Barrois, le jeune.

Pour parcourir l'Italie d'une manière plus instructive, il est utile d'avoir une grande carte de l'Italie, comme celle de M. d'Anville; en deux feuilles, ou même des cartes particulières des différens pays que l'on veut traverser, telle est pour le Piémont, la grande carte dédiée à Madame Royale. Pour le reste de l'Italie, on a les cartes particulières de Rossi, dont on trouvera le catalogue à la Calcographie de Rome : *Indice delle stampe intagliate in Roma a bulino e in acqua_forte esistenti nella gia stamperia de J. de Rossi, ora nella Calcografia della R. Camera Apost.*

Voyez aussi l'*Analyse géographique de l'Italie, par M. d'Anville, géographe ordinaire du roi.* in-4°. 1744.

Etats de Savoie & de Piémont, par Jaillot, six feuilles,

feuilles, 6 liv. chez Gogué & Née de la Rochelle.

Belle collection de cartes sur l'Italie, par Jaillot, chez Dézauche, rue des Noyers.

Parmi les cartes d'Italie, il n'y en a pas de plus détaillées que le Recueil de 60 cartes publiées par Fabio *Magini*, d'après les matériaux rassemblés par son père. Gio. Ant. Magini, professeur de Bologne, mort en 1617.

Il y a aussi un grand recueil de cartes & de plans, intitulé : *Novum Italiæ theatrum, sive accurata descriptio ipsius urbium, Palatiorum, sacrarum ædium, &c. Tomus I. Lombardiam scilicet, Rempublicam Genuensem, Monferratum, Ducatus Mediolani, Mirandulæ, Parmæ, Mutinæ & Mantuæ, Principatum Tridentinum, respublicas Venetas & Lucensem, magnum Etruriæ Ducatum; juxta delineationes D. Joannis Blaeu, Consulis & Senatoris urbis Amstelodami viri celeberimi ob eximios illos Atlantes & urbium Theatra quæ in publicum edidit. Atque omnia juxta Ichnographiam ibidem exhibitam cum tabulis quarum aliquæ dum viveret ejus curâ effectæ, plurimæ verò accuratioris delineationis ergo Romæ exaratæ sunt. Quibus accesserunt multæ urbes, portus, ædes sacræ & alia ædificia juxta Archetypa Romæ descripta, &c. Omnia in ordinem digesta; Hagæ Comitum, sumptibus & curâ Rutgeri Christophori Alberts. MDCCXXIV.* grand in-folio.

Le second volume contient l'état de l'église. Quant au royaume de Naples, il n'est point dans ces deux volumes; mais il y en a une grande & belle carte moderne, publiée à Paris, par M. Zanoni.

Parmi toutes les cartes que nous avons des différens états d'Italie, il n'y en a aucune qui ait été levée géométriquement & assujettie aux observations astronomiques, si ce n'est une partie de celle du P. Boscovich, qui fut faite à l'occasion de la mesure du degré en Italie : elle ne com-

prend que l'état eccléſiaſtique : on en peut voir les fondemens dans le grand ouvrage, intitulé : *De litteraria expeditione per pontificiam ditionem ad dimetiendos duos Meridiani gradus*, &c. à PP. *Chriſtophoro Maire & Rogerio Joſepho Boſcovich*, *Romæ*, 1755, in-4°. traduit en françois en 1770.

C'eſt dans cet ouvrage que l'on trouve la valeur du degré entre 42 ½ & 43 ½ degrés de latitude, 56979 toiſes, dont il faut prendre la ſoixantième partie pour avoir la valeur du mille géographique d'Italie, employé actuellement par les mathématiciens d'Italie, c'eſt-à-dire, 950 toiſes.

Des Heures Italiques.

La manière de compter les heures en Italie eſt ſouvent embarraſſante pour les voyageurs, & c'eſt ici le lieu d'en parler. Les Italiens comptent 24 heures de ſuite, depuis un ſoir juſqu'à l'autre. La vingt-quatrième heure, qu'on appelle ſouvent l'*Ave Maria*, ſonne une demi-heure, ou trois petits quarts-d'heure après le coucher du ſoleil, c'eſt-à-dire, à nuit tombante, & lorſque l'on commence à ne pouvoir lire qu'avec peine. Si la nuit dure 10 heures & le jour 14, on dit que le ſoleil ſe lève à 10 heures, & le midi arrive à 17 heures d'Italie.

Les Italiens ne ſont pas les ſeuls qui faſſent commencer leurs jours au coucher du ſoleil; cet uſage, qui avoit lieu autrefois chez les Juifs, les Athéniens & autres peuples orientaux, ſe pratique encore chez les Chinois.

Les étrangers ne peuvent comprendre ce qu'il y a de naturel & de commode dans cet uſage; ils trouvent qu'il eſt étrange de n'avoir pas toujours le midi à la même heure; mais ſi l'on examine la choſe ſans préjugé, l'on trouvera que la méthode italienne eſt peut-être la plus naturelle; car avant qu'on eût trouvé des machines pour me-

surer le temps, on ne pouvoit partir d'un point plus sensible à tous les yeux, que la chûte du jour ; & finir ses occupations plus naturellement que par la fin de la lumière.

Les François disent que leur manière est plus commode, en ce que l'on n'est point obligé de calculer quelle heure il est lorsque le soleil est au méridien : les Italiens répondent qu'on est tous les jours obligé de faire chez nous un semblable calcul pour savoir à quelle heure le soleil se lève & se couche, chose qui est bien plus importante dans la société, que de savoir quand le soleil est dans le méridien.

Les usages de la société civile n'ont pas été fixés dans le principe par les personnes qui dorment le jour & qui se divertissent pendant la nuit, mais par des peuples laborieux, qui finissoient leurs travaux lorsque la lumière leur manquoit. Lorsqu'en France un laboureur au printemps quitte sa charrue à six heures, ce n'est pas parce qu'il y a six heures que le soleil a passé par le méridien, c'est parce que le soleil n'est plus sur l'horizon, ou parce qu'il n'y a plus de jour : il faisoit la même chose en hiver, & il le fera encore en été. S'il étoit en état de réfléchir sur notre manière de calculer le temps, & qu'il fût tout-à-fait libre du préjugé de son éducation, il trouveroit ridicule qu'on lui dît en hiver, il est quatre heures ; & en été il en est huit ; il nous répondroit avec raison qu'il est toujours la même heure pour lui, puisqu'il est l'heure de s'en aller, de revoir sa maison, de prendre son repas, & de se préparer par le sommeil à recommencer une nouvelle journée.

Le principal inconvénient de la méthode italienne, c'est que les jours ne sont point égaux entr'eux, & qu'on est obligé de changer les horloges pour les mettre à l'heure, & de raccourcir ou d'alonger la pendule, lorsque l'horloge sonne trop-tôt ou

trop-tard ; mais ne pourroit-on pas dire la même chose du temps vrai dont nous nous servons dans la société ; les horloges ne peuvent le suivre (1), son inégalité n'est à la vérité que d'un quart-d'heure, & par conséquent beaucoup moindre que celle des heures italiques, mais quand il faut changer la marche d'une horloge, il importe peu que ce soit de 10 minutes ou de 30 (2) ; ce sont les besoins de la société qu'il faut consulter à cet égard : dans un pays qui seroit situé sous l'équateur, l'inconvénient dont je parle n'auroit pas lieu ; la méthode italique seroit incontestablement & à tous égards préférable ; & je ne suis point étonné qu'elle se soit établie dans les pays méridionaux de l'Asie.

A Turin, à Parme, à Florence, on a adopté les heures françoises, & peut-être que cet usage plus général, & le goût de l'uniformité, entraînera peu-à-peu le reste de l'Italie. Mais en attendant j'ai cru faire plaisir aux voyageurs, même aux Italiens, en leur donnant ici une table générale des heures italiques, pour les cinq latitudes principales de l'Italie ; elle servira sans erreur sensible pour les pays intermédiaires (3). On y voit, pour les différens temps de l'année, quelle heure d'Italie on compte lorsqu'il est midi, en suppo-

(1) Aussi les Anglois préfèrent-ils le temps qu'ils appellent temps moyen ou uniforme, vrai, & ils ne se servent des méridiennes ou cadrans solaires, qu'en appliquant l'équation du temps, qui va jusqu'à 16 minutes ; on en peut voir la cause & les détails dans mon *Astronomie*.

(2) On fait quelquefois dans les horloges des roues annuelles, qui allongent la pendule ou la raccourcissent, pour lui faire suivre le temps du soleil. On pourroit en faire de pareilles pour les horloges italiques, la courbure seroit seulement trois fois plus forte.

(3) Le P. Riccioli avoit déjà calculé une table pour l'heure du midi, de six en six jours, en supposant que les 24 heures commencent une demi-heure après le coucher du soleil ; quelquefois on se sert de cette table & d'une méridienne, pour régler l'horloge italique ; mais si l'on trouve que le midi doit

ſant que les 24 heures italiques finiſſent exactement 30 minutes après le coucher apparent du centre du ſoleil. Par exemple, le premier Janvier, à Veniſe, on compte 19 heures 9 minutes quand il eſt midi, parce que le ſoleil ſe couchant le 31 Décembre au ſoir à 4 heures 21 minutes, ſuivant notre manière de compter en France, *l'Ave-Maria* ſonne à 4 heures 51 minutes, ou 7 heures 9 minutes avant minuit : donc minuit arrive pour les Vénitiens à 7 heures 9 minutes, & le midi douze heures après, c'eſt-à-dire, à 19 heures 9 minutes. Cette table ſervira auſſi à trouver l'heure du coucher du ſoleil en heures françoiſes ; car il ſuffit de prendre ce qui s'en manque pour aller à 24 heures, & d'en ôter 30 minutes ; ainſi de 19 heures 9 minutes à 24 heures, il y a 4 heures 51 minutes, ſi l'on en ôte 30, il reſte 4 heures 21 minutes, c'eſt le coucher du ſoleil qui a précédé le midi du premier Janvier à Milan & à Veniſe.

J'ai ſuppoſé dans cette table, que le coucher du ſoleil étoit toujours à 23 heures & demie ; mais dans les éphémérides de Milan, pour l'an 1776, page 91, il y a une table des heures italiques, où l'on ſuppoſe le coucher du ſoleil 23 heures 0 minute en été, 23 heures 30 minutes en hiver, & dans les autres temps à proportion.

être à 16 heures, on fait marquer à l'horloge 15 heures trois-quarts, au moment que le ſoleil paſſe ſur la méridienne, afin que les 24 heures ſonnent trois-quarts d'heure après le coucher du ſoleil, plutôt que de ſonner une demi-heure après le coucher, comme le ſuppoſe ma table.

TABLE du midi en heures italiques.

Latitudes.		45° 25′ *Milan & Veniſe,*		44° 25′ *Gênes.*		43° 46′ *Florence.*		41° 54′ *Rome.*		40° 50′ *Naples.*	
		H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.
Jan.	1	19	9	19	5	19	2	18	57	18	53
	10	19	3	19	0	18	57	18	52	18	48
	20	18	54	18	51	18	49	18	44	18	40
Fev.	1	18	40	18	37	18	36	18	32	18	28
	10	18	28	18	26	18	25	18	21	18	18
	20	18	12	18	11	18	10	18	7	18	5
Mars.	1	17	58	17	57	17	57	17	55	17	53
	10	17	45	17	44	17	44	17	43	17	41
	20	17	28	17	29	17	28	17	19	17	27
Avril.	1	17	9	17	10	17	10	17	11	17	11
	10	16	54	16	57	16	57	16	59	16	59
	20	16	37	16	40	16	43	16	46	16	46
Mai.	1	16	24	16	26	16	27	16	31	16	33
	10	16	13	16	15	16	17	16	21	16	23
	20	16	1	16	4	16	6	16	11	16	13
Juin.	1	15	49	15	53	15	56	16	1	16	5
	10	15	44	15	48	15	51	15	57	16	0
	20	15	42	15	46	15	49	15	55	15	59
Juillet.	1	15	43	15	47	15	50	15	57	16	0
	10	15	47	15	51	15	54	16	0	16	4
	20	15	56	16	0	16	2	16	7	16	11
Août.	1	16	9	16	12	16	13	16	19	16	22
	10	16	20	16	23	16	24	16	29	16	32
	20	16	34	16	37	16	38	16	42	16	43
Sept.	1	16	52	16	54	16	54	16	57	16	59
	10	17	7	17	8	17	8	17	9	17	10
	20	17	22	17	22	17	22	17	23	17	24
Octob.	1	17	39	17	39	17	39	17	39	17	39
	10	17	53	17	52	17	52	17	51	17	51
	20	18	8	18	7	18	7	18	5	18	4
Nov.	1	18	27	18	25	18	24	18	20	18	19
	10	18	39	18	36	18	35	18	31	18	29
	20	18	51	18	49	18	47	18	41	18	39
Déc.	1	19	1	18	58	18	57	18	51	18	48
	10	19	7	19	4	19	2	18	57	18	53
	20	19	12	19	7	19	4	18	59	18	55

DE L'HISTOIRE
NATURELLE
DE L'ITALIE.

JE n'ai pas négligé, dans mon voyage, les obſervations d'hiſtoire naturelle, & ſpécialement les obſervations minéralogiques, toutes les fois que j'en ai eu l'occaſion (1); mais j'ai cru devoir auſſi faire uſage d'un grand mémoire ſur la minéralogie de l'Italie, qui ſe trouve dans le premier volume des *Mémoires ſur différentes parties des ſciences & des arts*, *par M. Guétard*, 1768, 1785, in-4°. chez Onfroy. M. l'abbé Guénée, actuellement inſtituteur des enfans de France, dans un voyage d'Italie qu'il fit en 1761, s'occupa ſpécialement de la minéralogie, de l'inſpection des montagnes, de leur nature, de la qualité des terres, des pierres & autres minéraux de l'Italie, & il rapporta à M. Guétard un grand nombre de notes intéreſſantes que cet académicien a liées dans ſon ouvrage, avec les travaux qu'il avoit déjà publiés ſur la minéralogie, dans les mémoires de l'académie pour 1753, 1756, 1758 & 1765.

L'Italie eſt peut-être un des pays ſur lequel il eſt le plus difficile, dit M. Guétard, d'établir un

(1) Il y a un ouvrage plus ancien ſur l'hiſtoire naturelle de l'Italie, intitulé : *Jo. Jac. Scheuchzerii itinera Alpina tria, in quibus, incolæ, animalia, plantæ, &c. inconibus illuſtrantur. Londini*, 1708, *in*-4°. *fig.* J'en ai cité pluſieurs autres dans le cours de mon ouvrage.

plan minéralogique ; elle a été ſi bouleverſée par les volcans, que tout y paroît être dans un état de confuſion qui a dérangé l'ordre & la ſuite des montagnes ; M. Guétard n'a pas laiſſé d'y trouver des indices du ſyſtême général de minéralogie, qu'il s'eſt formé d'après une ſuite d'obſervations, Suivant ce ſyſtême, l'Italie devoit être un pays calcaire & faire partie d'une bande métallique ; il l'avoit annoncé dès ſon premier mémoire ſur la minéralogie, ſans être en état pour lors de le prouver ; mais les obſervations de M. l'abbé Guénée, & celles de M. *Allioni*, de Turin, de M. *Spada*, de Vérone, l'ont mis en état de reconnoître que l'Italie eſt, du moins pour la plus grande partie, un pays marneux, ou formé de pierres calcaires, & que ce pays confine à un terrain rempli de marbres ; car il faut mettre quelque différence entre les marbres & les pierres calcaires communes. Ce pays des marbres eſt borné par les hautes montagnes qui font la bande ſchiſteuſe ou métallique.

Cette bande métallique ſe diviſe encore dans ſa hauteur ; car on diſtingue les montagnes à filons & les montagnes à couches, les unes que M. de Buffon regarde comme le produit du feu, les autres qui lui paroiſſent avoir été formées par l'eau ; car le feu & l'eau ſont ſouvent les agens des mêmes phénomènes & des mêmes mixtes.

Le pays des pierres calcaires ordinaires commence dès le Piémont, & communique même avec celui de la France ; car on trouve ces pierres calcaires vers Lyon, Grenoble, Marſeille & Toulon ; dans la Savoie & dans les environs de Turin, où on les emploie à faire de la chaux : elles ſe voient encore depuis Montcallier juſqu'à Caſal, & dans pluſieurs autres endroits de l'Italie, ſurtout dans le voiſinage de l'Apennin. Si le Piémont n'eſt pas tout entier dans la bande marneuſe, il y eſt

du moins en grande partie; M. Guétard en juge par l'orictographie du Piémont, qu'a donnée M. *Allioni*, où l'on voit des corps marins fossiles, trouvés dans toutes les parties du Piémont; ainsi le Piémont est réellement calcaire.

Ce pays calcaire se continue dans le Montferrat, puisque Bourguet a trouvé à Montasia des corps marins fossiles; M. Guénée en a remarqué à Franca-villa & Novi; la même bande calcaire a été aussi reconnue à Pise, à Livourne, à Velletri, à Sezze, à Terracine, à Gaëte & jusqu'à Salerne, dans le royaume de Naples.

L'autre côté de l'Italie, situé sur la mer Adriatique, est également calcaire; la pierre des environs de Lorette & d'Ancône est calcaire, ainsi que la montagne sur laquelle est bâtie la ville de S. Marin, & celles où sont Padoue, Vérone, Brescia. Ainsi il très-probable que dans l'intérieur de l'Italie, de même que sur ses côtés, les pierres les plus communes sont calcaires, & que la plus grande partie de l'Apennin est de pierres calcaires.

Le marbre est encore une sorte de pierre calcaire qui se trouve en quantité dans l'Italie; mais il paroît, dit M. G. que les marbres sont placés dans des endroits plus voisins des hautes montagnes, que la pierre calcaire commune. On les trouve surtout près du lac de Côme, à Roveredo, à Vérone, à Trente, à Padoue, le long des montagnes du Tirol; & ensuite en Istrie, en Dalmatie, en Albanie, c'est-à-dire, de l'autre côté du golfe Adriatique. *Voyez Donati, Essai sur l'histoire naturelle de la mer Adriatique.*

La bande schisteuse & métallique est formée par les hautes montagnes qui sont derrière les montagnes de marbre; en effet, les granites & les schistes s'observent près des hautes montagnes, surtout du côté du Tirol. On trouve le schiste brillant aux isles Borromées, & du côté de Trente,

da Colman, de Brixen, & jusqu'à Inspruck, qui est du Tirol : ce même canton donne aussi du granite. (M. Guétard, page 416 & 436.) Les montagnes du Dauphiné & du Languedoc, aussi-bien que celles d'Istrie & de Dalmatie, contiennent des schistes, des granites & des métaux de toute espèce.

Les montagnes de Gênes contiennent beaucoup de schistes & d'ardoises ; dans celle de la Superga près de Turin, il y a du granite, des schistes, du quartz & du spath.

Il y a surtout beaucoup de granite au nord de Milan, mais il est à gros grain, mal lié, rempli de paillettes talqueuses, & des parties noirâtres ; il est moins beau que celui de plusieurs provinces de France.

Les volcans indiquent ordinairement un terrain qui n'est point calcaire, aussi les environs des lacs de Vico & d'Albe, du côté de Rome, renferment des granites ou des schistes talqueux : j'ai trouvé moi-même beaucoup de parties talqueuses dans les matières du Vésuve. Si ces montagnes talqueuses sont si près de celles qui contiennent des pierres calcaires, M. G. conjecture que c'est parce qu'elles sont le reste de quelques chaînes de montagnes détruites par les secousses des tremblemens de terre, qui, par leur destruction, ont probablement donné lieu à l'introduction des eaux de la mer qui ont formé la Méditerranée.

Le royaume de Naples est en grande partie dans la bande métallique ; en effet, Davity parle de beaucoup de mines qui sont dans la Calabre ; mines d'or, d'argent, de fer, d'aimant, de plomb, d'azur, de vermillon, de soufre, de poix, de sel, d'albâtre, de cristal. (Voyez M. Guétard, p. 438).

Il faut aussi renfermer dans cette bande métallique quelques autres endroits de l'Italie où l'on trouve des mines ; tels sont la Toscane, la Marche Tre-

viſane, qui fournit de très-bon acier; & le Frioul, où l'on trouve de toutes ſortes de métaux, les mines d'Idria, fameuſes par le mercure qu'elles fourniſſent, le pays de Vicenſe, de Breſce & de Bergame, qui contient auſſi des mines; le Plaiſantin, où il y a une ſource de pétrole; une partie du Piémont, où il y a du ſchiſte, de l'ardoiſe & des mines; la vallée de Lucerne & de Lens, où il y a des mines d'argent, de vitriol & d'alun, & divers endroits du Piémont, où l'on trouve du fer & même de l'or.

Ces trois bandes partagent l'Italie: la premiere eſt la bande calcaire ou marneuſe; la ſeconde comprend les marbres; la troiſième renferme les granites, les ſchiſtes & les métaux. Toutes trois paroiſſent ſe prolonger juſques dans les isles de la Méditerranée: la Sicile & l'isle de Caprée paroiſſent calcaires; la Corſe & la Sardaigne pourroient bien n'appartenir qu'à la bande métallique, ou n'avoir qu'une petite partie des deux autres bandes. Quand on aura ſuivi le progrès de ces trois bandes, & qu'on aura déterminé leur poſition en un grand nombre de points, on ſera en état de tracer une carte minéralogique de l'Italie. M. Guétard ſe propoſoit de nous la donner; j'avois tâché d'y contribuer moi-même, en recueillant avec ſoin les minéraux de tous les endroits de l'Italie où j'avois paſſé: je lui remis à mon retour tous les échantillons que j'en avois rapportés, mais il vient de mourir. Janvier 1786.

Je dois citer principalement un livre très-intéreſſant, & le meilleur qu'il y ait ſur cette matière: *Lettres ſur la minéralogie, & ſur divers autres objets d'hiſtoire naturelle de l'Italie, écrites par M. Ferber* à M. de Born, traduites par M. le baron Dietrich, à Strasbourg, 1776, 507 pag. in-8°. Des lettres d'un ſavant minéralogiſte Suédois, furent imprimées à Prague en 1773; elles avoient été écrites en 1771 & 1772, de Milan, Veniſe, Florence,

& Naples; elles contiennent des détails très-inſtructifs ſur l'hiſtoire naturelle, ſpécialement ſur la minéralogie de l'Italie, ſur les marbres antiques, ſur les naturaliſtes Italiens & ſur leurs cabinets, ſur les anciens vólcans; on y trouve quelques critiques de mon livre, j'aurois voulu en faire un extrait, mais il m'auroit fallu trop de temps, & j'aurois trop augmenté l'étendue de mon ouvrage.

M. de Sauſſure, célèbre phyſicien de Genève, qui parcourut l'Italie en 1774, comme un véritable obſervateur, a donné une eſpèce de tableau lithologique de l'Italie, dans le Journal de phyſique de 1776; je l'ai cité pluſieurs fois; mais je vais joindre ici une notice qu'il a bien voulu m'envoyer, des montagnes & des productions de l'Italie.

DE LA CONSTITUTION PHYSIQUE DE L'ITALIE,

PAR M. DE SAUSSURE.

LES principales montagnes de l'Italie ſont les Alpes, qui la bornent au nord & couchant, & l'Apennin, qui la diviſe ſuivant ſa longueur dans ſa partie méridionale.

Les Alpes forment la plus haute chaîne de montagnes de tout l'ancien continent. La partie la plus élevée de cette chaîne eſt compriſe entre le mont S. Gothard & le petit S. Bernard, & de-là juſques à la Méditerranée au midi, & juſques dans le Tirol au nord-eſt, les Alpes s'abaiſſent continuellement.

Cette chaîne a quarante ou cinquante lieues de largeur en ligne droite. Elle eſt compoſée de pluſieurs chaînes parallèles, qui ſont coupées çà & là par des vallées tranſverſales. Ces vallées diffèrent beaucoup des vallées longitudinales, qui réſultent du paralléliſme des chaînes particulières. Celles-ci plus longues, plus régulières, plus profondes, paroiſſent auſſi anciennes que les montagnes elles-mêmes, quoique les eaux & les révolutions que la terre a ſubies aient pu y apporter des changemens conſidérables. Les vallées tranſverſales, qui ſont pour l'ordinaire tortueuſes & beaucoup moins profondes, paroiſſent avoir été creuſées depuis la formation des montagnes par les eaux des pluies

& des neiges fondues. Je dis que celles-ci ſont beaucoup moins profondes: en effet, il eſt bien remarquable, que dans toute l'étendue des Alpes, qui renferment l'Italie depuis le Tirol juſqu'à Nice, il n'y ait aucune valée tranſverſale, c'eſt-à-dire, aucun paſſage par lequel on puiſſe traverſer cette chaîne de montagnes ſans être obligé de gravir à la hauteur de ſix ou ſept cent toiſes, au-deſſus du niveau de la mer; tandis que les vallées longitudinales qui ſont au pied de ces paſſages, n'ont ſouvent que deux ou trois cent toiſes au-deſſous du même niveau.

Quant à la nature même des montagnes dont les Alpes ſont compoſées, on peut dire en général qu'elle varie en raiſon de leur diſtance à la chaîne centrale, qui eſt communément la plus large & la plus haute. La chaîne extérieure la plus baſſe, la plus éloignée du centre, eſt compoſée tant du côté de l'Italie que du côté oppoſé, de collines qui ne ſont autre choſe que des lits ou des amas de débris des chaînes intérieures: ce ſont des ſables, des argiles, des grès, des poudingues, des cailloux roulés, & même de grands blocs détâchés des hautes montagnes, & entraînés par les eaux dans les grandes révolutions de la terre.

Après ces amas de débris, les premières chaînes que l'on rencontre en pénétrant dans les Alpes, ſont du genre de celles que les naturaliſtes nomment *ſecondaires*, ou de ſeconde formation: elles ſont compoſées de pierre-à-chaux, de ſerpentine ou pierre ollaire & de ſchiſtes de diverſes eſpèces.

Enfin la chaîne centrale renferme les montagnes primitives, ſavoir, les roches feuilletées quartzeuſes, & les granites.

C'eſt dans la jonction des ſecondaires aux primitives & dans les lignes extérieures de ces montagnes primitives, que ſe trouvent pour l'ordinaire les mines métalliques; les marbres ſe rencontrent plus fréquemment vers le bas des chaînes ſecondaires.

Mais cette distribution générale est sujette à un grand nombre d'exceptions ; les granites se montrent quelquefois tout près de plaines, comme à S. Ambroise, sur la route de Turin ; & la pierre calcaire occupe en quelques endroits le centre de la chaîne ; tels sont les schistes micacés, calcaires, qui composent le haut du Mont-Cenis.

L'Apennin, que l'on peut considérer comme un rameau des Alpes, se détache de celles-ci entre Gênes & Turin, & descend de-là jusques à l'extrémité méridionale de l'Italie, en se rangeant plus près de la côte occidentale que de l'orientale. Il est comme les Alpes, bordé par en-bas de collines composées de sables, de grès & d'autres débris, mais moins abondans & d'un moins grand volume que ceux des Alpes. Les montagnes de l'Apenin sont presque toutes de seconde formation, calcaires, ollaires, schisteuses ; il y a cependant quelques places où le granit perce au travers de ces pierres secondaires.

On peut regarder comme une branche de l'Apennin les collines du Montferrat, qui commencent auprès de Turin, passent à l'oueſt de Parme & de Plaisance, & vont se réunir à l'Apennin dans le duché de Modene. Leur nature est en général la même que celle de l'Apennin, & on y trouve, comme dans celui-ci & dans les Alpes, des mines & des marbres.

Dans toutes ces montagnes & ces collines, on rencontre en grande abondance un genre de pierre que la nature a prodigué en Italie, plus que partout ailleurs, & qui s'observe, par exemple, beaucoup plus fréquemment sur le revers méridional des Alpes, que sur les pentes septentrionales. C'est la *serpentine* ou *pierre ollaire*, connue en Italie sous les noms de *gabro*, *gabretto*, *gesso di sarto*, &c. Cette pierre, qui est la matrice de l'amianthe, se trouve ou pure, ou mélangée avec la pierre calcaire.

Ses variétés ſont innombrables & pour la couleur & pour la dureté ; il y en a qui eſt dure comme le jade, (le plus dur de tous les cailloux après les pierres précieuſes) & l'on trouve de la ſerpentine qui a la moleſſe de la craie. Le gypſe eſt auſſi extrêmement commun en Italie : il y en a des montagnes entières dans les Alpes, au Mont-Cenis, par exemple, & ailleurs. Les beaux marbres ſe trouvent auſſi fréquemment en Italie ; ceux de Suze, de Carrare, de Seravezza, de Sienne, méritent la célébrité dont ils jouiſſent. L'albâtre de Volterra eſt auſſi juſtement célèbre. Enfin l'on trouve dans la Toſcane & dans les collines de Montferrat des jaſpes, des agathes & des calcédoines qui ne ſont pas de beaucoup inférieures aux orientales.

L'Italie n'eſt pas moins remarquable par ſes plaines que par ſes montagnes. La plaine de Lombardie eſt une des plus belles & des plus riches qu'il y ait au monde.

Une autre jolie plaine eſt celle de la Campanie heureuſe, renfermée par le golfe de Naples & par les Apennins : ſon extrême fertilité, ſa population, ſa ſituation charmante la rendent vraiment digne du beau nom qu'elle porte.

Au nord-eſt de cette plaine, de l'autre côté des Apennins, on trouve dans la Pouille, ſur le golfe de Manfredonia, de grandes & belles plaines qui ſont auſſi très-fertiles.

Toutes les plaines, & même les collines de l'Italie, ont été recouvertes par les eaux de la mer, dans les temps antérieurs à tous les monumens hiſtoriques, mais pourtant poſtérieurs à la formation des montagnes & aux premières révolutions de notre globe. C'eſt ce qu'atteſte l'immenſe quantité de coquillages marins parfaitement conſervés, & qui ſont même quelquefois encore colorés, que l'on trouve épars dans les plaines de la Lombardie & de la Toſcane, & juſques ſur les collines

lines du Montferrat & sur les basses montagnes de l'Apennin. On voit en plusieurs endroits du Piémont, de la Lombardie & de la Toscane, des champs absolument blanchis par les coquilles dont ils sont couverts, d'autres dont elles empêchent la culture par leur nombre & par leur volume, presque toujours disposées par familles, comme on les trouve au fond de la mer; la plupart paroissent avoir été abandonnées par une retraite tranquille de ses eaux; car on trouve très-fréquemment les bivalves, les huitres, par exemple, dans leur situation naturelle, & les deux valves encore appliquées l'une sur l'autre, quoiqu'elles ne soient point adhérentes & que la plus légère secousse eût pu les séparer. Quelques-uns de ces coquillages ont leurs analogues vivans dans les mers qui baignent actuellement l'Italie, d'autres n'ont leurs analogues connus que dans les mers des Indes; il y en a enfin dont on n'a point encore trouvé les analogues. On peut en dire autant des poissons pétrifiés du mont Bolca dans le Véronois.

Les bois pétrifiés sont très-communs en Italie, & surtout dans le Piémont. On trouve aussi dans la Toscane des bois qui ont été changés en charbon de pierre. Enfin les ossemens d'animaux exotiques, d'hypopotames, & surtout d'éléphans, sont si fréquens dans quelques parties de l'Italie, & principalement dans la Toscane, le long des bords de l'Arno, que la plupart des laboureurs les connoissent, & que dans certains endroits, par exemple, à *Castel-franco di sopra*, ils assurent qu'ils ne labourent jamais un champ, sans que la charrue n'amène quelques fragmens osseux. On y trouve des défenses d'éléphans de tout âge, ce qui semble indiquer qu'ils ont été anciennement sauvages dans ce pays-là, puisque ces animaux ne multiplient point dans l'esclavage. Ces ossemens d'éléphans se trouvent-là, comme en Amérique &

en Sibérie, mêlés avec des cailloux roulés, des ſables & des argiles qui ont été chariés & accumulés par les eaux.

L'Italie préſente auſſi un grand nombre de veſtiges de l'action des feux ſouterrains. Si l'on n'en trouve pas dans le centre des Alpes, ce n'eſt pas la maſſe de ces montagnes, ni l'étendue de leurs racines, ſous les plaines voiſines, qui les en a préſervées, puiſque les Cordillières, bien plus hautes que les Alpes, ſont remplies de volcans juſques dans leur centre. On croit que le voiſinage de la mer eſt néceſſaire à l'embraſement des matières inflammables renfermées dans le ſein de la terre. Les Alpes en fourniroient un exemple; car dans les lieux où elles s'approchent de la mer Adriatique, dans le Vicentin, par exemple, on a trouvé des veſtiges conſidérables de volcans. MM. Jean Arduini, Jérome Feſtari ont décrit les amas de baſaltes, & les autres productions volcaniques du val d'Agno & d'autres parties des Alpes Vicentines. Non loin de-là, dans les plaines du Padouan, ſont les collines Euganéennes, entièrement volcaniques, renfermant auſſi des baſaltes, des granites à demi fondus, & d'autres ſingulières productions des feux ſouterrains, qui ont été très-bien décrites par M. Strange.

Mais dans toute la chaîne des Alpes qui s'étend depuis le mont Baldo près de Vérone, incluſivement juſques à la mer entre Gênes & Nice, on n'a trouvé aucun indice certain de l'action des volcans. Les montagnes déſignées comme des volcans, dans quelques cartes des Alpes de la Suiſſe, n'ont rien de volcanique, & les indices que quelques obſervateurs inexacts avoient cru en appercevoir dans ces mêmes Alpes, ſe ſont auſſi trouvés abſolument faux. On peut en dire autant de ceux que le P. Beccaria a cru voir ſur le Mont-Barone & dans le voiſinage d'Yvrée, (*Gradus Taurinenſis p.* 172).

c'étoient des pierres quartzeuſes ou des pierres ollaires qu'il avoit priſes pour des laves (1).

L'Apennin même ne montre aucun veſtige de volcans dans le voiſinage des Alpes; car les pierres noirâtres du paſſage de la Bocquette ſur la route de Turin à Gênes, que l'on a dit être volcaniques, ſont des pierres ollaires qui n'ont jamais été touchées par le feu. Les veſtiges connus des anciens volcans les plus voiſins des Alpes, que l'on rencontre dans l'Apennin, ſont ſur le mont Traverſo entre Bologne & Florence. Depuis là ils deviennent continuellement plus fréquens à Radicofani, Acquapendente, Bolſena: le lac même dont cette dernière ville porte le nom, eſt entièrement entouré de laves & de baſaltes.

Les environs de Rome ſont auſſi tout volcaniques; les catacombes ſous la ville même ont été creuſées dans une eſpèce de tufo ou de pouzolane rougeâtre, qui eſt évidemment une production de volcan. Les lacs de Vico, de Bracciano & de Caſtel Gandolfo ne paroiſſent être que des cratères d'anciens volcans. Mais les eaux ont auſſi exercé leur action ſur le ſol & ſur les environs de cette ville fameuſe; on a trouvé de grands oſſemens de poiſſons dans ces mêmes catacombes; & le monte Mario, de même que d'autres collines voiſines de Rome, préſentent des alternatives ſingulières du travail de l'eau & de celui du feu.

La route de Rome à Naples paſſe preſque partout ſur des veſtiges de volcans éteints: & les environs de Naples n'offrent que des productions volcaniques. Les isles voiſines, telles que Procida,

(1) M. le chevalier de Lamanon croit cependant avoir découvert tout nouvellement un ancien volcan ſur les hautes Alpes du Dauphiné; mais les naturaliſtes de cette province ne ſont pas tous de cet avis: au reſte, nous ne diſons pas *qu'il n'y a point* de volcans dans les hautes Alpes; mais *qu'on n'en connoît point* encore.

Iſchia, Ventotiene, Monte Chriſto, ſont entièrement volcaniques; mais Caprée eſt calcaire, de même que le cœur des Apennins. A l'orient de Naples, au milieu de tant de volcans éteints, le Véſuve eſt le ſeul dont les feux ſoient encore allumés. Je ne parle point du feu de Pietra Mala, qui n'eſt point un volcan, mais la flamme légère d'une vapeur combuſtible; & quant à l'Etna & aux volcans des isles Eoliennes, ils n'appartiennent pas proprement à l'Italie.

Les grandes & belles plaines de la Lombardie, les collines du Montferrat & les bords de l'Adriatique, ne renferment aucun veſtige connu de l'action des feux ſouterrains, excepté les collines Euganéennes dont nous avons déjà parlé. Il en eſt de même des plaines de Lucques, de Piſe, de Livourne, de la Pouille & des Maremmes de la Toſcane & de la Rómagne.

Il ne s'enſuit pas que ces plaines n'ont réellement jamais été ravagées par les feux ſouterrains: peut-être que les ſables, les graviers & les atterriſſemens qui les recouvrent, dérobent à nos yeux les veſtiges des anciennes opérations de ces feux; c'eſt ce que l'on voit, du moins dans la Campanie heureuſe; le fond de cette plaine eſt tout volcanique; mais il eſt entièrement recouvert d'épaiſſes couches de ſable, de gravier & de galets chariés par les eaux & mêlés même encore de coquillages. Enfin dans les lieux même que les volcans ſemblent avoir le plus reſpectés, on trouve fréquemment d'autres indices de l'action des feux ſouterrains, tels que des ſources chaudes, des vapeurs enflammées, des bullicames ou fontaines qui paroiſſent bouillantes. Il eſt donc bien vraiſemblable que la plus grande partie de cette belle contrée récèle dans ſon ſein de grands amas de matières inflammables.

Quant à la nature des productions volcaniques que l'Italie renferme, leur variété eſt immenſe: on ſe

contentera d'indiquer les classes sous lesquelles on peut les ranger.

1°. Les laves proprement dites, qui sont des pierres ou des terres vitrifiées, ou du moins fondues par l'action des feux souterrains. Cette classe peut se subdiviser en laves informes, laves à formes régulières, ou basaltes, laves poreuses, laves filamenteuses ou pierres ponces, débris atténués de ces différentes espèces, ou pouzolanes, &c.

2°. Les terres ou pierres qui n'ont été qu'à demi-fondues & qui ont conservé en partie les formes & les caractères qu'elles avoient avant d'être attaquées par le feu. Tels sont les granits volcaniques des collines Euganéennes, dont est pavée en grande partie la ville de Venise, & dans lesquels on reconnoît encore les cristaux du feldspath, les fragmens de quartz, &c.

3°. Les pierres qui ont entièrement surmonté ou éludé l'action des feux volcaniques; celles, par exemple, qui ont été lancées par des explosions souterraines, sans avoir subi aucune altération: comme ces fragmens de marbre que l'on trouve épars sur les flancs du Vésuve, &c.

4°. Les mêlanges de terre, de pierres & de laves brisées, qui ont été vomis par les volcans sous la forme d'une bouillie aqueuse, & qui ont acquis ensuite une plus ou moins grande consistance, tels que le *tufo* de Naples, le *peperino* de Rome, telle fut encore la matière qui engloutit Herculanum.

5°. Les laves ou autres productions de volcans qui ont été décomposées par l'action, soit de l'eau, soit de l'air, soit des fumées sulfureuses, comme les laves blanchies, & les argiles de la solfatare.

6°. Les matières qui, après être sorties des volcans sous quelqu'une des formes précédentes, ont été dissoutes par les eaux, & ensuite cristallisées & agglutinées sous des formes entièrement nou-

velles, comme les hydropales de Vicence, les brèches volcaniques du val d'Agno, & les matières cryſtalliſées qu'on trouve dans les laves.

La température de l'Italie n'eſt point uniforme dans toute ſon étendue; elle eſt même ſujette à des exceptions locales, extrêmement remarquables. Il ſemble pourtant que d'après les productions propres à chaque contrée, on pourroit diviſer l'Italie en quatre climats, qui auroient chacun deux degrés en latitude. Le climat ſeptentrional, qui comprend toute la Lombardie & une partie de la Romagne, juſqu'aux pentes de l'Apennin du côté de Florence, & qui ſe termine ainſi vers le 43 ½ degré de latitude, ne produit ni oliviers, ni *agrumi* (ce ſont en général tous les arbres du genre des orangers, citroniers, &c.) Dans cette partie (1), les froids en hiver ſont aſſez rigoureux, le thermomètre y deſcend fréquemment juſques au dixième degré au-deſſous de la congélation.

Le ſecond climat renferme Florence, Rome & ſes environs juſqu'à Terracine; il eſt par conſéquent compris à peu-près entre les degrés 43 ½ & 41 ½ de latitude. Là les oliviers & les orangers ſauvages, *aranci forti*, réſiſtent aux froids de l'hiver; mais les oranges douces, les citrons, les bergamottes, ne peuvent point proſpérer en plein air.

Le troiſième climat comprend la moitié ſeptentrionale du royaume depuis 41 ½ juſqu'à 39 ½. Dans cette latitude les *agrumi* de toute eſpèce réuſſiſſent en plein air, ſans aucun abri; mais il gèle pourtant encore, même dans les lieux peu élevés, au-deſſus du niveau de la mer; & l'on y voit, à Naples par exemple, le thermomètre deſcendre juſqu'à deux ou trois degrés au-deſſous de zéro.

Enfin dans le climat le plus méridional, celui

(1) Excepté dans des abris privilégiés, tels que la côte de Gênes, & les bords du lac de Lugano, de Côme, &c.

de la Calabre ultérieure, comme dans la Sicile, il eſt infiniment rare d'y voir, même dans les hivers les plus froids, le thermomètre deſcendre au-deſſous de zéro; la neige, ou n'y paroît point, ou n'y prend aucune conſiſtance. Non-ſeulement les *agrumi*, mais le palmier, le grand aloës, le grand figuier d'Inde, proſpèrent en plein champ, ces deux dernières plantes leur ſervent même de clôture; on fait des toiles avec le fil de l'aloës, & le fruit du figuier d'Inde ſert en quelques endroits de nourriture au peuple, mais cette température ne règne qu'au bord de la mer, ou dans des lieux peu élevés au-deſſus de ſon niveau; car là, comme ſur tout le reſte du globe, l'air ſe refroidit à meſure que l'on s'élève, toutes les montagnes ſe couvrent de neiges en hiver; & l'on en trouve même en été ſur l'Etna, malgré la chaleur du foyer qu'il recèle (1).

L'Italie eſt peut-être le pays le plus fertile de toute l'Europe, parce qu'elle eſt très-anciennement cultivée, & ſurtout parce que les Alpes & l'Apennin verſent de tous côtés des eaux qui l'arroſent avec abondance; en ſorte que l'on y voit les plus belles prairies, & les plus beaux ombrages avec la chaleur & les productions des pays les plus méridionaux. On ne laiſſe pas repoſer la terre; on voit preſque par-tout la charrue ſuivre pas-à-pas les moiſſonneurs, & rendre à la terre ſa fertilité, & variant habilement les récoltes, ſurtout au moyen des lupins, qui, renverſés par la charrue avec leur tige & leurs feuilles ſucculentes, fourniſſent à la terre un excellent engrais.

La Lombardie produit une quantité conſidérable de riz, que l'on exporte à dos de mulet au tra-

(1) Mais auſſi il a 1703 toiſes de hauteur; le mont Velino, 15 lieues au N. O. de Rome, a 1313 toiſes de hauteur, ſuivant M. Shuckburgh; il croit que c'eſt la plus haute des Apennins.

vers des Alpes, en Suiſſe & en Allemagne. Les prairies nourriſſent une quantité de beſtiaux dont les fromages ſont auſſi l'objet d'un commerce & d'une exportation conſidérables, & cette contrée eſt la ſeule de l'Italie qui jouiſſe de cet avantage.

Toutes les plaines de l'Italie ſont fertiles en bled, & en produiſent fort au-delà de ce qu'il en faut pour la conſommation intérieure. On y cultive diverſes eſpèces de bled, & deux ſurtout fort diſtinctes : l'une a le grain plein, arrondi, blanc, tendre, & donne un pain extrêmement délicat & d'une grande blancheur ; mais ce grain ne pouvant ni ſe conſerver long-temps, ni ſupporter le tranſport, ſe conſomme en entier dans le pays. L'autre, d'une forme alongée, dur, rougeâtre, demi-tranſparent, contient beaucoup de matière glutineuſe, ſe tranſporte au dehors, ſoit en nature, ſoit ſous la forme de différentes pâtes, & peut ſe conſerver pluſieurs années.

La ſoie eſt de toutes les productions de l'Italie celle qui y fait entrer le plus d'argent. Dans les provinces méridionales, elle eſt plus forte, mais n'eſt point auſſi fine ni auſſi douce & auſſi brillante que dans les pays ſeptentrionaux de l'Europe. Cela vient de ce que dans la Calabre, de même que dans la Sicile, les vers ne ſont pas nourris, comme en France, de la feuille de mûrier blanc, mais de celle de mûrier noir, qui étant plus épaiſſe & plus dure, ne donne pas un aliment auſſi délicat, mais réſiſte mieux à la chaleur du climat. On ne plante des mûriers blancs qu'autant qu'il en faut pour nourrir les vers pendant qu'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour entamer la feuille du mûrier noir.

Les vins de l'Italie n'ont pas le feu ni la délicateſſe de ceux de Champagne & de Bourgogne ; mais ils ſont pleins de corps & de force, lorſque les vignes, qui les produiſent, ſont baſſes & cultivées comme en France. Car ceux qui viennent de ces

fameuſes vignes chantées par les poëtes, dont les magnifiques guirlandes ſe répètent à trois ou quatre étages juſques à la cime des peupliers (1), ne peuvent plaire qu'à ceux qui y ſont accoutumés. Les raiſins ne parviennent point enſemble à une pleine & entière maturité; les grappes les plus baſſes commencent à pourrir, lorſque les plus hautes ont à peine changé de couleur, & ce mêlange produit des vins aigre-doux, qui paroiſſent déteſtables aux étrangers.

Les huiles d'Italie n'ont pas la fineſſe de celles de Nice & de Provence; auſſi les Italiens trouvent celles-ci trop fades; ils veulent que l'huile ait, comme ils diſent, le goût de fruit; mais il y a lieu de croire que cette différence tient à la manière de les extraire & de les conſerver; car quelques particuliers de Naples, qui ont eſſayé de préparer leurs huiles ſuivant la méthode uſitée en Provence, diſent en avoir obtenu de tout auſſi douces.

Ce n'eſt guère que ſur la côte de Gênes & dans la Calabre ultérieure, que les oranges, les citrons, les bergamotes, & les autres *agrumi* ſe recueillent en aſſez grande abondance, pour que ces fruits & les eſſences que l'on en retire faſſent un objet d'exportation & de commerce; la chaleur du climat n'eſt pas la ſeule condition néceſſaire pour la production de ces fruits: il leur faut de plus des arroſemens conſidérables. Ils ne réuſſiſſent point, à moins qu'on ne puiſſe les inonder entièrement. Les plus magnifiques jardins de ce genre ſont dans les environs de Reggio en Calabre; tous les arbres de ces jardins ont autour de leur pied un creux revêtu de terre, & l'on fait entrer dans chaque jardin un ruiſſeau, qui par des conduits pratiqués avec art, vient remplir ces creux une ou deux fois par jour. Le ruiſſeau, qui appartient au ſeigneur,

(1) Ce ne ſont plus des ormes comme autrefois.

lui fait un revenu considérable, parce qu'il en loue les eaux aux possesseurs des jardins à un très-haut prix, proportionné au nombre de minutes pendant lesquelles ils en jouissent.

La manne, les figues, les raisins secs & les amandes sont encore des productions de l'Italie méridionale, dont il se fait une exportation avantageuse.

La mer qui baigne les côtes de l'Italie est extrêmement poissonneuse; & en général la nature a été tellement prodigue de ses biens en faveur de l'Italie, surtout de l'Italie méridionale, que le plus léger travail suffit à l'homme pour lui procurer sa subsistance; c'est à plusieurs égards le pays le plus délicieux de l'univers (1); mais l'insalubrité de presque toutes les campagnes dans les plaines, excepté celles de la Lombardie, le danger des tremblemens de terre, la paresse du peuple, & les maux qui en sont les suites, sont des compensations suffisantes pour consoler les habitans des pays envers lesquels la nature a été moins libérale.

(1) On verra dans ce livre que l'Italie est plus peuplée que la France. A Lucques la différence est très-forte.

VOYAGE

EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

De la Savoie & des Alpes.

LE voyage d'Italie commence par la *Savoie* ; l'entrée en eſt difficile, mais intéreſſante : les montagnes que l'on traverſe préſentent mille objets de curioſité ; c'eſt un ſpectacle ſi différent de celui de la plaine, ſi varié, ſi étonnant dans certaines parties, qu'on ne peut s'empêcher d'en être fortement & agréablement occupé.

Les ſommets des montagnes & la profondeur des abîmes, les vents, les nuages & les tonnerres qui s'y forment ; les neiges, les glaces, les torrens, les caſcades, les lacs ; les mines, les volcans, les carrières ; les forêts, les ombres & la lumière ; tout y fait ſpectacle, tout y annonce la variété & le mouvement de la nature, qui enfante dans les montagnes, au milieu de l'agitation & des obſtacles, ſes productions les plus compliquées & ſes merveilles les plus ſingulières (1). Rien ne prête

(1) Voyez *Dionyſii Salvagnii, Boeſſii equitis*, (Boiſſieu), *ſeptem miracula Delphinatus. Gratianopoli*, 1656 in-8. Scheuchzer, *Itin. Alp.* d'Argenville, *Enumerationis foſſilium quæ in omnibus Galliæ provinciis reperiuntur Tentamina.* in-8. 1751, chez Barbou. Deſcription du Dauphiné, par M. Guettard & M. Béguillet, 1782, *in-folio.*

plus aux réflexions du philoſophe que ces lieux ſolitaires, où il peut méditer ſur ce qu'il voit, ſans diſtraction & ſans trouble, dans le ſilence de la nature. Il eſt vrai que le ſéjour des ours, des bouquetins, des chamois n'eſt point auſſi peuplé, auſſi riant, auſſi découvert que les provinces fertiles qu'arroſent la Seine, la Loire & la Saone ; mais les montagnes ont un genre de beauté qui leur eſt propre, & qui attache également ; on obſerve même que les habitans des montagnes s'accoutument difficilement au pays plat.

On quitte la France au pont de Beauvoiſin, qui eſt à 15 lieues de Lyon (1) ; on croit que c'eſt le *Labisco* de l'Itinéraire d'Antonin : la moitié de cette petite ville eſt du Dauphiné, & appartient à la France, l'autre moitié eſt de Savoie ; elles ſont ſéparées par un pont bâti auſſi ſolidement qu'aucun que j'aie vu ; il eſt ſur le Guyer, petite rivière qui deſcend des montagnes du Dauphiné, & qui va ſe jetter dans le Rhône à une lieue plus loin. On trouve près de-là une fontaine dont les eaux paſſent pour être utiles dans les fièvres tierces. A une demi-lieue du pont, on commence à monter, & l'on eſt dans les Alpes. On monte pendant trois heures le long du Guyer, qui coule au fond des précipices ; on redeſcend enſuite aux Echelles, village qui n'eſt qu'à deux lieues de la grande Chartreuſe, & qui eſt encore ſur les limites de la Savoie & de la France, étant diviſé par le Guyer, ainſi que le pont de Beauvoiſin. Une partie du chemin tourne ſur la croupe d'une montagne, & s'appelle *la montée de la Chaille ;* elle eſt adoucie & travaillée avec beaucoup de ſoin, à l'imitation des grands chemins de France, qui même dans les montagnes ſont de la plus grande beauté. On a même conſtruit des parapets dans les endroits les plus effrayans de cette

(1) Lieues de 25 au degré, ou de 2283 toiſes.

montée, pour tranquilliſer les voyageurs qui ne ſont pas accoutumés aux précipices. Quelques auteurs croient que c'eſt l'endroit où Annibal fit ouvrir les montagnes par le vinaigre & par le feu: *& montes rupit aceto.* (*Juv*).

Il y a aux Echelles une commanderie de Malte, & un grand mauſolée en marbre d'une ducheſſe de Savoie, où ſont repréſentées toutes ſes alliances par des ſtatues aſſez bien travaillées.

A une demi-lieue des Echelles, on trouve la montée de la Grotte, qui eſt eſcarpée, & qui a fait donner à ce village le nom des Echelles. On paſſoit autrefois ſous une caverne au travers du rocher; mais le duc Charles-Emmanuel ſecond, qui avoit épouſé une fille de Gaſton d'Orléans, frère de Louis XIII, aimoit la France; il en avoit été ſecouru pendant les troubles de ſa minorité, & voulut en faciliter la communication: il fit faire en 1670 un très-beau chemin qu'on appelle *la montée de la Grotte*, & il y a en effet une grotte des plus ſingulières que la nature ait formées. On a placé ſur le chemin une inſcription à l'honneur du prince, dans laquelle on voit combien il y avoit alors de difficultés dans le paſſage, & combien on a rendu facile cette route, *natura occluſam*, *Romanis intentatam*, *cæteris deſperatam*, *&c.* Quand on eſt au Cheval-blanc ſur le haut de la montagne, on n'a plus que trois lieues à faire pour arriver à Chambéri, qui eſt à quatre lieues des Echelles. On voit de fort loin un ſommet de montagne très-élevé & très-pointu, qu'on appelle *la dent de Nivolet*, & qui n'eſt pas à trois lieues de Chambéri; mais ſa hauteur n'eſt rien encore en comparaiſon des montagnes que l'on rencontre en avançant vers la ſource de l'Isère, & dont nous parlerons bientôt.

A une lieue de Chambéri, on rencontre une caſcade naturelle qui attire l'attention des voyageurs: elle deſcend d'une hauteur de cent cinquante

pieds sur des rochers, au travers desquels elle s'échappe & va grossir la rivière d'Albane, que l'on côtoie jusqu'à Chambéri, d'où elle va se rendre dans le lac de Bourget à deux lieues de-là. Cette cascade est si forte qu'elle répand un brouillard à cinquante pas à la ronde.

CHAMBÉRI, *Camberiacum*, *Chamarium*, est une petite ville de 7 à 8 mille ames (1), capitale de la Savoie, ancienne habitation des comtes & des ducs de ce pays. C'est la patrie du président Favre, auteur célèbre dans la jurisprudence, du P. Dechalles, habile mathématicien, & de l'abbé S. Réal. Cette ville est petite, noire, mal bâtie & sans commerce. Cependant on va voir le château qu'habitoient autrefois les ducs de Savoie, & où logeoient encore les rois de Sardaigne, quand il leur arrivoit de venir à Chambéri. Humbert III y mourut l'an 1118. C'est-là que le roi Victor se retira en 1730, après avoir abdiqué la couronne & déclaré son mariage avec la marquise de Saint Sébastien. Ce château avoit été presque tout brûlé en 1745: on l'a restauré en 1775 à l'occasion du mariage de Madame Clotilde; en sorte que la famille royale de Turin, de même que Monsieur & Madame, y logèrent avec toute leur suite. Ce fut M. Piacenza, habile architecte de Turin, connu par des ouvrages imprimés, qui fut chargé de ces réparations, & messieurs Galliari, peintres très-connus, ornèrent par des peintures à fresque les appartemens & le théatre que le roi fit construire à Chambéri. L'escalier est majestueux.

LA SAINTE CHAPELLE fut fondée par le duc Amédée & sa femme Yolande de France, avec de beaux priviléges; cette fondation fut confirmée

(1) Suivant M. l'abbé Richard, il y a 10 ou 12 mille ames; les gens du pays disent 15 à 16 mille; M. Rolland 20 mille.

par le pape Paul II en 1467. Le doyen de la sainte Chapelle a le titre de doyen de Savoie.

L'église a un portail remarquable: elle est ornée de marbres & de colonnes d'un bon goût.

On remarque aussi le portail de la Visitation, & celui de l'Annonciation; église qui étoit occupée par les Jésuites. On y voit un tableau de la nativité, qui paroît d'un bon maître.

Dans la sacristie de l'église de S. François, il y a aussi des tableaux passables. On en veut faire une église cathédrale, en mettant les Cordeliers à la place des Jésuites.

On va voir encore le couvent des Jacobins, couvent où le sénat s'assemble actuellement; le tirage & l'arquebuse; la place de l'an ou du marché; la place du château, & la belle promenade du Vernay, où il y a six rangées d'arbres qui font un très-bel effet.

La société d'Agriculture, qui existoit déjà à Chambéri, reçut en 1775 des encouragemens considérables, lorsque le roi y vint.

On est étonné de la quantité de fontaines qu'il y a dans une aussi petite ville: on en trouve à chaque pas.

Le roi de Sardaigne tient à Chambéri trois cent hommes de garnison, quelquefois davantage.

Les eaux de la Boisse, à une demi-lieue de Chambéri, prennent faveur depuis 1777; elles sont froides, & d'un goût sulfureux. M. Daquin, médecin de la ville, a écrit en 1778 une brochure contre l'usage de ces eaux; on lui en a su fort mauvais gré. On y va le long de la rivière du Leis, par un chemin qui est parallèle à la promenade du Vernay.

Les eaux d'*Aix*, qui sont à deux lieues de Chambéri, ont de la réputation depuis long-temps: on y donne des fêtes où l'on va de Chambéri: on y a bâti une maison pour le roi. Ces eaux sont très-

chaudes, elles ſont ſavonneuſes, ſulfureuſes & ferrugineuſes.

Le chemin d'Aix eſt beau, il eſt appuyé à la montagne, & l'on a été obligé de tailler à grands frais les rochers où il paſſe.

En ſuivant la route de Genève, à trois lieues d'Aix, on trouve S. Félix, & trois lieues plus loin *Annecy*, petite ville aſſez jolie, ſur le bord d'un lac qui a trois lieues de tour. On va voir ſurtout les reliques de S. François de Sales, & de la B. mère Frémiot de Chantal, au couvent de la Viſitation. Quelques perſonnes même vont voir la maiſon de la baronne de Warens, que Rouſſeau a rendu intéreſſante par ſes confeſſions.

L'abbaye de Hautecombe eſt à deux lieues de Chambéri, près le lac du Bourget; cette abbaye renferme des tombeaux des anciens comtes de Savoie; mais les plus magnifiques ſont au couvent de *Brou*, près Bourg-en-Breſſe; on en a publié la deſcription à Bourg en 1767.

C'eſt une règle à Chambéri, comme dans le reſte de l'Italie (excepté actuellement en Toſcane), que quand on arrive en poſte, il faut ou continuer de même, ou paſſer trois jours dans l'endroit où l'on arrive, ſi l'on veut prendre des voituriers: cette règle, gênante pour les voyageurs, en a obligé pluſieurs à ſéjourner malgré eux, & j'ai cru qu'il falloit en avertir. Mais il eſt aſſez ordinaire de prendre les voituriers à Lyon & à Gèneve, & de ſe faire conduire juſqu'à Turin; c'eſt le plus commode & le plus ſûr; on y va de Lyon en ſix jours, & l'on couche à la *Tour-du-Pin*, à *Chambéri*, à la *Chambre*, à *Modane* & à *Suze*. On donne 150 livres pour deux perſonnes, y compris la nourriture & le paſſage du Mont-Cenis.

Ces chaiſes à deux places ſont communes dans toutes les provinces méridionales de France; elles portent quelquefois beaucoup de bagages, & même

ſi

si l'on veut deux domestiques. Elles transportent des voyageurs en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Espagne; elles font dix lieues par jour.

Si l'on veut prendre la poste, on va un peu plus vîte: voici le détail des postes.

Du pont de Beauvoisin aux Echelles, une poste, A. S. Jean, une poste. A Chambéri, une poste. A Montmélian, une poste. A Maltaverne, une poste. A Aiguebelle, une poste. A Epierres, une poste. A la Chambre, une poste. A. S. Jean de Maurienne, une poste, à St. Michel une poste & demie. A S. André, une poste & demie. A Villarodin, une poste. A Braman, une poste. A Lanebourg, une poste & demie. Aux Tavernettes, une poste. A la Novalèse, une poste. A Suze, une poste. A la Gaconnière, une poste. A. S. Ambroise, une poste. A Rivoli, une poste. A Turin une poste & demie.

Dans les états du Roi de Sardaigne, ainsi que dans toute l'Italie, on compte les chevaux à tant par couple; ici l'on paie 7 livres 10 sols de Piémont par poste, & 2 livres 10 sols par cheval de selle. L'usage est de mettre deux chevaux par paire de roues.

En demandant à Chambéri la permission de courir la *Cambiatura*, qui doit aller plus lentement & seulement de jour, on ne paie par poste que 4 livres 10 sols pour une couple, & 1 livres 10 sols par bidet; en payant bien les postillons de Cambiature, c'est-à-dire, en leur donnant 1 livre 10 sols, on va tout aussi vîte que par la poste. Ce prix de 30 sols par postillon est presque usité par toute l'Italie, quoiqu'il ne soit dû que 10 sols.

Les habitans de la Savoie sont laborieux, simples & hospitaliers; leur caractère est différent de celui des Piémontois, & il y a encore entre les habitans de la Savoie & ceux du Piémont une certaine antipathie, quoiqu'ils soient depuis long-temps sous la même domination; l'on a vu avec peine pendant

bien des années un Piémontois qui étoit gouverneur & premier préſident du ſénat de Chambéri ; c'étoit M. de S. George. La grande chaîne de montagnes qui ſépare ces deux provinces, & qui en rend les climats fort différens, ſemble mettre auſſi une barrière entre les cœurs des habitans.

De Chambéri l'on revient chercher la rivière d'Isère, qui eſt à trois lieues vers le midi, & l'on paſſe à Montmélian, petite ville connue par ſa citadelle, & par des vins eſtimés en Italie.

C'eſt à Montmélian que naquirent les comtes Amédée IV en 1197, & Thomas II en 1199 ; la citadelle paſſoit pour imprenable, mais François I & Henri IV s'en rendirent maîtres. Les troupes de Louis XIII levèrent le ſiége ; mais ſous Louis XIV on la prit en 1691, & dans la guerre de 1741 à 1748, les Français la ruinèrent ; on l'a démolie en 1777, pour bâtir le pont de l'Isère.

De Montmélian on peut aller en Italie par la Tarentaiſe, en paſſant la montagne appelée *le petit S. Bernard*, & deſcendre par le Val-d'Aoſt ; cette route eſt plus courte, mais elle eſt plus difficile & les chemins y ſont moins beaux & moins commodes que par la route de Maurienne. Ainſi au lieu de s'élever vers le nord, on tire vers le midi pour ſuivre le chemin le plus uſité actuellement, le meilleur & le plus sûr en tout temps, qui eſt celui du Mont-Cenis. Auſſi le feu roi de Sardaigne y avoit paſſé deux fois ; & Madame l'Infante ducheſſe de Parme, dans ſon voyage en France, laſſe de traverſer la mer, ſe fit porter de Suze juſqu'au pont de Beauvoiſin, & paſſa le Mont-Cenis.

Pour y arriver on remonte le long de l'Isère, depuis Montmélian juſqu'à Aiguebelle, qui en eſt à cinq lieues, & qui ſe trouve ſur l'*Arc* ou l'Arche, un peu au-deſſus de ſon embouchure dans l'Isère ; on côtoye enſuite l'Arc pendant 20 lieues, juſqu'à ce qu'étant arrivé à Lanebourg aux pieds du Mont-

Cenis, on abandonne l'Arc pour tourner au midi & escalader cette haute montagne. La rivière roulant avec rapidité sur les rochers, produit des vagues & des bouillonnemens qui font un effet singulier.

AIGUEBELLE, dont le nom signifie belle eau, dans l'ancien langage, est en effet un village agréable situé dans vallon assez dégagé, & sur le bord de l'Arc dont les eaux limpides y répandent une fraîcheur délicieuse pendant l'été. En hiver, on y voit à peine le soleil à cause de la hauteur des montagnes voisines. M. R. se récrie ici sur la laideur des femmes, il est difficile d'en bien juger quand on ne fait que passer en voiture dans une rue. Un autre voyageur peint cet endroit comme étant fort pauvre; cependant tout le monde y fait de la soie: il y a un marché toutes les semaines & plusieurs foires par année. Cette vallée est fertile & cultivée; on y voit des mûriers, des noyers, du chanvre, du bled, des vins, & l'on exporte même de toutes ces productions. Les troupes du roi de Sardaigne étoient retranchées à Aiguebelle en 1742, lorsque don Philippe vint s'emparer de toute la Savoye.

Près de-là étoit le fort de la Charbonnière, placé sur un rocher; il a été pris plusieurs fois, mais on l'a rasé.

Vis-à-vis d'Aiguebelle & de l'autre côté de la rivière, on va voir la collégiale, où est le tombeau en cuivre d'un évêque Anglois, fondateur de l'église; le chapitre est ruiné, & les chanoines vont desservir les cures à leur nomination.

On montre aussi près de-là les restes de l'église de Randan, qui a été renversée le 12 Juin 1750 par des torrens descendus des montagnes; ces eaux ont entraîné par leur chûte des monceaux de terre & de cailloux qui ont enseveli l'église, de manière que le sol du terrain est actuellement au niveau du clocher, où l'on entre par les fenêtres. Ces acci-

dens arrivent quelquefois à ceux qui habitent trop près des montagnes escarpées : on en a vu un exemple en 1764 près du lac de Come, & plusieurs autres semblables près du Mont-Cassin, il y a quelques années.

Au mois de Juin 1714, dans un jour très-serein, sur les trois heures après midi, la partie occidentale de la montagne de Diableret en Valais, qui étoit de figure conique, tomba subitement ; elle renversa 55 cabanes de paysans, écrasa 15 personnes, avec plus de 100 bœufs ou vaches, & couvrit de ses débris une bonne lieue carrée de pays ; on n'apperçut cependant aucun vestige de feu souterrain (*Hist. de l'Acad.* 1715), & il paroît que ce fut la base, que les eaux avoient minée, qui manqua sous la montagne.

La ville de Pleurs, qui étoit à une lieue de Chavanne, dans le pays des Grisons, vers les confins du Milanez, fut abîmée le 26 du mois d'Août 1618, par une montagne qui se fendit & tomba sur la ville, de manière qu'il n'en échappa pas une seule personne sur plus de 2000 habitans ; c'étoit un lieu d'agrément, où les *Francken* & d'autres riches Milanois alloient passer l'automne ; il étoit devenu célèbre par les amusemens ou les désordres qui y régnoient. Un ministre zélé avoit menacé les habitans de la colère de Dieu, & l'on ne manqua pas d'attribuer à la vengeance divine ce terrible accident.

Si nous remontons à des temps plus éloignés, nous trouvons des exemples de pareils accidens. Cicéron parle de la campagne *Privernate*, qui fut détruite par la chûte d'une montagne, *propter labem montis*. La ville de Velleia, dans l'état de Parme, semble avoir péri par un semblable accident, comme nous aurons occasion de le dire, en sorte que dans tous les temps il est arrivé des désastres de cette espèce : il y a même actuellement près

de Terni une ville, appelée Céſi, qui en eſt menacée.

Les lavanges ou lavanches, ces maſſes énormes de neiges qui ſe détachent des montagnes ſur la fin de l'hiver, cauſent quelquefois des accidens d'une autre eſpèce; une cabane fut engloutie ainſi ſous 42 pieds de neige à Bergemoletto, dans le comté de Nice, & trois femmes qui y étoient, reſtèrent engourdies, mais vivantes, pendant l'eſpace de plus d'un mois, depuis le 19 Mars juſqu'au 25 Avril, qu'on les retira pour les rappeler à la vie; le fait, quoique bien difficile à comprendre, a été vérifié par ordre du roi de Sardaigne, & M. Somis, médecin du roi, a donné un ouvrage à ce ſujet: cependant les lavanges ſont aſſez rares ſur la route que nous ſuivons.

Des nuées blanches, compoſées de particules glacées, couvrent fréquemment le ſommet de ces montagnes: on les nomme *Farou* ou la *Tourmente* dans le pays. M. le marquis *de Coſte* en a fait le ſujet d'une lettre intéreſſante, inſérée dans le Journal Encyclopédique du premier Août 1776, & datée de Chambéri.

En ſortant d'Aiguebelle, on entre dans le comté de Maurienne, que l'on traverſe ſur toute ſa longueur; en général on a rendu très-bonne & très-agréable toute la route qui conduit de la Suiſſe en Piémont, & qui étoit autrefois très-mauvaiſe. Mais ces chemins ſe dégradent promptement par la chûte des eaux, & par des paſſages continuels.

Le fort de Miolan, qui eſt à deux lieues d'Aiguebelle, eſt très-ancien, il eſt placé ſur un rocher: on y gardoit en 1772 un priſonnier qui excelloit à contrefaire les écritures; il avoit été arrêté à Paris.

LA CHAMBRE eſt à 5 lieues d'Aiguebelle; ce n'eſt qu'un village peu conſidérable; il y a ſeulement un couvent de cordeliers. On y voit deux

tours d'un ancien château des marquis de la Chambre, qui disputoient d'ancienneté avec la maison de Savoie.

Les goîtres ou tumeurs du col sont si ordinaires dans ces montagnes, qu'on a dit que c'étoit une question dans le pays de savoir si c'étoit un défaut d'en avoir ou de n'en avoir point; & dans le Tirol en effet on prétend qu'un goître passe pour un agrément. Quoiqu'il en soit, ces tumeurs qu'on appelle en médecine *Bronchocèles*, sont composées de chairs fongueuses, avec des matières semblables à de la bouillie; quelquefois elles deviennent cartilagineuses, mais elles ne sont point douloureuses & n'exposent à aucun danger; il est très-rare qu'elles suppurent ou qu'elles deviennent cancéreuses, aussi ne pense-t-on point à s'en débarrasser; il est trop dangereux de les couper à cause de la proximité des nerfs & des vaisseaux; si on y applique des corrosifs, comme cela se pratique à Paris, il est fort à craindre que la plaie ne devienne fistuleuse; à l'égard des topiques résolutifs, ils ne peuvent avoir d'effet que dans la naissance du mal, ainsi que les apéritifs & les fondans pris intérieurement. Ces loupes sont produites par la lymphe épaissie & arrêtée qui distend les vaisseaux dans l'endroit où ils sont les plus foibles; on croit que la qualité des eaux en est la cause; elles sont en effet assez mauvaises sur cette route: ces eaux troubles, crues, séléniteuses & dures qui n'ont point encore été imprégnées de l'air qui doit les diviser, les atténuer & leur donner une meilleure qualité, peuvent fournir une lymphe moins douce & moins coulante qu'il ne le faut pour la nutrition, & causer ainsi ces tumeurs, on y voit beaucoup de teins livides, d'enfans bouffis: cela doit venir de la même cause.

Je ne parle pas ici des *cretins*, parce qu'on ne les rencontre guères que dans le Valais. C'est une

eſpèce abatardée : ils ſont petits, informes, imbécilles : on a beaucoup diſſerté ſur la cauſe de cette dégénération de l'eſpèce humaine ; les uns l'attribuent à la qualité des eaux chargées de gravier, d'autres au défaut de circulation de l'air reſſerré dans un vallon. Voyez les *Lettres de Coxe ſur la Suiſſe*, traduites par M. *Ramond*.

S. JEAN DE MAURIENNE eſt à trois lieues de *la Chambre* ; c'eſt une ville de 2000 âmes, qui eſt le ſiège d'un ancien évêché, dont le diocèſe s'étend d'un côté juſqu'auprès de Chambéri, & de l'autre juſqu'au Mont-Cenis ; il rapporte 22 mille livres de rente, ce qui eſt immenſe pour de ſemblables déſerts, où la frugalité fait toute la richeſſe, & où l'on eſt obligé de diſputer quelques coins de terre cultivable aux eaux, aux lavanges & aux rochers, qui viennent ſouvent les couvrir. On voit dans la cathédrale pluſieurs tombeaux des ducs de Savoie : on y a mis depuis peu un bas-relief en marbre qui repréſente une action remarquable d'un des ancêtres de la maiſon de Savoie : cet ouvrage eſt de MM. Collini, ſculpteurs du roi de Sardaigne. Les archives de cette égliſe ont été perfectionnées par le cardinal Martiniana, actuellement évêque de Verceil, dans le temps qu'il étoit évêque de S. Jean.

Il y a de bons tableaux à l'évêché & une ſuite de portraits des évêques : on remarque une aſſomption dans l'égliſe qui eſt ſur la place de l'évêché, & où ce tableau eſt aſſez bon, il efface du moins tous les autres.

Le ſéminaire a trois corridors aſſez beaux, & une grande égliſe.

On lit dans les mémoires du maréchal de Vieilleville (1), le détail d'une réception fort ſingu-

(1) Mémoires de la vie de François de Scépeaux, ſire de Vieilleville, & comte de Duretal, maréchal de France, con-

lière que l'on fit à Henri II en 1548, lorſqu'il paſſa dans cette ville ; je la rapporterai dans les termes mêmes de ſon hiſtorien. « Il fuſt prié par » l'éveſque & les habitans de les honorer de quel- » que forme d'entrée, & l'aſſeurerent de lui don- » ner le plaiſir de quelque nouveauté qui le con- » tenteroit, & qu'il n'avoit encore jamais veue. » Sa majeſté, pour ne pas perdre ſa part de ceſte » nouvelle invention, à lui toutes fois incongneue, » les en voulut bien gratifier; & ſe préſenta le » lendemain à la porte de Maurienne en équipaige » aſſez royal pour une telle ville, accompaigné » des princes & ſeigneurs de ſa ſuicte, ſemblable- » ment de toute ſa maiſon, & entra ſoubs le poiſle » à lui préparé. Mais comme il eut marché envi- » ron deux cens pas en belle ordonnance, voici » une compaignie de cent hommes veſtus de peaux » d'ours, teſtes, corps, bras & mains, cuyſſes, » jambes, & pieds, ſi proprement qu'on les euſt » pris pour ours naturels, qui ſortent d'une rue » le tambour battant, enſeigne déployée, & cha- » cun l'eſpieu ſur l'eſpaule, & ſe vont jetter entre » le roy & ſa garde de Suiſſes, marchants quatre » par rang avec un esbahiſſement très-grand de » toute la cour, & du peuple qui eſtoit par les » rues, & amenèrent le roy qui eſtoit merveilleu- » ſement ravy de veoir des ours ſi bien contrefaicts, » juſques devant l'égliſe; qui miſt pied à terre » ſuyvant la couſtume de nos roys pour adorer : » auquel lieu l'attendoyent l'éveſque & le clergé, » avec la croix & les reliques en forme de ſtation, » ung motet en fort bonne muſique ; tous en chap- » pes aſſez riches & autres ornemens.

» L'adoration faicte, les ours deſſuſdicts rame-

tenant pluſieurs anecdotes des règnes de François I, Henri II, François II & Charles IX, compoſés par Vincent Carloix, ſon ſecrétaire. Paris, 1757.

» nerent le roy en ſon logis, devant lequel ils firent » mille gambades, toutes propres & approchan- » tes du naturel des ours, comme de luycter & » grimper le long des maiſons & des pilliers des » halles, & (choſe admirable) ils contrefaiſoient » ſi naturellement par un merveilleux artifice en » leurs cris le hurlement des ours, que l'on euſt » penſé eſtre parmy les montaignes : & voyants » que le roy, qui desja eſtoit en ſon logis, pre- » noit ung grandiſſime plaiſir à les regarder, ils » s'aſſemblerent tous cent & firent une *chimade* » ou ſalve à la mode de *Chiorme de galere*, tous » enſemble, ſi eſpouvantable qu'un grand nombre » de chevaux ſur leſquels eſtoient valets & lac- » queſts attendant leurs maiſtres devant le logis » du roy, rompirent reſnes, brides, croupieres » & ſangles, & jetterent avec les ſelles tout ce » qui eſtoit deſſus eux, & paſſerent (tant fuſt » grande leur frayeur) ſur le ventre de tout ce » qu'ils rencontrerent..... Le roi confeſſa n'avoir » reçeu en ſa vie autant de plaiſir pour une drol- » lerie champeſtre, qu'il fit lors, & leur fit don- » ner deux mille eſcus ».

C'eſt près de S. Jean de Maurienne que mourut Charles-le-Chauve, empereur & roi de France, petit-fils de Charlemagne; il revenoit de l'Italie l'an 877, & il fut empoiſonné par un médecin juif après avoir paſſé le Mont-Cenis.

La vallée de Maurienne fut comme le premier apanage des comtes de Savoie, lorſque vers l'an 1000 ils furent établis ſouverains & comme portiers des Alpes : nous en parlerons à l'occaſion du Piémont.

Cette vallée, aux environs de S. Jean, eſt cultivée, on y trouve des vignes, du grain, des fruits, des pâturages, beaucoup de noyers, car l'huile de noix ſe mange dans ces montagnes. Il y avoit beaucoup de ſerfs dans cette province, le roi a affran-

chi ceux qui dépendoient de l'évêché. La taille y eſt réelle, & le clergé même la paie pour tous les biens qui ne ſont pas de l'ancien patrimoine.

La carrière de Beſſan, qui eſt à douze lieues de-là, donnoit un marbre fort approchant du verd antique, mais on n'y travaille plus.

A Moutiers, en Tarentaiſe, qui eſt à 14 lieues de S. Jean, il y a des ſalines dont M. de Rive a donné la deſcription; il eſt connu dans le pays par ſes recherches ſur l'antiquité, & par ſon horloge pour les longitudes.

C'eſt par la vallée de Maurienne que M. Groſley fait paſſer Annibal. Un ſavant qui traverſe le Mont-Cenis trouve cette idée agréable. Annibal ayant côtoyé l'Iſère pendant dix jours, l'an 219 avant Jéſus-Criſt, arriva, ſuivant Tite-Live, *ad caſtellum quod erat caput ejus regionis*. Cette forteresſe ſeroit S. Jean de Maurienne, ſuivant Simler & M. Groſley, qui croient qu'Annibal paſſa par le Mont-Cenis. Mais il eſt beaucoup plus vraiſemblable qu'Annibal paſſa du côté de la montagne appelée le petit S. Bernard.

On connoît dans les Alpes cinq paſſages de communication entre la Gaule & l'Italie; celui des Alpes *Pennines* ou du grand S. Bernard; plus au midi, celui des Alpes *Grecques* ou du petit S. Bernard; le *Mont-Cenis*, paſſage inconnu dans l'antiquité; celui des Alpes *Cottiennes* ou du Mont-Genèvre, & enfin celui des Alpes *Maritimes*. Du temps même de Tite-Live, on diſputoit ſur le lieu du paſſage d'Annibal. Suivant cet hiſtorien, Annibal avoit paſſé par la partie méridionale des Alpes maritimes, & enſuite à la partie ſeptentrionale du côté des ſources du Pô, vers le Mont-Viſo, ou bien vers le Mont-Genèvre; car on diſpute encore ſur le ſentiment même de Tite-Live & ſur la marche qu'il fait tenir à Annibal. A l'égard du paſſage du Mont-Cenis, il paroît qu'on ne le connoiſſoit point dans

l'antiquité, & M. Bergier croit qu'il fut ouvert par Pompée ; celui du Mont-Genèvre fut ouvert par Cottius, ami d'Auguſte, ſuivant Ammien Marcellin.

Tite-Live réfutoit ceux qui faiſoient paſſer Annibal par les Alpes Pennines, (le grand S. Bernard) parce que cette tradition étoit inconnue aux gens du pays, & il oppoſoit à ceux qui étoient pour les Alpes Grecques, (le petit S. Bernard) que cela n'auroit pas conduit Annibal chez les *Taurini ;* mais ce général avoit une raiſon de ſe détourner, & de ne pas aller directement dans la Gaule Ciſalpine. Les Taurini étoient en guerre avec les Inſubres : il avoit intérêt à ſe concilier les Gaulois d'Italie, & il commença par aller contre leurs ennemis.

M. de la Nauze, après avoir diſcuté de nouveau cette queſtion en 1767, prouva qu'Annibal devoit avoir paſſé par les Alpes Grecques, ou le petit S. Bernard, qui eſt à dix lieues au nord du Mont-Cenis, comme le Mont-Genèvre eſt à dix lieues au midi. Le témoignage de Cornélius Népos eſt formel. Polybe s'accorde avec ce ſentiment : or Polybe, auteur preſque contemporain, avoit voyagé exprès dans les Alpes pour y trouver des lumières ſur la route d'Annibal. Cælius Antipater, auteur d'une hiſtoire de la guerre punique, cité par Tite-Live, étoit auſſi de cet avis. Enfin le général Melville, de la ſociété royale de Londres, étant à Turin en 1775, diſcuta encore cette queſtion avec le P. Beccaria & M. Bartoli, ayant un polybe & une excellente carte à la main, & le réſultat fut qu'Annibal devoit avoir paſſé par le petit S. Bernard ; mais il eſt difficile de concilier Tite-Live, Polybe & Ammien Marcellin, & même difficile de les entendre.

Quoiqu'il en ſoit, on ne peut s'empêcher, en voyant ces montagnes, d'être étonné des difficultés que l'amour de la gloire & la haine du nom romain firent ſurmonter à Annibal : auſſi de 59

mille ſoldats qu'il avoit en ſortant de Carthage ; il ne lui en reſtoit plus que 26 mille à la deſcente des Alpes, & il eſt encore inconcevable qu'il ait pu les y conduire.

S. MICHEL, à trois lieues de S. Jean de Maurienne, eſt un ancien bourg, ſitué ſur la croupe de la montagne : on loge au petit Turin, hameau qui eſt au pied de la montagne ſur le bord de l'Arc. Ce pays étant plus élevé, eſt auſſi plus froid qu'Aiguebelle : auſſi l'on n'y fait point de ſoie, & la neige n'y fond qu'après la S. Jean. Cependant le vin de S. Martin & de S. Julien qu'on y boit eſt aſſez bon, & tout le terrain qui n'eſt pas couvert de rocher ſec y eſt cultivé avec ſoin. Pendant la guerre de 1742 à 1748, les troupes de don Philippe occupoient preſque toute la Savoie juſqu'à Lanebourg, mais elles n'entreprirent pas de paſſer le Mont-Cenis ; on fait voir encore les canardières que les François avoient faites au petit Turin, & l'endroit où étoit leur redoute. Les gens du pays comptent 32 lieues de S. Michel à Turin, comme de S. Michel à Lyon ; il y en auroit bien moins en ligne droite, mais on eſt obligé de faire des détours continuels pour ſuivre les ſinuoſités des vallons & chercher les endroits les plus praticables. On paſſe très-ſouvent la rivière ſur de petits ponts de bois, qui ſont faits avec autant d'induſtrie que de ſimplicité.

A deux lieues de S. Michel, c'eſt-à-dire, à la moitié du chemin de S. Michel à Modane, on trouve la montagne de S. André, ſur laquelle on eſt obligé de paſſer, parce que le vallon de l'Arc eſt trop étroit ; cette montée eſt rapide & difficile. La montagne eſt toute *ſchiſteuſe* ou talqueuſe, c'eſt-à-dire, compoſée de pierres écailleuſes de la nature de l'ardoiſe.

Après avoir paſſé cette montagne, on trouve les *Fourneaux*, hameau compoſé de quelques maiſons où l'on exploite des mines de plomb & de cuivre,

qui contiennent même beaucoup d'argent, & qui ſont dans une montagne peu éloignée de-là : il y a long-temps qu'on les exploite, & pluſieurs compagnies s'y ſont ruinées. Un morceau d'environ une livre de cette mine de Modane que j'avois rapporté, a été examiné par M. Cadet, l'un des chimiſtes de l'académie des ſciences; il y a trouvé du plomb à raiſon de 31 livres & demie par quintal. Le grain de cette mine paroît annoncer qu'elle eſt riche en argent. Le filon tient à une couche d'une matière quartzeuze, pyriteuſe, cuivreuſe; ſi on pouvoit l'en ſéparer lors de l'exploitation, la mine en ſeroit une fois plus riche. Trois gros de ce plomb, mis dans la coupelle, ont donné un grain d'argent moins un douzième, ce qui eſt à raiſon de 6 onces 6 grains par quintal.

On commence ici à ne plus voir de vignes, ni de culture; le ſol eſt trop élevé; les voitures même ne vont guères plus loin, ſurtout après le mois de Septembre.

MODANE eſt un gros village qui paroît pauvre; c'eſt la quatrième couchée des voituriers qui conduiſent les voyageurs en ſix jours de Lyon à Turin. Le chemin de Modane à Lanebourg eſt montueux & difficile; on ne peut ſuivre la rivière qui ſe précipite par caſcades au travers des rochers, & il faut monter & deſcendre ſans ceſſe pendant l'eſpace de cinq heures. On ne voit que des rochers eſcarpés, des précipices, des eaux qui tombent avec fracas, de grandes forêts noires habitées par des ours & par des loups qui ſont dangereux la nuit en hiver. On paſſe l'Arc à Solliers, vers l'endroit où M. Grosley croit qu'Annibal fut attaqué par les habitans des montagnes, dans ſa cinquième marche depuis S. Jean de Maurienne, & où il paſſa une très-mauvaiſe nuit. On traverſe enſuite la petite rivière de Termignon, & l'on arrive enfin à Lanebourg, dernier village de la Maurienne.

LANEBOURG, Lans-le-Bourg, ou Lansbourg, au pied du Mont-Cenis, à 4 lieues de Modane, eſt un village d'environ 200 maiſons, ſitué ſur l'Arc, à 6 lieues de ſa ſource. On pourroit continuer à la remonter encore, mais on s'éloigneroit de Turin, & le paſſage des Alpes en deviendroit plus difficile. La ſource de l'Arc, au pied du Mont-Iſeran, n'eſt éloignée que de trois lieues de celle de l'Isère, qui eſt dans un autre vallon au nord de la même montagne, & qui ſuit la Tarantaiſe, comme l'Arc ſuit le comté de Maurienne. Ces montagnes ſont comme le point de partage d'où deſcendent les rivières, dont les unes vont former le Pô du côté de l'orient, les autres ſe décharger dans le Rhône du côté de l'occident.

Lanebourg eſt de tous les villages de cette route celui qui paroît le plus peuplé & le moins pauvre. Plus de cent perſonnes & environ cent mulets ou chevaux y ſont occupés à porter ſans ceſſe les voyageurs & les équipages juſqu'à la Novalèſe, ou *Novalegge*, qui eſt de l'autre côté du Mont-Cenis, à 6 lieues ou environ de Lanebourg : les porteurs de la Novalèſe paſſent pour être meilleurs que ceux de Lanebourg, du moins on dit dans le pays, *porteurs de la Novalèſe*, *mulets de Lanebourg*.

Le paſſage du Mont-Cenis ſe peut faire avec des porteurs, ou avec des bidets, en cinq heures de temps & même moins; ſouvent on monte avec un bidet, & l'on deſcend avec des porteurs. Mais on peut fort bien auſſi deſcendre ſur les mulets, car ils ont le pied très-ſûr. On aſſigne quatre porteurs à chaque perſonne d'une petite taille, ſix pour les tailles moyennes, huit pour les plus groſſes tailles. Pour moi, qui ne pèſe que 106 livres, je n'eus réellement que trois porteurs pour deſcendre: celui de devant, qui étoit le plus chargé, étoit relayé de temps à autre par le troiſième.

Ces porteurs ſont taxés à 3 livres chacun; mon-

noie de Piémont, qu'il faut augmenter d'un cinquième pour avoir l'évaluation en monnoie de France. Cette taxe eſt pour le cas où ils portent en montant & en deſcendant; mais du premier Novembre au premier Mai, c'eſt 3 livres 10 ſols: on ne paie que la moitié quand on ne les retient que pour deſcendre.

A l'égard des bidets, ils ſe paient 50 ſols depuis Lanebourg juſqu'à la Novalèſe, y compris l'homme qui doit les ramener, & 3 livres dans la ſeconde ſaiſon; les mulets de bât 3 liv. 10 ſols, & 4 livres dans la ſeconde ſaiſon. C'eſt ſur ces mulets que l'on charge les chaiſes & les caroſſes, en mettant la caiſſe ſur un mulet, les brancards ſur un autre & les roues ſur un troiſième. Quand la charge excède 14 rubi du Piémont (264 livres de France) on paie deux mulets. On y montre un règlement du mois d'Octobre 1773, qui contient tous ces détails & beaucoup d'autres, par exemple, pour le cas où l'on eſt obligé de quitter les voitures à S. Michel.

Les porteurs venus de la Novalèſe ne peuvent point reporter des voyageurs de Lanebourg, ils ſont obligés de s'en retourner à vide, à moins qu'ils ne compoſent avec ceux de Lanebourg, pour en acheter la permiſſion; ce règlement a été fait pour que les habitans de Lanebourg ne ſoient point expoſés à être fruſtrés de leur profit par l'adreſſe des Piémontois. Les voyageurs qui ne ſont pas inſtruits ſont expoſés à payer extrêmement cher le paſſage du Mont-Cenis; mais ordinairement on en charge les voituriers que l'on prend à Lyon, en faiſant avec eux un marché par écrit, appelé *apoca*. Il eſt bien juſte cependant que ces pauvres habitans ſoient payés avec un peu de généroſité d'un travail auſſi pénible & auſſi humiliant pour l'humanité; ils ſont d'ailleurs chargés de la réparation & de l'amélioration de tout le chemin du Mont-Cenis; les

communautés de Lanebourg & de la Novalèſe ſe plaignoient beaucoup de ces corvées, d'autant plus que les neiges & les ravines rendent ces réparations très-fréquentes, & que l'on exige d'eux que les chemins ſoient rendus peu-à-peu & plus larges & plus commodes. Le ſeul dédommagement que l'état leur accorde, eſt l'exemption de la capitation; ils étoient autrefois exempts auſſi de la milice, mais ils ne le ſont plus actuellement.

On paſſe le Mont-Cenis dans tous les temps de l'année, car en hiver la neige eſt aſſez dure pour qu'on puiſſe y marcher comme ſur la terre; quelquefois cependant on fait ſéjourner les voyageurs cinq à ſix jours pour laiſſer paſſer le danger de la chûte des neiges, ou d'un vent trop impétueux. Mais il y a des temps, même au milieu de l'hiver, où l'air eſt ſi calme au haut du Mont-Cenis, qu'on y porteroit une bougie allumée ſans crainte de l'éteindre.

La montée eſt douce en ſortant de Lanebourg, mais elle devient bientôt extrêmement rude; on emploie une heure de temps pour aller au hameau des Ramaſſes; cependant l'on en deſcend en traineau lorſqu'il y a de la glace, dans 10 ou 20 minutes, cela s'appelle *ſe faire ramaſſer*; ce n'eſt guères que du côté de la Savoie que l'on *ramaſſe*, parce que du côté du Piémont le chemin eſt plus inégal.

Il arrive auſſi qu'on ramaſſe au Col-de-Tende, mais ſeulement du côté du Piémont. Les traineaux compoſés de quelques branches d'arbres, ſont fort ſimples; il ne s'y place ordinairement qu'un voyageur & le conducteur; mais ſuivant la grandeur du traineau, on y met juſqu'à trois ou quatre perſonnes, toujours dirigées par un ſeul homme, qui, au moyen des crampons de fer attachés à ſes ſouliers, arrête le traineau quand bon lui ſemble: il ſe renverſe alors ſur la perſonne qu'il conduit pour empêcher l'effet du choc qui pourroit le jetter en avant

avant & même renverser & culbuter le traîneau. La neige durcie & brisée par la rapidité du traîneau, s'élève quelquefois & s'élance contre le visage, ce qui, joint à la résistance de l'air condensé & froid, fait qu'on n'y tient guères dans ces instans sans fermer les yeux. Plusieurs personnes ont tellement été effrayées à la vue de ce spectacle, qu'elles n'ont jamais pu se résoudre à se faire ramasser; mais d'autres en font une partie de plaisir. M. Rolland raconte qu'un Anglois a passé huit jours à Lanebourg pour se faire ramasser deux ou trois fois par jour.

Un quart-d'heure après les Ramasses, on arrive à la plate-forme du Mont-Cenis, & l'on entre dans une plaine qui a une lieue & demie de longueur presque horisontalement & avec peu d'inégalité. Vers le milieu de cette plaine, on trouve la poste, & un peu plus loin l'hôpital des Pélerins, sur le bord d'un lac où l'on pêche des truites excellentes. Les voyageurs s'arrêtent volontiers chez M. le Recteur, & y sont très-bien reçus; on le dédommage honnêtement & comme on le juge à propos, des frais de cette réception. L'hôpital qui y est sert d'hospice aux pauvres passans pendant trois nuits. On y voit la chapelle des Transis, destinée à la sépulture de ceux qui meurent ou d'accident ou de froid; cela arrive quelquefois à de pauvres gens qui entreprennent le passage sur l'apparence d'un beau temps, & qui sont surpris par le froid, ou ensevelis sous les neiges qu'un tourbillon de vent (*tormenta*) précipite du sommet des montagnes. Mais les habitans connoissent les temps où il y a du danger, & il n'y périt que ceux qui négligent de prendre des conseils ou de les suivre.

Le lac du Mont-Cenis est formé par la réunion des eaux qui découlent des montagnes qui sont à la droite & à la gauche de cette plaine; & il a son écoulement du côté du Piémont en donnant nais-

ſance à la Ceniſe, ou *Ceniſella*, qui tombe dans la petite Doire ou *Dora Riparia*; celle-ci prend ſa ſource près du Mont-Genèvre & va d'Exiles juſqu'à Suze, où elle ſe joint à la grande Doire, *Dora baltea*, qui vient du petit Saint-Bernard dans la vallée d'Aoſt & va tomber dans le Pô.

La plate-forme du Mont-Cenis eſt la plaine la plus riante qu'on puiſſe trouver ſur des montagnes, à 1000 toiſes de hauteur au-deſſus du niveau de la mer. Vers le milieu du mois de Juin, elle eſt couverte de grandes renoncules, & d'une verdure épaiſſe où l'on conduit les troupeaux dès le jour de la St. Jean, quoiqu'il ne laiſſe pas d'y avoir encore alors un peu de neige dans les endroits abrités où le ſoleil ne donne pas. Les habitans de Lanebourg, à qui appartient tout le grand Mont-Cenis, ont de petites maiſons ſur ces rochers, & ils y envoient des pâtres qui ont ſoin des troupeaux juſqu'au temps des neiges, & tous les lundis on s'y raſſemble pour une eſpèce de foire, où il ſe vend beaucoup de beſtiaux.

Cette plaine eſt bordée latéralement par deux montagnes qui la ſurpaſſent encore de 500 toiſes en hauteur perpendiculaire; à droite le Mont-Bar, à gauche la roche Molon, dont cependant le ſommet le plus élevé eſt à trois lieues de-là. Du haut de ces montagnes on peut appercevoir la plaine du Piémont, & c'eſt de-là, ſuivant quelques auteurs, qu'Annibal fit voir à ſes ſoldats le beau pays qu'ils alloient conquérir; ce que Virgile a imité:

Italiam, Italiam primus conclamat Achates;
Italiam magno ſocii clamore ſalutant.
Virg. III. 523.

Ces ſommets, voiſins du Mont-Cenis, ne ſont pas ſi élevés que le haut de la Roche-Molon, ou Melon, qu'on apperçoit à trois lieues de Lanebourg, au-deſſus de la Novalèſe; il y neige même au mois

de Juillet. Cependant un homme, dans un preſſant danger, promit à la Vierge de lui faire bâtir une chapelle au haut de cette roche, où l'on diroit la meſſe à ſon honneur tous les ans. Il accomplit ſon vœu : le 3 Août des prêtres graviſſent ce rocher & vont y dire l'office de la Vierge, & une meſſe pour laquelle il y a une fondation aſſez conſidérable. Comme la Roche-Melon eſt toujours couverte de neige, ainſi que toutes les hautes montagnes des Alpes, on appelle cette chapelle Notre-Dame des Neiges.

Les rochers du Mont-Cenis ſont preſque tous d'une matière talqueuſe, où l'on apperçoit les paillettes brillantes du *Mica* ; ils ne ſont point par couches régulières, & l'on n'apperçoit ni parties animales, ni débris de végétaux dans leur tiſſu ; cela s'accorde aſſez avec le ſyſtême ſuivant lequel les plus hautes montagnes doivent être formées principalement de talc & de granit. (*Mém. de l'Acad.* 1746 & 1747). Ce talc dégénère quelquefois en une eſpèce d'asbeſte crud, ou d'amiante verdâtre, dont les filamens ne ſont pas ſéparables, mais où l'on reconnoît la nature du lin foſſile & de la toile incombuſtible. Les marmotes habitent beaucoup ces montagnes ; on remarque en été leurs terriers, & enſuite lorſqu'il y a de la neige, & qu'elles dorment, on va les prendre pour avoir la peau & la graiſſe, qui eſt abondante à l'entrée de l'hiver.

On trouve ſur le Mont-Cenis un grand & beau papillon blanc, qui a des taches rondes, & que Linné a obſervé ſouvent ſur les montagnes de Suède ; c'eſt celui qu'il appelle *Papilio heliconiius upotto*, Syſt. Nat. édit. 10, pag. 465, n°. 41. *Papilio hel. alis oblongis integerrimis albis, poſticis ocellis ſupra quatuor, ſubtus ſeptem, Faun. Suec.* 802. *iter gothicum* 230.

A l'extrémité de la plaine, du côté du Piémont,

on trouve la *Grand-Croix*, eſpèce d'auberge où l'on peut encore s'arrêter; c'eſt de-là que commence la deſcente rapide qui conduit à la Novalèſe, en deux heures de temps, en ſuivant le vallon de la Ceniſe. J'ai ouï dire qu'on pouvoit même en trois heures remonter de la Novalèſe à la plaine S. Nicolas à pied, & ſans ſe preſſer.

Les voyageurs font une peinture effrayante des difficultés de cette route, des précipices dont elle eſt bordée, & des dangers qu'on y court; j'en étois très-prévenu, mais je n'y ai rien apperçu de terrible; le chemin eſt partout aſſez large pour que les précipices voiſins ne faſſent aucune eſpèce de danger ni même de frayeur; les porteurs vous tiennent ſi près de terre que leur chûte même ne vous feroit pas changer de place, & vous en ſeriez quitte pour une ſecouſſe peu conſidérable; mais ces gens-là ne tombent point; ils ont le pied ſi sûr & connoiſſent ſi bien le chemin, qu'ils ne bronchent pas le moins du monde; ils deſcendent dans des endroits qui ſont eſcarpés en forme d'échelle ou de gradins (1), avec autant de facilité qu'on marche en pays plat; & partout ailleurs ils vont avec une rapidité ſingulière; la pente du terrain les aide pour courir, & deux porteurs, ſuivis d'un troiſième qui les relayoit alternativement, m'ont porté de la Grand-Croix juſqu'à la Novalèſe, en 2 heures, dont 20 minutes avoient été employées à ſe repoſer à moitié chemin; cependant la hauteur perpendiculaire, qui eſt d'une demi-lieue, ſuppoſe au moins trois lieues pour la longueur du chemin. La ſingularité de cette route m'a beaucoup plus occupé que

(1) Depuis mon voyage, on a beaucoup perfectionné le chemin à l'occaſion des mariages de Madame, de Madame la comteſſe d'Artois, & de Madame la princeſſe de Piémont, & l'on m'aſſure même qu'en 1775, il y eut des voyageurs qui paſsèrent en carroſſe le Mont-Cenis.

ſes difficultés ; les porteurs accoutumés à converſer avec les étrangers, & à répondre à leurs queſtions, ſuffiroient pour déſennuyer un voyageur ; les miens me racontèrent ſurtout le paſſage de Madame l'Infante, qu'ils avoient portée avec une ſoixantaine des leurs, depuis Suze jusqu'au pont de Beauvoiſin en cinq jours : cette princeſſe s'amuſoit avec eux ; les régaloit, les faiſoit danſer, & leur faiſoit donner un écu par jour à chacun, tant pour l'aller que pour le retour ; ils parleront long-temps & avec regret de la perte de cette princeſſe.

En partant de la Grand-Croix, au bout d'un quart-d'heure on trouve les Echelles, & l'on deſcend dans la plaine S. Nicolas ; là on voit une belle cafcade à deux branches, formée par la Ceniſe (1) qui ſe précipite du haut du rocher, & forme enſuite dans la plaine un canal qui ſépare la Savoie du Piémont, & que l'on paſſe ſur un pont ; au-delà du pont, on ſe trouve en Italie.

Près de-là eſt un paſſage étroit où l'on creuſoit un chemin ſous le rocher en 1777, pour préſerver des lavanges.

Une demi-heure après S. Nicolas, on arrive à *Ferrieres*, village compoſé d'une vingtaine de petites maiſons, entre deux rochers eſcarpés, & ſur le bord de la Ceniſe : c'eſt peut-être le village le plus triſte de la route ; on n'y voit que des cimes de montagnes, des précipices & un torrent qui ſerpente & roule à grand bruit des cailloux au travers d'une vallée ſtérile & reſſerrée de tous côtés.

On ne finit de deſcendre que quand on eſt à la NOVALÈSE ou *Novalegge*, village du Piémont, compoſé d'environ 150 maiſons, à deux lieues de

(1) La nature talqueuſe de ces rochers leur donne un brillant qui a fait croire à M. l'abbé Richard qu'il y avoit du cuivre, du plomb & de l'étain. *Deſcription hiſtorique & critique de l'Italie, tom. I, page 23.*

Suze & à treize lieues de Turin. Là on remonte les voitures qui étoient démontées, & l'on entre pour ainsi dire, dans la plaine de Lombardie.

Quoique le Mont-Cenis soit presque le seul endroit où l'on ait coutume de traverser les montagnes, il y a d'autres endroits où l'on peut passer. On pourroit pratiquer des chemins en bien d'autres endroits, en profitant des vallons & des montagnes les moins escarpées. Quand on est au haut du Mont-Tourné, on voit une montagne assez haute par laquelle le roi de Sardaigne se fit porter en chaise dans le temps de la guerre de 1745, pour joindre ses troupes dans la Savoie, & pour éviter les Espagnols que commandoit don Philippe.

Nous avons parlé ailleurs de plusieurs passages connus, & nous parlerons ailleurs du *Col-de-Tende*, du côté de Nice, dont le passage est plus facile en été. Suivant M. Rolland, il y a moins d'horreurs, le passage est moins agreste ; mais comme il est moins fréquenté, on n'y trouve pas en hiver les secours qu'on a au Mont-Cenis ; & les lavanges y sont plus dangereuses. Au Mont-Cenis, on est servi exactement, on trouve à tous les postes des gens qui en font leur état, les directeurs sont attentifs & honnêtes, on n'a point à disputer ; les effets sont en sureté, c'est l'avantage d'une route très-passagère.

On y rencontre toujours des muletiers, qui vont de Chambéri à Suze, qui portent des draps, des étoffes de soie, du bled & de l'avoine pour la montagne ; ils rapportent des soies, des huiles, du riz & du sel de la Sardaigne, qui a déjà passé le Col-de-Tende. (M. R.)

Cette chaîne de montagnes, depuis la source du Pô, qui est dix lieues plus au midi, jusqu'au petit S. Bernard, à quinze lieues plus au nord, fournit une immense quantité d'eau par le moyen d'un grand nombre de rivières, qui toutes vont finir

dans le Pô pour être portées à la mer Adriatique : la *Sezia* qui passe à Verceil, vient de plus haut ; elle prend sa source dans le Valais, en un endroit où l'on dit qu'il a des mines d'or, au pied du grand S. Bernard. *Voyez* la grande carte de Borgogno, faite en 1680, qui comprend tous les états de Victor Amédée II, en plusieurs feuilles.

CHAPITRE II.

De la hauteur des Montagnes.

LA hauteur des montagnes que l'on voit dans cette partie des Alpes, est un sujet d'observation qui a déjà occupé plusieurs physiciens : voici un abrégé de ce qui s'est fait à ce sujet.

Pour avoir un terme de comparaison, il faut observer qu'il n'y a point en Europe de montagnes aussi élevées que celles de la Cordelière du Pérou. M. de la Condamine a trouvé que le sommet de Chimboraço avoit 3220 toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer (*mesure des trois premiers degrés*, *page* 56) ; c'est presque une lieue & demie, & plus de quatre milles de Rome ; car nos lieues de 25 au degré sont de 2283 toises, & valent trois milles de Rome ; le mille moderne de Rome est de 764 toises.

Le Canigou, qui est la plus haute montagne des Pyrénées, au midi de la France, n'a que 1440 toises (*Mémoires de l'Académie* 1701) : le baromètre y étoit à 20 pouces 2 lignes $\frac{1}{4}$ en 1740, suivant M. le Monnier le médecin, (*Mérid. vérifiée*, p. 224.)

La partie la plus élevée du Mont-Cenis, qui est environ de 500 toises plus haute que l'hôpital où l'on passe, à 1490 toises perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, suivant M. de la Condamine

(*Mém. de l'Acad.* 1757, p. 407); car il observa la hauteur du baromètre de 19 pouces 10 lignes ½ le 4 Juillet 1756 à midi; c'étoit une ligne ½ de moins qu'à Quito, dont la hauteur a été mesurée de 1460 toises, où la hauteur moyenne du baromètre étoit de 20 pouces & un quart de ligne.

A l'égard de la plaine que l'on traverse sur le Mont-Cenis, M. de la Condamine y trouva la hauteur du baromètre de 22 pouces & une demi-ligne, à l'hôpital des Pélerins, ce qui donnoit la hauteur d'environ 1000 toises; M. Shuckburgh trouve 979 toises (*Transactions phil. de* 1777).

Le Mont-Maudit, qu'on appelle aussi le *Mont-Blanc*, est la plus haute montagne d'Europe; elle est située dans la Province de Faucigny en Savoie, 15 lieues au nord du Mont-Cenis, à 35778 toises de Genève, sur une ligne qui fait un angle de 53 degrés 30 minutes avec le méridien; sa hauteur est de 2391 toises au-dessus de la mer suivant M. de Luc, *Recherches sur les modifications de l'athmosphère*, tome II, p. 230, & de 2449, suivant le mémoire de M. Shuckburgh; aussi le voit-on de Dijon & de Langres, à 60 lieues de distance.

Le Mont-Rosa, suivant le P. Beccaria, a 2349 toises; c'est la seconde sommité des Alpes; j'en parlerai à la fin du Chapitre XV.

Le mont S. Bernard passe pour une des plus hautes montagnes des Alpes; mais il y a quelque difficulté sur la dénomination: au nord-est du couvent S. Bernard, à une lieue & demie de distance, il y a une sommité très-élevée, & l'une des plus hautes des Alpes; elle se nomme le *Mont-Velan* ou Velan; elle est en forme de cône irrégulier, entièrement couverte de neige, & ressemble un peu à celle du Mont-Blanc. C'est probablement ce qu'on appelle dans quelques provinces le *grand S. Bernard*; mais dans le pays même S. Bernard est plutôt le nom d'une vallée ou d'un passage entre les montagnes

que celui d'un ſommet particulier propre à être reconnu de loin. Auſſi M. Marc Pictet, habile phyſicien de Genève, qui a le plus diſcuté cette matière, a eu beaucoup de peine à déterminer ſa poſition par des obſervations directes, & n'a encore obtenu qu'un à-peu-près. Il m'écrit que le couvent de S. Bernard doit être environ à 10800 toiſes du Mont-Blanc, ſur une ligne déclinant de 12 degrés de l'eſt du Mont-Blanc vers le nord.

Le couvent ou l'hoſpice du Mont S. Bernard fut fondé par S. Bernard de Menthon, pour le ſoulagement des voyageurs; il y a douze religieux qui tirent leurs ſubſiſtances du Valais & du pays d'Aoſt; comme ils ſont placés à 1300 toiſes de hauteur, ils ſont fermés par les neiges pendant huit mois de l'année. Un voyageur avoit dit dans le Journal de Paris du 7 Décembre 1781, qu'il y paſſoit 30 mille perſonnes par année, cela étoit incroyable: auſſi dans le Journal du 13 Janvier 1782, un autre voyageur a réduit ce nombre à 150, ou 200; mais tous les deux ſe louent également de l'hoſpitalité des religieux.

M. Needham a été un des premiers qui ait fait des obſervations ſur les hauteurs de ces montagnes: il étoit au mois d'Août 1751 dans la Savoie avec milord Rocheford, envoyé d'Angleterre à la cour de Turin, qui s'intéreſſoit à toutes ſortes d'obſervations; ils allèrent enſemble ſur les plus hautes montagnes de la province d'Aouſte ou d'Aoſt avec deux baromètres portatifs; ils y obſervèrent la hauteur du mercure, & M. Needham en a conclu les hauteurs de la table ſuivante: ſon mémoire a été imprimé ſéparément, & inſéré enſuite dans le Journal littéraire de Berne; on y trouve la deſcription d'un baromètre portatif de l'invention de M. Paſſement, qui eſt très-ſenſible, comme le baromètre de Huygens, & qui, par le moyen des inflexions d'un tube qui ſerpente entre les deux colonnes

de mercure, ne peut se déranger dans le transport.

Les hauteurs calculées dans la dernière colonne peuvent être de la dernière précision, parce qu'il faudroit savoir à quel degré étoit le thermomètre en haut & en bas; mais on ne connoissoit pas alors l'influence de la chaleur sur le baromètre: c'est M. de Luc qui nous l'a fait connoître; mais en supposant le thermomètre à 10 degrés, sa méthode donne 11 toises seulement de plus que ne trouvoit M. Needham pour la hauteur du Mont-Tourné, c'est-à-dire, 1694 toises.

HAUTEURS DES MONTAGNES

Observées par le moyen du baromètre au mois d'Août 1751.

Stations où les hauteurs ont été observées.	*Hauteur du mercure en lignes.*	*Hauteurs calculées par la méthode de M. Bouguer, & prises du niveau de la mer.*
	LIGNES.	TOISES.
Au bord de la mer. . .	336.	0.
Turin.	328.	101.
Ivrée.	320.	204.
La ville d'Aouſte.	312.	311.
Ameville, trois lieues au nord-oueſt d'Aouſte.	308.	365.
S. Remy, trois lieues d'Aouſte.	276.	825.
Couvent du grand Saint-Bernard.	250.	1241.
Rocher au ſud-oueſt du couvent.	248.	1274.
Mont Serené, entre Saint-Remi & Cor-Mayeur.	248.	1283.
A Cor-Mayeur.	289.	627.
La moitié du chemin de l'Allée blanche.	279.	780.
Au ſommet de l'Allée blanche, au pied de la Croix, entre Cor-Mayeur & Glacières.	249.	1249.
Ville de Glacières, au pied du Mont-Maudit.	270.	910.
Bourg Saint-Maurice.	291.	603.
Mine de Peſey.	262.	1044.
Mont-Tourné entre le Mont-Cenis & le petit S Bernard.	225.	1683.

Ces hauteurs ont été calculées sur la règle de M. Bouguer, (*Figure de la terre*, page XXXIX. *Mém. de l'Académie* pour 1753, page 519). Suivant cette règle, on prend la différence des logarithmes des hauteurs du baromètre en lignes, en supposant ces logarithmes de cinq chiffres seulement, y compris la caractéristique; on ôte de cette différence une trentième partie, & l'on a la différence des hauteurs en toises. Or, Pitchincha est à 2434 toises, & la hauteur du baromètre y est de 15 pouces 11 lignes; ainsi l'on peut trouver facilement combien les autres montagnes sont moins élevées que Pitchincha.

Si l'on suppose la hauteur du mercure au niveau de la mer de 28 pouces, on peut trouver par la même règle la hauteur des montagnes par rapport à la mer; mais les divers degrés de chaleur rendent cette règle très-défectueuse à de grandes hauteurs, comme M. Bouguer en convient lui-même dans son mémoire, & M. de Luc l'a démontré dans son ouvrage. Cet habile physicien a trouvé, par une multitude d'expériences, que la différence des logarithmes des hauteurs du baromètre donne la différence de hauteur en toises quand le degré de chaleur est de 16 degrés & trois-quarts sur le thermomètre de M. de Réaumur: dans les autres températures, il faut ôter de la hauteur trouvée une toise sur 215 pour chaque degré du thermomètre au-dessous de 16 & trois-quarts, ou les ajouter s'il fait plus chaud.

Pour trouver par cette règle la hauteur des montagnes, on peut suppléer aux logarithmes, en divisant 26094 pieds par le nombre de lignes que donne la hauteur du baromètre, le quotient est la différence de hauteur en pieds, pour une ligne de différence sur le baromètre. C'est le nombre 25275 qu'il faudroit prendre si le thermomètre n'étoit qu'à 80 degrés: un degré de refroidissement fait

diminuer ce nombre de 121 pieds. V. *M. de Luc.*

M. le chevalier Shuckburgh ayant porté enſuite en 1775 un excellent baromètre en Italie, s'en eſt ſervi pour déterminer les hauteurs de toutes les ſtations qu'il a faites ; elles ſont dans un très-bon mémoire inſéré dans les *Tranſactions philoſophiques* de la ſociété royale de Londres, année 1777 ; ſa règle pour calculer les hauteurs eſt un peu différente de celle de M. de Luc.

	Toiſes.
Le lac de Genève au-deſſus du niveau de la mer méditerranée,	192
Chamouni, ou Chammugny, au pied du Mont-Blanc, 5140 toiſes au nord, dans la grande chambre de l'auberge,	526
La Dole, ſommet du Mont-Jura, meſuré géométriquement,	863
Le glacier du Buet, meſuré géométriquement,	1583
Le Mont-Viſo, *idem.*	1563
Le pont de Beauvoiſin,	110
Chambéri, S. Jean-Baptiſte, au premier étage,	137
Montmélian, 20 pieds au-deſſus de la rivière,	127
Aiguebelle, à l'auberge, au premier étage,	162
La Chambre, *idem.*	140
S. Michel, *idem.*	366
Modane, *idem.*	539
Lanebourg, au pied du Mont-Cenis, *idem.*	689
Le Mont-Cenis, à la poſte,	979
La Novalèſe, à l'auberge, au premier étage,	428
Turin, à l'hôtel d'Angleterre, au ſecond étage,	147
Siene, aux trois Rois, ſecond étage,	167
Radicofani, à la poſte, au premier étage,	386
Au ſommet de la tour de l'ancien château,	478
Viterbe, aux trois Rois, premier étage,	167
Le Mont-Soracte, 29 minutes & demie au nord de Rome,	355
Mont-Velino, 46 minutes au nord-oueſt de Rome,	1313
La bouche du Mont-Véſuve,	615

La base du cône du Vésuve, 316
Le Mont-Etna, en Sicile, par les observations de M. de Saussure, 1713

ON voit dans ces montagnes du Piémont les angles saillans & les angles rentrans qui se correspondent, comme M. de Buffon, dans son histoire naturelle, & M. Bourguet, dans ses lettres philosophiques, l'ont fait observer. Plus bas on trouve les coquilles & autres productions marines qui indiquent aux physiciens que ces montagnes ont été couvertes par la mer, comme on le croit assez généralement aujourd'hui (1).

En descendant du Mont-Cenis, on entre dans la vaste plaine de Lombardie, qui a 90 lieues de longueur jusqu'à la mer Adriatique (2). On trouve aussitôt un changement subit de climat, de langage (3), de caractère, de mœurs, de productions naturelles & d'animaux : le jour où l'on passe le Mont-Cenis, il semble que l'on arrive dans un monde nouveau.

. . . . . *Saturnia tellus ;*
Magna virum : tibi res antiquæ laudis & artis.
Ingredior. Georg. II. 173.

---

(1) Je pourrois ajouter, comme on le croyoit autrefois : en effet, M. Bartoli, dans ses *Réflexions impartiales sur le progrès des sciences*, rappelle un passage d'Aristote à ce sujet : *Quæ sunt circa continentem permutantur, & quæ circa mare, & non semper hæc quidem terra, hæc autem mare perseverant omni tempore ; sed fit mare quidem ubi arida ; ubi autem nunc mare, hic iterum terra secundum quemdam tamen ordinem putare oportet hoc fieri & circuitum*, &c.

(2) Cela ne veut pas dire, qu'on y soit toujours en pays plat, comme semble me le reprocher l'auteur du Journal d'un voyage fait à Rome, en 1773.

(3) On parle très-bien françois en Savoie, même parmi le peuple, peut-être plus correctement que dans les provinces de France.

CHAPITRE III.

Des lucioles, ou insectes lumineux.

LE premier spectacle qui m'annonça ce changement de climat, fut celui des mouches lumineuses appelées lucioles, *lucciole;* c'étoit le 15 Juin 1765 dans une belle nuit; l'air étoit parsemé de ces petits animaux phosphoriques inconnus en-deçà des Alpes; on les voyoit étinceler par millions; les prés, les arbres, l'air & la terre étoient ornés de ces lumières, plus vives & bien plus multipliées que celles des vers luisans que nous avons en France.

Notre ver luisant, *lampyris noctiluca*, est une espèce de chenille qui rampe & n'a point d'aîles, quoique son mâle en ait; les lucioles au contraire volent & portent leur lumière dans les airs; elles ont quatre lignes de long; le corps ou les étuis de leurs aîles sont d'une couleur noirâtre; le corcelet, ou le dessus des épaules, est rougeâtre; le dessous du corps est jaune: aucun naturaliste n'a observé leur métamorphose, ainsi nous ne savons pas comment est fait le ver qui les produit, ou si c'est le mâle qui donne de la lumière. Dans notre ver luisant, il n'y a que la femelle qui soit phosphorique; le mâle vole mais ne luit point, ou très-peu. Les lucioles ont des intermittences ou accès de lumière; elles brillent plus ou moins, & quand elles le veulent, ou peut-être quand elles s'agitent & que leurs muscles sont en contraction. On peut les prendre & les enfermer sans qu'elles perdent leur lumière. Les alkalis raniment cette lumière, & les acides l'éteignent, suivant l'observation de M. Fougeroux.

Il n'y a que la partie postérieure ou les derniers anneaux qui répandent de la lumière; la partie phosphorique n'a pas une ligne de large, & cependant un seul de ces insectes suffit quelquefois pour appercevoir l'heure sur une montre dans la plus obscure nuit; avec cinq à six on pourroit lire des caractères un peu gros. Mais quelle différence entre ces insectes & la mouche *porte-lanterne* d'Amérique, dont la tête a un réservoir de lumière si gros qu'une seule mouche est plus que suffisante pour lire toute sorte d'écriture, & pour se conduire par-tout durant la nuit.

J'ai été surpris de trouver qu'Aldrovande & Valisnieri, auteurs Italiens, qui ont écrit sur les insectes, n'avoient pas parlé des lucioles, qui sont les insectes les plus singuliers & les plus communs tout à la fois; j'ai été plus étonné encore de voir qu'il n'en est pas fait mention dans le troisième volume des Mémoires de l'académie de Turin, où M. Allioni a donné un mémoire intitulé: *Manipulus insectorum Taurinensium*, qu'il a fait conjointement avec M. Othon Fréderic Muller, naturaliste Danois, qui venoit de voyager en Piémont (*Misc. Taurin.* T. 3.). Ils y ont parlé cependant de plusieurs insectes qui se trouvent en France, mais qu'ils ont jugés nouveaux, parce qu'il n'en étoit pas parlé dans Linné, tels que *Cimex italicus*, *Sphynx virginea*, *Sphynx variegata*, *Cerambix sartor*, *Leptura marginata*, *&c.* Ne trouvant donc point les lucioles dans les auteurs qui devoient le plus naturellement en parler, je les ai cherchées dans les ouvrages des étrangers; il semble que Linné a prétendu les décrire, (quoiqu'il n'y parle point de la lumière, & qu'il y ait quelques traits que je n'ai pas apperçus en examinant les lucioles); c'est dans la dixième édition de son *Systema naturæ*, qui a paru en 1758, tome I, p. 401; il met cet insecte dans le genre des cantharides, aussi-bien que

que le ver luisant de la France, & six autres espèces d'insectes phosphoriques ; il l'appelle *Cantharis italica*, n°. 9., & la phrase par laquelle il caractérise cette espèce, est celle-ci : *cantharis elytris fuscis, thorace rufo, medio nigro;* c'est-à-dire, cantharide qui a les étuis des aîles bruns, le corcelet roux ou fauve, le milieu noir. Il y ajoute ensuite cette petite description : *Minor reliquis; fusco sunt elytra, caput, antennæ, abdomen; exceptis duobus ultimis segmentis flavis; Thorax rufus, medio macula nigra; pectus & pedes lutei. Femina nigra, singulo segmento supra ad angulum marginalem macula testacea*, couleur d'écaille, *in segmentis tribus primis majoribus.*

A l'égard du caractère générique des cantharides, à raison duquel notre luciole est placée dans ce genre, voici ses caractères suivant Linné.

Antennæ setaceæ, elytra flexilia, Thorax planiusculus, abdominis latera plicato papillosa : c'est-à-dire, les antennes comme des fils, les étuis moux & flexibles, le corcelet presque plat, & les côtés du ventre pliés en papilles. Les antennes sont deux espèces de cornes ou de barbes que les insectes ont presque tous à la tête, qui sont tantôt terminées en massues, *clavatæ*, tantôt semblables à des barbes de plumes, *pectinatæ*, quelquefois formées par un grand nombre d'articulations très-marquées & qui vont en diminuant sensiblement, *moniliformes*, mais plus souvent semblables à du fil tors, ou dont les articulations sont peu marquées & qui sont d'un bout à l'autre à-peu-près de même grosseur ; ce sont celles qu'on appelle *filiformes* ou sétacées, & telles sont les antennes des lucioles.

M. Geoffroy, docteur en médecine de la faculté de Paris, dans son histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, 1762, 2 vol. in-4°., a fait un genre particulier du *lampyris* ou

ver luiſant; c'eſt-à-dire, qu'il l'a ſéparé des cantharides; ſon caractère générique pour le *lampyris* eſt celui-ci, *Antennæ filiformes, caput clypeo thoracis marginato tectum, abdominis latera publicato papilloſa;* les antennes filiformes, la tête cachée par un large rebord du corcelet, les côtés du ventre pliés en papilles, tome I, p. 165: ce genre renferme trois eſpèces, dont une eſt le ver-luiſant de la France, *lampyris fœmina aptera*, c'eſt-à-dire, dont la femelle n'a point d'aîles, p. 166, & que Linné appelle *cantharis oblonga nigra thorace teſtaceo, margine laterali nigro.* Notre ver-luiſant mâle a en effet le corcelet plus large, plus bordé que celui d'Italie; il eſt tout gris, & il ne donne preſque aucune trace de lumière: voici ſous quelle forme on pourroit rapporter la luciole au même genre, *lampyris nigra, thorace pedibuſque ferrugineis, ano flavo.* Ces caractères la diſtinguent très-bien de toutes les eſpèces du même genre.

En parlant de l'hiſtoire naturelle de l'Italie, je ne puis me diſpenſer de citer la belle collection de M. Mauduit, docteur en médecine de la faculté de Paris, qui eſt enrichie ſpécialement d'un grand nombre de curioſités qu'il a rapportées d'Italie; celle de M. de Sauſſure, à Genève, eſt auſſi très-conſidérable; cet habile phyſicien eſt connu par ſes ouvrages, & ſon cabinet eſt un des plus précieux qu'on puiſſe voir.

CHAPITRE IV.

Du Piémont.

SUZE, en italien *Suſa*, eſt une petite ville fortifiée, à dix ou onze lieues de Turin, ſituée dans une gorge dont elle défend l'entrée; ce défilé

s'appelle le *Pas-de-Suze* : il eſt en effet le dernier pas qu'on ait à faire pour entrer dans le Piémont. On l'a appelé la clef de l'Italie, la porte de la guerre. Il eſt gardé par la *Brunette*, citadelle environnée de huit baſtions, l'une des plus fortes qu'il y ait, par ſa ſituation, & par le grand nombre de mines & d'autres ouvrages qui ſont taillés dans la montagne même. Son nom vient peut-être de la pierre brune avec laquelle on l'a bâtie. Cette pierre eſt feuilletée & remplie de veines quartzeuſes. On garde la citadelle avec grand ſoin, & la conſigne des ſentinelles eſt de ne pas laiſſer même promener les étrangers ou les curieux autour de la place. C'eſt par le Pas-de-Suze qu'on a dit qu'Hercule étoit entré dans les Gaules 1300 ans avant J. C. L'empereur Auguſte y paſſa 17 ans avant J. C., lorſqu'il vint en Dauphiné par le Mont-Genèvre, qui eſt vers Briançon, dix lieues au midi du Mont-Cenis.

La vallée ſerpente beaucoup & ſe reſſerre de temps à autres; elle eſt très-productive en grains, vins, fourrages, chanvres, fruits, quoique les torrens y faſſent des ravages fréquens; la fonte des neiges y forme des caſcades ſouvent très-hautes. La récolte des grains ne s'y fait qu'en Septembre.

La ville de Suze s'appeloit autrefois *Seguſio*, *Seguſium*, ou *Secuſia*; le pays étoit habité par les Séguſiens, dont il eſt parlé dans Pline, livre 3, chap. 20. Il y a ſur ce ſujet pluſieurs inſcriptions dont quelques-unes même ont été envoyées par M. Maffei à l'univerſité de Turin. Cette ville fut formée, ſuivant quelques auteurs, dans le temps qu'Auguſte fit faire un chemin pour entrer dans les Gaules; mais Ammien Marcellin dit, que des murs de cette ville on voyoit le tombeau du roi Cottius, qui y avoit réſidé, ce qui lui donneroit une plus haute ancienneté. Cette ville fut ruinée

2646703

ſous l'empereur Conſtantin, rétablie enſuite par les marquis de Suze qui en devinrent maîtres l'an 1091, & en firent la capitale du Piémont. Elle fut ruinée encore par l'empereur Fréderic Barberouſſe, ainſi que beaucoup d'autres villes qui lui avoient été contraires. Ce prince avoit failli d'être aſſaſſiné à Suze en 1166 par la trahiſon des habitans, & n'avoit échappé à ce danger qu'en ſe déguiſant & faiſant mettre dans ſon lit un eſclave, qu'on n'oſa tuer, pour ne pas déceler inutilement le projet formé contre l'empereur : outré de cette perfidie, il revint bientôt en force dans l'Italie, & ruina la ville de Suze de fond en comble. (*Muratori, Scriptores rerum Italicarum*, T. V. p. 879). On tient à Suze une foire conſidérable le jour de S. Matthieu ; on y vient de France & d'Italie, ſurtout pour le bétail.

L'arc de triomphe de Suze eſt le premier que l'on rencontre en Italie ; il eſt même le ſeul qu'il y ait dans toute la Lombardie ; car Turin, Milan, Pavie, Plaiſance, Modène, Mantoue, & toutes les autres villes anciennes qu'on trouve dans cette vaſte plaine, n'ont conſervé que peu de veſtiges d'antiquité, du moins en comparaiſon du reſte de l'Italie.

Cet arc-de-triomphe eſt renfermé dans les jardins du château, il eſt formé de gros blocs de marbre, mais un peu dégradé ; il conſiſte en un ſeul arc décoré de deux colonnes corinthiennes cannelées, qui ſupportent un entablement ; dans la friſe on a repréſenté une marche de ſacrifice. Sa proportion générale n'eſt pas mauvaiſe, mais l'architecture eſt d'un ſtyle maigre, & la ſculpture médiocre. A l'égard de l'inſcription, on ne peut pas la lire ; celle que M. Richard rapporte d'après la géographie de Raphaël de Volterre, eſt tirée de Pline. L. III, c. 20, & n'eſt point celle de l'arc de triomphe de Suze, mais une

inſcription à l'honneur de Tibère, qui étoit placée dans un autre endroit des Alpes; elle eſt auſſi dans le grand ouvrage de Gruter, intitulé : *Jani Gruteri Corpus Inſcriptionum ex recenſione & cum annotationibus Joannis Georgii Grævii; Amſtælodami*, 1707, 4 vol. *in-fol.* tom. I, pag. 226. On eſt obligé de conſulter ſouvent cette grande collection quand on voyage en Italie, & qu'on eſt curieux d'inſcriptions : celle dont nous parlons ſe rapporte à l'année 8 avant J. C., lorſque Tibère n'étant point encore empereur ſoumit le reſte des habitans des Alpes, & des Germains, qui avoient fait quelques mouvemens. C'eſt ce qui occaſionna l'inſcription qu'on a donnée pour être celle de Suze.

Mais le marquis Maffei eſt le premier qui ſoit parvenu à déchiffrer celle-ci, & il la publia dans ſon *Hiſtoria Diplomatica*, qui parut à Mantoue en 1727, & dans une lettre à Albert Fabricius (1). On la trouve auſſi dans Muratori (2), avec une grande figure de cet arc de triomphe; elle eſt dans le *nouveau théâtre de Piémont & de Savoie*, imprimé à Amſterdam en 1725, en deux volumes, *in-folio*, où elle accompagne une ample deſcription de l'arc de triomphe de Suze, avec figures. Enfin il en a paru à Turin une deſcription nouvelle, par M. Maſſaſa, qui eſt très-ſavante & très-complète. Voici donc cette inſcription qu'il faut regarder comme étant véritablement celle de Suze.

Imp. Cæſari. Auguſto Divi F. Pontifici Maximo Tribunicia Poteſtate XV. Imp. XIII. M. Julius Reſtis Donni F. Cottius Præfectus civitatum quæ ſubſcriptæ ſunt, Segoviorum, Seguſinorum, Belacorum, Catu-

(1) Cette lettre eſt inſérée dans l'ouvrage intitulé : *Galliæ Antiquitates quædam ſelectæ. Pariſiis*, 1733, *in-4to.*

(2) *Novus Theſaurus Inſcriptionum*, Tom. I. Differt. 2, col. 74, & Tom. II, page 1095, Table II.

rigum, *Medullorum*, *Tebaviorum*, *Adanatium*, *Savincatium*, *Egdiniorum*, *Veaminiorum*, *Veniſamorum*, *Iriorum*, *Eſubianorum*, *Ovadiavium*, *& civitates quæ ſub eo præfecto fuerunt.*

La plupart des peuples dont il eſt parlé dans cette inſcription, ſont abſolument inconnus aux antiquaires. M. Maffei, & enſuite MM. Ricolvi & Rivautella qui parcoururent en 1744 les Alpes Piémontoiſes pour découvrir les monumens d'antiquité, les ruines, les inſcriptions, les médailles, eſpérèrent d'en découvrir quelques traces; mais ces deux ſavans ſont morts l'un & l'autre ſans avoir donné, que je ſache, à cet égard les lumières qu'ils avoient fait eſpérer, dans leur mémoire ſur *Induſtria*, dont nous parlerons plus bas. Au reſte, il y a un excellent ouvrage de M. l'avocat *Durandi*, ſur la géographie ancienne du Piémont, auquel on peut avoir recours.

L'ouvrage que j'ai cité, ſous le titre de *Nouveau Théâtre de Piémont & de Savoie*, contient la deſcription & les plans de toutes les villes & forteresſes du pays; mais il faut ſe tenir en garde contre les éloges qu'on y trouve; on y rencontre même, comme des choſes exiſtantes, des rues & autres embelliſſemens qui n'ont jamais été qu'en projet; du reſte, cet ouvrage eſt très-inſtructif pour quelqu'un qui veut connoître à fond le Piémont; mais un voyageur ne porte pas ordinairement ſes vues ſi loin.

En allant de Suze à Turin, on paſſe par le village de Bouſſolin. Près de-là eſt la montagne de Fauſſemagne, d'où ſe tire un beau marbre qu'on appelle verd du Suze.

J'ai appris en Savoie que les Génois achetoient en Piémont les blocs de marbre *verd-antique*, dont ils faiſoient un aſſez gros commerce dans le reſte de l'Europe; mais le roi de Sardaigne, qui a découvert le fait, s'eſt emparé des carrières; il en a

fait extraire beaucoup, & pour lui conſerver ſa valeur, il a fait fermer la carrière, & défendu d'en donner même des échantillons; mais il y a beaucoup de beaux marbres en Piémont. Notre marbre de Languedoc, aſſez commun à Paris, eſt auſſi eſtimé en Italie, & l'on continueroit de l'employer à Paris, ſi depuis le commencement du ſiècle la Flandre n'avoit fourni à meilleur marché beaucoup de marbres communs.

On laiſſe ſur la gauche S. Ioire, vieux château démantelé, dont il ne reſte plus que quelques tours carrées.

Le débordement du Grave, qui paſſe près delà, & les pluies exceſſives qu'il y avoit eu pendant l'automne, avoient tellement inondé les chemins dont nous parlons, que M. l'abbé Gougenot faillit à y périr le 19 Octobre 1755. J'en fais ici l'obſervation, pour avertir les voyageurs du danger qu'il y a d'attendre trop tard en automne pour voyager dans les montagnes.

J'ai ouï dire qu'à trois lieues de Suze, on voyoit une *figure de Roland*, héros François, ſi célèbre en Italie par les beaux vers de l'Arioſte, & que l'on y montroit une pierre énorme qu'il fendit d'un coup de ſabre, ſuivant la tradition du pays. M. R. dit qu'il n'a pu en avoir connoiſſance.

A cinq lieues de Suze, on trouve le village de S. Ambroiſe, qui eſt grand & aſſez bien bâti, au pied d'une haute montagne ſur laquelle eſt l'abbaye de S. Michel, la plus ancienne & la plus riche du Piémont: c'étoit autrefois un des quatre chefs d'ordre de S. Bénoît; elle fut miſe en commande en 1391; Guillaume de Chelan, évêque de Lauſanne & grand chancelier de Savoie, en fut le premier abbé; le cardinal Cavalchini l'étoit en 1765. Il n'en reſte plus que l'égliſe & quelques appartemens habitables. L'eſcalier qui conduit à l'égliſe eſt creuſé dans le roc, & il eſt ſingulier. Cette égliſe

eſt deſſervie par un ſacriſtain, prêtre, & par un chanoine député par le chapitre de Giavenna, & qui eſt réputé préſent au cœur. Les environs de l'abbaye forment une campagne agréable, où l'air eſt fort ſain, & des ſeigneurs voiſins y vont quelquefois en *villégiature*, c'eſt-à-dire, pour y prendre l'air de la campagne.

En entrant en Italie, on commence à voir les images, les chapelles, les couvens ſe multiplier ſenſiblement; cependant on ne compte que 390 couvens dans les états du roi de Sardaigne, & leurs revenus ſont eſtimés deux millions deux cent mille livres de France.

RIVOLI, *Ripula*, à plus de deux lieues de Turin, eſt une petite ville très-agréable & très-bien bâtie, à l'extrêmité de laquelle eſt un château ou maiſon de plaiſance des ducs de Savoie. Ce château eſt bâti en briques, à trois étages, avec onze croiſées de face; il n'a pas l'air conſidérable. C'étoit ci-devant un rendez-vous de chaſſe, mais depuis long-temps le roi n'y va plus. Le duc Charles-Emmanuel I, ſur-nommé *le Grand*, qui y étoit né le 12 Janvier 1562, fit rebâtir & embellir ce château: le roi Victor-Amédée y fut détenu quelques mois en 1731, après avoir abdiqué la couronne en faveur du feu roi, mort en 1773; il fut enſuite transféré à Montcalier.

Il y a dans ces campagnes beaucoup de vignes & de mûriers, & l'on y cultive beaucoup de grains, & ſur-tout de maïs; il n'y fait cependant pas auſſi chaud que dans le reſte de l'Italie; car Turin eſt ſur un terrain plus élevé que le niveau de la mer à Gênes de 734 pieds, ſuivant les obſervations de M. de Luc.

Le chemin de Rivoli à Turin eſt une large & belle avenue d'ormes, dont les arbres très-hauts & très-feuillés donnent un ombrage extrêmement agréable; le chemin eſt bordé par les campagnes

les plus riantes & les mieux cultivées : je n'avois point encore vu de route plus agréable. On lui compare l'avenue de Malines à Louvain ; & l'on pourroit lui comparer pluſieurs chauſſées des environs de Paris ; mais les arbres ne ſont pas ailleurs auſſi beaux, ni le terrain auſſi plat, auſſi uni & auſſi commode que ſur le chemin de Rivoli à Turin. Le château de Rivoli & la Superga, qui eſt au-delà de Turin, lui ſervent de points de vue.

C'eſt cette avenue de 6000 toiſes qui a ſervi de baſe au P. Beccaria & à M. Canonica, pour les opérations du degré qu'ils ont meſuré dans le Piémont en 1760, & qui fait le ſujet de l'ouvrage intitulé, *Gradus Taurinenſis*, 1774.

La Chartreuſe de *Colegno*, qui ſe rencontre ſur cette route, eſt remarquable par une belle façade en marbre que le feu roi fit conſtruire à l'occaſion de ſon mariage en 1737 ; elle eſt à une bonne lieue de Turin. Lorſqu'on n'eſt plus qu'à une demi-lieue de la ville, on trouve la *Teſoriera*, maiſon agréable où les habitans de Turin vont ſouvent en partie de plaiſir. C'eſt au couchant de Turin.

Avant que de parler de Turin, je crois qu'il eſt néceſſaire de mettre ſous les yeux du lecteur un tableau de l'origine & de la ſucceſſion des princes dont nous aurons ſouvent à parler. Le voyageur qui voit ſans ceſſe leurs monumens & leurs noms, a beſoin de rafraîchir & fixer ſes idées ; j'ai du moins éprouvé cette eſpèce de curioſité, & je vais placer ici ce que j'aurois voulu moi-même avoir pour la ſatisfaire, ſans recourir à de gros volumes ou à de longues hiſtoires.

CHAPITRE V.

Succeſſion des ducs de Savoie dont nous aurons occaſion de parler.

IL ſeroit difficile d'entendre & de ſuivre tous les faits que la deſcription de Turin nous obligera de citer, ſi l'on n'avoit pas ſous les yeux un abrégé chronologique des princes qui y ont régné. Le voici d'après l'hiſtoire de Savoie donnée en trois volumes *in-folio*, par le célèbre Guichenon, hiſtorien de Breſſe & de Savoie, dont l'ouvrage ſe réimprime à Turin.

La maiſon royale de Savoie eſt la plus ancienne de celles qui ſe ſont élevées ſur les débris de l'empire. Son origine eſt peu connue, ainſi que celle de la maiſon de France : Bérold me paroît être celui que la maiſon de Savoie a choiſi pour ſon fondateur; ſur les vitraux de la belle égliſe de Brou, élevée à Bourg-en-Breſſe vers 1530, par une ducheſſe de Savoie; ſous l'écu placé à la tête de tous, & qui porte les anciennes armes de Savoie, qui étoient d'or à l'aigle de ſable, on a écrit *de Bérault*; il y a d'autres auteurs qui l'appellent *Bertold*; & c'eſt lui que Guichenon regarde auſſi comme la tige des ducs de Savoie. Il y en a qui font deſcendre Bérold de Wittichind, duc de Saxe, célèbre par ſes guerres contre Charlemagne; mais on ne peut guère avoir que des conjectures ſur une origine ſi reculée.

Bérold étoit, ſuivant Guichenon, fils d'un duc de Saxe, & général du royaume de Bourgogne, ſous le roi Rodolphe, qui lui donna la Savoie & la Maurienne l'an 1000. Les auteurs ont parlé diverſement de cette origine : quoiqu'il en ſoit, il ſe

fit alors une révolution presque générale dans ces contrées, occasionnée par la puissance des gouverneurs ou des seigneurs particuliers, & par l'éloignement ou la foiblesse des empereurs; Humbert I, dit *aux blanches mains*, fils de Bérold, se fit comte de Savoie & des Alpes, vers l'an 1024. Ayant ensuite aidé l'empereur Conrad contre le comte de Champagne, son compétiteur au royaume de Bourgogne après la mort du roi Rodolphe; il fut confirmé l'an 1034 dans la possession du comté de Savoie, & l'empereur y ajouta le duché de Chablais; c'est à Humbert que l'on rapporte souvent l'origine de la maison de Savoie.

Parmi ses successeurs on distingue Amé VI, un des plus grands princes de son siècle : on l'appeloit *le Comte-Verd*, parce qu'il s'étoit distingué dans un grand tournois en 1348 avec des armes & une parure en verd : il délivra l'empereur Paléologue des mains du roi de Bulgarie; il secourut le roi de France, le pape, le roi de Naples; & après s'être vu l'arbitre de l'Italie, il mourut de la peste en 1383.

Je passe sous silence tous les autres comtes de Savoie, dont nous n'aurons pas occasion de parler, pour venir au premier qui porta le titre de duc de Savoie.

Amé VII fut créé duc par l'empereur en 1416. Ce prince abdiqua la souveraineté pour se retirer en 1434 au prieuré de Ripaille, & ce fut lui que les pères du concile de Basle choisirent pour pape sous le nom de *Felix V*, lorsqu'ils eurent déposé Eugene IV; mais Eugene ayant continué de régner à Rome, & Nicolas V ayant été élu pour lui succéder, l'anti-pape Felix V se départit volontairement de ses droits. Il y en a qui l'appellent Amédée VII, entr'autres Guichenon dans son histoire de Savoie, mais je suis ici l'arbre chronologique usité en Piémont, & qui est dans le calendrier de Turin, intitulé *il palma verde*.

1434. LOUIS: il épouſa Anne de Luſignan; ſon ſecond fils Louis épouſa la princeſſe Charlotte, héritière du royaume de Chypre, & prit le titre de roi de Chypre en 1458.

1465. Amédée IX, fils de Louis & de Anne de Luſignan; il a le titre de *Bienheureux*, & il eſt honoré comme tel dans les états du roi de Sardaigne.

1472. Philibert I.

1482. Charles I, qui, en 1487, hérita du titre de roi de Chypre.

1489. Charles II.

1496. Philippe II.

1497. Philibert II, ſurnommé *le Beau*, qui épouſa Marguerite d'Autriche : leurs mauſolées ſe voient dans l'égliſe de Broù à Bourg-en-Breſſe, dont nous avons cité la deſcription.

1504. Charles III, frere de Philibert II.

1553. Emmanuel-Philibert, ſurnommé *Tête de Fer*; ce fut lui qui gagna la fameuſe bataille de S. Quentin; il commença la citadelle de Suze & celle de Turin.

1580. Charles-Emmanuel I, ſurnommé *le Grand*, qui, ayant envahi le marquiſat de Saluces, fut obligé de céder la Breſſe à Henri IV.

1630. Victor Amédée; il épouſa Chriſtine de France, fille de Henri IV.

1637. François-Hyacinte, fils de Victor Amédée.

1638. Charles-Emmanuel II, qui étoit auſſi fils de Victor Amédée.

1675. Victor Amédée II, eſt Victor Amédée I, comme roi, car ce grand prince fut le premier qui ſe fit déclarer roi en 1713; la reine Anne lui fit céder la Sicile après la guerre de ſucceſſion, en conſidération des ſecours qu'il avoit fournis à la maiſon d'Autriche contre Philippe V & Louis XIV; il prit le titre de roi de Sicile, & fut couronné à Palerme: mais en 1718 les Eſpagnols envoyèrent une

flotte en Sicile, & victor Amédée fut obligé de recevoir la Sardaigne en échange. On a prétendu que le régent, qui étoit mécontent personnellement du roi Victor, avoit négocié cette conquête de la Sicile. Quoiqu'il en soit, Victor Amédée fut reconnu roi de Sardaigne par le traité de la quadruple alliance signé à Londres le 2 Août 1718. Il est vrai que depuis le mariage du duc Louis, avec l'héritière du royaume de Chypre, les ducs de Savoie avoient pris quelquefois le titre de rois de Chypre, comme ils le prennent encore; mais les Vénitiens s'y opposoient toujours, & cela n'avoit rien changé à leur situation & à leur titre dans les cours de l'Europe. Victor Amédée abdiqua la royauté le 2 Septembre 1730, dans la crainte d'être attaqué par l'empereur & par le roi d'Espagne, qui étoient également mécontens de lui, à l'occasion des affaires de Parme & de Toscane. Il épousa la comtesse de S. Sébastien, qu'il fit marquise Despigno, & se retira à Chambéri. Mais on a prétendu que son dessein avoit été de remonter sur le trône lorsque les affaires d'Italie seroient pacifiées; la marquise Despigno l'engageoit à presser l'exécution de ce projet. Le roi son fils y auroit consenti, mais les ministres craignirent des troubles & des ressentimens; on craignit surtout la marquise Despigno, qui avoit des enfans; on préféra de faire arrêter le roi Victor & la marquise, le 29 Septembre 1731 à Montcalier; on conduisit l'un à Rivoli, l'autre au château de Ceva; le roi Victor mourut à Montcalier le 30 Octobre 1734, après avoir acquis, dans le cours d'un règne de 55 ans, beaucoup de gloire, & avoir fait beaucoup de bien dans ses états. Les établissemens les plus utiles, les bâtimens les plus superbes, l'administration la plus sage ont éternisé sa mémoire. On l'a regardé comme un prince qui visoit à la monarchie d'Italie, mais c'étoit moins pour lui que pour ses successeurs; aussi l'on prétend

des finances; il l'employa à Rome, où ce ministre négocia très-heureusement le concordat qui a terminé les anciennes contestations du S. Siége avec la cour de Turin: en récompense d'un service aussi important, on le fit secrétaire des affaires internes, & lorsque le roi Victor eut abdiqué la couronne en 1730, son successeur y ajouta les affaires étrangères, & lui donna l'ordre de l'Annonciade; en 1742 il le fit grand chancelier *di Toga e Spada*; accumulant ainsi les dignités dans sa personne, d'une manière qui étoit absolument nouvelle à Turin, mais qui étoit justifiée par les qualités de ce ministre. Il étoit d'une figure majestueuse & affable, agréable dans la conversation, infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant, & d'une prudence vraiment ministérielle. C'est ainsi que le roi de Sardaigne choisissoit ses ministres; aussi étoit-il très-bien servi; il l'étoit même à bon compte; le marquis d'Ormea, avec toutes les places qu'il occupoit, n'avoit que 11500 livres de gages, suivant la relation de M. Foscarini.

Il y a eu au service de ce prince des gens qui avoient des talens distingués; ils se sont crus trop peu récompensés; ils ont souhaité de passer en pays étranger, & le roi ne s'y est pas opposé; il en trouvoit d'autres qui les remplaçoient; plus heureux en cela que le roi de Prusse, qui tire du dehors la plupart des sujets distingués qu'il emploie.

J'ai vu ces deux princes si célèbres parmi nous, & si dignes de l'être, & je n'ai pu me refuser le plaisir de les mettre en parallèle: qu'il me soit permis de rapprocher ici les traits de ressemblance que j'y ai remarqués. Le roi de Sardaigne n'ayant, aussi-bien que le roi de Prusse, qu'un petit Etat à gouverner, & y donnant comme lui tous ses soins, n'avoit presque pas besoin de ministre; du moins il n'y avoit aucune affaire, quelque peu importante qu'elle fût, qui ne lui passât sous les yeux; il entroit

troit même dans le détail des affaires des arrangemens importans dans les familles ; mais la sageſſe avec laquelle il y influoit ne diminuoit la liberté des particuliers que pour le bien général de l'Etat. Le roi de Pruſſe reçoit les lettres de tous ſes ſujets, & leur répond ; le roi de Sardaigne leur donnoit audience en perſonne, & chacun pouvoit lui porter ſes plaintes. Le roi de Pruſſe a augmenté ſes conquêtes en Siléſie ; le roi de Sardaigne avoit acquis par les armes, mais avec plus de politique encore que de batailles, une partie du Milanez & du Montferrat (1). Tous deux s'étoient montrés à la tête de leurs armées, & avoient payé de leurs perſonnes ; ce fut le roi de Sardaigne qui gagna réellement la bataille de Guaſtalla, dont quelques perſonnes on fait honneur au maréchal de Broglio ; comme on a fait honneur au maréchal de Shwerin d'une partie des batailles du roi de Pruſſe. Ces deux princes ont fait bâtir conſidérablement, ils n'ont pas cherché à accumuler de l'argent. Ils avoient pour la diſcipline & l'entretien de leurs troupes la même attention, avec cette différence néanmoins que le roi de Pruſſe avoit 180 mille hommes, c'eſt-à-dire, cinq ou ſix fois plus que le roi de Sardaigne ; mais que celui-ci eſt plus fort par la poſition de ſes Etats & les obſtacles que la nature oppoſe à ſes ennemis. Ces deux princes m'ont paru également abſolus dans leurs Etats ; influans également ſur les jugemens des tribunaux, où l'on n'oſoit s'écarter de leurs intentions ; également ennemis des intrigues qui environnent les princes ; indifférens pour les amuſemens frivoles, donnant à peine quelques momens aux plaiſirs les plus permis ; le roi de Pruſſe a le goût de la muſique, le roi de Sardaigne

(1) Il acquit par les traités faits en 1735, 1736, 1738 & 1739, le Novarèſe, le Tortonèſe ; & par le traité de Vorms conclu en 1743, Vigevano, Alto-Novarèſe, & la moitié du Pavéſan.

avoit celui de la chaſſe; le premier employoit ſes momens libres à cultiver les belles lettres, le ſecond à ſuivre des détails d'adminiſtration, dont il pouvoit, ſans inconvénient, ſe repoſer ſur ſes miniſtres. Le roi de Pruſſe a une phyſionomie plus diſtinguée ou plus fière; le roi de Sardaigne avoit l'extérieur plus ſimple, plus affable, plus engageant. Le premier parle avec beaucoup de nobleſſe & d'eſprit; le ſecond parloit d'une manière plus unie, plus familière, plus naturelle; tous deux parloient françois avec une égale facilité; recevant les étrangers avec plaiſir, les queſtionnant avec curioſité, les mettant à leur aiſe avec toute ſorte de complaiſance: mais le roi de Sardaigne, qui avoit plus de temps & de loiſir, s'en occupoit auſſi plus volontiers & plus long-temps. On accuſoit celui-ci d'être lent, foible, indécis, & même ſoupçonneux; mais on convenoit de ſa modération & de ſon équité rigoureuſe.

Le roi régnant, Victor Amédée III, eſt né en 1726, & s'eſt montré digne héritier des maximes, des talens & de l'application de ſon père. Je l'ai vu s'occupant beaucoup du militaire, & en ſuivant les détails comme un ſimple officier.

A la mort du roi ſon père, l'épée qui avoit été miſe ſur le cercueil appartenoit au grand écuyer; le jeune roi y en ſubſtitua une à diamans, en diſant qu'il vouloit garder l'épée qui avoit ſervi à Guaſtalla.

Sa vie eſt très-réglée & très-uniforme; il ſe lève à ſept heures; à huit heures & demi il travaille avec ſes miniſtres, qu'il envoie chercher les uns après les autres, car il n'y a point de conſeil.

A onze heures il paſſe chez la reine, il va à la meſſe; après le dîner il donne audience à tous ceux qui ont à lui parler; il va à la promenade; il ſoupe avec ſa famille.

Deux fois la ſemaine, à huit heures du ſoir,

il y a cercle, c'eſt-à-dire, aſſemblée chez la reine, où vont les femmes ſeulement, & les ambaſſadeurs ou les étrangers préſentés.

Le prince de Piémont eſt né en 1751, il a épouſé Madame Clotilde de France, née en 1759.

Le roi régnant eſt le trente-cinquième ſouverain de ſa maiſon, à compter depuis Bérold, qui étoit comte de Savoie vers l'an 1009, & le dix-ſeptième duc, à compter du duc Louis. Cette ſucceſſion, non interrompue, rend la maiſon de Savoie une des plus anciennes qu'il y ait parmi les maiſons de l'Europe. La troiſième race des rois de France ne commence qu'à 987; il eſt vrai que Hugues-Capet deſcendoit de l'autre race, ſuivant une partie de nos auteurs, ce qui lui donneroit une bien plus grande autorité; mais il faut convenir que l'origine de Robert le Fort, auquel commence la maiſon de France, eſt auſſi douteuſe que celle de Bérold, tige de la maiſon de Savoie.

Les hiſtoriens de Savoie diſent qu'il n'y a eu preſque aucun ſouverain dans cette maiſon qui n'ait commandé des armées & gagné des batailles, excepté ceux qui ſont morts dans leur première jeuneſſe; cela s'eſt vérifié encore dans la perſonne du feu roi, comme nous l'obſerverons dans le chapitre XI. Mais non ſeulement les princes de Savoie ſe ſont illuſtrés par les armes, ils ſe ſont encore diſtingués par la prudence dans les conſeils & la conſtance dans les entrepriſes. M. Foſcarini obſerve que l'an 1533, la maiſon de Savoie forma des projets ſur le Montferrat, qu'au bout d'un ſiècle elle ſut en acquérir une partie, lorſque la branche aînée de la maiſon de Gonzague vint à manquer, & qu'au bout d'une autre ſiècle elle obligea l'empereur Léopold à lui céder le ſurplus de cette riche province. On remarque même que depuis plus d'un ſiècle la maiſon de Savoie n'a pas fait de traité dans lequel elle n'ait acquis de nouvelles poſſeſſions.

Les Etats du roi de Sardaigne, en terre ferme, ont 50 lieues de long sur 40 de large environ, & contiennent, suivant M. Schloerzer, deux millions d'habitans.

LA SARDAIGNE, qui donne le titre de rois aux princes de cette illustre maison, est la plus grande isle de la Méditerranée après la Sicile, & la mieux située pour le commerce; elle a 55 lieues de long sur 25 de large; elle est à 70 lieues des côtes de Nice, & à 40 lieues des côtes de Toscane: elle touche presque l'isle de Corse au midi, & elle n'est guères plus cultivée ni plus peuplée; elle contient 1000 lieues carrées de superficie, & seulement 422 mille habitans, tandis que la France, qui contient 25 mille lieues, a 22 millions d'habitans. La Sardaigne appartint autrefois aux Carthaginois, & aux Romains l'an 233 avant J. C. Ils en firent un lieu d'exil pour les personnes disgraciées, à cause du mauvais air & de la tristesse de cette solitude. Voyez Cluvier, *Sardinia antiqua*. Les Sarrasins, puis les Pisans, les Gênois, & enfin les Espagnols, l'ont possédée successivement; ceux-ci l'ont eue depuis 1297 jusqu'en 1708, que la maison d'Autriche s'en empara. En 1718 on la céda en échange de la Sicile à Victor Amédée II, qui s'en contenta malgré lui. Cette isle fournit des bestiaux & du sel, que l'on transporte en Suède & même en Amérique. On y pêche le plus beau corail de la Méditerranée; les madragues pour la pêche du Thon y sont immenses; on prend de ces poissons qui pèsent jusqu'à 800 livres vers le port *Scus*; c'est la plus grande pêche qui existe pour le Thon. Il y a de très-bons ports, surtout le *Porto Conte*, & deux villes considérables, Cagliari & Sassari; on estime qu'il y a 36 mille habitans dans celle-ci. Cagliari est la capitale, & le vice-roi y réside; sa baye est excellente, & il s'y fait quelque commerce; la ville est fortifiée, & assez

bien bâtie. Mais Saſſari eſt dans une ſituation plus agréable, en meilleur air, dans une province plus fertile, & l'on y boit de meilleure eau.

Les Sardes ſont plus petits que les Italiens, mais bien faits; ils ont de l'eſprit, de la fineſſe, de la diſpoſition pour les ſciences; ils ſont fort adroits à manier les armes & à dreſſer les chevaux; ils ſont hoſpitaliers, mais indépendans & ſauvages; les montagnards ſont toujours à cheval & armés, & il ſera difficile de les ſoumettre entièrement.

On avoit dit que le roi vendoit la Sardaigne pour deux millions au roi d'Eſpagne; il eſt vrai que le revenu de cette iſle ſuffiſoit à peine pour y entretenir les garniſons néceſſaires; mais depuis quelques années on s'occupe à y faire fleurir l'agriculture, le commerce & les arts. Déja l'augmentation de culture a fait augmenter la population: on n'y comptoit en 1750 que 360 mille habitans, & en 1773 il s'en eſt trouvé 422 mille. Le feu roi a donné de nouvelles conſtitutions aux deux univerſités de Cagliari & Saſſari pour y rétablir les études. Il y a des détails curieux ſur la Sardaigne dans le *Voyageur François*, *Tome XXVIII*, *par* M. l'abbé de Fontenay, & dans l'ouvrage intitulé: *Riſiorimento della Sardegna, propoſto nel miglioramento di ſua agricultura, libri tre, di Franceſco* GEMELI, *profeſſore emerito nella R. univerſita di Saſſari. In Torino* 1776, 2 vol. *in*-4°., d'environ 400 pages chacun.

CHAPITRE VI.

De l'hiſtoire de Turin.

TURIN eſt une ville de 90 mille ames, ſituée ſur le bord du Pô, à 45 degrés 4 minutes 15 ſe-

condes de latitude, & 5 degrés 20 minutes à l'orient de Paris; elle eſt à 52 lieues de Lyon (1), à 28 de Milan & à 24 de Gênes.

Son origine vient, dit-on, de Fetonte, frère d'Ogris, prince Egyptien, qui vint s'établir ſur les côtes de Gênes, auxquelles ſon fils Ligur donna le nom de *Ligurie*, & qui pénétrant dans les Alpes, s'arrêta au confluent du Pô & de la Dora, où il fonda Turin 1529 ans, ou, ſelon d'autres, 1453 ans avant J. C. (2). Fetonte, en quittant l'Italie, laiſſa ſon fils Eridan, qui donna ſon nom au grand fleuve que les Gaulois ont enſuite nommé le *Pô*. Le chevalier Teſauro, dans ſon hiſtoire de Turin, dit que Fetonte conduiſant ſon char le long des rives du Pô, ſes chevaux l'entraînèrent dans le fleuve, d'où vint la fable de Phaéton, fils du Soleil, précipité dans le Pô. On veut auſſi que le nom de Turin vienne du Taureau Egyptien qui étoit le ſymbole du dieu Apis.

Pline, en décrivant l'Italie tranſpadane, ou l'onzième région, parle de Turin comme d'une ancienne ville de Ligurie (3). Elle eſt ſituée vers l'endroit où les Alpes ſe ſéparent de l'Apennin, & vers le ſommet du triangle qui forme la vaſte plaine de Lombardie, arroſée par le Pô; cette plaine eſt la plus grande & la plus belle qu'il y ait en Europe, puiſqu'elle s'étend juſqu'à l'embouchure du Pô dans la mer Adriatique, à 80 lieues de Turin.

Lorſque la puiſſance Romaine commençoit à s'étendre vers les Alpes, Rome ſe fortifia par l'alliance des *Taurini*; & Annibal, après avoir tra-

(1) Ce ſont toujours des lieues de 25 au degré, ou de 2283 toiſes, dont chacune vaut 3 milles Romains.

(2) *Pingone, Auguſtæ Taurinorum.*

(3) *Ab Alpium radicibus Auguſta Taurinorum antiqua Ligurum ſtirpe, inde navigabili Pado. Dein Salaſſarum Auguſta Prætoria* (Aoſte) *juxta geminas Alpium fauces, Graias atque Pœninas. His Pœnos, Graiis Herculem tranſiſſe memorant.*

verſé les Gaules & les Alpes 219 ans avant J.C., au commencement de la ſeconde guerre Punique, fut arrêté à cette ville; il s'en rendit maître au bout de trois jours: là il joignit à ſon armée beaucoup d'Inſubriens & de Gaulois, & en partit pour marcher contre les Romains, qu'il défit bientôt ſur le Téſin & ſur la Trébie, & enſuite à Traſimène, comme nous le dirons dans la ſuite.

Turin ſervit utilement les Romains dans la guerre de Catilina, 64 ans avant J. C. lorſque Murena, préfet de la Gaule Ciſalpine, raſſembloit des troupes qui contribuèrent à la défaite de Catilina. Jules-Céſar en fit une place d'armes lorſqu'il alla dans les Gaules; il accorda à ſes habitans tous les droits de citoyens Romains; il y établit un préfet qui fut appellé le *Gardien des Alpes*, & il donna même ſon nom à cette ville, en voulant qu'elle fût appelée *Colonia Julia*; mais Auguſte voulut auſſi avoir la gloire de lui donner ſon nom, & Turin eſt appelée *Auguſta Taurinorum* dans tous les auteurs qui en ont parlé, tels que Tite-Live, Pline, Ptolémée, Strabon, & Ammien-Marcellin. Sous le règne d'Auguſte, Tibère qui fut dans la ſuite empereur, acheva de ſoumettre toute la partie des Alpes qui avoiſine Turin; comme on le voit par l'inſcription que nous avons citée pag. 44.

L'an 312, Conſtantin gagna une grande bataille près de Turin contre Maxence; elle le rendit maître de toutes les villes ſituées entre les Alpes & le Pô, & lui aſſura la poſſeſſion de Turin.

Cette ville ſouffrit beaucoup des premières invaſions des Goths en Italie; elle fut pillée, ſaccagée & preſque détruite vers l'an 409. Attila, roi des Huns, qui venoit de la Hongrie, & qui avoit déſolé les Gaules, ayant été obligé de lever le ſiège d'Orléans, & perdu en 451 une grande bataille près de Châlons-ſur-Marne, ſuivant M. Sabatier, d'autres diſent près d'Orléans, contre Aëtius, Mé-

royée & Théodoric, passa en Italie en 452; il alloit encore ravager Turin, lorsque les instances de S. Maxime, alors évêque de cette ville, la sauvèrent. Elle éprouva ensuite plusieurs changemens de domination, & des guerres intestines qui la rendirent presque déserte; elle se retablit sous les rois Lombards, qui commencèrent à régner en Italie en 568. Le premier fut Alboin, qui sortit de la Hongrie & de la Saxe à la tête de sa nation, hommes, enfans & vieillards, pour venir s'établir en Italie à l'exemple de son grand oncle Théodoric; il étendit ses conquêtes jusqu'aux pieds des Alpes, & par conséquent jusqu'à Turin.

Charlemagne détruisit le royaume des Lombards en Italie l'an 774, ensorte que Turin entra sous sa domination, & continua d'être soumise à ses successeurs, & ensuite aux rois d'Italie (1). Nous avons dit, d'après Guichenon, que Bérold, fils de Hugues de Saxe, s'étant distingué par sa valeur, Rodolphe, roi de Bourgogne, lui donna la Savoie: dans la suite Adélaïde de Suze ayant épousé Oddon, comte de Savoie & étant morte l'an 1091, les comtes de Savoie devinrent plus puissans; ils avoient été vicaires de l'Empire en Piémont, ils y devinrent indépendans. Les empereurs concédèrent à la plupart des seigneurs les terres qu'ils ne pouvoient plus leur ôter; c'est ainsi que le sort de Turin fut fixé; il n'a presque pas varié depuis que la maison de Savoie en est en possession, & depuis l'an 1280 ces princes y ont fait leur résidence, après avoir abandonné Chambéri.

Turin a été assiégée & prise plus d'une fois dans ces derniers siècles; elle le fut en 1536 par François I, qui s'empara de tous les Etats du duc de Savoie: les historiens nationaux disent que l'ambi-

(1) V. *Thesaurus Antiquitatum & Historiarum Italiæ*, de Burman, Grævius, &c. en 45 volumes *in-folio*, 1704, &c.

tion de François I en fut la seule cause; ce fut au moins sous prétexte de l'usurpation du comté de Nice & de la succession de Louise de Savoie sa mère, que François I fit cette invasion. Ce fut alors que les quatre fauxbourgs de Turin furent détruits, & en même temps les restes d'un amphithéâtre qui datoit du siècle d'Auguste, avec plusieurs autres restes de l'ancienne grandeur de Turin, qui se trouvoient hors de l'enceinte de ses fortifications. Turin a été presque rebâtie depuis ce temps-là; elle est devenue une ville pour ainsi dire neuve, & elle est aujourd'hui la plus régulière, la mieux bâtie, & une des plus agréables de toute l'Italie.

La ville de Turin fut prise encore par les François en 1640; (1) ce siége est un des événemens du ministre de Richelieu; il fut précédé de deux batailles, & le prince Thomas de Savoie, malgré tous ses efforts, ne put forcer les lignes du comte d'Harcourt, qui commandoit les troupes Françoises, ni lui faire lever le siége. Ce comte d'Harcourt, qu'on avoit appelé le cadet la Perle, parce qu'il étoit le cadet de la maison de Lorraine, & qu'il portoit une perle à l'oreille, fut appelé par les dames de Turin la Perle des cadets. Mais le siége le plus mémorable qu'ait souffert la ville de Turin, est celui de 1706, qui a donné lieu à la construction de la belle église appelée *la Superga*; nous en parlerons dans le chapitre XV.

(1) *Campegglamenti del S. P. Tomaso di Savoia desaritti dal Cavaliere Emanue le Tesauro*, 1674, in-folio.

CHAPITRE VII.

Description de Turin, de la citadelle, de la cathédrale, du palais & du théâtre.

TURIN a environ une lieue de tour; elle a 900 toises de longueur depuis la porte de Suze, qui est au couchant, jusqu'à la porte du Pô, qui est au levant, & 600 toises depuis la porte du palais, qui est au nord, jusqu'à la porte neuve, qui est au midi; elle est entourée de 15 bastions très-réguliers & très-forts, qui la mettent en état de soutenir un siége.

Il y a quatre belles portes à Turin, placées vers les quatre régions du monde; elles s'appellent en italien *porta Palazzo*, *porta di Po*, *porta Nuowa*, *porta Susina*. Les trois premières sont décorées de façades en marbre, avec des colonnes, des ornemens, des inscriptions, & surtout la porte du Pô, qui est la plus remarquable de toutes; nous en parlerons dans la suite de cette description.

Les dix places qu'il y a à Turin, & toutes les rues de la ville, sont d'une régularité & d'un alignement qui fait le plus beau spectacle; les rues, qui se croisent à angles droits, partageant la ville en cent quarante-cinq parties ou carrés, qui ont environ cinquante toises de longueur, plus ou moins, & qui portent ordinairement le nom d'un saint; on ne désigne guères les adresses par le nom des rues, mais par celui de ce saint. On vend à Turin un grand plan où tous ces noms sont marqués; mais celui que l'on trouvera dans ce livre contient toutes les églises, les places & autres

objets dignes d'attention, & il ſera ſuffiſant pour ſatisfaire la curioſité du voyageur.

Victor Amédée II a le plus contribué à cette grande régularité, qui fait de Turin une des plus belles villes d'Italie. La rue du Pô & la rue neuve ſont les plus remarquables de toutes; la rue de *Dora groſſa* a plus de 500 toiſes, & l'on a achevé de la rendre belle, droite & régulière, à l'occaſion du mariage de M. le prince de Piémont. On a abattu toutes les maiſons qui n'avoient pas la hauteur & la dignité de celles qui avoient été bâties ſous Charles-Emmanuel, en ſorte qu'il y a peu de rues en Europe qui puiſſent lui être comparées; l'ont peut juger par le plan, de la régularité de la ville & de l'agrément qui en réſulte; à cet égard, Turin eſt la plus belle ville qu'on puiſſe voir.

L'on compte à Turin cent dix égliſes ou chapelles, dont la plus grande partie ſont enrichies de marbres, beaucoup plus beaux que ceux que nous faiſons venir à grands frais de Flandres à Paris, & qu'on eſt obligé, par conſéquent, d'y employer avec beaucoup d'économie.

Je vais parcourir celles de ces égliſes qui ſont les plus remarquables; & j'indiquerai en même temps dans chaque quartier les autres édifices les plus dignes d'attention, en y joignant toujours les notes critiques ou les jugemens de M. l'abbé Gougenot.

S. GIOVANNI BATTISTA. L'égliſe métropolitaine de Turin porte le nom de S. Jean-Baptiſte, premier protecteur de la ville, & qui étoit auſſi protecteur du royaume de Lombardie: c'eſt à ſon honneur qu'elle fut fondée l'an 602 par Agilulf, roi d'Italie, & par la reine Théodelinde, princeſſe qui fit pendant toute ſa vie beaucoup de donations à l'égliſe. Elle vécut dans une ſi grande conſidération, que les Lombards la prièrent de leur donner un roi en choiſiſſant un ſecond mari; elle prit Agilulf, duc de Turin, l'an 590.

Le cardinal de la Rovere, évêque de Turin, fit rétablir cette église en 1498. Le portail est d'une assez belle pierre polie, orné de pilastres, avec trois portes d'entrée, mais d'une architecture médiocre; on y voit une vieille colonne fort courte où tient un anneau de fer: on dit qu'anciennement on y mettoit au carcan ceux qui n'avoient pas fait leurs pâques.

On voit à gauche du portail un grand clocher; il est séparé du bâtiment de l'église, suivant l'ancien usage qui se conserve encore dans presque toute l'Italie, aussi-bien que dans quelques minarets des Turcs, d'où les Imans avertissent le peuple pour la prière. Il seroit à souhaiter qu'on l'observât de même en France: on éviteroit les accidens qui arrivent quelquefois par la chûte des grandes aiguilles & des hautes tours, & l'ébranlement que les grosses cloches peuvent causer dans les voûtes, qui est très-sensible quand on sonne des cloches énormes, comme celles de Rouen & de Toulouse.

On fait remarquer dans cette tour une grosse cloche qui pèse environ 13 milliers; on voit que ce n'est rien en comparaison de celle de Rouen qui en pèse 36: mais en Italie on n'a pas cherché à faire des cloches extraordinaires, il n'y a que leur nombre qui incommode.

L'intérieur de cette cathédrale est d'un ancien goût, & ne contient rien de plus remarquable qu'un bel autel de marbre & une grande tribune, avec un bel orgue, où l'on voit beaucoup de dorure & de bas-reliefs. En face de l'orgue est une belle tribune où le roi assiste très-souvent à l'office & au sermon.

Le trésor contient beaucoup de vases précieux: plus de 40 chandeliers d'argent, plusieurs grandes statues, un devant de tabernacle d'argent estimé plus de 7000 livres, sur lequel on a repré-

senté le fameux miracle du saint sacrement que l'on rapporte à l'année 1453, où une hostie sortit du ciboire qu'un voleur emportoit, & s'éleva en l'air jusqu'à ce que l'évêque vînt la recevoir. On remarque encore dans ce trésor un bel ostensoir de vermeil, surmonté d'une couronne royale enrichie de diamans; la grande croix d'argent du chapitre, qui pèse 90 marcs; le canon, ou *Carta glorid*, qui s'expose sur l'autel; c'est un ange assis sur un massif, qui porte un livre ouvert de la grandeur d'un Missel, ayant à ses côtés deux autres anges, qui d'une main tiennent le livre ouvert, & de l'autre indiquent les paroles initiales; le tout est couronné par un agneau, symbole de S. Jean, qui est le titulaire de l'église, & ces figures sont en argent. Je ne parle pas d'un grand nombre de reliquaires précieux que l'on voit dans ce trésor, aussi-bien que dans la chapelle du S. Suaire: il y a tant d'autres trésors en Italie, que celui-ci, malgré sa richesse, n'est pas très-remarqué.

Le clergé de cette église consiste en un prévôt, un archidiacre, un trésorier, un archiprêtre, un chantre & un primicier, 30 chanoines, 80 ecclésiastiques du séminaire, 8 maîtres de cérémonie, & beaucoup de musiciens; cela rend très-belles les processions générales de Turin: il y en a pour la Fête-Dieu; pour la délivrance de 1706 le 8 Septembre; pour la fête de S. Jean; pour celle de S. Second, le 26 Août: on y voit alors le clergé de la ville, les grands magistrats, le corps de ville, & l'université en habits de cérémonie. C'est ici où l'on commence à voir la pompe des cérémonies ecclésiastiques prendre un nouvel éclat; on les appelle *Funzioni*; c'est un véritable spectacle en Italie.

La chapelle royale du S. Suaire, *della Santissima Sindone*, est la plus belle église de Turin; elle est au-delà, & au-dessus du grand autel, à la

place du rond-point de la cathédrale, de manière que ſon autel ſe découvre de fort loin, au-deſſus du maître autel de la cathédrale; c'eſt comme une égliſe à part, où l'on entre par deux belles façades ornées de marbre noir, qui ſont aux côtés du maître autel, & qui conduiſent à deux eſcaliers de marbre. Cette chapelle fut bâtie vers le milieu du dernier ſiècle ſous Charles-Emmanuel II, ſur les deſſins du P. Guarino Guarini, théatin. C'eſt une rotonde très-élevée, environnée de 30 colonnes de marbre noir très-poli, dont les baſes & les chapitaux ſont de bronzé doré; le plan & la décoration de cette partie ſont très-bien. Ce premier ordre eſt ſurmonté de ſix grands arcs qui forment les fenêtres, ſéparés par des niches, ornés encore de colonnes en marbre; tout ce beau marbre a été tiré de Fabroſa, qui eſt à deux lieues au midi de Mondovi.

La coupole qui termine cette rotonde, eſt d'une conſtruction ſingulière, on peut même dire extravagante: elle eſt formée de pluſieurs lunettes qui ſe couvrent en partie l'une l'autre comme des écailles de poiſſon, ou, ſi l'on veut, de pluſieurs voûtes en marbre, percées à jour, placées les unes au-deſſus des autres, de manière que l'angle de l'une répond directement au milieu du côté de l'autre, cela produit un grand nombre de percés triangulaires, qui laiſſent voir au ſommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile qui paroît être en l'air, quoiqu'elle ſoit ſoutenue par ſes rayons. On en peut voir les deſſins dans *l'architettura civile* de Guarino Guarini (1).

La chapelle eſt incruſtée encore de marbre noir, & la partie qui donne ſur la cathédrale eſt un

(1) Ce livre eſt remarquable en ce qu'on y trouve les deſſins de l'égliſe du Val-de-Grace de Paris, comme ayant été donnés par Guarini.

grand arc dont l'architecture eſt ſoutenue par deux grandes colonnes cannelées. Le pavé de la chapelle eſt de marbre bleu avec des étoiles de bronze.

Dans le milieu de ce bel édifice s'élève majeſtueuſement un grand autel de marbre noir à deux faces, au-deſſus duquel ſe voit une châſſe carrée environnée de glaces. Au-dedans eſt une châſſe d'argent, cizelée, enrichie d'or & de diamans, où ſe conſerve le S. Suaire, dans lequel on aſſure que J. C. fut enſeveli. Il étoit autrefois à Liré, près de Troïes en Champagne, où il avoit été dépoſé par un gouverneur de Picardie, qui diſoit l'avoir pris ſur les infidèles dans le temps des croiſades. On l'expoſe à la vue des fidelles le jour de la fête de l'exaltation de la Sainte Croix, & dans des réjouiſſances extraordinaires. Il y en a un à Beſançon que l'on fait voir auſſi tous les ans, & un à S. Pierre de Rome, que l'on montre plus rarement.

Miſſon, qui tourne en ridicule tous les acceſſoires de la religion (1), prétend avoir trouvé dans ſes voyages huit ſaints Suaires, tous autoriſés par des bulles; il regarde celui de Turin comme l'un des moins authentiques, & il donne la préférence à celui de Cadouin en Périgord, qui a pour lui pluſieurs bulles. On peut voir ſur celui de Turin, Auguſtin Solaro, évêque de Saluces, & Philibert Pingon. La grande châſſe où il ſe conſerve, eſt ſurmontée d'un grouppe d'anges qui portent une croix de cryſtal, environnée de rayons dorés; aux quatre angles de l'autel ſont ſuſpendues quatre groſſes lampes d'argent, dont chacune en renferme neuf plus petites; les quatre enſemble pèſent 1872 marcs, & celle qui eſt ſuſpendue

(1) Il a été accuſé d'ignorance & de mauvaiſe foi par pluſieurs Italiens célèbres, entr'autres Maffei. *Verona illuſtrata.*

devant l'autel en pèse seule 842 : on voit encore dans les entre-colonnes plusieurs lampes d'argent toujours allumées : tout cela forme le coup-d'œil le plus noble & le plus convenable à la destination lugubre de la chapelle. Cet édifice est beaucoup mieux pour une chapelle sépulcrale que celle de Florence, qui est trop enrichie de pierres colorées. Je ne connois rien qui approche plus de cette majesté lugubre de la chapelle de Turin que le calvaire qui est au fond de l'église de S. Roch, à Paris, dont la composition est aussi expressive que pathétique.

Cette chapelle du S. Suaire est très-favorable à la musique; c'est là que le roi entend la messe en été; mais pour l'hiver il y a une chapelle, à droite du corridor, qui conduit à la tribune du roi. Quand le roi y est, chacun a la liberté d'y être avec lui & d'entendre la symphonie qui s'exécute dans la tribune. Le roi a toujours une excellente musique; c'est à Turin qu'a souvent chanté le célèbre Farinelli, avant d'aller en Espagne, où il devint tout-puissant (1). On a vu à Turin Somis, qui étoit un des plus fameux violons de l'Italie (2); & Broschi, Napolitain, frère de Farinelli, qui a composé des opéra pour Turin.

Le Piémont a produit encore trois des plus grands violons que l'on connoisse, Pugnani & Viotti qui demeurent à Turin, & Jardini à Londres; les Bezozzi, haut-bois, dont un vit encore, & leur frère connu pour le basson, & qui est mort; enfin Pagin, Vachon & Lametti, qui étoient Piémontois.

(1) Il ne s'oublia point au milieu des faveurs de la cour, il proposa à des seigneurs Piémontois, qui dînoient chez lui, de leur répéter une ariette qu'il avoit chantée avec de grands applaudissemens sur le théâtre de Turin.

(2) Madame Vanloo, sa sœur, étoit célèbre à Paris par sa belle voix, & surtout par sa manière de chanter.

L'église

L'égliſe de Turin eſt le ſiége d'un très-ancien évêché ; il fut érigé en archevêché par Léon X en 1515, & il a cinq évêques ſuffragans. Cette égliſe étoit déja célèbre dès le temps de S. Ambroiſe, qui engagea le pape à y aſſembler un concile en 397, pour régler les conteſtations qu'il y avoit entre les évêques de France. Le pape Martin V, revenant du concile de Conſtance en 1417, s'arrêta quelque temps à Turin ; il y accorda beaucoup de priviléges & d'indulgences, & il y laiſſa 3000 florins d'or, environ 30000 liv., pour contribuer à la conſtruction du pont de pierre ſur le Pô.

Le grand protecteur du royaume eſt S. Maurice, dont la fête ſe célèbre le 22 Septembre. Ce héros chrétien étoit chef de la légion Thébéenne ou de Thèbes en Egypte ; il étoit à l'armée de l'empereur Maximien, qui fit maſſacrer cette légion toute entière compoſée de 6660 ſoldats, parce qu'elle refuſa de ſacrifier aux dieux comme le reſte de l'armée ; ce fut le 22 Septembre de l'an 286, à Acaune, ou S. Maurice en Valais, qui eſt à 24 lieues de Genève, & à cinq lieues de l'endroit où le Rhône entre dans le lac de Genève. Sigiſmond, roi de Bourgogne, fit bâtir un monaſtère & une égliſe à l'honneur de ce ſaint. Les ducs de Savoie ont porté long-temps ſon anneau, & on le conſerve, auſſi-bien que ſon épée, dans le tréſor de la chapelle du S. Suaire. C'eſt auſſi en ſon honneur que le duc Amédée VIII établit en 1434 l'ordre de S. Maurice, dont les chevaliers portent encore une croix trêflée, avec un cordon verd ; cet ordre ſert de récompenſe militaire comme celui de S. Louis en France, pour le mérite des officiers les plus diſtingués. Mais il y a en France quelques gentilshommes qui l'ont obtenu ſans avoir ſervi en Piémont.

A l'égard du grand ordre, *ſupremo ordine*,

dont le roi & les princes portent le collier, c'eſt l'*Annonciade*, autrefois l'ordre du Collier, ou des lacs d'amour, établi en 1362 par le comte Verd, Amé VI, dont nous avons parlé dans le chapitre cinquième. L'ordre du Collier étoit une inſtitution galante auſſi-bien que celui de la Jarretière en Angleterre; ce fut à l'occaſion d'un braſſelet qu'une dame avoit treſſé pour ce prince, un lac d'amour, avec ſes propres cheveux; la deviſe y étoit relative, & s'exprimoit par les quatre lettres initiales F. E. R. T. que Favin & Guichenon expliquent ainſi, *frappez, entrez, rompez tout*; d'autres l'ont expliquée par ces mots, *fortitudo ejus Rhodum tenuit*, relatifs à Amé IV ou Amédée le grand, qui fit lever le ſiège de Rhodes en 1310. On ne doit pas être étonné qu'un prince auſſi pieux que l'étoit Amé VIII ait voulu ſanctifier cet ordre en lui donnant le nom de l'*Annonciade* qu'il porte actuellement. Ce prince, avant même d'abdiquer ſes Etats pour ſe retirer au prieuré de Ripaille, avoit les inclinations ſi religieuſes, qu'il vouloit que tous les chevaliers de l'ordre aſſiſtaſſent à l'office en habits de chartreux, lorſqu'ils tenoient leur chapitre à la chartreuſe de Pierre-Châtel en Bugey. L'ordre de l'Annonciade a conſervé tout ſon éclat; il eſt encore la marque la plus diſtinguée de la naiſſance, accompagnée d'un mérite rare; le nombre des chevaliers ſe réduit à 15, à l'honneur des 15 myſtères, mais c'eſt ſans y comprendre le roi & les princes; les chevaliers ſont diſtingués par une plaque en broderie, & par une chaîne d'or parſemée de roſes émaillées de blanc & de rouge, au bas de laquelle eſt une annonciation en émail; c'eſt ce collier que le roi a coutume de porter, auſſi bien que les chevaliers. Le roi porte auſſi le cordon de l'ordre de *S. Maurice*, dont il eſt le grand maître.

Le palais du roi eſt un grand édifice qui forme

la face septentrionale de la grande place appelée *Piazza Castello*, & c'est dans le milieu de cette grande place qu'est l'ancien château des ducs de Savoie, appelé *Castello Reale*, où le duc de Savoie, fils du roi, habitoit avant son mariage avec l'infante d'Espagne, & où le prince de Piémont habite actuellement. On a réuni le château avec le palais, par une galerie qui divise la place en deux autres; mais la principale conserve le nom de *Piazza Castello;* elle est grande, belle & régulière, entourée de portiques & de beaux édifices, & elle donne naissance à plusieurs grandes rues très bien alignées. Une entr'autres, appelée *Contrada di Dora grossa*, va vers le couchant jusqu'auprès de la porte de Suze, & elle a 500 toises, ou environ un quart de lieue en ligne droite: au midi est la *Contrada nuova*, qui va vers la porte neuve en face du palais. On peut même voir, quand le vestibule est ouvert, la petite place qui est derrière le château, *Piazza dietro al Castello*, & qui donne naissance à la belle rue du Pô, *Contrada di Pô*, c'est le plus beau coup-d'œil qu'il y ait en ce genre. La rue du Pô est une des plus belles rues qu'il y ait au monde, elle est droite, large, uniforme, d'une architecture simple & noble, garnie de deux rangs de portiques couverts, chose extrêmement commode pour le commerce, les affaires, la santé, la promenade & l'agrément. J'ai retrouvé avec grand plaisir, à Bologne & à Padoue de semblables portiques, & je voudrois qu'on les eût adoptés parmi nous; mais il n'y en a point d'aussi ornés & d'aussi beaux que ceux de Turin. Cette rue sert à la promenade des carrosses dans le carnaval, & les illuminations y sont superbes: les balcons ornés de fleurs, les boutiques riches qui sont en-bas, tout augmente l'agrément de cette belle rue; le seul inconvénient est, qu'elle traverse obliquement toutes les rues de ce

quartier, qui d'ailleurs ſont régulières & parallèles entr'elles, & que les maiſons n'ayant pas été enduites de plâtre, ont un air ſombre; elles ſont auſſi un peu défigurées par les trous des échaffaudages.

La galerie qui donne ſur la place du château, & par laquelle on entre dans la place royale, eſt appelée *il Padiglione Reale* : c'eſt-là qu'eſt poſtée l'avant-garde du palais, & l'on y place le S. Suaire, lorſqu'on veut l'expoſer à la vénération publique; on fait alors une grande proceſſion, le S. Suaire eſt ſous un dais magnifique, porté par le roi & par les princes du ſang, au bruit des canons, des tambours, & des inſtrumens de la muſique du roi.

PALAZZO REALE, le palais du roi, fut fait dans le dernier ſiècle ſous Charles-Emmanuel II. Il eſt bâti en pierres & en briques. On y entre par une grande cour carrée environnée de portiques réguliers; d'ailleurs il n'a aucune décoration extérieure; mais il ne ſeroit pas impoſſible de l'embellir. Quant à l'intérieur, tout le monde convient qu'il ſurpaſſe, par la magnificence & le goût, la plupart des autres palais de l'Italie. On y voit des ſtatues antiques, & des ſculptures des Collini qui ont été occupés à décorer l'intérieur du palais. Il renferme ſurtout une très-belle collection de tableaux italiens, flamands, & de quelques modernes. C'eſt même la ſeule de ce genre qui ſoit en Italie; elle doit faire d'autant plus de plaiſir, que par l'heureux choix des morceaux qui la compoſent, on y apprend à n'avoir aucun goût excluſif. Cette collection fut commencée par le roi Victor-Amédée, & augmentée par le feu roi Charles-Emmanuel III.

On trouve d'abord au pied du grand eſcalier, dans une niche placée ſur un pâlier, une figure équeſtre de Victor-Amédée I; elle eſt de bronze,

placée sur un cheval de marbre, qui, en sautant, culbute des esclaves ; le cheval est très-lourd, & tout cet ouvrage est au-dessous du médiocre. On lit sur le piédestal de la figure, l'inscription suivante :

Divi Victoris Amedei bellicam fortitudinem & inflexum justitiæ rigorem metallo expressum vides. Totum animum videres, si velox ingenium flexilem clementiam exprimere metallum posset.

Il y a sur le même escalier plusieurs autres statues en marbre. On n'entre pas dans les appartemens, à moins qu'on ne soit conduit par quelqu'un qui ait droit de vous y accompagner ; le feu roi se plaisoit quelquefois à être de la partie, & à jouir de l'incognito vis-à-vis des étrangers, pour les entendre raisonner sur les beautés de son palais.

Dans l'appartement d'hiver, il y a un grand salon où lon voit quatre dessus de porte du *Ricci*, dont le plus beau est Tobie, à qui l'ange rend la vue. Le plafond de ce salon est un des meilleurs que Daniel de *Seneterre* ait fait dans le palais de Turin.

On voit dans la salle d'audience un plafond & quatre tableaux de *Jean Miel*.

Il y a encore dans la salle du trône un excellent plafond du même maître, il représente un sujet allégorique assez compliqué ; on y lit sur une banderolle ces mots : *Multis melior pax una triumphis* ; devise sage & heureuse qui convient parfaitement à la maison de Savoie, dont les victoires ont été moins utiles que les négociations & la paix. Les ornemens de la chambre à coucher sont d'un grand goût & d'une grande richesse. Le plafond est de Daniel de *Seneterre*. Les deux dessus de porte sont de *Ricci* ; l'un représente Salomon qui encense les faux dieux, & l'autre Agar qui se retire avec Ismaël pour aller dans le désert.

Dans la même chambre ſont quatre fameux tableaux de l'Albane, dont il y a des copies partout : ils repréſentent les quatre élémens ; ces tableaux ſont en forme ovale, & d'environ quatre pieds de diamètre ; ils ſont tous d'une ſi grande beauté, qu'on ne ſait auquel donner la préférence. Les graces & la vigueur du pinceau y excellent également. La ſeule choſe qu'on pourroit y critiquer, c'eſt la compoſition qui eſt un peu éparſe ou diſperſée ; c'eſt le défaut ordinaire de ce maître.

Les meubles répondent à la beauté de l'appartement : on y remarque entr'autres des bras à bougies, dont les plaques ſont des miroirs enchaſſés dans des cadres d'argent maſſif travaillés avec goût. Nous n'en faiſons cependant l'obſervation, que parce que cette ſorte de meuble eſt fort en uſage dans les appartemens d'Italie. On les diſtribue aſſez ordinairement dans le pourtour des chambres pour y répandre plus de clarté. On a ſoin de mettre les luſtres très-bas ; on prétend que les dames qui ne mettent point de rouge, paroîtroient trop pâles s'ils étoient plus élevés.

LA GALERIE du roi a ſept croiſées ſur ſa longueur : elle eſt décorée avec la plus grande magnificence & d'un goût admirable ; l'on y a peint les exploits des héros de la maiſon de Savoie : on y voit ſurtout un grand tableau de *Vandyck*, dont le ſujet eſt la bataille de Saint-Quentin, gagnée ſur les François en 1557, par les troupes impériales que commandoit le duc Emmanuel-Philibert. Cette galerie renferme beaucoup de tableaux qui y ſont diſtribués ſans confuſion. Le plafond de cette galerie eſt de Daniel de *Seqeterre*. Les principaux ſont le deſſus de porte en entrant, qui repréſente une femme avec les attributs de ſcience, par *Gentileſchi*. Un S. Jean du Guide, fin de tons, un peu gris de couleur, & dont malheureuſement le fond a été mal refait.

Le portrait du prince Thomas de Savoie, duquel descend la branche de Carignan, représenté à cheval, par *Vandyck*.

Un autre tableau de *Vandyck*, représentant Charles I, roi d'Angleterre, en pied. C'est un des plus beaux tableaux de ce maître. L'architecture qui forme le fond y laisse appercevoir un percé qui en augmente l'étendue. M. Cochin, dans son *Voyage d'Italie*, publié en 1758, trouve ce tableau admirable; il est, dit-il, d'une vérité si étonnante, qu'il semble que ce ne soit point de la peinture. Il faut voir les réflexions de ce célèbre artiste sur la plupart des tableaux de ce palais.

Un autre grand tableau de *Vandyck*, représentant les trois enfans de Charles I; ce tableau fait illusion. Le portrait de *Vandyck*, par lui-même, tableau d'une grande beauté.

Notre Seigneur au tombeau, de Jacob *Bassan*; c'est en petit le même que l'on voyoit au Luxembourg à Paris, & qui sera sans doute dans le nouveau musée aux galeries du Louvre.

Un jeune homme qui caresse un chien, par le *Cimiani*, fort beau tableau dans la manière de l'Espagnolet.

Un petit tableau très-gracieux, de l'*Albane*, représentant la Vierge qui tient l'enfant Jésus, & des anges qui répandent des fleurs.

Le portrait de *Porbus*, fait par lui-même, où il s'est représenté mesurant l'étendue de son crâne avec un compas.

Un tableau, par *Rembrandt*, très-noir; on n'y démêle que la tête & les mains d'un vieillard, qui paroissent fort belles.

Dans la chambre des Solimènes quatre tableaux de *Solimène*, représentant des sujets de l'ancien testament; celui de la reine de *Saba* offrant des présens à Salomon est le mieux composé; ils sont tous bien dessinés, & l'on y trouve une grande

variété dans les airs des têtes, mais ils n'ont aucune intelligence de clair obscur.

On trouve ensuite le cabinet des peintures de Carle Vanloo. Cet artiste y a peint en effet plusieurs petits tableaux dans les panneaux de la menuiserie, & ils font honneur à ses talens. Ils sont admirables, dit M. Cochin, par les graces du dessin, la fraîcheur & la force de la couleur. On y voit un petit oratoire où il y a une Vierge du Tréviſan.

Dans l'appartement d'été du roi, après avoir traversé la salle à manger & un grand cabinet, on entre dans un petit cabinet plein de jolis portraits en miniature, faits par *Ramelli* d'après les plus grands maîtres; ces tableaux sont distribués dans des glaces ajustées avec beaucoup d'ornemens dorés. Dans un renfoncement de ce même cabinet, il y a une Vierge peinte par *Carle Maratte*.

De-là on passe dans quatre pièces presqu'égales. On trouve ensuite huit pièces d'une même enfilade, qui ne sont autre chose qu'une galerie qu'on a divisée. Ces pièces sont ornées de beaucoup de tableaux; il y a dans la première un du fameux *Gerard-Douw* (1), qui coûta au roi de Sardaigne trente mille livres : il représente une femme hydropique assise, le médecin, qui est debout à côté d'elle, regarde les urines : la servante, en lui donnant une potion avec une cuillère, a les yeux fixés sur la fille de la malade, qui est à genoux aux pieds de sa mère, & lui baise la main en fondant en larmes : ce tableau est éclairé par un œil de bœuf placé au-dessus de la fenêtre de la chambre de la malade : il est bien

(1) Ce maître, né en 1613, étoit élève de Rembrandt; il a fait peu d'ouvrages, parce qu'il leur donnoit toujours un fini extraordinaire, & y mettoit par conséquent un temps considérable.

compoſé, plein d'expreſſion, parfaitement entendu de lumière : la perſpective y eſt bien obſervée : la chambre a beaucoup d'enfoncement ; le luſtre de bronze ſuſpendu au milieu & tous les autres acceſſoires du tableau en décident parfaitement les plans. Mais le trop grand fini de cet ouvrage y répand un peu de ſéchereſſe. Il eſt dans un cadre d'ébène noir fermé par deux battans, ſur leſquels Gerard-Douw a peint une aiguière & une ſerviette.

Il y a dans la même chambre un S. Jean du Guerchin, & une Vierge qui montre à lire à l'enfant Jéſus, de *Carle Maratte*.

Dans les quatre pièces ſuivantes, on voit de fort beaux tableaux de fleurs du *Vanuſen* ou Van-Huyſum. Quatre beaux payſages du *Breughel*. Un tableau de *Scalken* ou Schalken à la lumière, repréſentant une Magdelaine, dont l'effet eſt admirable. Une Madone avec l'enfant Jéſus de *Benvenuto Garofalo*; elle eſt traitée d'une manière brune. Une autre Madone du *Guerchin*, traitée dans le clair & dans le temps où il cherchoit à imiter le *Guide*; cette dernière manière a toujours été inférieure à ſa première.

Le portrait d'Eraſme, par *Holbein*, beau, mais un peu ſec. Des tableaux d'enfans vus à mi-corps, par *Sedoux*; les caractères ainſi que la couleur, en ſont gracieux. Un tableau du fameux chevalier *Vander-Werf*, dont les curieux achètent les ouvrages à tout prix; il repréſente deux perſonnes effrayées à l'aſpect d'un mort. Les caractères en ſont expreſſifs, mais il eſt trop fini, & les ombres en ſont trop dures.

La ſeptième pièce forme la bibliothéque particulière du roi; les quatre deſſus de porte de *Nogaret*, peintre Vénitien, ſont aſſez gracieux de couleur.

La huitième pièce contient pluſieurs tableaux de

batailles, par *Ochimbourg* ou Hugtemburg ; ils ſont peints d'une manière dure, & il y en a très-peu de paſſables.

Les parquets de ce palais ſont de très-belles marquetteries, il y règne partout autant de propreté que de magnificence.

On voit dans la galerie de la reine un tableau repréſentant Loth & ſes filles, par *Orazio Gentileſchi ;* la figure de Loth eſt très-incorrecte, mais il y a une des filles, vue de profil, qui eſt d'une grande beauté. Un David du *Guide*, ſemblable à celui que poſsède le roi de France. Il faudroit les comparer enſemble pour juger lequel eſt le plus beau.

Apollon & Marſyas du *Guide ;* l'Apollon eſt de griſaille, & n'eſt point fini. Un S. Sébaſtien du Cignani, tableau très-beau, tant par la pureté du deſſin, que par le bon accord qui y règne. Une noce du *Calabreſe.*

Deux grands tableaux de Paul *Véroneſe*, repréſentant Moyſe ſauvé des eaux, & la reine de Saba qui offre des préſens à Salomon ; des tons de brique dominent dans le Moyſe ; la fille du roi a des habillemens modernes, faute de coſtume dans laquelle ce peintre eſt perpétuellement tombé. A l'égard de la reine de Saba, on voit bien avec elle une profuſion de préſens ; mais le Salomon eſt placé ſi déſavantageuſement, qu'on a peine à diſtinguer celui à qui on les préſente.

L'enfant prodigue du *Guerchin*, d'un deſſin très-mâle, & d'une couleur vigoureuſe. Un muſicien de *Valentin*, d'un effet très-piquant.

S. André ſur la croix, beau tableau de l'*Eſpagnolet*, vigoureux de couleur, & dont l'effet eſt admirable : on y trouve cependant un peu de ſéchereſſe dans le deſſin.

Deux grands tableaux de *Jacob Baſſan ;* l'un repréſentant l'enlèvement des Sabines, & l'autre

une femme chaſſant à coups de verges l'amour qui s'eſt introduit dans la boutique d'un chaudronnier ; celui-ci eſt occupé à battre un chaudron. Il y a dans ce tableau un grand attirail de cuiſine ; le premier eſt celui des deux qu'on eſtime le plus.

Deux autres tableaux, dont les ſujets ſont Suſanne juſtifiée, & Moyſe qui fait ſortir les eaux du rocher, par *Sébaſtien Lerici* : on découvre dans l'un & dans l'autre de grandes beautés de détail.

On paſſe dans une grande chambre toute revêtue de panneaux d'ancien laque du Japon, compartis avec beaucoup de goût dans des cadres dorés. C'eſt ce qu'il a de plus beau & de plus rare dans ce genre.

On entre enſuite dans un petit cabinet en forme d'oratoire, lambriſſé de bois odoriférans, incruſté de nacre de perle gravée. Le deſſin général de la nacre eſt bien, mais les figures & les ramages ſont très-médiocrement gravés.

Le plafond de la chambre à coucher eſt de *Jean Miel*. On paſſe enſuite dans la ſalle à manger, qui eſt entre l'appartement du roi & celui de la reine. Il y a quelques plafonds du chevalier *Beaumont*, qui étoit premier peintre du roi ; mais ils ne méritent pas qu'on s'y arrête : ils reſſemblent à des éventails ; cependant ils ont quelque choſe de la manière de Boucher, mais ſans en avoir le mérite. Il y a des perſonnes qui eſtiment le plafond d'un nommé *Franceſco*, élève de *Solimène*, repréſentant les jeux Olympiques.

Le feu roi n'avoit pas voulu qu'on exposât publiquement dans ſon palais des tableaux trop libres : cependant pour ne pas priver les vrais connoiſſeurs des beautés qu'ils renferment, il les a fait mettre à part dans les appartemens d'en-bas, où l'on ne les fait voir qu'avec beaucoup de réſerve : ſi cet exemple eût été ſuivi en France par feu M. le duc d'Orléans, la Léda, l'Io, & & la Danaé du

Corrège exiſteroient encore & n'auroient pas été découpées.

Indépendamment des tableaux licencieux dont on vient de parler, on a mis auſſi dans ces appartemens du rez-de-chauſſée différens morceaux de maîtres Flamands & Italiens, qu'on n'a pas jugés d'une aſſez grande beauté pour les placer dans les appartemens d'en-haut. Mais avant que de donner une note de ceux que l'on pourroit tirer de la foule, il eſt bon de parler d'un plafond de *Daniel de Seneterre*, qui eſt celui de la première chambre, où il a poétiquement repréſenté les élémens. La terre eſt exprimée par un grouppe de Flore, de Bacchus & de Pomone; l'eau par une Vénus marine, accompagnée de Néréïdes, & portée ſur les ondes par des Tritons en préſence de Neptune. L'air eſt repréſenté par Eole qui enlève Orithie; & le feu par les forges de Vulcain: enfin comme le ſoleil anime tout l'univers, le peintre l'a placé au centre de la voûte; il tient une torche, à laquelle l'amour allume ſon flambeau. Il règne dans cet ouvrage une belle intelligence de clair-obſcur; les figures y plafonnent très-bien. Le raccourci de Neptune, qui eſt repréſenté debout, eſt beau; & la Néréïde, qui tient des perles & qui porte une main à ſa gorge, eſt charmante; on y trouve pluſieurs autres belles intentions: enfin tout ce morceau tient beaucoup du Corrège & Cortone, du côté de la couleur & des expreſſions.

On voit encore dans une des chambres ſuivantes, un plafond du même peintre, repréſentant Mars & Vénus.

Parmi les tableaux qui doivent le plus exciter la curioſité des connoiſſeurs, il y a un prêtre confeſſant une bonne femme, & un pénitent qui attend dans l'autre partie du confeſſionnal; on dit qu'il eſt de l'*Eſpagnolet*. Un tableau de fruits & un tableau

de fleurs, de *Mignon*. Deux foires du *Breughel*. Un petit tableau de *Rembrandt*, repréſentant un docteur qui lit. Sainte Françoiſe Romaine, du *Guerchin*; elle eſt dans une viſion, ayant à côté d'elle un ange en chaſuble; elle tient un livre où ſont écrits ces mots: *Tenuiſti manum dexteram meam & in voluntate tua deduxiſti me, & cum gloria ſuſcepiſti me.* Trois têtes grandes comme nature, peintes en miniature ſur velin, par *Giovanni Garſoni*, de Bologne. L'une repréſentant une Muſe, l'autre le portrait d'Emanuel Philibert, & la troiſième eſt celle de Charles-Emanuel I. Ces trois morceaux ſont ſinguliers, mais très-froids, quoiqu'auſſi bien traités que la miniature puiſſe l'être. Un petit *Kalf*, repréſentant un citron pelé; deux petits *Peterneef*, ou Pierre-Neefs; une femme avec un pot de fleurs & une cage, par *Gerard-Douw*. On a réuni les petits tableaux Flamands dans la galerie des batailles.

On fait peu de cas des tableaux licencieux, du côté de l'art; voici ceux qui ſont les moins mauvais; les trois grâces, grandes comme demi-nature, par *Pietro della Vecia*, élève du Titien; ce tableau a beaucoup ſouffert. Salmacis & Hermaphrodite de l'*Albane*, tableau dont les figures ſont grandes comme nature; c'eſt un des moins bons, & il paroît avoir été repeint. Jupiter & Io, petit tableau qu'on prétend être l'eſquiſſe de la grande Io du *Corrège*; il paroît plutôt que ce n'en eſt qu'une copie médiocre. A l'égard d'Adam & Eve, il paroît être une mauvaiſe copie du *Guide*. Il y a encore quelques autres tableaux de même eſpèce, mais qui ne méritent aucune attention. Dans les mêmes chambres, on voit deux petits bas-reliefs de marbre du *Donatello*, dont l'un repréſente le jugement de Salomon: la perſpective n'y eſt pas mal entendue, mais le deſſin en eſt très-incorrect & l'exécution médiocre.

Les archives du palais ſont belles & bien ordon-

nées ; la boiſerie, couleur de fernambouc & or, ainſi que celle de la bibliothéque, fait très bien ; on y conſerve 30 volumes *in-folio* de Pyrrus Ligorius, ſavant Napolitain, écrits de ſa main, ſur la géographie, les antiquités, les médailles. C'eſt-là qu'on voyoit la table iſiaque, mais elle eſt maintenant à l'univerſité.

Après avoir parlé du palais du roi & des choſes les plus remarquables qu'on y voit, reprenons la ſuite des objets les plus dignes d'attention, qui ſe rencontrent dans la partie ſeptentrionale de Turin.

Les jardins ſont au nord du palais, où ils occupent trois baſtions ; on prétend qu'ils furent plantés par *le Nôtre*, de même que les plus beaux jardins de France : quoiqu'il en ſoit, on y trouve beaucoup d'art ; on a ſu y ſauver toutes les irrégularités du terrain, & il y a ſurtout des eaux & de l'ombrage, ce qui eſt bien eſſentiel en été, auſſitôt qu'on a paſſé les Alpes, & qu'on a changé, pour ainſi dire, de climat. Ces jardins ſont bien entretenus, de même que tout ce qui appartient au roi.

Une branche de la *Dora* vient à *porta Palazzo* tomber dans un réſervoir, d'où elle va dans les jardins entretenir les jets-d'eau & les baſſins ; nous parlerons de cet aqueduc à la fin du chapitre X. Il y a auſſi une machine de la conſtruction de M. Mathei, habile méchanicien, qui étoit au ſervice du roi de Sardaigne.

LE CHATEAU qui eſt près du palais, eſt ordinairement l'habitation des princes de la maiſon royale (1). C'eſt un ancien édifice, bâti par Amé VII, premier duc de Savoie, en 1416, & flanqué de quatre tours à la manière de ce temps-là ;

(1) On l'a appelé ſucceſſivement palais de Madame, palais du duc de Chablais, & palais du duc de Savoie.

mais on y a ajouté une belle façade moderne, ornée de colonnes corinthiennes, dont l'entablement eſt terminé par une grande baluſtrade, avec des balcons, des ſtatues, des vaſes, d'un bon genre; cette façade eſt de Philippe Juvara, & fut conſtruite en 1720 pour Madame royale, mère du roi Victor Amédée; elle a quelque choſe qui tient du péryſtile du Louvre à Paris; cette façade eſt le plus beau morceau d'architecture qu'il y ait à Turin; mais elle eſt en général trop chargée d'ornemens. La façade oppoſée n'a rien de remarquable.

Un grand veſtibule, qui eſt au rez-de-chauſſée, ſert d'entrée à deux ſallons de marbre, décorés avec beaucoup de magnificence; de-là on paſſe dans la ſalle des Gardes-Suiſſes, qui eſt ornée de 61 buſtes antiques de marbre, dont quelques-uns ne ſont pas mauvais. L'eſcalier eſt un des plus beaux qu'il y ait au monde, il eſt à deux rampes, orné d'une bonne architecture; la voûte qui le porte eſt légère & bien tournée; & celle d'en-haut eſt garnie de roſettes agréablement variées; il eſt peut-être un peu ſerré eu égard à ſa proportion générale. L'appartement eſt petit en comparaiſon de l'eſcalier, & ceux qui ont dit du château de *Capo di-Monte* à Naples, que l'eſcalier avoit été oublié, pourroient dire ici qu'après avoir fait l'eſcalier, on a oublié l'appartement; mais ce ſeroit auſſi une exagération: il y a pluſieurs pièces habitables & d'un bon goût. On dit auſſi à Turin *égliſe ſans porte*, en parlant de S. Laurent, où l'on entre par une petite porte de côté.

LE THÉATRE de Turin, qui a été fait en 1740, eſt le plus conſidérable qu'il y ait en Italie, à l'exception du grand théâtre de Parme, qui depuis long-temps ne ſert point. Celui de Turin, au contraire, eſt le théâtre ordinaire des grands opéra de la cour, & il tient au palais du roi, d'où l'on

y arrive de plein pied par une longue galerie qui mérite d'être vue ; elle avoit été commencée sur un plan magnifique, mais elle n'a pas été finie sur le même dessin.

Ce théâtre est le plus étudié, le mieux composé, le plus complet qu'on voie en Italie ; c'est le plus richement & le plus noblement décoré qu'il y ait dans le genre moderne, & il a servi de modèle à celui de Naples, & à plusieurs autres qu'on a faits depuis ce temps-là ; mais celui de Naples l'emporte depuis qu'il a été décoré pour le mariage du roi.

L'architecture de ce théâtre est du comte Alfieri, dont l'intelligence & l'habileté se sont exercées plus d'une fois en matière de construction ; les portiques & une partie des beaux édifices de Turin sont de lui ; il a fait graver les plans du théâtre, mais ils ne sont point publics. M. Dumont, architecte, rue des Arcis à Paris, les a donnés en raccourci dans un recueil de théâtres qu'il a fait graver à Paris depuis peu ; M. Patte ayant été envoyé en Italie, en 1750, avec M. Giraud, machiniste du roi, à l'occasion d'un théâtre que le roi vouloit faire construire à Versailles, dessina dans le plus grand détail tous les beaux théâtres d'Italie, & on les trouve en abrégé dans son Essai sur l'architecture théâtrale, publié en 1782, *in*-8°. à Paris, chez Moutard.

Le théâtre de Turin avec ses dépendances, y compris le portique qui règne le long de la place au rez de chaussée, a 38 toises ou 228 pieds de longueur & 108 pieds de largeur dans œuvre (1).

(1) Pour présenter aux François un terme de comparaison qui leur soit connu, je rapporterai ici les dimensions de la salle de la comédie françoise, bâtie en 1782 par M. Peyre l'aîné & M. de Wailly, sur le terrain de l'hôtel de Condé ; elle est construite dans un carré long de 27 toises de lon-

La

La voûte en eſt bombée en anſe de panier, contre l'uſage ordinaire des théâtres qui ont toujours un plafond, ou voûte plate. La ſalle proprement dite a 57 pieds depuis le bord du théâtre juſqu'au devant de la loge qui eſt en face, 45 pieds dans ſa plus grande largeur, & 51 pieds & demi

---

gueur, ſur 18 toiſes & demie de largeur; elle eſt décorée d'arcades qui donnent dans des galeries tout autour du bâtiment. Aux deux extrémités de la façade principale, ſont deux grandes arcades de 26 pieds d'ouverture, qui ſervent à deſcendre de voiture à couvert dans les temps de pluie. L'extérieur de ce bâtiment, du côté de l'entrée, eſt décoré d'un périſtile en avant-corps de huit colonnes doriques. Du milieu de ce périſtile, on entre dans un veſtibule décoré en colonnes. Ce veſtibule a 26 pieds en carré; à droite & à gauche ſont deux grands eſcaliers, dont les marches ont 9 pieds & demie de longueur, & qui arrivent au plein pied des premières loges, au premier étage. Ces eſcaliers, ainſi que le foyer qui eſt au-deſſus du veſtibule, ſont décorés en colonnes iſolées, qui ſoutiennent les voûtes, & forment des périſtiles pour communiquer des paliers hauts des eſcaliers au foyer.

L'intérieur de la ſalle eſt un rond un peu allongé; elle a 60 pieds de largeur, à compter du fond des loges, & 64 de longueur juſqu'au rideau du théâtre. Au rez-de-chauſſée eſt un parterre contenant 500 perſonnes aſſiſes; il a 45 pieds de large & 30 de long. Ce parterre eſt entouré de petites loges louées à l'année. Au lieu d'amphithéâtre, on a pratiqué une galerie en avant des premières loges, qui fait tout le tour de la ſalle, & qui a deux rangs de banquettes. Les premières loges ont trois rangs; les ſecondes en ont deux; les troiſièmes forment un grand amphithéâtre de cinq rangs de banquettes, dans toute la partie du fond de la ſalle, & des deux côtés ſont de petites loges; le quatrième rang de loges eſt pratiqué dans douze grandes lunettes au-deſſus de la corniche; elles ſervent de décoration au plafond. Toutes les loges de ce quatrième rang ſont louées à l'année; la ſalle a 44 pieds de hauteur; l'avant-ſcène a 38 pieds d'ouverture ſur 32 pieds de hauteur; le théâtre a 72 pieds de largeur d'un mur à l'autre, ſur 50 de profondeur, depuis le bord du théâtre. Des deux côtés du théâtre & de la ſalle ſont diſpoſés des eſcaliers pour monter aux différens étages de loges; il y en a un troiſième qui ne monte qu'à l'amphithéâtre des troiſièmes, & un quatrième qui ne ſert que pour les comédiens; il y a enfin des foyers pour les acteurs, une ſalle d'aſſemblée, des magaſins, un logement pour le concierge, & beaucoup de loges pour les acteurs.

de hauteur depuis le ſol du parterre juſques ſous la calotte du comble. Elle eſt garnie de ſix rangs de loges, il y en a 26 à chaque étage ; ſans compter la loge du roi qui occupe 24 pieds au ſecond rang dans le fond, & celles des entre-colonnes du théâtre. Ces loges n'ont que ſix pieds de large d'axe en axe, elles paroiſſent un peu petites ; elles n'ont que ſix pieds & demi de hauteur, & ne peuvent avoir, comme les nôtres, deux étages de banquettes ; car cela ne s'accorderoit pas en Italie avec la converſation qui ſe tient dans les loges, & les viſites qu'on y reçoit ; tout le monde y eſt de niveau, chacun avec ſa chaiſe qu'il range & qu'il promène à volonté. L'appui des premières loges n'eſt qu'à cinq pieds de hauteur, ce qui donne la facilité de converſer même avec ceux qui ſont dans la ſalle. Toutes ces loges ſont tournées de côté, & un peu convergentes vers le théâtre ; ces loges étant étroites, profondes, & ſéparées par des cloiſons pleines, les perſonnes qui ſont au fond ne pourroient voir le ſpectacle ſi les loges étoient placées perpendiculairement ſur le mur latéral.

Malgré cette diſpoſition oblique, l'architecte a eu ſoin d'éviter tous les angles aigus, qui abſorbent & éteignent les ſons, & il a racheté tous les biais des pièces arrondies ou carrées qui retournent toujours à angles droits ou obtus, ce qui paroît fait très-adroitement pour que les voix retentiſſent mieux, & que le ſon ne ſoit pas concentré dans les angles.

Ces ſix rangs de loges toutes égales, préſentent, ſuivant M. Cochin, une uniformité froide, contraire aux règles du goût, qui exige des proportions variées dans les maſſes principales d'un édifice, & il les compare à des caſes pratiquées dans un mur ; cependant la décoration des loges adoucit cet inconvénient.

La loge du roi, qui eſt en face du théâtre, au ſecond, a quatre toiſes de largeur; elle eſt fermée dans le fond par des portes en glaces étamées, qui répètent le ſpectacle pour ceux qui jouent & qui tournent le dos au théâtre; ces mêmes portes peuvent s'ouvrir & rendre la loge beaucoup plus vaſte qu'elle n'eſt ordinairement, dans le cas où l'on veut y faire des parties plus nombreuſes. D'ailleurs, il y a encore des ſalles de jeu dans les environs du théâtre. Cette ſituation de la loge du roi eſt favorable pour le coup-d'œil, mais elle ne l'eſt guères pour bien entendre la muſique, du moins en Italie, où la préſence même du roi ne peut empêcher que l'on ne faſſe du bruit, ſurtout quand on a vu long-temps le même opéra, ou qu'il y a de trop longs récitatifs.

On a beaucoup plus de patience à Paris: on y entendoit dans le plus grand ſilence même les récitatifs de nos anciens opéra; cela ne prouve pas qu'ils fuſſent meilleurs que les récitatifs Italiens, mais on y étoit accoutumé. En général, les longs récitatifs des Italiens ne ſont pas même écoutés, ſi ce n'eſt les récitatifs obligés (*iſtrumentati*), ou ceux qui ont un degré particulier de perfection & d'intérêt. Rouſſeau en cite un exemple dans ſon Dictionnaire de muſique (1).

De grands poëles placés en dehors, & d'où l'on avoit fait partir des tuyaux de chaleur aux quatre coins de la ſalle, ſervoient à l'échauffer en hiver, mais on les a ſupprimés à cauſe des inconvéniens.

Le parterre eſt une eſpèce de fer à cheval, dont la plus grande largeur eſt 50 pieds entre les devantures des loges; il a 58 pieds de long juſqu'au bord du théâtre; il eſt garni de bancs dans

(1) Nous parlerons des opéra Italiens à l'article de Naples, avec plus d'étendue.

toute sa longueur; car en Italie personne ne veut être debout, & l'extrême longueur du spectacle, surtout en hiver, ne le permettroit pas. Cette forme de salle, quoiqu'irrégulière & peu agréable, vaut beaucoup mieux que le carré long, qu'on a long-temps exécuté à Paris, mais auquel on a renoncé dans les nouvelles salles, bâties depuis quelques années pour l'opéra & pour le théâtre françois. Dans un projet de théâtre que M. Cochin fit imprimer en 1766, on voit qu'il préféroit même le demi ovale coupé sur son grand axe; c'est-à-dire, dont le grand axe seroit parallèle au front du théâtre, comme nous le ferons voir en parlant du théâtre de Palladio à Vicence (1).

L'orquestre est placé, à Turin, sur une concavité ou voûte renversée, semblable à celle d'une timbale, qui augmente le retentissement & l'éclat, comme la caisse d'un tambour ou d'une viole contribue à en former le son; cela fait qu'on n'a pas besoin d'un orquestre aussi nombreux que le nôtre, & aussi difficile à conduire avec précision. *Voyez le Dictionnaire de musique* de Rousseau, au mot *orquestre*. Aux deux extrémités de la voûte sont deux tuyaux qui débouchent sur le devant de la scène: on attribue à cette précaution le grand effet de la plupart des orquestres d'Italie.

L'ouverture du *Proscennium*, ou avant-scène, est de 40 pieds; la profondeur du théâtre est de 105 pieds, sans compter une cour de 24 pieds qui est derrière, & sur laquelle on peut jeter un pont-levis (2) au besoin, pour étendre le théâtre

(1) Dans l'*Essai sur l'architecture théâtrale*, par M. Patte, on trouve un examen des principaux théâtres de l'Europe, & une analyse des écrits les plus importans qu'on ait faits sur cette matière.

(2) C'est ce que l'on fit entr'autres pour l'opéra composé en 1750, lors du mariage du roi. Le plan & les paroles étoient de M. Bartoli.

ou placer des feux d'artifice; il y a ſur le côté, une rampe douce par laquelle on peut faire monter des carroſſes & des chevaux juſques ſur le théâtre.

Cette grande profondeur du théâtre eſt un des avantages qu'ont les ſpectacles d'Italie; on verra dans la ſuite que celui de Parme a 124 pieds de profondeur; par ce moyen on repréſente avec autant de vérité que de grandeur les batailles ou les triomphes, les aſſemblées d'une nation ou d'un ſénat, les ſacrifices, les chaſſes, &c. on y peut développer l'action, ménager plus de vraiſemblance aux *à parte*, plus de dignité au ſpectacle, placer des chœurs ſans confuſion, deſſiner de grands balets & préſenter des ſpectacles de décoration plus grands, & par-là même plus magnifiques.

Les décorations théâtrales ſont très-belles, le roi ayant à ſon ſervice un habile décorateur nommé Galliari: la toile même eſt remarquable; comme les anciens conſacroient leurs théâtres à Vénus & à Bacchus, M. Bartoli a fait repréſenter l'arrivée de Bacchus auprès d'Ariane dans l'iſle de Naxe, & il en a publié la deſcription en 1756. Sur la toile d'un autre théâtre de Turin, il a fait peindre la naiſſance de Vénus; l'une & l'autre ſont de Bernardino Galliari.

Il y a preſque toutes les années un grand opéra ſur ce théâtre pendant le carnaval: une ſociété de quarante entrepreneurs en fait les avances & en retire le profit; le roi donne dix-huit mille livres, & fournit les carroſſes & les chevaux dont on a beſoin. L'établiſſement d'un opéra coûte environ cent mille livres; on voit preſque toujours à Turin les meilleurs acteurs de l'Italie, & ils gagnent juſqu'à dix mille francs pendant leur carnaval, cela paſſe de beaucoup le profit de nos meilleures chanteuſes de Paris; cependant les loges ne coûtent à Turin que 100 livres au plus, l'entrée n'eſt que

de 30 sols, & quand on veut s'abonner pour les deux mois que dure l'opéra, il ne revient qu'à 12 sols par représentation.

Il y a un autre théâtre à Turin, appelé le *théâtre de Carignan*, qui est sur une place voisine, un peu au midi de celle du château; il sert pour les opéra bouffons que l'on donne en été, pour la comédie italienne qui a lieu de temps en temps, au moyen des troupes qu'on fait venir surtout de Venise, & pour la comédie françoise qui va quelquefois de Lyon ou de quelqu'autre province de France y passer deux ou trois mois, & remplir l'intervalle qu'il y a entre le grand opéra & les bouffons.

S. LORENZO, S. Laurent, église de Théatins, tout proche du palais, est remarquable par une architecture singulière du P. *Guarini*; c'est une espèce de rotonde environnée de colonnes de marbre & surmontée d'une belle coupole. Le contour de cette église est incrusté de marbres de différentes couleurs, aussi-bien que les sept autels qu'on y voit; il y a des statues & des peintures, & bien des voyageurs la regardent comme la plus belle église de Turin. C'est du moins une des coupoles les plus hardies que l'on ait faites: celle qui en approche le plus est à Plaisance. Les piliers qui supportent la coupole de S. Augustin de Plaisance n'ont que 22 $\frac{1}{2}$ pieds de superficie, tandis que ceux de Ste. Géneviève de Paris en ont 133 $\frac{3}{4}$, ce qui fait voir que M. Soufflot n'avoit pas formé un projet sans exemple, comme M. Patte l'en accusoit (1).

(1) L'église de *S. Carlo al Corso*, à Rome, présente encore un exemple de même espèce. La coupole de Toussaint d'Angers a une voûte de 31 pieds & demi de large, portée sur des colonnes de 11 pouces de diamètre. Celle de Milan est encore plus hardie.

CHAPITRE VIII.

Partie orientale de Turin, qui comprend l'univerſité, la rue du Pô, &c.

ACADEMIA REALE, un peu à l'orient du château, école militaire, bâtie par le duc Charles-Emmanuel II vers le milieu du dernier ſiècle, pour l'éducation de la jeune nobleſſe qu'on y exerçoit au manège & à l'eſcrime. Le roi Victor Amédée, la dernière année de ſon règne, & le roi Charles-Emmanuel III, lui ont donné une nouvelle forme, enſorte qu'elle réunit actuellement les exercices d'un collège à ceux d'une école militaire. Il y a trois ſortes d'appartemens, & trois ſortes de perſonnes qu'on y reçoit avec la permiſſion du roi, ſoit qu'ils ſoient nationaux, ſoit qu'ils ſoient étrangers; 1°. des enfans de dix ans que l'on met en état de pouvoir ſuivre les exercices de l'univerſité, & qui donnent 48 livres par mois ſans être obligés de payer les maîtres de grammaires. 2°. De jeunes écoliers qui vont à l'univerſité, & qui veulent avoir tous les maîtres néceſſaires à une belle éducation; ils paient la penſion de 48 livres par mois, 12 livres pour les exercices du manège, & 3 livres 12 ſols pour chacun des autres maîtres, d'eſcrime, de fortification ou de danſe; ils ne ſortent jamais qu'en habit noir. 3°. Des perſonnes formées, de 20 à 25 ans, & qui veulent ſuivre encore les exercices de l'académie, ils occupent le premier étage; ils paient 90 livres par mois pour eux, 30 pour leur domeſtique, 12 livres pour le manège, & 7 livres pour le maître en fait d'armes, ou pour le maître de danſe, ou pour celui de fortification; ils ne ſont point aſſujettis à

l'uniforme de la maiſon, ni à ſortir en habit noir; & ils ſont ſervis d'une manière très-décente.

Le roi paie d'ailleurs les chevaux, les domeſtiques, & une partie des maîtres, ſans quoi la dépenſe ſeroit beaucoup plus conſidérable.

Le bâtiment de cette académie a une grande & belle cour carrée dont trois côtés ſont ornés de portiques à deux étages, ſoutenus par des colonnes; les écuries ſont belles & ſpacieuſes; le manége eſt un grand emplacement ſablé & couvert, dont la voûte a une portée immenſe: c'eſt le plus beau morceau qu'on puiſſe voir en ce genre: on y a fait des loges pour les ſpectateurs: c'eſt le roi Charles-Emmanuel III qui l'a fait bâtir ſur les deſſins du comte Alfieri, ſon premier architecte.

L'UNIVERSITÉ de Turin date de 1405: mais c'eſt le roi Victor qui vers l'an 1720 la rétablit, en faiſant venir des gens habiles de différens pays, tels que Paſini pour l'érudition, Lama pour l'éloquence, Regolotti pour la poëſie, Campiani pour la juriſprudence: il avoit auſſi invité Gravina, célèbre juriſconſulte & poëte: il fit conſtruire un très-beau bâtiment. Cette univerſité eſt combinée avec beaucoup d'intelligence & ſe maintient ſur le meilleur pied: le feu roi lui a donné de nouvelles conſtitutions; elle eſt ſous la direction d'une compagnie appelée *il magiſtrato della riforma degli Studj*, compoſée du grand chancelier & de quatre réformateurs ou inſpecteurs des études de tout l'Etat. Celui qui a le titre de recteur de l'univerſité, eſt un de ceux qui ont reçu le doctorat l'année précédente. Il y a 24 profeſſeurs, ſans compter pluſieurs ſubſtituts; quatre de ces profeſſeurs ſont pour la théologie, y compris l'hébreu; cinq pour le droit civil & canonique; cinq pour la médecine, y compris la botanique & l'anatomie; il y en a deux de chirurgie; trois de philoſophie; deux de mathématiques; deux d'éloquence; l'un

eſt pour l'éloquence latine, l'autre pour l'éloquence italienne. M. Bartoli, profeſſeur d'éloquence italienne, faiſoit ſon cours en quatre années, ſuivant le réglement de 1761. La première année, il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens & la mythologie ancienne, en faiſant voir les antiques propres à éclaircir la matière. La ſeconde, il expliquoit les auteurs Grecs & Italiens avec l'hiſtoire des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Dans la troiſième, c'étoit la critique & l'hiſtoire littéraire ancienne. Dans la quatrième l'hiſtoire d'Italie & les règles de la poéſie d'après les meilleurs auteurs.

Il y a auſſi trois colléges de docteurs en théologie, en droit & en médecine, qui aſſiſtent aux examens & aux thèſes, & qui opinent pour la collation des degrés. Les chirurgiens ont auſſi un collége, mais ils n'ont pas rang parmi les profeſſeurs de l'univerſité. Les études commencent le 3 de Novembre par une proceſſion & un diſcours public; elles finiſſent le 24 de Juin, & depuis ce temps-là juſqu'au 25 Août, l'on confère les degrés. Les penſionnaires du ſéminaire, ceux des deux colléges & de l'académie, vont également aux écoles de l'univerſité; mais il y a de petits colléges dans la ville pour les humanités.

Le bâtiment de l'univerſité eſt un bel édifice que l'on trouve dans la rue du Pô, avec cette inſcription en lettres d'or : *Regium Athenæum*. On entre par une grande cour carrée environnée de portiques à double étage, ſoutenus par de grandes colonnes. Cette cour dans laquelle ſont les claſſes, eſt remarquable par un grand nombre d'inſcriptions antiques, bas-reliefs, ſtatues, colonnes & autres monumens expoſés à la curioſité publique (1); on les peut examiner commodément, ils ne

(1) On en a donné la deſcription dans l'ouvrage qui a pour titre : *Marmora Taurinenſia, cum notis, illuſtrata ab Antonio*

ſont plus expoſés à être diſperſés & perdus, & ſont rangés avec méthode : un grand nombre de ces antiques a été tiré des ruines d'*Induſtria* dont nous parlerons dans le chapitre XVI ; quelques-uns ont été trouvés dans d'autres villes du Piémont, & à Turin même, lorſque l'on creuſa pour ſon agrandiſſement entre la porte de Suze & la porte du palais, au nord-oueſt de la ville.

Le marquis Maffei avoit déjà placé ſous ces portiques, avec l'agrément du roi Victor, une partie de ces monumens, comme il l'a fait enſuite à Vérone ; mais comme ils défiguroient un peu l'architecture, & que d'ailleurs il y en avoit dont un côté étoit caché dans le mur, quoiqu'il y eût des choſes à y obſerver, M. Bartoli les a fait ſcier, & placer de façon qu'on voit les deux côtés ; & il les a mis dans un ordre ſcientifique, en commençant par ce qui a rapport à la religion, puis aux empereurs, à la guerre, à la paix, à la géographie, aux jeux, aux arts, aux tribus, &c. Ces inſcriptions ne ſont placées ni trop bas, comme à Vérone, ni trop haut, comme au capitole, ou dans le veſtibule de la galerie de Florence, mais de la façon la plus commode pour la vue ; la plupart ſont des antiquités Romaines ; pluſieurs auſſi ſont des antiquités Grecques : il y en a même une Punique venue de Sardaigne.

Parmi les bas-reliefs, il y en a de fort rares, dont M. Bartoli a donné l'explication : celui qui repréſente Ammon, roi de Lybie, celui de Jaſon domptant les deux taureaux du roi *Æeta*, qui avoit ordonné à Jaſon de les atteler à la charrue & de

---

Rivantella & Johanne Paulo Ricolvi, 2 volumes *in-fol.* 1741, 1747 : le premier eſt mort en 1753, le ſecond en 1757. Il eſt parlé de quelques-unes dans le livre intitulé : *Auguſtæ Taurinorum chronica à Philib. Pingone*, réimprimé dans le *Teſaur* d'*Italia* de Burman, tome IX.

les faire labourer avant que d'obtenir la toiſon d'or (Apollodore, liv. I. Hyginus Fab. XXII). M. Bartoli obſerve qu'on l'avoit pris mal-à-propos pour un gladiateur & pour le Mitras des Perſes (*Marmora Taurinenſia*, tom. II, pag. 22). M. Bartoli a décrit auſſi en 1766, un buſte du conſul *Mannius Aquilius*, qui mourut dans la guerre de Sicile, & ſur lequel on apperçoit la bleſſure à la tête, qu'on a cru déſigner Scipion l'Africain; mais ce buſte eſt chez le cardinal Albani.

Le cabinet des antiques eſt au rez-de-chauſſée. Quoiqu'il ſoit dans l'univerſité, il eſt appelé *Muſeo del Re*, ou cabinet du roi. M. Joſ. *Bartoli*, Vénitien, antiquaire du roi, & profeſſeur dans l'univerſité, étoit directeur de ce cabinet, & l'avoit diſpoſé dans un ordre lumineux, méthodique & ſavant, qui devroit ſervir de modèle aux collections de cette eſpèce: car elles ſont d'autant plus curieuſes & plus inſtructives, qu'elles ſont mieux rangées & plus faciles à étudier. Ces antiques ont été tirés de l'Italie, de la Grèce, de l'Egypte, de la Nubie, de l'Arabie, &c. A la tête de tous, on voit les quatre élémens, les ſept planètes, les douze ſignes du zodiaque, & la terre figurée par Cybèle; il y a ſurtout une belle figure de celle-ci, avec une belle inſcription ſur ſa robe. Atys aimé de Cybèle, figure rare, qui a derrière ſes épaules un buſte de femme, avec un maſque ſur la tête; pluſieurs autres maſques ſemblables; des lions qui tirent le char de Cybèle.

Jupiter, fils de Saturne & de Cybèle, avec ſes différentes transformations en taureau & en aigle. Une grande aigle de légion romaine en bronze; la foudre de Jupiter en grand bronze, pièce très-rare; la chèvre qui allaita Jupiter, belle figure.

Junon, femme de Jupiter, & Minerve ſa fille: il y a différentes figures de chacune, parmi leſquelles deux ou trois fort rares, les unes en argent,

les autres en albâtre oriental. On a placé enſuite les chouettes qui ſont conſacrées à Minerve, les têtes de Méduſe qui appartiennent à ſon égide.

Pluſieurs Mercures, & les animaux conſacrés à ce Dieu, comme les coqs, les tortues.

Neptune, frère de Jupiter; parmi les figures de ce Dieu, il y a une très-belle tête ornée de Dauphins. Avec Neptune vont les Naïades, les Néréides, les Tritons, les Poiſſons, & tout ce qui a rapport à l'eau, comme les hameçons, les tuyaux d'acqueducs, les chevaux dont Neptune procura la naiſſance.

Vénus ſur un cheval marin; une Vénus qui ſe coupe les ongles; pluſieurs meubles relatifs à cette déeſſe; une *Vénus Victrix*, morceau très-ſingulier par les ornemens d'or qu'elle a au col, aux bras & aux mains, & deux harpocrates qu'elle a devant elle. Vulcain, mari de Vénus, avec les marteaux, tenailles, & autres uſtenſiles antiques relatifs à ce Dieu. L'Amour, comme fils de Vénus; les animaux & autres ſymboles de l'Amour.

Après lui on a placé Mars, comme ayant été aimé de Vénus; tout ce qui tient à l'art de la guerre, boucliers, armes, &c. tout ce qui ſervoit dans les jeux de gymnaſtique, dont l'objet étoit de ſe préparer à la guerre.

Les figures de la Victoire ſe placent naturellement à la ſuite de Mars; elles conduiſent à celles d'Apollon qui chante la victoire & qui tire de l'arc: il y en a une où il eſt repréſenté avec ſon carquois; elle eſt ſemblable à celle qui eſt à Rome dans la maiſon de Médicis. Le corbeau, le loup & autres animaux qui ſont conſacrés à ce Dieu. Les Muſes & tous leurs attributs. Eſculape, fils d'Apollon. Igia, déeſſe de la ſanté, le ſerpent qui en eſt le ſymbole. Phaéton, autre fils d'Apollon, & ſa chûte. Diane, ſœur d'Apollon, conſidérée comme chaſſereſſe; les chiens, les cerfs, & tout ce qui tient à cette déeſſe.

On trouve dans un ordre à-peu-près ſemblable tous les Dieux & les demi-Dieux. Parmi ceux qui vont à la ſuite de Bacchus, il y a des pièces très-remarquables; un vieux faune, quelques bacchantes; un vaſe où eſt repréſenté le triomphe de Bacchus; pluſieurs coupes d'argent où ſont repréſentées de fêtes de Bacchus; d'autres avec des attributs de ce Dieu. Hercule vient à la ſuite avec toutes les choſes relatives à ſes travaux guerriers; on y trouve entr'autres la délivrance d'Héſione, fille de Laomédon, roi de Troye; cela fait une tranſition pour les antiquités Troyennes, après leſquelles on trouve les antiquités Romaines.

On remarque ſurtout une belle tête d'Octavie en argent; une de Trajan en bronze; pluſieurs buſtes d'Adrien, d'Antinoüs, &c. Après cela viennent les inſtrumens des ſacrifices, vaſes, coupes, couteaux, figures de victimes, de prêtres & d'autels, & ſurtout le beau trépied dont nous parlerons à l'occaſion d'Induſtria. Une patère étruſque du plus beau vernis, une lampe ſépulcrale qui repréſente une tête d'éléphant; un génie; un buſte d'enfant; une tête de Cyclope; un pied de cheval en bronze d'une grande beauté, &c. une collection de meſures antiques, parmi leſquelles ſe trouve un pied plié en deux comme les nôtres, & qui a 11 pouces 9 lignes de France. M. Bartoli a publié & expliqué pluſieurs de ces antiques, ainſi que pluſieurs médailles, à la tête de ſa tragédie d'Eponine, de ſon poëme ſur les miracles, & dans ſon ouvrage ſur la coupe d'Agate, qui eſt à Naples.

Le médailler, qui ſe voit dans le même cabinet, eſt un des plus beaux qu'il y ait en Italie: on y trouve une quantité prodigieuſe de médailles de toutes les nations, orientales & occidentales, Perſes, Celtiques, Eſpagnoles, Grecques, Romaines, Arabes, de toutes les grandeurs, en or, en

argent & en bronze ; il y a une ſuite précieuſe de rois Parthes & de rois de Syrie ; parmi celles-ci il y en a beaucoup qui n'ont point été publiées. Beaucoup de médailles rares des Colonies ; pluſieurs médaillons ; parmi leſquels il y en a un de Néron, avec les jeux du cirque & la palme de la victoire. On y compte juſqu'à trente mille médailles ; mais il s'en faut bien qu'elles ſoient toutes différentes entr'elles, & toutes de quelque valeur : dans tous les cabinets on trouve des médailles qui ſont répétées, & qui ne valent que le poids du cuivre : d'ailleurs, il faut avoir des doubles pour faire des échanges ; ainſi ce n'eſt pas par le nombre de médailles qu'il faut juger du prix d'un cabinet. Le cabinet du roi, qui eſt ſous la garde de M. l'abbé Barthélemi, à Paris, n'avoit guères que 25 mille médailles avant la réunion de celui de M. Pellerin ; & dès-lors il n'y avoit point de cabinet au monde qui égalât celui ci, à cauſe de la rareté des médailles & de leur belle conſervation ; on ne trouveroit pas ailleurs une ſuite pareille de médailles impériales en or, de médailles de villes & de rois Grecs. O y voit auſſi les médaillons en bronze des empereurs Romains ; 34 médaillons en or ; des médailles uniques, telles que *Peſcennius Niger*, *Uranius Antoninus*. C'eſt un cabinet unique, ſurtout depuis la réunion de celui de M. Pellerin. On doit dire la même choſe de celui d'hiſtoire naturelle qui eſt au jardin royal des plantes à Paris. On cite également à Paris la belle collection des pierres gravées de M. le duc d'Orléans ; elle va juſqu'à 2500 ; M. l'abbé de la Chau & M. l'abbé le Blond ont commencé à les faire graver ; le premier volume a paru en 1780 : il n'y a dans le monde aucune collection auſſi nombreuſe & auſſi intéreſſante en pierres gravées. On peut voir dans le Traité des pierres gravées de Mariette, ce qu'il diſoit de celle de Crozat, & elle ſe trouve

réunie à celle que M. le régent avoit déjà formée.

Au reſte, le cabinet du roi de Sardaigne augmente tous les jours; depuis 1764, on y a joint trois ſalles & une multitude conſidérable d'objets nouveaux; beaucoup de moſaïques anciennes, une entr'autres tirée de Sardaigne dont les figures ſont des plus grandes que l'on connoiſſe. Il y a une ſalle remplie d'antiquités Egyptiennes qui eſt toute nouvelle: la protection du roi & les ſoins de M. l'abbé Mazzucchi, & de M. le chevalier Tarin, l'augmentent de jour à autre. M. Bernoulli écrivoit en 1776: « ceux qui voyageront après » nous auront la ſatisfaction de trouver que nous » ne leur avons annoncé qu'une petite partie de » ce qu'ils y verront. »

On monte au premier étage par deux grands eſcaliers qui ſont au fond de la cour, & l'on y voit la bibliothéque, la ſalle de phyſique & le théâtre d'anatomie.

La bibliothéque de l'univerſité eſt compoſée de plus de 50 mille volumes; elle renferme pluſieurs manuſcrits précieux du ſixième & du dixième ſiècle: il y en a un ample catalogue imprimé en 1749, en 2 vol. *in-folio*. On y voit une bible polyglotte imprimée ſur velin: il n'en exiſte que quatre exemplaires ſur velin; celui-ci a été donné par le roi d'Eſpagne. Le grand ouvrage de Séba ſur l'hiſtoire naturelle, enluminé par lui-même; il n'y en a jamais eu que quatre exemplaires. De belles éditions de Pline, du Dante; des livres de prières remarquables par les peintures; des recueils d'eſtampes; quinze grands volumes de plantes, peintes d'après nature, &c. Cette bibliothéque eſt ouverte tous les jours, matin & ſoir, & fréquentée par beaucoup de perſonnes.

Il y a dans la ville pluſieurs autres bibliothéques remarquables; la plupart des maiſons de religieux ſont diſtinguées à cet égard, & il y en a

beaucoup chez des particuliers. Celle du séminaire a été laissée en 1751 par M. Giordano, pour être rendue publique, ce qui a été exécuté. Le marquis de Caraglio, un des plus riches seigneurs de la cour, se proposoit en 1766 d'en ouvrir une au public, dans un palais qu'il avoit fait bâtir depuis peu sur la place S. Charles, & où depuis sa mort l'on a placé le cabinet d'histoire naturelle; mais il a légué à la bibliothéque publique tous ceux de ses livres qui ne s'y trouvoient pas.

LA TABLE ISIAQUE, qui étoit placée dans la galerie des archives, mais qui a été transportée à l'université, est un des monumens Egyptiens les plus célèbres qu'il y ait en Italie; c'est une table de cuivre rouge, ou couleur de café, sur laquelle il y a des figures hiéroglyphiques gravées & incrustées.

Cette table a trois pieds dix pouces trois lignes de longueur, & deux pieds trois pouces neuf lignes de largeur; les figures y sont gravées à la profondeur d'environ une ligne; le plus grand nombre de leurs contours est marqué par des filets d'argent incrusté; les bases sur lesquelles les figures sont assises étoient d'argent, mais elles ont été arrachées; les parties incrustées ne laissent appercevoir aucune apparence de liaison, & ce genre de travail ne peut être mieux exécuté.

Elle est appelée *Table Isiaque*, parce que la figure dominante dans cette table est une Isis assise, ayant sur la tête la dépouille du Faucon pêcheur, & deux cornes de taureau qui désignoient la fécondité, ou le signe équinoxial du printemps, qui étoit autrefois le taureau.

Le premier qui ait dessiné & gravé la table Isiaque est *Æneas Vicus*, de Parme, il en publia la gravure à Venise en 1559, & il y en eut une seconde édition à Venise en 1600. Cette gravure a été l'original de toutes celles qui ont paru depuis;

& M. le comte de Caylus l'a fait graver dans le ſeptième volume de ſes antiquités. La table Iſiaque appartenoit autrefois au cardinal Bembo, à qui Paul III l'avoit donnée, ſuivant quelques auteurs; d'autres diſent qu'elle avoit été achetée après le ſac de Rome, chez un ſerrurier, qui la vendit au cardinal Bembo, ce qui l'a fait appeler *Table Bembine*. Après ſa mort, arrivée en 1547, ſon fils la vendit au duc de Mantoue, & dans le temps que cette dernière ville fut ſaccagée par les Impériaux en 1630, elle ſe perdit, & il fut impoſſible de la retrouver; enfin elle a reparu dans les archives de Turin, ſans qu'on ſache comment elle y eſt venue (1).

La diverſité extrême des explications qu'on a données des hiéroglyphes qui ſont ſur la table Iſiaque, font voir combien on eſt éloigné d'y rien comprendre; Herwart croit qu'on vouloit y exprimer les propriétés de la bouſſole; Pignorius y trouve des préceptes de philoſophie & de politique; Kircher des myſtères de religion. Ils conviennent tous que les mêmes caractères avoient quelquefois différentes ſignifications, ſuivant les temps & les lieux, ce qui rend la choſe encore plus

(1) Pour avoir ſur ce précieux reſte d'antiquité Egyptienne, & ſur les hyéroglyphes en général des détails circonſtanciés, voyez *Laurentii Pignorii, Menſa Iſiaca, Amſt.* 1670. Monfaucon, antiquité expliquée, (la figure qu'il en donne n'eſt pas exacte.) Kircher, *de Obeliſco Pamphilio, Romæ*, 1650. Kircher, *Œdipus Ægyptiacus.* (On reproche au P. Kircher de donner dans des conjectures deſtituées de vraiſemblance.) *Miſcellanea Berolinenſia*, T. IV, pag. 139, & T. VII, pag. 373. Jean-Georges Herwart de Hohembourg, *Theſaurus hieroglyphicorum.* Herwart, *Admiranda Ethnicæ Theologiæ myſteria, Monachii* 1626, *in-4to.* Marsham (*Canon Chronicus, Londres* 1698, *in-8vo.*) Celui-ci a donné beaucoup d'érudition ſur cette matière. Brucker, *Hiſt. philoſ.* liv. II, Chap. VII. *Olaus Rudbius Atlantidis*, par. II. Cap. II. *Giov. Pierio Valeriano*, dans ſes hiéroglyphes; enfin le comte de Caylus, recueil d'antiquités, tom. VII, 1767, in-4to.

inextricable. Rudbeck y trouvoit un calendrier. Jablonski, ſi ſavant dans les antiquités Egyptiennes, & qui a donné une explication nouvelle & ingénieuſe de ce monument, le regarde auſſi comme un calendrier, des fêtes égyptiennes ajuſté à l'année romaine. M. Court de Gébelin ſe propoſoit d'en donner auſſi une explication tirée du calendrier; ſelon lui les quatre ſaiſons, chacune ſur une ligne, ſont exprimées par les ſignes & les décans, & il a fait graver la table Iſiaque pour le dixième volume de ſon *monde primitif*. Quelques auteurs penſent que les Egyptiens, établis à Rome vers le temps de Caracalla ou des Antonins, l'exécutèrent, pour exprimer & conſerver l'ordre établi dans l'ancienne religion de leurs pères. M. le comte de Caylus eſt perſuadé que cette table avoit été fabriquée en Egypte, & qu'elle fut portée en Italie vers la fin de la république, lorſque les Romains commencèrent à admettre cet ancien culte (1). Il croit y reconnoître des prêtres d'Iſis, le bœuf Apis, l'Hippopotame des bords du Nil, le Bacchus Egyptien, le culte du bélier qui étoit quelquefois le ſymbole de Jupiter; le Lion qu'on honoroit, parce que le Nil débordoit quand le ſoleil étoit dans le ſigne du Lion; la Pintade ou poule de Numidie, qui étoit une image de la puiſſance divine; les ſceptres recourbés qui repréſentoient des ſocs de charrue (2); l'Agroſtis, plante que les Egyptiens portoient dans leurs mains quand ils alloient au temple, en mémoire de l'utilité qu'ils en avoient retirée pour l'agriculture; enfin beaucoup de choſes relatives au culte que l'on rendoit par reconnoiſſance aux eaux du Nil, culte exprimé allégoriquement, ainſi que l'étoient en Egypte toutes les choſes de religion. Il nous reſte bien quelques indi-

(1) Recueil d'antiquités, 1767, tom. VII, pag. 37.
(2) Voyez Plutarque de *Iſide & Oſiride*.

cations d'une partie de ces ſymboles; on ſait, par exemple, que les Egyptiens figuroient la vigilance par un lion dormant les yeux ouverts; ils repréſentoient l'éternité ſous la figure d'un ſerpent qui forme un cercle en ſe mordant la queue; & pour déſigner l'ingratitude, ils peignoient une vipère à qui ſes petits déchiroient les entrailles : nous en rapporterons quelques autres en parlant des obéliſques de Rome; mais qui eſt-ce qui peut lier ces ſymboles reconnoiſſables, avec tant d'autres qui peuvent ſignifier tout ce qu'on veut? Il eſt fâcheux pour les hommes de voir que des connoiſſances, qui, gravées ſur des obéliſques, ſembloient devoir durer autant que le granite, ſoient tombées dans un oubli ſi profond. Que faut-il eſpérer de nos langues, de nos livres, de nos ſciences, à qui nous ne pouvons procurer un fondement auſſi ſolide que celui du granite & du porphyre? *Debemus morti nos noſtraque.*

Après avoir parlé fort au long de la bibliothéque & du cabinet de l'univerſité, il nous ſuffira d'indiquer les autres établiſſemens qui en dépendent.

Le théâtre anatomique de l'univerſité eſt très-beau.

Le cabinet de phyſique n'eſt pas encore bien étendu; on y remarque principalement un modèle de moulin mû par la réaction de l'eau.

L'obſervatoire de l'univerſité où le P. Beccaria avoit fait faire de très-bons inſtrumens, eſt au haut d'une maiſon près du château. Il eſt dirigé par M. *Canonica*, & il y a auſſi un artiſte nommé *Sanatta*, qui a fait un beau quart de cercle pour l'académie des géographes à Turin.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle, ſous la direction de M. *Allioni*, eſt dans l'hôtel de Caraglio, ſur la place S. Charles : il s'augmente de jour en jour; il ſeroit devenu bien riche ſi Donati n'étoit

pas mort dans le temps qu'il alloit voyager dans l'Egypte & dans l'Afie par ordre du roi, pour les progrès de l'hiſtoire naturelle; mais on y trouve déja beaucoup de curioſités de l'Egypte que Donati avoit raſſemblées avant ſa mort.

REGIO SPEDALE DELLA CARITA, hôpital ſitué près la porte du Pô, à l'orient de la ville: on y a bâti une belle chapelle en rotonde portée par huit grandes colonnes cannelées de marbre verd de Suze. Les pauvres mendians ſont nourris & entretenus dans cette maiſon; on les occupe au travail de la laine; ils vont aux proceſſions & aux enterremens avec l'habit de la maiſon, lorſqu'on les demande; on y fait tous les dimanches une grande diſtribution de pain à de pauvres familles d'ouvriers & autres indigens; les filles qui en ſortent ſont auſſi dotées d'une manière honnête. Cet uſage de marier de pauvres filles eſt très-répandu en Italie, & ſurtout à Rome, parce que le célibat a toujours paru, en Italie, un état plus pénible que chez nous; auſſi l'uſage des dotations ne s'eſt guère répandu en France; cependant on ſait qu'en 1751, le roi déſira qu'au lieu des grandes réjouiſſances que la ville vouloit faire à la naiſſance d'un dauphin, elle convertît la dépenſe en 500 mariages de pauvres filles, & cela eut lieu effectivement. Cet exemple a été ſuivi dans pluſieurs autres circonſtances.

L'hôpital de Turin comprend encore une fondation particulière appelée *Opera Bogetta*, parce qu'elle fut faite par un banquier de Turin, nommé *Bogetto*; c'eſt un hôpital pour les incurables; l'un & l'autre ſont adminiſtrés par une compagnie que forment le grand chancelier, l'archevêque, deux ſeigneurs de la cour, deux ſénateurs, deux membres de la *camera* ou chambre des finances, deux ſyndics, deux conſeillers de ville, & dix-huit gentilshommes de la ville.

Il y a encore à Turin un conservatoire, ou asile pour les jeunes filles, appelé *il Soccorso*, dont nous parlerons ci-après, & d'autres conservatoires appelés l'*Annunziata*, *la Providenza*, *le Perrachine*; celui-ci est pour de pauvres filles qui veulent travailler & que l'on marie ensuite; les *Pazzarelli*, ou hôpital des foux, appelé aussi l'hôpital du S. Suaire; les *Forzati*, maison de force; l'hôpital des pélerins, & celui de l'ordre de S. Maurice; l'*Albergo di virtu*, où l'on reçoit les orphelins, & l'hôpital de S. Jean-Baptiste pour les malades & les enfans-trouvés.

CHAPITRE IX.

Partie méridionale de Turin.

LORSQU'ON est arrivé au bout de la rue du Pô, & que l'on passe par la place semi-circulaire, qui est près de la porte du Pô, pour aller à la partie méridionale de la ville, on trouve les écuries de la cavalière, les magasins de la ville, & l'on arrive à la place Carline, où est le marché du vin, du foin, du charbon.

COLLEGIO REALE *delle Provincie*, collége des provinces, où l'on élève aux dépens du roi, cent écoliers, tirés des différentes provinces de ses états. Il fut fondé en 1729 par le roi Victor; le feu roi Charles-Emmanuel III perfectionna cet établissement, & fit construire le bâtiment, qui est très-beau. La réputation de ce collége y attire grand nombre de pensionnaires, outre ceux de la fondation; on y fait souvent des exercices publics sur les belles-lettres, la théologie, la médecine, le droit, & il en est déjà sorti un grand nombre de bons sujets en différens genres.

L'égliſe de Sainte-Croix, occupée par des chanoines de S. Jean-de-Latran, eſt une belle rotonde portée par de grandes colonnes cannelées, de marbre fin. Il y a auſſi trois autels de marbre qui ſont extrêmement ornés.

SANTISSIMO CROCEFISSO, égliſe de religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin, d'une aſſez belle architecture moderne, ornée de ſtatues de marbre, avec un bel autel de marbre fin. Cette eſpèce de richeſſe eſt fort ordinaire à Turin; mais on n'y rencontre point le grand goût d'architecture & de magnificence que nous ferons obſerver, quand il s'agira de Rome.

L'inconvénient ou plutôt l'abus de l'aſile que les coupables trouvent dans les égliſes, n'eſt point encore réformé à Turin; les portes & les perrons des égliſes y ſont infectés de gens qui viennent y chercher l'impunité : ce privilége eſt ancien, il eſt fondé ſur un juſte reſpect pour la religion; mais il en eſt un abus bien étrange. Nous en parlerons ſurtout à l'occaſion de Rome : on peut voir ſur cette matière le livre d'Aſſemani (1). Ce ſavant Maronite, qui étoit profeſſeur de ſyriaque à Rome, a mis dans ſon ouvrage une érudition immenſe, & il a épuiſé la matière.

IL SOCCORSO, maiſon de charité ou conſervatoire, dans lequel on élève de pauvres filles de la ville, depuis 14 juſqu'à 18 ans; on les inſtruit, & on les place enſuite pour gagner leur vie; on les marie avec une petite dot. Ces ſortes de conſervatoires ſont très-fréquens dans toute l'Italie; ceux de Naples & de Veniſe ſont célèbres par la muſique qu'on y entend; d'autres par le grand nombre d'ouvrages qui en ſortent, en laine & en

(1) *Commentarius Theologico-Canonico-Criticus, de Eccleſiis, earum reverentia & aſylo, atque concordia Sacerdotii & Imperii, auctore Joſepho Aloyſio Aſſemani. Romæ*, 1766, *in-folio.*

ſoie; l'hôpital-général de Paris ou la ſalpétrière, en renferme un ſemblable où l'on fait quantité de belles broderies.

Après avoir vu la maiſon du ſecours, vers la place de Carignan.

S. PHILIPPE DE NÉRI, eſt une des plus belles égliſes de Turin, deſſervie par les pères de l'Oratoire de S. Philippe, qu'on appelle en Italie *Philippini*. Elle a été bâtie, il y a quelques années, ſur les deſſins du cavalier Juvara; elle eſt ornée de beaucoup de colonnes en marbre & de pluſieurs tableaux de Carle Maratte, de Solimène & de Conca; on remarque ſurtout dans un des côtés de la croiſée un très-grand tableau de Solimène, qui repréſente S. Philippe de Néri, en extaſe devant la ſainte Vierge, & environné de pluſieurs anges. Ce tableau eſt bien compoſé; c'eſt dommage qu'il ſoit un peu gris de couleur, & que la lumière en ſoit éparſe, comme cela arrive ſouvent dans les tableaux de ce maître. Le maître-autel eſt grand & magnifique, les colonnes ſont ornées de guirlandes en bronze doré, & le ſanctuaire pavé de marbres de différentes couleurs: la ſacriſtie eſt très-riche & renferme une belle argenterie.

On avoit bâti cette égliſe vers le commencement du ſiècle, ſous la direction du P. Guarini, théatin, qui étoit fort eſtimé dans l'architecture; il avoit voulu ſe diſtinguer par une vaſte coupole dont ſon édifice étoit couronné; l'exemple de Michel-Ange eſt dangereux, & la ſuperbe coupole de S. Pierre de Rome a fait tourner la tête à bien des architectes; celle de Guarini tomba le 30 Septembre 1715, & cauſa la chûte de l'égliſe; on l'a rebâtie depuis ce temps-là, mais d'une manière moins hardie.

M. Cochin, en parlant de Juvara & de Guarini, les deux plus célèbres architectes de Turin, con-

vient qu'ils avoient du génie ; « mais, dit-il, » le trop de génie égare, ſurtout lorſqu'on veut » ſortir de tous les chemins battus ; pour s'y être » trop livrés, ils ont fait des ouvrages qui plaiſent à la première vue par leur richeſſe & la » propreté avec laquelle ils ſont exécutés ; mais » la raiſon n'y trouve pas toujours ſon compte ; » c'eſt ce qu'on remarque particulièrement dans » les ouvrages du P. Guarini, qui ſemble ne l'avoir » jamais connue ».

Qu'il me ſoit permis cependant d'obſerver que cette maxime ne doit pas être généraliſée à l'excès ; les architectes ſévères qui veulent ramener tout aux lignes droites & aux formes carrées des anciens, n'ont-ils point un peu trop reſtraint la carrière du génie ? Le goût ne doit-il pas varier ſes formes auſſi-bien que la nature, pour eſſayer tous les genres de beautés, qui peuvent plaire dans l'imitation ? Ne perdons pas tout-à-fait de vue la ſimplicité de nos premiers maîtres, pour ne pas devenir extravagans & biſarres, mais ne faiſons pas continuellement ce qu'ils ont fait, & de la manière dont ils l'ont fait. Eux-mêmes nous le défendent ; *ô imitatores ſervum pecus*, diſoit l'un d'eux, comme s'il ſe fût moqué d'avance de nos édifices grecs à Paris, & de nos poëmes calqués tous ſur les leurs. Il eſt vrai, comme le dit Quintilien, que *reperto quod eſt optimum, qui quærit aliud pejus appetit*, L. I. c. 15 ; mais quand ſe flattera-t-on d'avoir trouvé l'*optimum* en matière de goût ? Peut-on même croire qu'il exiſte un pareil terme ? Ne ſeroit-ce pas rétrécir le génie & appauvrir le goût ?

COLLEGIO *Reale de' nobili Convittori*, collége occupé ci-devant par les jéſuites ; il avoit été fondé en 1680 ; il eſt près de S. Philippe de Néri, & de la place de Carignan : c'eſt un des plus beaux édifices de la ville, bâti ſur les deſſins du P. Guarini ;

il n'y a pas d'écoles publiques dans cette maiſon, ſi ce n'eſt pour les humanités; l'on a jugé que celles de l'univerſité étoient ſuffiſantes pour les hautes claſſes; mais il y a un grand nombre de penſionnaires que l'on conduit chaque jour aux écoles publiques, & que l'on inſtruit auſſi dans le particulier; on leur donne des maîtres en tout genre, on leur fait ſoutenir des thèſes, réciter des diſcours, repréſenter des tragédies pendant le carnaval, on leur donne enfin à tous égards la meilleure éducation.

LE PALAIS DU PRINCE DE CARIGNAN eſt un grand édifice dont la façade, quoique de briques, a un aſpect agréable & majeſtueux; les architectes en font peu de cas, parce qu'il a quelque choſe de biſarre; le P. Guarini y donna l'eſſor à ſon imagination par des contours & des formes d'une eſpèce ſingulière. Le milieu eſt une ſorte d'avant-corps arrondi & convexe, terminé par deux retours concaves, qui ſe joignent à deux pavillons rectilignes, formant les deux extrémités de la façade; le deſſus de la porte eſt occupé par une tribune immenſe qui a quelque choſe de noble. Cette architecture chantournée, qui eſt un peu dans le goût du Borromini, ſe trouve dans pluſieurs endroits de l'Italie, & y fait quelquefois aſſez bien.

Vis-à-vis de ce palais eſt le théâtre de Carignan, bâti en 1752; il eſt orné d'un très-beau portique, & l'intérieur en eſt commode & bien décoré. Nous en avons déjà parlé ci-deſſus.

La maiſon de Carignan, dont nous venons de voir la place & le palais, deſcend de Thomas-François de Savoie, grand-maître de France & général des armées de Louis XIII, qui étoit fils de Charles-Emmanuel I: il mourut en 1656. Ce fut le grand-père du prince Eugène, ſi célèbre par ſes ſuccès & ſes talens militaires, né en 1663.

La comteſſe de Soiſſons ſa mère, qui étoit nièce du cardinal Mazarin, ayant été exilée, le frère du prince Eugène privé d'une penſion de dix mille écus pour s'être marié ſans l'agrément du roi, & Eugène n'ayant pu obtenir du ſervice en France, ni un bénéfice qu'il ſollicitoit, il ſe retira à Vienne, dans le temps où les Turcs attaquoient les Etats de la maiſon d'Autriche, & faiſoient le ſiége de Vienne, en 1683. Ce fut-là le commencement des ſuccès qui l'ont accompagné toute ſa vie. Il eſt mort le 28 Avril 1736. Il fut le meilleur & le plus heureux des généraux que la maiſon d'Autriche ait jamais employés; & c'eſt un des héros qui a fait le plus d'honneur à la maiſon de Savoie. Les traités de Raſtadt en 1714, & de Paſſarowitz en 1718, le firent connoître auſſi pour un des plus habiles négociateurs. Il avoit le talent rare de Fabius pour temporiſer, & celui de maîtriſer ſa valeur. C'eſt ce qui a donné occaſion à l'un des plus beaux ſonnets que l'on connoiſſe en Italie, pour la dignité & la pureté de l'élocution. La manière dont le poëte revient de Fabius au prince Eugène, eſt pleine de nobleſſe, & répond parfaitement a la dignité du ſujet.

SONNET, fait à l'honneur du prince EUGÈNE, *par Silvio Stampiglia, poëte Romain.*

FABIO che fa? così dicea di Roma
L'alto Senato, e il Popolo Latino;
Fabio vedrà la patria opreſſa, e doma,
Troppo aſpetta il nimico a ſe vicino.

Ma con tardanza che virtù ſi noma,
Ei maturanda giva un gran deſtino;
E alfin di lauri circondò la chioma
Alla ſmarrita figlia di Quirino.

Ben conobbero allora, ella e il Senato
L'accorto indugio ſuo, che reſtò pò,
Dall' Orbe intero in ogni età lodato.

O Eroe maggior de' piu famoſi Eroi,
Stando voi contro l'Aſia in campo armato,
Jo vidi Roma ſu mille, e Fabio in voi.

« A quoi s'occupe Fabius, diſoit autrefois Rome » & ſon redoutable ſénat avec tout le peuple » latin? Fabius verra ſubjuguer & opprimer ſa » patrie; il laiſſe trop à ſon ennemi le temps de » s'approcher. Mais ce héros, temporiſant avec » habileté, préparoit les grands deſtins de ſa patrie, » & bientôt il parvint à couronner de lauriers » cette fille éperdue de Quirinus. Rome connut » alors, auſſi-bien que le ſénat, la ſageſſe de ces » retardemens, qui ont été admirés depuis dans » tous les temps & dans tous les lieux de l'uni- » vers. O héros! ſupérieur à ceux qu'on nous a » le plus vantés juſqu'ici, tandis qu'à la tête de » votre armée vous oppoſez une digue à tous » les efforts de l'Aſie; j'ai vu mille perſonnes imi- » ter Rome, (en vous faiſant les reproches qu'elle » avoit faits à Fabius,) mais c'eſt en vous ſeul » qu'on a retrouvé ce héros. »

La place S. Charles, ou place d'armes, eſt tout près de celle de Carignan, & partage, par le milieu, la *Contrada nuova*, qui eſt en face du palais; cette place eſt la plus belle de Turin, ſans excepter celle du château, & peut-être la plus belle qu'il y ait en Europe, par la proportion & la grandeur, & par l'égalité des bâtimens; elle eſt entourée de portiques & de bâtimens uniformes, comme la place royale à Paris, mais d'une belle architecture moderne, avec des colonnes toſcanes; peut-être les colonnes ſont un peu grêles; les portiques ſont plus bas que ceux de la place du château; il y a une égliſe ſans façade qui dépare un peu cette place. Les maiſons ont preſque toutes, au pied de l'eſcalier, un veſtibule richement décoré, & ſur la place une façade très-ornée, ce

qui réunit & l'agrément & la beauté avec la commodité des portiques. Cette place ſert non-ſeulement à la parade, ou exercice militaire, mais encore au marché du ris, du bled, des légumes, & autres comeſtibles.

SAINTE CRISTINE, qui eſt le plus bel ornement de la place S. Charles, eſt auſſi une des plus belles égliſes de Turin. Elle eſt occupée par les Carmélites, & fut bâtie en 1717, ſur les deſſins de Juvara; la façade eſt en pierre de taille, ornée de colonnes & de ſtatues. Le maître-autel eſt de marbre très-poli; la chaire à prêcher eſt auſſi d'un beau marbre; les ſtatues de Sainte Thérèſe & de Sainte Criſtine, faites par le Gros, célèbre ſculpteur François, étoient autrefois en-dehors, au-deſſus des colonnes du portail; mais on les a jugé trop belles pour être ainſi expoſées. On en a fait faire des copies qu'on a miſes à leur place, & l'on a placé les originaux dans deux niches qui ſont au-dedans de l'égliſe. Celle de Sainte Thérèſe eſt un chef-d'œuvre: le ſculpteur a pris un inſtant d'extaſe où la Sainte ouvre ſes vêtemens pour découvrir ſon cœur à Dieu; il y a dans la compoſition de cet ouvrage un bel enthouſiaſme; la tête eſt pleine d'expreſſion, les draperies ſont bien traitées; & quoique cette figure ait été faite pour être vue de loin, elle n'en eſt pas moins belle de près; on peut la comparer par la manière tendre dont elle exprime l'amour divin, à celle du Bernin, qui eſt à Rome dans l'égliſe de la Victoire.

S. CHARLES BORROMÉE, égliſe des Auguſtins déchauſſés, fut bâtie, en 1619, par ordre du duc Charles-Emmanuel I; elle eſt belle, enrichie de quantité de beaux marbres, avec des emblêmes en bas-relief, & des peintures eſtimées; on remarque ſurtout le tableau du grand autel & celui du crucifix qui eſt à main droite en entrant. On conſerve dans cette égliſe une Vierge apportée de

Coppacavana, au Bréſil; elle eſt regardée comme très-miraculeuſe : ſa chapelle eſt chargée de *voti*, ſuivant l'uſage d'Italie, c'eſt-à-dire, d'une multitude innombrable de petits tableaux *ex-voto*, ou de petits meubles d'argent, offerts en action de grâce.

L'ÉGLISE DE LA VISITATION de Turin eſt la première que cet ordre ait eue en Italie; elle fut fondée en 1638, par la bienheureuſe Mère de Chantal, qui fonda l'ordre de la Viſitation avec S. François de Sales. Le bâtiment actuel fut élevé en 1667; c'eſt une des deux plus belles égliſes de religieuſes qu'il y ait à Turin; elle eſt toute revêtue de marbres de différentes couleurs, de ſtatues, de peintures, & de ſtucs dorés; la coupole eſt peinte d'une manière très-agréable.

LA CONCEZIONE, la Conception, eſt une égliſe des prêtres de la miſſion, qui fut fondée vers l'an 1646, & ce fut la troiſième en Italie, de l'inſtitution de S. Vincent de Paule. L'égliſe eſt d'une bonne architecture, ornée de peintures & de ſtucs, avec pluſieurs beaux autels de marbres. Ces miſſionnaires donnent des retraites & des exercices ſpirituels à Turin, & ils vont auſſi faire des miſſions dans les provinces, ſuivant leur inſtitut.

SAINTE THÉRÈSE, égliſe des Carmes déchauſſés, fondée par le duc Victor-Amédée vers l'an 1635. Le cardinal Rovero a fait faire la façade en marbre. Le maître-autel eſt extrêmement grand, il a deux ordres de colonnes torſes avec des ſtatues de marbre : on y remarque un tableau aſſez ſingulier, qui repréſente l'enfant Jéſus tirant une flèche au cœur de Sainte-Thérèſe; la Vierge eſt à côté de lui, & S. Joſeph par derrière ſemble admirer ſon adreſſe. La chapelle de S. Joſeph, qui eſt à droite, fut faite par ordre de la dernière reine Chriſtine-Jeanne de Heſſe-Reinsfeld; elle eſt d'une bonne architecture : ſix colonnes de mar-

bre d'une belle couleur ſoutiennent une coupole dorée, ornée de glaces, de manière qu'elle paroît toujours éclairée du ſoleil. Dans le milieu eſt une ſtatue de S. Joſeph qui tient l'enfant Jéſus, & ſemble élevé ſur les nuages dans une eſpèce de gloire, porté par des anges; le tout eſt exécuté en albâtre ou en beau marbre avec art & avec goût; cette chapelle eſt auſſi ornée de tableaux de *Corrado*, peintre de Naples, qui ſont fort beaux, au jugement de M. Cochin, ſurtout pour la façon de traiter les draperies. Il y a dans la ſacriſtie beaucoup de belle argenterie, & ſurtout trois oſtenſoirs dont un ſeul eſt eſtimé trente-deux mille livres de France.

SS. PROCESSO, E MARTINIANO, égliſe de Pénitens, qui porte le nom de deux Saints fort connus en Italie. La confrérie de Jéſus, qui eſt dans cette égliſe, fut érigée en 1545. Ce n'eſt pas la ſeule confrérie de Pénitens qu'il y ait à Turin, & toutes les grandes villes d'Italie en ont de pluſieurs eſpèces: il y a ordinairement deux confréries dans la même égliſe, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les Pénitens font une eſpèce de ſpectacle particulier aux villes d'Italie, ou à celles de nos provinces qui avoiſinent l'Italie, mais qu'on ne connoît point à Paris. On rencontre quelquefois, au ſortir de l'égliſe, ces proceſſions de Pénitens, que l'on prendroit pour des maſcarades. Chacun eſt vêtu d'un gros ſaraut de toile & ceint d'une corde par le milieu du corps; la tête eſt couverte d'un capuchon fort ſerré, dont la pointe, faite à-peu-près comme la barbe de nos maſques, tombe ſur l'eſtomac; ils ne peuvent voir pour ſe conduire que par deux trous pratiqués dans le coqueluchon. On porte ordinairement devant eux une groſſe croix de bois dont le Chriſt eſt noir.

Les Pénitens de S. Proceſſo, dont nous parlons,

ſont habillés de blanc, auſſi-bien que les ſœurs; ils font une grande proceſſion le ſoir du Jeudi-Saint, & ils portent un grand grouppe, *una bella machina*, qui repréſente J. C. au jardin des Oliviers; la machine eſt environnée de douze torches & d'une centaine de cierges, qui forment un ſpectacle attendriſſant, & digne de la cérémonie de cette lugubre nuit: l'uſage de ces proceſſions nocturnes s'étoit auſſi multiplié en France, on a cru y appercevoir des abus, & on les a ſupprimées preſque partout; je crois cependant qu'elles ſont un objet de piété & d'édification, du moins pour le peuple, auquel il faut des objets de culte qui ſoient ſenſibles.

S. FRANÇOIS, égliſe de Cordeliers conventuels, qui contient trois nefs, ſuivant l'ancien uſage. Le grand autel eſt orné de ſtatues de marbre: au-deſſus eſt une coupole très bien peinte avec des ſtucs dorés. S. François lui-même paſſant à Turin pour aller en France, l'an 1215, établit une petite chapelle & quelques religieux dans l'endroit dont nous parlons, & cet établiſſement, augmenté par la piété des fidelles, eſt devenu conſidérable; on y voit de très-bons tableaux.

On trouva dans cette égliſe, en 1750, la moitié d'une colonne antique de marbre, avec une inſcription à l'honneur de l'empereur Julien; elle étoit ſous le pavé même de l'égliſe; on l'a tranſporté à l'univerſité.

S. ROCCO, S. Roch, égliſe de Pénitens bleus, dont la confrérie fut érigée en 1582. Le bâtiment eſt un octogone de belle forme, environné de vingt colonnes de marbre poli, & ſurmonté d'une grande coupole qui eſt peinte & dorée. La machine que porte cette confrérie le Jeudi-Saint, repréſente Jéſus-Chriſt mort, avec la Sainte Vierge près de lui.

MONTE DI PIETA, le Mont de Piété, eſt un

établiſſement fait à Turin en 1580, pour le ſoulagement du peuple, qui, dans des temps de détreſſe, étoit obligé d'emprunter ſur gage chez les Juifs, & de payer quelquefois 36 pour cent d'intérêt. On y prête pour le terme d'une année, ſans aucun intérêt, moyennant un gage qui faſſe la ſureté de la banque. Le Mont de Piété eſt uni à l'oratoire de S. Paul, qui appartient à la compagnie de la foi catholique, ou confrérie de S. Paul. Cette eſpèce de congrégation, qui étoit ſous la direction des Jéſuites, fut formée en 1563, par ſept bourgeois de Turin, avocats ou marchands, qui, voyant les François maîtres de Turin, & parmi eux beaucoup de Calviniſtes, jurèrent de maintenir la foi dans toute ſa pureté, aux dépens même de leur vie; cet établiſſement fit des progrès diſtingués, comme on le peut voir dans l'hiſtoire qu'en a donné le comte *Teſauro*, & occaſionna ſurtout la fondation du Mont de Piété. Ce genre d'établiſſement n'étoit point encore reçu en France avant 1777, quoiqu'on en eût parlé plus d'une fois: il y avoit eu même un édit de Louis XIII en 1626, & une déclaration de Louis XIV en 1643, pour en établir; mais la morale auſtère que la Sorbonne avoit adoptée en matière de prêts, faiſoit encore proſcrire une choſe que la religion, la raiſon & la politique ſembloient demander à l'Etat. Les perſonnes dont le commerce étoit interrompu par quelques circonſtances fâcheuſes, étoient obligées ou de vendre à bas prix, ou d'emprunter ſur gage de ceux qui étant obligés de ſe cacher, ne pouvoient être d'honnêtes gens; le Mont de Piété offre une reſſource légitime & commode, qui tend à proſcrire l'uſure, lors même qu'on y paye un petit intérêt, comme cela ſe fait preſque partout. L'auteur du Dictionnaire du citoyen, & pluſieurs autres écrivains ſages, avoient fait des vœux pour que l'on procurât en France une pareille

reille inſtitution; elle a eu lieu enfin en 1777, & l'année ſuivante on avoit déjà pour huit millions d'effets au Mont de piété.

Puiſque j'ai occaſion pour la première fois de parler des Monts de Piété, il ſera utile de faire connoître l'origine de cette inſtitution.

Il exiſtoit déjà quelque choſe de ſemblable ſous les empereurs Romains, comme on le voit par ce que Tacite rapporte de Tibère (Ann. L. VI, C. 17). Dans les ſiècles poſtérieurs, il paroît que le premier Mont de Piété fut établi à Orviète au temps de Pie II, dont il y a un bref du 3 Juin 1463, ſuivant *Bernardino da Buſto in Defenſorio*. On en fonda à Pérouſe en 1467, à Viterbe en 1472, à Savone en 1479, à Mantoue en 1486. On a cependant écrit que le premier avoit été formé à Padoue en 1491, après qu'on eut fait fermer douze banques de Juifs uſuriers qui prêtoient ſur gage avec un énorme intérêt; on a dit auſſi que Léon X en avoit été l'inſtituteur, mais il paroît par ſa bulle de 1515, promulguée dans le cinquième concile de Latran, & par une autre bulle de 1521, que ce pontife en fut ſeulement l'approbateur & non l'inſtituteur. Ce fut ſous Paul III, en 1534 ou 1539, qu'on établit à Rome un Mont de Piété.

Le concile de Trente donne à ces établiſſemens le nom de *pieux*. Les papes leur ont accordé toutes ſortes de priviléges, & ils ſont multipliés en Italie, en Flandres, en Lorraine, en Allemagne, en Eſpagne; on les appeloit des *Lombards*, parce qu'il y avoit en Flandres des maiſons où l'on prêtoit ſur gage, établies par des Lombards. Voyez la Diſſertation qui a pour titre : *De Montibus Pietatis, &c. die 21 Septembris 1765, diſputabit Auctor Johannes Daniel Cappaun, Argentinenſis*. A Strasbourg, 23 pages in-4°. Moyens d'extirper l'uſure, 1775, à Paris, chez l'Eſclapart.

CHAPITRE X.

Partie occidentale de Turin.

LA citadelle de Turin eſt le plus grand édifice de cette partie de la ville; c'eſt un ouvrage immenſe qui fait la principale force de cette ville; elle fut commencée, en 1564, par le duc Emmanuel-Philibert, qui, venant de recouvrer ſes Etats, cherchoit à ſe mettre plus en ſûreté pour l'avenir; elle paſſe pour avoir été la première qui ait été faite en Europe, ayant été finie deux ans avant celle d'Anvers, & il faut avouer que les Italiens paroiſſent avoir dévancé tous les autres dans la théorie des fortifications.

Le marquis Maffei (1) obſerve que les premiers auteurs qui traitèrent des fortifications d'une manière lumineuſe & nouvelle dans leurs écrits, furent Nicolas *Tartaglia*, de Areſſe; Pierre *Cataneo*, de Siene, & Daniel *Barbaro*, de Veniſe: mais tous les trois par occaſion, & dans des ouvrages qui n'étoient point deſtinés à traiter de ces matières; le premier en 1554, dans ſes *Queſiti*; le ſecond en 1554, dans le deuxième livre de ſon architecture; & le troiſième, dans le premier livre de ſon édition de Vitruve. Il y eut enſuite Jérôme *Cataneo*, Jacques *Lanteri*, Galaſſo *Alghiſi* da Carpi, Buonaiuto *Lorini*, Carlo *Teti*, Gioan Battiſta *Bellici*; mais François *de' Marchi*, de Bologne, fut le premier auteur qui traita à fond l'architecture militaire dans un grand ouvrage imprimé à Breſſe en 1599, intitulé: *Architectura militare*; livre rare & recher-

(1) *Verona illuſtrata*, part. III, c. V.

ché (1); il y donne cent ſoixante manière de fortifier, avec les plans de chacune, la plupart de ſon invention, ou du moins trouvées en Italie: *Errard de Barleduc* fit imprimer ſon traité à Paris en 1604; ce fut le premier auteur en France, de quelque réputation, qui écrivit ſur cette matière.

Les Italiens avoient eſſuyé tant de guerres, ils y avoient mis tant de fureur, qu'il n'eſt pas ſurprenant que le génie même eut épuiſé ſes reſſources du côté de l'art militaire, & que les premières inventions de ce genre aient pris naiſſance en Italie. On a même prétendu que le maréchal de Vauban avoit emprunté des Italiens les méthodes qui lui ont fait le plus de réputation.

La citadelle de Turin eſt un pentagone régulier, miné & contre-miné, mais dont on ne permet pas aux étrangers de voir les ſouterrains. On remarque ſur la porte de la citadelle les armes de Savoie en bronze d'un très-belle exécution, avec une inſcription qui ſe rapporte à la paix de Cateau-Cambreſis, ou à la ceſſion que le roi Henri II fut obligé de faire en 1559, de 198 places, après avoir perdu la bataille S. Quentin & celle de Graveline contre Philippe II, roi d'Eſpagne. Le duc de Savoie, qui commandoit l'armée impériale à la bataille de S. Quentin en 1557 recouvra ſes Etats que ſon père avoit perdus, & les augmenta même par ſa prudence & ſon courage: voici l'inſcription de la citadelle.

Emmanuel Philibertus Sabaudie Duc X variis, poſt amiſſum à ſuis avitum ſolium, laboribus exantlatis, parta tandem Chriſti numine in Belgis victoria, & Margarita Francorum Regis ſorore in matrimonium ducta, receptis provinciis, hanc arcem publicæ ſecuritati à fundamentis erexit anno 2565.

(1) J'ai ouï dire que le roi de Pruſſe l'a payé plus de 300 livres.

Il y a dans cette citadelle un grand puits où les chevaux pouvoient monter & descendre sans se rencontrer, au moyen d'un double escalier dont les deux rampes circulent l'une sur l'autre; mais la voûte dont il étoit couvert étant tombée, entraina la ruine d'une partie de l'escalier, ensorte qu'on n'en fait actuellement aucun usage.

L'ARSENAL est un peu plus loin du côté du levant; il fut commencé par le duc Charles-Emmanuel II, & le feu roi y a fait ajouter un immense bâtiment; on le garnit de plus en plus, & c'est déjà l'arsenal le plus considérable que je connoisse: il y a des fusils pour armer cent mille hommes. On admire la beauté des salles qui contiennent ces fusils, ainsi que leur arrangement; ce sont des faisceaux, comme ceux que l'on voit dans la cour de Versailles, & alignés avec soin; chaque faisceau contient 1200 fusils, & il est recouvert d'un paillon qui empêche la poussière. On voit dans l'arsenal une fonderie, des fourneaux, des atteliers, une école de métallurgie, un cabinet de minéralogie & de fossiles, sous la direction de M. Bussolini, officier d'artillerie; des grands morceaux d'or massif trouvés dans une rivière du Piémont, des morceaux énormes de bois pétrifiés, &c. Il y a sous la grande porte quatre immenses coulevrines; j'ai ouï dire qu'on y montroit aussi un fusil qui tire vingt coups de suite sans être rechargé; au reste, j'en ai vu un de cette espèce qui a été fait en 1766 à S. Etienne en Forez, par M. Bouillet; il tire vingt-quatre coups & ne pèse que sept livres, c'est-à-dire, un peu moins que ceux des troupes; il n'est pas même fort cher: on en peut avoir un pareil pour quinze cent livres.

LA MISERICORDIA est une confrérie dont l'objet est d'assister les criminels à la mort, & de visiter les prisonniers. Plusieurs dames de la ville, & même quelques couvens de religieuses sont unis

à cette confrérie, pour prendre part aux bonnes œuvres qui s'y font. La principale ſolemnité, *la gran Funzione*, de cette confrérie eſt une fameuſe proceſſion qui ſe fait le Vendredi-Saint: les gardes du roi précèdent la marche avec leurs tambours & leurs fifres; on y voit enſuite la ſtatue du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & les enfans de l'hôpital de la Charité, chacun ayant un cierge à la main. Une longue file de muſiciens précède la première machine où l'on voit un ange qui tient la tête de S. Jean-Baptiſte, après laquelle viennent tous les Pénitens, la torche à la main. Douze étendards ſont portés par des gentilshommes en habits noirs, tenant l'épée la pointe en-bas & en arrière, en ſigne de deuil; tous les inſtrumens de la paſſion de J. C. ſont portés enſuite ſur des paniers d'argent couverts de gazes noires; les prêtres qui les portent ſont environnés de Pénitens avec des torches; l'image du S. Suaire, portée par trois prêtres, eſt ſuivie d'une autre bande de muſiciens. On voit venir enſuite le grand baldaquin ſous lequel eſt repréſenté J. C. mort, couvert d'une gaze blanche, environné de groſſes torches qui ſont portées par des religieux. Un troiſième corps de muſique précède une autre grande figure de Notre-Dame de Piété, qui eſt encore ſuivie des Pénitens: ceux-ci terminent la marche avec une foule de peuple. Ce ſpectacle avance d'un pas très-meſuré & d'une marche majeſtueuſe; il dure près de quatre heures.

La porte de Suze, *Porta Suſina*, fait l'extrémité occidentale de Turin: en paſſant près de cette porte, on voit la rue de *Dora groſſa*, qui s'étend de la porte de Suze juſqu'à la place du château; cette rue eſt alignée, de même que toutes celles qui y aboutiſſent. On n'y a pas le déſagrément de voir des chaumières à côté des palais, comme cela ſe trouve à Rome & à Paris; les hôtels n'y ſont pas d'une magni-

ficence extraordinaire, mais rien n'y eſt médiocre, & cela forme un enſemble qui n'eſt pas immenſe, mais noble & agréable. On trouve enſuite les caſernes de l'infanterie, *Quartieri*, qui ſont deux beaux bâtimens de l'architecture de Juvara, à l'entrée de la rue appelée *Contrada di Porta Suſina*; ces caſernes paſſent pour les plus belles qu'il y ait en Europe. La même rue conduit à la place de Suze, appelée auſſi *Piazza Paeſana*, à cauſe du palais du comte Paeſana qui s'y rencontre.

LA CONSOLATA, que l'on trouve en tirant de-là vers le nord, eſt une égliſe de Feullians, très-fréquentée à cauſe d'une image de la Vierge à laquelle on a beaucoup de dévotion; le P. Dominique Arcourt en a donné l'hiſtoire; il aſſure qu'elle étoit déjà ſpécialement honorée l'an 440, du temps de S. Maxime, évêque de Turin, & que l'an 1016, le roi Ardouin ayant abdiqué la couronne pour ſe retirer dans un cloître, fit bâtir par inſpiration divine, une égliſe à Turin, pour y recevoir cette image révérée qu'on a toujours appelée *Notre-Dame de Conſolation*. Cette image eſt peinte ſur une toile aſſez fine, d'environ deux pieds de haut; elle eſt placée dans une chapelle très-décorée, ornée de colonnes en marbre corinthiennes & compoſites, ſous une coupole toute couverte de peintures ou de dorures; le tableau miraculeux eſt ſur un autel très-riche, ſous un baldaquin porté par ſix colonnes de marbre: il eſt ſoutenu par des anges, environné d'une gloire, & dominé par une couronne que des anges tiennent au-deſſus de la Vierge. Cette chapelle fut bâtie en 1704.

Le bâtiment de cette égliſe eſt ſi tourmenté dans ſon plan, que l'on pourroit en regarder la nef, la coupole & le chœur, comme trois égliſes particulières. Elles ſont toutes ornées de marbres, de peintures, qui ont un air de propreté, de richeſſe & de grandeur tout à la fois, ſurtout la

chapelle de la Vierge. Les peintures de la coupole, ſans être d'un grand mérite aux yeux des connoiſſeurs, font un effet gracieux. Par dehors cette coupole paroît trop élancée. A l'égard des ornemens peints dans la voûte de la nef, ils ſont trop petits & trop confus. Le tréſor de cette égliſe eſt rempli de choſes précieuſes, que la célébrité de cette dévotion y a fait conſacrer: on y voit entr'autres une ſtatue de la Vierge, en argent, de grandeur naturelle, qui tient l'enfant Jéſus entre ſes bras, chaque figure porte une couronne enrichie de diamans. On la porte en proceſſion le jour de la Vierge, en actions de graces de la levée du ſiége de Turin le 7 Septembre 1706, que nous raconterons dans le Chapitre XV, en parlant de la Superga. Tous les corps de la ville & tous les ordres religieux ſont obligés de ſe rendre à cette proceſſion ſolemnelle; la cour même y aſſiſte quelquefois; elle ſe fait avec un auſſi grand appareil que ſi Turin, priſe par les François, eût été menacée de ſa deſtruction. Cette ville avoit cependant d'autres exemples qui pouvoient la raſſurer: elle avoit été plus d'une fois entre les mains de la France.

On va voir auſſi la ſacriſtie, la bibliothéque du couvent & le chapitre, auſſi bien que la terraſſe qui eſt au-deſſus de l'égliſe, & dont la vue eſt fort belle.

S. AUGUSTIN, égliſe paroiſſiale, occupée par les Auguſtins de la province de Lombardie depuis l'an 1447; on y voit une Vierge, qui fut trouvée en 1716 ſur un ancien mur que l'on démoliſſoit, à laquelle on a ſouvent recours, & dont on fait la fête le ſecond dimanche de l'Avent, ſous le titre de *la Vergine aſpettante il parto.* Il y a deux beaux mauſolées auprès du grand autel, dont l'un eſt celui du cardinal de *Tournon*, Charles-Thomas Maillard, qui étoit de Turin; l'on y voit ſa ſtatue, & deux grandes inſcriptions; ce monument a été

élevé par le marquis de Tournon, ſon frère, en 1712. Le pape Clément XI, qui avoit envoyé ce prélat à la Chine pour y régler les conteſtations, & terminer les querelles qu'on avoit ſuſcitées aux Jéſuites, le déclara cardinal pendant ſon voyage; mais le cardinal empriſonné à Macao par ordre de l'empereur, y mourut le 8 Juin 1711.

LE SÉNAT, que l'on trouve en retournant vers le milieu de la ville, eſt un grand bâtiment où ſe rend la juſtice. Près de-là ſe voit auſſi le bâtiment de la chambre des comptes, établie en 1562, pour connoître de toutes les cauſes domaniales, & de tous les objets de finances royales.

S. SOLUTORE, égliſe qui étoit occupée par les Jéſuites; elle eſt dédiée, à *S. Solutore*, *Aventore* & *Ottavio*, martyrs de la légion Thébéenne; elle eſt dans la grande rue de *Dora groſſa*, près de la Tour: ce fut la première égliſe de ces pères, qui furent reçus à Turin en 1565, par le duc Emmanuel-Philibert, à la ſollicitation de la compagnie ou confrérie de S. Paul, qui venoit de s'établir, & qui avoit déjà acquis beaucoup de conſidération. Bientôt un gentilhomme de Turin, nommé *Alcramo Becutti*, entendant raconter tout ce que les Jéſuites venoient d'opérer aux Indes pour la religion chrétienne, laiſſa tout ſon bien en 1570, pour la fondation de leur maiſon.

L'égliſe fut commencée en 1577; elle a une grande & belle façade ornée de pluſieurs ſtatues; le vaiſſeau en eſt grand & majeſtueux, la voûte & la coupole ont été peintes par le P. Pozzi; on y voit dix-huit groſſes colonnes de beau marbre, beaucoup de dorures & d'incruſtations de marbre; mais les ordres particuliers qui ſe trouvent enchaſſés dans les archivoltes, & qui ont l'air d'autant de portails d'égliſes, répandent de la confuſion dans le total de la décoration. Il y a une chaire & des tribunes très-belles, des autels de marbre, des

tabernacles ornés de pierres dures que l'on met les jours de fêtes ſur les autels de S. Ignace & de S. François Xavier ; la baluſtrade du grand autel eſt en bronze ; le pavé eſt de marbre parſemé d'étoiles de bronze. Les ornemens de la chapelle de S. François Xavier ſont tous en argent, avec des bas-reliefs dorés. L'argenterie de la ſacriſtie eſt immenſe : le grand oſtenſoir, garni de diamans, eſt une des plus belles choſes que l'on puiſſe voir.

La bibliothéque eſt conſidérable, on y poſsède pluſieurs manuſcrits originaux. Le carrillon eſt regardé comme une des curioſités de la maiſon ; il eſt compoſé de dix cloches qui ſont une harmonie bien combinée : ce ne ſeroit pas une choſe rare en Flandre, mais elle l'eſt en Italie.

TORRE DELLA CITTA. Cette tour eſt dans la *Contrada di Dora groſſa*, & l'on parle de l'abattre pour dégager & aligner cette belle rue. La tour a 171 pieds de hauteur, y compris la croix. Comme elle a peu de baſe, & qu'elle eſt preſqu'iſolée, elle paroît d'une hauteur effrayante. Elle eſt chargée, ſur toute ſa hauteur, de peintures, d'inſcriptions, d'arabeſques ; on y voit les priviléges accordés à la ville de Turin par Jules-Céſar & par Auguſte, & d'autres choſes relatives à l'hiſtoire de cette ville.

Cette tour renferme une grande horloge, qui marque l'heure des quatre côtés, & qui fait auſſi tourner un globe lunaire pour indiquer les phaſes & l'âge de la lune. Au-deſſus de l'horloge ſont les cloches qui ſervent pour le *Corpus Domini*, qui eſt l'égliſe du corps de ville, ſituée près de-là, ſur la place des Herbes ; elles ſervent auſſi pour annoncer les fêtes des protecteurs de la ville, pour les exécutions & pour les cérémonies publiques.

Au-deſſus de l'étage des cloches, la tour ceſſe d'être carrée, & il en part une autre tour octogone, terminée par une couronne de fer doré, appuyée

ſur huit taureaux dorés qui ſont aux angles de la tour; c'eſt-là qu'eſt placée la groſſe cloche qui annonce tous les ſoirs l'*Ave-Maria*, ou les 24 heures, au coucher du ſoleil; c'eſt ce qu'on appelle horloge Piémontoiſe, car ſur les horloges Italiennes, les 24 heures d'Italie & l'*Ave-Maria* ſont une demi-heure après le coucher du ſoleil (1). La tour octogone eſt ſurmontée d'une grande aiguille couverte de lames de fer doré, en forme d'écailles de poiſſon; au ſommet de cette aiguille, on voit le grand taureau de bronze, ſymbole de la ville de Turin, & au-deſſus de ce taureau une croix de fer doré. Ce taureau fut ôté de deſſus la tour dans le temps du ſiége de 1706, de peur qu'il ne fût renverſé par le canon; on le remit en place lors des réjouiſſances de la paix en 1713; & l'on grava l'inſcription ſuivante ſur le corps même du taureau, pour perpétuer la mémoire de cette délivrance:

Urbanæ Turris faſtigium, unde amotus à civibus ne quateretur ab hoſtibus, obſidentium Gallorum eluſo furore deſcenderat, anno 1706; *ingenti quæ plures peperit exinde parta victoria, patriæ Italiæque propugnatorem Victorem Amedeum, verſis in incrementa belli detrimentis, auctis obfirmatiſque regnorum juribus, opibus, armis, populis; auguſtiorem ex alto undique reviſurus, inter publica pacis gaudia repetebat triumphans Taurus, anno à virgineo partu* 1713, *à ſiculo dominatu* I.

On ne ſait pas en quel temps a été bâtie cette tour, mais elle étoit fort vieille en 1666; elle fut réparée & augmentée conſidérablement pour lors

(1) Nous avons expliqué à la fin de la préface ce que c'eſt que les heures italiques, dont on commence à trouver quelque uſage à Turin, & nous avons donné la table qui ſert à en faire la réduction en heures françoiſes.

à l'occaſion de la naiſſance de Victor-Amédée II; cela ſe voit dans l'inſcription qui eſt ſur la face ſeptentrionale de la tour, au-deſſus de la porte, & qui finit par ces mots : *Urbanam Turrim pene collapſam, út lætitiæ publicæ incrementa latius teſtetur, altiorem lætioremque reſtituunt; anno omnium tranquilliſſimo* 1666.

PIAZZA DELL' ERBE, eſt une place aſſez longue qui ſert de marché pour tous les comeſtibles, & où l'on trouve continuellement toutes ſortes de denrées; elle eſt environnée de beaux portiques & de maiſons régulières bâties ſur les deſſins du comte Alfiéri. On voit ſur cette place l'hôtel-de-ville, *Palazzo commune della Città;* c'eſt un grand édifice bâti en 1663, dont la façade eſt ornée de deux ordres d'architecture, ſurmontés d'un attique; au-deſſus de l'attique eſt une baluſtrade qui en maſque le toit; le tout orné de marbre & deſſiné dans le bon genre. Le ſous-baſſement renferme un grand portique, au-deſſus duquel eſt un balcon, d'où l'on publie les ordonnances & où l'on fait l'extraction, c'eſt-à-dire, le tirage de la *loterie*, à la vue du public, de même qu'à Rome & dans la plupart des villes d'Italie : nous parlerons de ces loteries dans le dernier volume de notre ouvrage.

La cour de l'hôtel-de-ville eſt un grand carré orné de portiques réguliers, ſoutenus par des colonnes de pierre. D'un côté ſont les tribunaux des juges ſubalternes, c'eſt-à-dire, de ceux qui jugent en première inſtance, ou qui décident des cauſes de peu d'importance. De l'autre côté eſt la juriſdiction des conſuls, établie en 1676 pour les affaires de commerce; & le *Vicariato*, ou tribunal de police, qui connoît de tout ce qui concerne le bon ordre de la ville, les bâtimens & la propreté des rues. On a mis auſſi, près de-là, le bureau des inſinuations. Au-deſſus de la grande porte, on voit les étalons des meſures, telles que le *Trabucco*, ou

la perche pour la toiſe des murs & l'arpentage des campagnes, qui eſt de dix-huit pieds dix pouces ſix lignes, & le *Raſo*, ou l'aune des marchands, qui eſt de vingt-un pouces cinq lignes de France, comme nous le dirons en parlant des meſures de Turin. (Chap. XIII.)

L'APOTHICAIRERIE PUBLIQUE, placée auſſi dans ce palais, eſt un des établiſſemens qui méritent d'être propoſés aux nations qui ne le connoiſſent pas; elle a été fondée en 1600; on y donne gratuitement aux pauvres les médicamens dont ils ont beſoin; dix médecins & neuf chirurgiens ſont payés pour viſiter les malades & les panſer gratuitement.

Après avoir monté le grand eſcalier de l'hôtel-de-ville, on trouve une grande ſalle où l'on a peint les faits les plus mémorables de l'hiſtoire de Turin; enſuite la ſalle du conſeil, les archives, & les bureaux du ſecrétariat.

Le corps de ville eſt compoſé de 60 officiers municipaux; le *Vicario*, ou ſurintendant-général de police, nommé par le roi, 2 ſyndics & 57 décurions ou conſeillers, qui compoſent pluſieurs chambres.

CORPUS DOMINI, eſt une belle égliſe ſur la place des Herbes; elle fût bâtie en conſéquence du miracle par lequel, ſuivant la tradition, la ſainte hoſtie s'éleva dans ce même lieu le 6 Juin 1453, avec le vaſe ſacré qui avoit été volé par un ſoldat: on y bâtit dès-lors une chapelle; enſuite on y érigea une confrérie, en 1529, ſous le nom du *Corpus Domini*; c'eſt la première qu'il y ait eu ſous cette invocation; ce fut auſſi pour le même ſujet qu'on inſtitua la proceſſion générale qui ſe fait le jour de l'octave de la Fête-Dieu, dont l'uſage s'eſt répandu enſuite dans toute la chrétienté, & fit donner à la ville de Turin le ſurnom de *Città del Sacramento*, ville du S. Sacre-

ment (1). L'égliſe qui ſubſiſte actuellement, fut bâtie en 1607, en conſéquence d'un vœu de ville fait dans la peſte de 1598, comme on le voit par l'inſcription qui eſt ſur la façade. Cette égliſe eſt une des plus ornées qu'on puiſſe voir, elle eſt toute revêtue de marbre; les chapitaux, les corniches, les modillons ſont dorés, auſſi-bien que les ſtatues & la voûte du ſanctuaire; en ſorte qu'elle paroît trop chargée d'ornemens; elle a été ſurtout embellie en 1753, à l'occaſion de la fête extraordinaire qu'on y célèbre tous les cent ans le jour du miracle dont j'ai parlé. Le dernier dimanche de chaque mois, on y fait une proceſſion du S. Sacrement, & l'on y donne la bénédiction ſur la porte de l'égliſe.

SPIRITO SANTO, égliſe de confrérie, bâtie en 1594. Elle eſt ſituée ſur la place d'un ancien temple de Diane, que S. Victor, premier évêque de Turin, conſacra à S. Sylveſtre peu de temps après ſa mort. Les confrères du S. Eſprit ont la robe d'un gris brun; ils portent le Jeudi-Saint une grande chaſſe qui renferme un crucifix, environné de torches & de cierges; ils entretiennent la maiſon des nouveaux convertis, *Oſpizio de' Catecumeni*, où l'on reçoit les Juifs, les Turcs, ou autres infidelles qui veulent ſe faire inſtruire & baptiſer, & y ſont entretenus juſqu'après l'abjuration; on y reçoit auſſi les Proteſtans. Jean-Jacques Rouſſeau y avoit été, en 1728, & il en parle dans ſes Confeſſions.

LA TRINITA, dans la rue de *Dora groſſa*, eſt une jolie petite rotonde, bâtie en 1582; elle eſt décorée d'un ordre corinthien dont les proportions générales ne ſont pas mauvaiſes, mais elle péche dans les détails. Elle eſt toute revêtue de marbre; la coupole & les tribunes ſont ornées de ſtatues

(1) Nous parlerons de l'origine des proceſſions de la Fête-Dieu, à l'occaſion de celle de S. Pierre de Rome.

& de dorure : on y voit un bel autel de marbre environné de huit colonnes, au-delà desquelles on apperçoit un tableau de la sainte-Trinité porté par des anges ; la peinture est du cavalier Daniel Saiter.

La confrérie de la Trinité est chargée de l'hôpital des Pélerins, *Ospizio de' Pellegrini*, fondé en 1598, dans lequel on reçoit pour une nuit tous les Pélerins qui vont à Rome, à Jérusalem, à S. Jacques en Galice, ou qui en reviennent : on trouve de ces hospices dans la plupart des villes d'Italie, & c'est ordinairement les confrères de la Trinité qui en ont le soin ; les pauvres peuvent en effet voyager en Italie avec beaucoup de facilité ; mais il paroît que cet abus de pélérinages diminue de jour en jour.

S. DOMENICO, est une église de Dominicains, située près de *Porta Palazzo* ; elle fut établie en 1214, lorsque S. Dominique, allant en Espagne, passa par Turin. Ce qu'il y a de remarquable dans cette église est la chapelle du Rosaire, enrichie de marbres & de statues, avec un tableau du *Guerchin*, qui représente la Sainte-Vierge, S. Dominique & Sainte-Rose.

Dans la chapelle du bienheureux Amédée, duc de Savoie, l'on voit sa figure en argent, sous verre. Il y a aussi une chapelle de la Vierge, dans laquelle est une inscription, qui dit que la Sainte-Vierge est apparue sur cet autel jusqu'à trois fois. C'est dans ce couvent que réside l'inquisiteur ; mais son tribunal n'a rien de plus redoutable qu'un autre, dans un pays où la justice s'exerce sous l'œil du maître, & où chacun peut lui porter ses plaintes directement.

SS. MAURIZIO E LAZZARO ; l'église de S. Maurice & de S. Lazare, est une grande chapelle octogone alongée, d'une bonne architecture, ornée de grosses & grandes colonnes de marbre, avec des stucs, des peintures & autres embellissemens ;

elle eſt deſſervie par celle des huit confréries de Turin qui eſt la plus diſtinguée, c'eſt la *confrérie royale de S. Maurice*. Ces Pénitens ſont habillés de blanc avec un capuce rouge. Parmi les grandes cérémonies de ces confrères, la principale eſt la proceſſion ſolemnelle qu'ils font l'une des fêtes de Pâques; ils portent une figure de J. C. reſſuſcité, où il paroît ſortant du tombeau, environné des gardes endormies, avec tous les caractères d'expreſſions qui ſont néceſſaires pour émouvoir le peuple, l'intéreſſer, l'attendrir, & réveiller en lui les ſentimens de religion. Beaucoup de muſique, une illumination prodigieuſe, grand nombre de prêtres avec de riches ornemens, beaucoup d'enfans habillés en forme d'anges, une confrérie nombreuſe, beaucoup de ſoldats en armes & de gardes qui en impoſent, en font un des beaux ſpectacles en ce genre.

LE TORRI, ancien bâtiment qui ſert de priſon pour la police; il eſt ſitué près de *Porta Palazzo*. C'eſt le ſeul reſte des conſtructions romaines qu'il y ait à Turin. C'étoit la *Curia*, ou le palais de la juſtice, ſuivant les antiquaires.

Turin eſt pourvue d'eaux & de fontaines abondantes, comme toutes les villes d'Italie. L'aqueduc fait en 1573 par Emmanuel-Philibert, & reſtauré par Charles-Emmanuel III, vient de la Dora, qui paſſe à une demi-lieue de Turin; il traverſe les foſſés & les baſtions de la porte de Suze, près de laquelle eſt le point de partage; & l'eau ſe répand dans toutes les rues pour les nettoyer, pour ſervir en cas d'incendie, & pour arroſer les jardins. Le roi a fait bâtir, en 1750, une grande fontaine près de la porte qui conduit à la Vénerie, & qui eſt la plus voiſine du palais; c'eſt ce qu'on appelle *Cataratte per l'acqua della Fontana*, parce qu'en effet l'eau tombant du baſtion

fait jouer des pompes qui élèvent le reſte juſques dans un réſervoir.

L'autre château d'eau, près de la porte de Suze, à l'occident de la ville, ſert d'une façon particulière pour enlever la neige en hiver : on retient d'abord les eaux en forme de lac, qu'on groſſit en y jetant la neige; quand il eſt aſſez gros, on le lâche par toute la ville; chacun a ſoin de pouſſer la neige dans le ruiſſeau, elle forme un torrent, dont la forme va toujours en augmentant, & qui va ſe jeter dans le Pô : en deux heures de temps la ville eſt entièrement nettoyée : on auroit bien déſiré, au commencement de 1784, d'avoir à Paris une pareille reſſource, pour ſe débarraſſer de la neige qui a rempli les rues pendant plus de 40 jours.

CHAPITRE XI.

De la population de Turin, du caractère des habitans, & de l'adminiſtration.

Le nombre des habitans de Turin, dans l'intérieur de la ville, ſuivant le dénombrement de 1763, étoit de 63000; il y en a 13000 dans les fauxbourgs & le territoire, ce qui fait en tout 76 mille, ſans compter 1400 juifs ou hérétiques; ce nombre d'habitans avoit augmenté de 1300 depuis 1759, & l'on croit qu'il y a maintenant 90 ou 100 mille habitans à Turin. Sur les 76 mille perſonnes compriſes dans le dénombrement de 1763, il y avoit 1400 prêtres ou eccléſiaſtiques ſéculiers, & 1500 religieux ou religieuſes dans les couvens. Le nombre des femmes y paroît un peu plus grand que celui des hommes; car on a trouvé 14766 hommes,

hommes, 15960 femmes, 14711 enfans mâles, 15575 filles.

Les habitans de Turin ont une partie de la gaieté françoise, & ils ſont plus enjoués que ceux du reſte de l'Italie. Scaliger leur rendoit ce témoignage, *terra ferax, gens læta hilaris.* Il y a des *converſations*, c'eſt-à-dire, des aſſemblées, par exemple, chez Madame de S. Gilles, qui reçoit tous les jours, ſurtout le vendredi qu'il n'y a pas de ſpectacle. Mais on remarque peu de jalouſies, peu de galanterie dans les ſociétés. Je n'y ai rien vu ni rien appris qui reſſemblât à cette antique galanterie qui ſe ménage avec appareil les fureurs, les maux & toutes les misères de l'amour, ſans en ſavoir goûter les douceurs (1).

Il y a des perſonnes qui ont la mauvaiſe habitude de faire porter à leurs femmes un autre nom que le leur; la femme de M. le marquis *A*, eſt Madame la comteſſe *B*; cela pourroit faire tomber les gens qui ne ſeroient pas prévenus dans des équivoques fâcheuſes dans une nation qui ſeroit plus jalouſe; au reſte, cet uſage devient plus rare actuellement.

Il n'y a point autant de luxe à Turin, ni de dépravation de mœurs que dans les autres grandes villes; le roi y veille comme un père dans ſa famille: la maiſon royale donne l'exemple, & l'on n'y voit perſonne entretenir les actrices, & donner mauvais exemple pour le bon ton; le roi va à pied dans les promenades avec la plus grande ſimplicité. D'ailleurs, la nobleſſe n'y eſt pas riche, au moins en général, il n'y a point de fortune à faire dans les finances, elles ſont régies pour le compte du roi; ainſi l'on ne peut y rencontrer cette extrême inégalité qui entraîne d'extrêmes déſordres.

Dans un gouvernement militaire, la magiſtra-

(1) Voyez cependant M. Groſley, Tom. I. page 75.

ture ne donne pas grand relief, la nobleſſe fait tout, on l'acquiert par le ſervice après quelques générations. On peut l'avoir auſſi à prix d'argent, mais elle coûte fort cher; on achète pour cela des fiefs du roi, ou des particuliers, avec l'agrément du roi. En fondant une commanderie, on acquiert le droit de porter une croix; les cadets peuvent ſuccéder à la commanderie, à leur défaut, le roi la réunit à ſon domaine. Les nobles peuvent ſeuls prétendre aux grandes places, être préſentés à la cour, danſer dans les bals publics, avoir au ſpectacle des premières ou ſecondes loges : ils ont droit d'entrer chez un citadin dès qu'on y entend des violons, &c. Mais la nobleſſe ne peut ſortir du pays, ni vendre ſes fiefs ſans permiſſion; il faut qu'elle ſerve, & le ſervice eſt peu lucratif; ainſi les nobles ne ſont pas riches en général, mais ils n'en ſont pas moins fiers. (M. Rolland, pag. 339.)

Les Piémontois ſont laborieux & induſtrieux; je n'ai point remarqué, quoiqu'en diſe M. Rolland, qu'ils ſoient ſoupçonneux, violens, vindicatifs, dangereux. On lui a aſſuré qu'il y avoit année commune 8 à 9 cent perſonnes tuées à coup de couteaux dans les Etats du roi de Sardaigne. Ils ont beaucoup d'attachement pour leur religion & pour les cérémonies religieuſes. Les Piémontois ſont grands & vigoureux, les femmes y ſont bien faites, & ont beaucoup de gorge. Les dames ne mettent point de rouge à Turin, non plus que dans le reſte de l'Italie. La pernicieuſe coutume qu'ont nos Françoiſes d'altérer ainſi leur teint, n'a point encore percé dans ce pays. Les Italiennes ſont même fort éloignées de l'adopter; elles trouvent avec raiſon que leurs aſſemblées & leurs ſpectacles, qui ſont bien plus vaſtes & plus nombreux que les nôtres, n'en ſont pas moins brillans.

Les aſſemblées ne ſont pas fréquentes, parce qu'on n'a pas autant beſoin que chez nous de ſociété,

& que chacun ſe contente de la dame qu'il ſert. On fait des viſites dans les loges ; mais comme on ne donne point à ſouper, on ne ſe retrouve pas après le ſpectacle.

Le roi ne permet pas aux officiers de jouer ; il empêche les aſſemblées de jeu trop nombreuſes, ou trop périlleuſes pour les fortunes ; cependant il ne peut empêcher les jeux de haſard avec tant de ſoin, qu'on n'y faſſe encore quelquefois des pertes conſidérables ; milord Malbourough, en 1760, perdit huit mille louis au pharaon dans l'eſpace de huit mois qu'il paſſa à Turin, & l'on prétend qu'il étoit dupe d'un des joueurs. C'eſt peut-être ſur ce fondement que M. l'abbé Richard raconte, que le roi diſoit à un ambaſſadeur qui aimoit le jeu, de ſe défier de ſes Piémontois, parce qu'ils étoient fins. Dans le temps que l'argent y étoit plus rare, on voyoit ſouvent un banquier de pharaon tenir la banque avec une boîte de bijoux ou de breloques de toute eſpèce, quelquefois de mauvais or, numérotés chacun de leur prix, qui ne manquoit pas d'excéder de beaucoup leur valeur ; les pontes qui gagnoient ſe payoient en bijoux, à leur choix ; mais lorſqu'ils perdoient, ils étoient obligés de payer en argent comptant ; nouveau déſavantage ajouté à celui de jeu.

Les Anglois ſe plaignent quelquefois du Piémont, parce que c'eſt-là où ils font leur apprentiſſage en arrivant en Italie. Il eſt impoſſible que des gens qui ſont fort riches, & qui paſſent pour l'être encore davantage, ne ſoient pas dupes dans un pays où ils arrivent pour la première fois. Les domeſtiques de louage ſont payés par les ouvriers pour faire donner le maître dans leurs piéges, & ils ſavent qu'en ſe tenant ferme, ils ſe feront toujours donner ce qu'ils voudront ; il eſt tout ſimple qu'ils en abuſent ; au reſte, les Piémontois paſſent, même en Italie, pour être fins & ruſés ; mais ils

ne ſont ni plus intéreſſés, ni plus trompeurs que d'autres.

La langue françoiſe & l'italienne ſont preſque auſſi connues l'une que l'autre à la cour de Turin & dans la bonne compagnie. Parmi le peuple, on n'entend preſque ni l'une ni l'autre : le piémontois eſt un dialecte de l'italien, mais tout-à-fait abatardi, & dont on ſe moque à Turin même ; cependant un étranger a bien de la peine à s'en paſſer ; il m'eſt arrivé de prier des gens du peuple de me parler italien, & je ne pouvois pas l'obtenir. Le piémontois a quelque reſſemblance avec le provençal, mais point avec le langage des Gênois : il ſemble que la chaîne de l'Apennin y ait conſervé cette ſéparation.

La langue latine étoit encore la langue univerſelle ſous la première race de nos rois. M. de Saintfoix croit qu'elle commença de n'être plus vulgaire au commencement du règne de Louis le Débonnaire ; en effet, au concile d'Arles, en 851, il fut ordonné aux eccléſiaſtiques *de faire leurs inſtructions ou homélies en langue romaine afin que chacun pût les entendre ;* c'eſt la langue romance, mêlée de franc & de latin, qui a produit la langue françoiſe, & même, ſuivant quelques-uns, l'italienne ; car en Italie, comme en France, les irruptions des Allemands ont changé le gouvernement & la langue. Il n'eſt donc pas étonnant que le Piémont, qui forme, pour ainſi dire, la ſéparation, ait un langage très-mélangé.

La juſtice eſt adminiſtrée à Turin par un ſénat royal, qui fût établi dès l'an 1459 : il eſt compoſé de trois préſidens & de vingt-un ſénateurs, qui forment trois chambres, dont deux ſont pour le civil & une pour le criminel ; il y a un avocat-général & trois ſubſtituts, un avocat fiſcal & cinq ſubſtituts, un avocat des pauvres pour le civil, & un pour le criminel avec leurs ſubſtituts.

Le premier préſident porte une ſoutane de ſoie & un grand manteau de velours cramoiſi, fourré d'hermine ; les deux préſidens ont l'hermine de moins ; les ſénateurs portent la ſoutane noire, & une robe d'écarlate par-deſſus.

La juriſprudence du Piémont eſt, comme dans les provinces méridionales de France, tirée du droit romain ; mais l'on y a joint beaucoup d'ordonnances particulières, ſoit pour la forme de procéder, ſoit pour le fond de la juriſprudence. Telle eſt l'ordonnance que le roi Victor rendit en 1723, pour l'adminiſtration de la juſtice, à l'imitation de l'ordonnance de 1667, donnée par Louis XIV, mais dont l'objet & les détails s'étendent beaucoup plus loin ; celle de Turin forme un volume *in-folio* de 664 pages. Telle eſt encore l'ordonnance de 1729, par laquelle le roi Victor défendit les ſubſtitutions, excepté pour l'ancienne nobleſſe. En France, l'ordonnance de 1747 a réduit les ſubſtitutions à deux degrés. Il ſemble en effet qu'on ne doit pas favoriſer un genre de diſpoſitions teſtamentaires qui gêne la circulation des fortunes, qui produit une infinité de procès, & qui ſert ſouvent à fruſtrer des créanciers de bonne foi ; c'eſt beaucoup qu'on les permette pour ſoutenir l'éclat d'un grand nom, parce que cette nobleſſe appauvrie deviendra à charge à l'Etat, & parce qu'il en peut réſulter quelquefois un amour de la gloire & une ardeur d'imiter des ancêtres qui ſe ſont diſtingués.

Le roi Charles-Emmanuel III a fait un nouveau code peu de temps avant ſa mort. On peut voir un abrégé du droit de ces pays dans *l'introduzione alla Juriſprudenza, dell' Avocato Bruno*, in-8°, livre fort eſtimé, publié en 1764 à l'imprimerie royale de Turin.

Il n'y a point de maréchauſſées en Piémont non plus qu'en Angleterre, pour la ſureté des voya-

geurs. J'ai ouï dire que les communautés étoient en quelque ſorte reſponſables des vols qui ſe font dans leur canton, comme en Angleterre, où l'on accorde auſſi une ſomme à quiconque arrête un voleur; cependant on eſt volé tous les jours auprès de Londres, & on ne l'eſt pas en Piémont, parce que le roi de Sardaigne veille à ce que les communautés faſſent faire des rondes fréquentes pour la ſureté des chemins.

CHAPITRE XII.

Etat des ſciences à Turin.

LA ville de Turin ne paroît pas avoir produit des perſonnages très-célèbres dans les lettres, mais le Piémont en compte quelques-uns.

L'on a publié en 1781, 2 vol. d'éloges, intitulés : *Piemonteſi illuſtri*, à Turin chez Briolo; ce recueil eſt compoſé de neuf éloges avec une préface de M. le comte Tana. Comme la plupart ſont des gens de lettres, je vais en rapporter le catalogue.

L'empereur *Pertinax*, d'Albe, par le comte Bava de S. Paolo.

Pier *Lombardo*, de Novare, théologien.

Le cardinal *Bona*, de Mondovi, connu pour la lithurgie.

Giov. Bat. *Cotta*, Auguſtin, de Tende, poëte, par le P. Della Torre, Auguſtin.

Giov. *Botero*, de Bene, politique, par le comte Napione.

Vie du prince *Eugène*, par le comte Bava de S. Paul.

Du préſident *Favre*, juriſconſulte, par M. l'avocat Durandi.

De Pierre *Mica*, d'Andorno, ſoldat qui s'eſt ſignalé, par M. le comte Durando di Villa.

De Jean-André *Buſſi*, évêque d'Aleria, de Vigevano, connu par ſon érudition, par M. l'abbé de Caluſo.

Actuellement il y a beaucoup plus d'émulation: il s'eſt formé à Turin une académie que le roi règnant, alors duc de Savoie, favoriſa avec empreſſement, & à laquelle il ſe propoſe de donner plus de conſiſtance & plus d'éclat. Elle a déjà publié cinq volumes de mémoires, ſous le titre de *Miſcellanea Philoſophico-Mathematica Societatis privatæ Taurinenſis*, 1759, &c. Les premiers auteurs de cette aſſociation littéraire ont été M. Louis Tournier *de la Grange*, M. le comte de *Saluces* & M. Jean-François *Cigna*; mais on y trouve encore des mémoires de M. le chevalier Daviet de *Foncenex*, qui commande à Villefranche, de M. *Plazza*, chirurgien, du cardinal *Gerdil*, de M. *Allioni*, célèbre botaniſte, de feu M. *Bertrandi*, &c.

Les géomètres furent étonnés, quand le premier volume de ces mémoires parut, d'y voir des recherches ſur le calcul intégral, ſur les ſuites recurrentes, ſur les queſtions *de Maximis & Minimis*, ſur la nature & la propagation du ſon, faites de main de maître, par une perſonne dont le nom avoit été juſqu'alors inconnu; c'étoit M. de la Grange. Son premier début le mit de pair avec les cinq ou ſix premiers géomètres de l'Europe; on lui voyoit manier l'analyſe la plus profonde avec une facilité & une élégance dont les plus célèbres ſe ſeroient fait honneur, & relever modeſtement leurs mépriſes; on s'étonna de ce nouveau prodige, ſurtout quand on apprit que M. de la Grange n'avoit pas 25 ans, & qu'il étoit parvenu à ce point-là, ſans maître, ſeul, & ſans autre ſecours que ſon génie, & quelques livres dont il eut bientôt devancé les auteurs. On l'a vu depuis ce temps-là

remporter les prix de l'académie des sciences sur les questions les plus difficiles de la géométrie. Le roi de Prusse l'a attiré, en 1766, à Berlin, où il est un des directeurs de l'académie, à la place du célèbre M. Euler qui étoit allé s'établir à Pétersbourg. M. de la Grange fait encore la gloire de cette académie, & doit être regardé comme un des plus illustres Piémontois.

Parmi les professeurs de l'université, qui se distinguoient en 1765, on comptoit surtout le P. Jean-Baptiste Beccaria, des écoles Pies, qui est mort en 1781: il étoit né à Mondovi en 1716; après avoir professé à Urbain, à Rome, à Palerme, il étoit venu à Turin pour être professeur de physique expérimentale, & il avoit fait un cours de physique pour M. le duc de Chablais, second fils du roi, comme M. l'abbé Nollet avoit été en faire un pour le duc de Savoie. Le P. Beccaria s'est rendu célèbre par un grand nombre d'expériences nouvelles en physique, surtout par rapport au tonnerre & à l'électricité (1). Il a donné une théorie lumineuse des émanations électriques qui forment le tonnerre; il avoit élevé une pointe d'où pendoit un fil de fer de 1500 pieds, depuis le château du Valentin jusqu'à la vigne des missionnaires, en traversant le Pô. La grande longueur de ce conducteur, électrisé par les nuages, faisoit voir les moindres commencemens d'orage avec une sensibilité qu'aucun physicien ne s'étoit encore procurée.

Le P. Beccaria a fait aussi, de concert avec M. Canonica, le grand ouvrage de la mesure d'un degré de la terre, avec des instrumens qu'il a composés & fait exécuter à Turin sous ses yeux, aux frais du roi; (*Gradus Turinenſis*, 1774). Ce tra-

(1) *Elettriciſmo artificiale e naturale* 1753 : *Dell' Elettriciſmo, lettere di Giambattiſta Beccaria, in Bologna*, 1758, in-fol. Voyez Prieſtley, hiſt. de l'électricité, tom. II, p. 181.

vall a produit une confirmation bien ſenſible & bien curieuſe de l'attraction que les montagnes exercent ſur les corps ſuſpendus, comme nous le dirons en parlant des montagnes.

M. le comte Tana a fait imprimer ſon éloge, qu'il avoit prononcé dans l'académie de peinture & de ſculpture le 8 Novembre 1781, & M. Vernazza ſon ami a fait une épitaphe pour être miſe ſur ſon tombeau dans le cimetière qui eſt hors de porta Palazzo. Il ſemble que le P. Beccaria ait répandu à Turin le goût de la bonne phyſique, & celui des mathématiques, du moins c'eſt parmi les diſciples de ce célèbre profeſſeur que ce ſont trouvés M. de la Grange, M. François Cigna, médecin du grand hôpital, connu par des expériences d'électricité, & pluſieurs autres.

Voici les noms de quelques gens de lettres qui ſe diſtinguoient à Turin en 1765.

M. le comte de Saluces, ou *Saluzzo*, de l'illuſtre maiſon des comtes de Saluces, phyſicien & mathématicien très-habile; il a publié, en 1782, une lettre ſur les moyens de faire du ſalpêtre artificiel.

M. François-Dominique *Michelotti*, profeſſeur de mathématiques, dont on a un ouvrage intéreſſant ſur l'hydraulique: *Sperimenti Idrolici principalmente diretti a conformare la Teoria e facilitare la pratica del miſurare le acque correnti.*

Le cardinal Hyacinte Sigiſmond *Gerdil*, Barnabite, né en Savoie, autrefois précepteur du prince de Piémont, connu par de bons ouvrages de philoſophie & de métaphyſique, dans le goût de Malebranche, écrits en françois. On a imprimé à Paris un ouvrage de lui ſur le phénomène des Tubes capillaires, dans lequel il ſe déclare totalement contre l'attraction; on a répondu à ſes objections dans une diſſertation ſur cette matière, imprimée à Paris dans le Journal des ſavans de 1768; mais le C. Ger-

dil eſt ſavant dans bien d'autres genres, & ſa réputation peut ſe paſſer de cet ouvrage.

Le P. *Rovero*, Jéſuite, mathématicien connu; il ſe retira de Turin à l'extinction des Jéſuites : il eſt mort depuis.

M. le comte *Alfiéri*, premier architecte du roi, & qui eſt mort actuellement.

M. le commandeur Alexandre-Victor Papacin d'*Antoni*, a donné, en 1766, un ouvrage ſur les effets de la poudre à canon, ſur ſa force, ſa vîteſſe, dans lequel il y a des expériences très-curieuſes & très-bien faites. C'eſt un homme célèbre dans toutes les parties relatives à l'artillerie.

M. Carlo *Allioni*, naturaliſte, qui a écrit ſur les plantes, les minéraux & les inſectes, & qui a un cabinet très-riche en hiſtoire naturelle.

M. Jean Baptiſte *Gaber*, médecin, mais qui n'eſt plus à Turin.

J'y ai connu encore un habile opticien, nommé *Caccia*.

Dans le genre des belles-lettres, M. Joſeph *Bartoli*, né à Padoue, antiquaire du roi, dont j'ai parlé à l'occaſion du cabinet des antiques, & qui eſt en même temps phyſicien & poëte; il eſt actuellement à Paris, & membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres.

M. le commandeur *Geloſo*, qui a une belle collection de camées & de pierres gravées.

Le P. Caſtinnocente *Anſaldi*, Dominicain, qui a écrit des ouvrages de théologie & de critique; il eſt mort, auſſi bien que l'abbé Joſeph *Paſini*, bibliothécaire de l'univerſité, ſavant en hébreu & en grec.

M. l'abbé *Berta*, ſavant bibliothécaire de l'univerſité.

Le P. Pierre *Savi*, Jéſuite, qui a fait des vers italiens, qui a traduit Salluſte & la vie du prince Eugène, d'après le latin du P. Ferraris; il eſt reſté à Turin.

M. l'abbé *Ciapella*, phyſicien, qui eſt mort.

M. l'abbé *Vaſelli*, bibliothécaire du roi.

Voici encore les noms de quelques auteurs eſtimés, morts depuis l'impreſſion de mon Voyage en 1770.

Jean-Dominique *Chionio*, un des meilleurs écrivains latins de notre ſiècle. Jean-François *Marchini*, profeſſeur d'Ecriture-Sainte & de langues orientales, dont nous avons un *in*-4°. aſſez bon & bien écrit, *de canone ſacrorum librorum*, 1777.

Joſeph-Antoine *Bruno*, profeſſeur de droit civil & canonique. Geofroi *Franzini*, écrivain exact & pur en latin & en italien, en vers & en proſe. Antoine-François *Gerbini*, bibliothécaire & écrivain du même genre, mais inférieur au précédent. Jean-Baptiſte *Mazzuchi*, l'un des directeurs du muſée, & profeſſeur d'éloquence italienne & de langue grecque, mort en 1783, ſans avoir publié d'ouvrages remarquables; mais encore à la fleur de ſon âge, il donnoit, par ſon ſavoir & ſon goût, les plus grandes eſpérances.

Hors de Turin, le Piémont a perdu le comte *Radicati* de Cocconato, à Caſal, habile géomètre. M. Michel *Caſati*, Milanois, ſavant & élégant écrivain; il étoit évêque de Mondovi, où il eſt mort.

Le chevalier Alexandre *Sappa*, de Milaneſi, poëte Italien, facile & aſſez eſtimé, mort à Alexandrie, ſa patrie.

Après avoir parlé des gens de lettres qui exiſtoient en 1765 à Turin, je vais parler de ceux qui ſe ſont fait connoître depuis mon retour, & dont j'ai eu la note par M. le baron de Choiſeul, ambaſſadeur de France, qui connoît, qui aime & qui cultive les lettres.

Il ſe trouve actuellement plus de cent perſonnes à Turin, ou dans les villes voiſines, qui ont publié des ouvrages; voici du moins les noms d'un grand nombre.

Le comte Bienvenu *de S. Rafaël*, ſavant littérateur, a donné pluſieurs ouvrages de belles-lettres en vers & en proſe; il eſt de plus grand muſicien & compoſiteur.

Le comte Félix Durando *de Villa*, quelques éloges, & quelques poëſies. Il paſſe pour être ſavant dans l'hiſtoire, ſurtout celle du pays.

M. Jacques *Durandi* a donné pluſieurs volumes de recherches hiſtoriques & géographiques ſur l'ancien Piémont, & des pièces de théâtre, dans le genre de Métaſtaſe.

Le comte Jean-François *Galeani Napione*, a publié divers ouvrages.

Le comte Emmanuel Bava *de S. Paul*, la vie de Pertinax, les éloges du prince Eugène, & de M. Bertrandi, célèbre chirurgien.

Le baron Joſeph Vernazza de *Freny*, a donné quelques petits ouvrages d'érudition relatifs au pays.

M. *Gazano* a publié une hiſtoire de Sardaigne en 2 vol. *in*-4°. & une traduction de Camoens.

M. J. Ardeſco *Molina*, qui demeure à Aſti, une hiſtoire de cette ville, en 2 vol. *in*-4°.

M. le comte Vincent Ughes Botton de *Caſtelamont*; *ſaggio ſopra la legislazione.*

M. François-Antoine *Peſcatore*; *ſaggio intorno diverſe opinioni ſopra i delitti e le pene.*

Le P. Gaſpar *Morardo*, des écoles Pies, *L'uomo guidato dalla Ragione*, 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Dominique *Piſceria*, pluſieurs petits ouvrages d'érudition, de piété & de grammaire.

Le P. Jérôme *Roſaſco*, Barnabite, *della lingua Toſcana*, *dialoghi*, *in*-4°.

Le P. Ignazio *Porro*, de l'ordre des miniſtres des malades, prédicateur.

M. l'abbé Pierre *Savi*, poëte, a traduit Salluſte.

M. Joſeph-Marie *Boccardi*; M. Silvio *Balbis*, qui demeure à Saluces; M. le chevalier J. B. Raſchieri *Coſta*; M. le comte Joſeph-Maurice *Ceruti*; M.

l'abbé Odoard *Cocchis*; M. le comte Vincent Marenco *de Caſtellamont*, ſont connus par des poëſies imprimées.

M. le comte François Octave *Magnocavallo*, à Caſal, a donné trois tragédies, dont deux ont été couronnées à Parme.

MM. Victor-Amédée *Cigna*, Céſar *Olivieri*, & Jean-Dominique *Boggio*, ont donné des pièces dans le genre de Métaſtaſe.

M. Maurice *Pipino*; Dictionnaire Piémontois, avec des poëſies dans cet idiome, en 3 vol. *in*-8°.

M. Jean-Bernard *Vigo*, poëte latin.

M. Jules-Céſar Cordara de *Calamandrana*, à Alexandrie, a écrit en latin, ſoit en vers, ſoit en proſe.

Le P. Henri *de Porta*, Jacobin, très-ſavant dans les langues; *de linguarum orientalium præſtantia.*

Le P. Michel-Ange *Marchiſio*, Théatin, a donné quelques livres de dévotion en françois & en latin. M. *Ghio* & M. *Regis*, profeſſeurs à l'univerſité, & M. *Allaſia*, ont écrit ſur la théologie.

Pour la juriſprudence, M. *Oſtini* qui a donné les trois premiers volumes *in*-4°. d'une Encyclopédie de droit civil & canonique. M. *Arcaſio*, profeſſeur à l'univerſité, & ſénateur; M. le comte *Frichignono* de Quaregna; M. l'abbé Joſeph *Albetti*, qui demeure à Novare.

Pour la médecine, M. Charles-François *Allione*, M. François *Cigna*, MM. Jean-Pierre *Dona*, Nicolas *Brovardi*, profeſſeurs de l'univerſité; Victor-Amédée *Giovanetti*, Pierre-Jean *Vaſtapani*, *Gaber* & *Gardin*, à S. Damien d'Aſti.

Pour la chirurgie, MM. Joſeph *Buzani*, Jean *Rebaudengo*, & Vincent *Malacarne*, & Jean *Brugnoni* profeſſeurs de médecine vétérinaire.

M. *Plazza* eſt depuis pluſieurs années profeſſeur de l'univerſité de Cagliari en Sardaigne.

Pour la phyſique, M. le comte de *Mouroux*, le P. abbé D. Maurice *Roſſredi*.

Pour les mathématiques, M. l'abbé *de Valperguè* de Caluſo, homme d'un mérite diſtingué, qui a publié des élémens de la langue cophte; M. Philippe *Revelli*, & don *Cevaſco*, qui a donné des élémens d'arithmétique.

Pour l'artillerie & l'art militaire, MM. Gaſpar *Tignola*, Jean Dominique *Vaira*, *Rana*, architecte, le marquis de *Breze*, le marquis *Silva*, Toſcan; ces deux derniers ont écrit auſſi ſur d'autres ſujets: leurs ouvrages ſont en françois.

Pour les arts, M. Joſeph *Piacenza*, architecte, a donné les deux premiers volumes *in*-4°. de l'ouvrage de *Baldinucci*, *Notizie de' profeſſori del diſegno*, avec des notes & des diſſertations.

M. Léonard *Marini* a donné un ouvrage ſur les habillemens anciens & modernes des différens peuples.

M. Charles-Jean *Teſtori*, à Verceil, un ouvrage ſur la muſique.

On peut encore citer parmi les écrivains Piémontois actuellement vivans, le comte *Donaudi delle Mallere*, auteur du *Saggio di economia civile*; l'abbé *Donaudi*, le chevalier *Bergera*, le médecin Ignazio *Somis*, MM. *Loya*, *Milone*, *Ranza*, *Campili*; les abbés *Bono*, Octave *Baudiſſon*, *Buronzo del Signore*, *Gariglio*, *Orméa*, *Gaya*, *de Levis*, &c. Les pères Hyacinte *de la Tour*, Thomas *Verani*, Fulgent & Proſper *Garzini*, Joſeph *Bertier*, Auguſtins, Paul-Marie *Ogger*, Pierre *Reyneri*, Boniface *Giardi*, Carmes; Capizucchi de *Caſſini*, miniſtres des infirmes, *De-canibus* Trinitaire, *Gregori* & *Furno*, Cordeliers; *Galateri*, Chartreux, &c.

Il eſt naturel de faire auſſi mention d'un grand nombre de Piémontois diſtingués, qui réſident actuellement en pays étrangers. A Berlin, M. *de la Grange*, fameux géomètre dont nous avons parlé, & M. l'abbé Charles *Denina*, un des meilleurs hiſtoriens de l'Italie. En Angleterre, M. Baretti &

M. Charles-François *Badino*. A Carthagène, M. l'abbé Jacinte *Ceruti*, professeur de mathématiques. En Pologne, M. *Sartoris*, chymiste. A Milan, M. l'abbé *Gemeli* (*il Risiorimento della Sardegna*, 2 vol. *in*-4°.) M. l'abbé Guido *Ferraris*, écrivain latin, & M. *Passeroni*, poëte.

A Parme, le P. Paul Marie *Paciaudi*, Théatin, de l'académie des inscriptions & belles-lettres. M. l'abbé Jean-Bernard *de Rossi*, professeur de langues orientales.

A Pise, le P. abbé don Octavien *Cametti*, de l'ordre de Vallombreuse, professeur de mathématiques; & le P. Vincent *Fassimi*, Jacobin, professeur de théologie.

A Rome le cardinal Gerdil, Barnabite, le comte Annibal *Guasco*, antiquaire & homme de lettres. Le P. Jean-Baptiste *Audifredi*, Jacobin, astronome & bibliothécaire de la Minerve. Le P. Pie-Fr. *Sua*, Jacobin, théologien. Le P. Gaspar *Saccarelli*, de l'Oratoire, qui a écrit sur l'histoire ecclésiastique. Le P. Bruno *Bruni*, des écoles pies. L'abbé Athanase *Cavalli*, professeur de physique, & le docteur George *Bonelli*, professeur de botanique.

Le comte *Alfiéri*, poëte tragique, est absent: il a voyagé dans toutes les parties de l'Europe. Il a publié quatre tragédies dont on fait le plus grand éloge. Il en va donner huit autres, & il a à peine 33 ans. Le comte *Tana*, auteur de plusieurs ouvrages de goût, est aussi absent, ainsi que M. l'abbé François Alberti de *Villeneuve*, auteur d'un Dictionnaire italien & françois.

L'académie de peinture & de sculpture a été établie le 10 Avril 1778, elle se rassemble au palais du roi, & y distribue régulièrement des prix que S. M. a établis : voici les académiciens qui se sont le plus distingués.

Laurent *Pecheux*, premier peintre de S. M., dont on voit d'excellens tableaux à Rome, à Pise, à Par-

me & ailleurs. Quoique né à Lyon, on peut le regarder comme Italien ; il a quitté ſon pays à douze ans ; on le croit le meilleur peintre d'hiſtoire en Italie, après Battoni.

Ignace & Philippe *Collini*, frères, ſculpteurs du roi, dont les ſtatues, dans le goût ancien, ſont d'une grande perfection.

M. Charles-Antoine *Porporati*, graveur en taille-douce, dont les eſtampes ſont très-eſtimées. Son burin eſt parfait, on peut le compter parmi les plus célèbres graveurs.

Les frères Bernard & Fabrice *Galleari*, excellens peintres de théâtres, artiſtes uniques dans leur genre pour la perſpective.

Jean Baptiſte *Bernero*, ſculpteur ſtatuaire.

Victor *Cignarole*, peintre de payſages à l'huile fort eſtimés ; il a un talent très-diſtingué, mais il eſt peu occupé.

On pourroit ajouter Jean-Dominique *Molinari* & Victor *Rapous*, peintres d'hiſtoire, M. *Ladatte*, ſculpteur, pluſieurs artiſtes de l'académie & d'autres qui n'en ſont pas, tels que *Rapous*, frère de l'académicien & peintre fort eſtimé pour les animaux & les fleurs ; *Trona* pour les portraits, & plus encore pour la miniature ; *Panealbo* pour les portraits, *Troſſarel* pour les portraits en miniature.

Bulgeri, ou plutôt Bolgé, ſculpteur en bois ; *Ferrero*, *Janotti*, *Manguet*, auſſi ſculpteurs en bois.

Le Piémont a fourni auſſi de bons artiſtes aux pays étrangers : à Paris, madame *Benzi*, née Baſtéri de Turin, d'un talent diſtingué ; & MM. *Campana* & *Lavi*, peintres en miniatures ; *Melini* & *Valperga*, graveurs en taille-douce.

Les architectes que j'ai ouï citer, ſont MM. Piacenza, dont j'ai déjà parlé, & M. le comte Beinaſque.

Pour la peinture, le chevalier *de Beaumont* avoit acquis de la réputation, mais il eſt mort. On peut voir

voir de ſes ouvrages chez M. le commandeur Geloſo, qui poſsède pluſieurs tableaux des grands maîtres; on aſſure même qu'il y en a de Raphaël. On y voit auſſi pluſieurs ſtatues copiées ſur l'antique.

Il y a à Turin une manufacture de tapiſſeries où l'on a fait de belles tentures ſur les cartons du chevalier de Beaumont.

Nous avons parlé de la muſique à l'occaſion de l'égliſe de Turin.

CHAPITRE XIII.

Des monnoies, poids, meſures de Turin, & du prix des denrées.

LES louis-d'or de France, qui ſont au titre de 22 carats de fin, & à taille de 30 au marc (1), & qui valent en France 24 livres tournois, ne valent à Turin que 20 livres de Piémont dans le commerce ordinaire; ainſi il faut ajouter un cinquième aux livres de Piémont quand on veut les réduire en livres de France; je dis 20 livres, quoique je n'aie paſſé mes louis que pour 19 livres 16 ſols 6 deniers, argent de Piémont: c'eſt le prix du tarif arrêté à Turin le 15 Février 1755; mais par le tarif du 25 Juin 1733, ils valoient 20 livres 3 ſols 4 deniers.

Les ſequins de Florence paſſent à Turin pour 9 livres 9 ſous 4 deniers; mais il faut avoir ſoin de les peſer, car ils ſont ſujets à des altérations de quelques grains qui font une perte dans le commerce: les marchands ne les reçoivent qu'au poids, & font la déduction de ce qui leur manque.

(1) On permet 9 grains ſur le marc, pour le remède de poids, & dix trente-deuxièmes pour le remède de fin ſur le titre.

Un écrivain, qui eſt d'ailleurs fort inſtruit, nous dit en parlant de Turin, que ce qui gêne le plus le commerce eſt le bas prix des monnoies étrangères dans les états du roi de Sardaigne : « Celles de » France, dit-il, y perdent un ſixième, les autres » n'y ſont pas traitées plus favorablement, ce qui » nuit beaucoup à l'exportation des marchandiſes » fabriquées en Piémont ; c'eſt un article ſur lequel » le roi n'a jamais voulu ſe rendre, & que le duc » de Savoie réformera certainement. Les bas de » Turin ſont fort chers pour les étrangers à cauſe » de la perte que l'on fait ſur le change des monnoies ".

Cet auteur n'a pas fait réflexion qu'il s'agiſſoit d'une ſimple queſtion de mots & d'un changement de dénomination. Il eſt vrai qu'un louis de 24 liv. ne vaut que 20 livres de Piémont, mais ce n'eſt point-là une perte ſur le change, ni une choſe qui affecte le commerce, c'eſt ſeulement un nom différent. Un louis, c'eſt-à-dire, une pièce d'or au titre de 22 carats & à la taille de 30 au marc, s'appelle en France 24 livres ; à Turin, 20 livres ; à Gênes, 29 livres ; à Milan, 33 livres ; à Parme, 25 liv. ; mais c'eſt toujours la même valeur en or ; les marchands & les perſonnes qui calculent ne s'embarraſſent pas du nom. La livre numéraire étoit une livre peſant d'argent (de 10 onces deux tiers) du temps de Charlemagne ; elle n'en eſt plus que la ſoixante-ſixième partie aujourd'hui ; les noms ont changé 24 fois par des lois burſades, & le marc d'argent, qui valoit 15 ſols l'an 768, vaut actuellement 51 livres 3 ſols 3 deniers dans les hôtels des monnoies, du moins ſuivant le tarif de 1726, ou un peu plus dans le commerce.

Ces dénominations ont encore bien plus changé ailleurs ; celui qui croit avoir perdu 4 livres à Turin, parce que ſes louis de France n'y valent que 20 liv., doit croire qu'il a gagné 18 fois davantage quand

il arrive à Parme, où ce même louis d'or vaut 95 livres; mais cela ne prouve rien que la variation arbitraire des noms.

La plus belle monnoie de Turin est le carlin d'or de 120 livres du pays, qui vaut environ six louis; mais la monnoie d'or la plus ordinaire à Turin, est la pièce neuve de 24 livres de Piémont, *Doppia di 24 lire*, que le roi a fait frapper en 1754; elle pèse deux gros & demi & un grain, poids de marc; elle est au titre de 21 carats & $\frac{24}{32}$ suivant l'essai qui en a été fait en France; ainsi les pièces neuves pèsent en matière pure, 164 grains & $\frac{141}{4668}$, & valent par conséquent 26 livres 7 sols deux deniers valeur intrinsèque, c'est-à-dire, suivant le prix de l'or fin, par le tarif de 1726, qui est de 740 liv. 9 sols 1 deniers $\frac{1}{11}$ le marc de France; mais nous les payons 29 livres 1 sol 1 denier lorsque nous donnons nos louis au prix du tarif de 1729. Il y a aussi en or *Doppia di 12 lire* & le *Scudo d'oro*, *di 6 lire*.

L'écu neuf de 1755, *scudo d'argento*, pèse une once un gros 13 grains, il est au titre de 10 deniers 20 grains de fin; ainsi il contient 596 $\frac{3397}{4668}$ grains de matière pure, & vaut 6 liv. de Piémont (1).

Le *Piccolo scudo* est de 3 livres, & le *Testone* de 30 sols: il est aisé de les réduire en monnoie de France, en ajoutant un cinquième; ainsi les 30 sols de Piémont font 36 sous de France ou environ.

On parle quelquefois à Turin de ducatons; c'étoit une monnoie qui valoit 5 livres & demie de Piémont, ou 6 livres 12 sols de France.

Pour voyager en Italie plus commodément, j'ai changé à Turin les louis, pour des sequins de Florence, à raison de vingt & un sequins pour dix louis,

(1) Voyez l'*Essai sur la qualité des monnoies étrangères*, donné par M. Macé de Richebourg, à Paris, de l'imprimerie royale, 1764, *in-folio*. La banque rendue facile par Giraudeau, 1756, *in-4to*.

ou de 11 livres 8 sols 6 deniers pour chaque sequin. Quand j'ai été à Florence, j'ai trouvé que les sequins y valoient presqu'autant, car ils m'ont coûté 11 livres 5 sols 2 deniers, à raison de 42 paules pour chaque louis d'or, c'est à-peu-près la valeur des ducats de Hollande.

Il y a trois sortes de poids à Turin, le marc, composé de 8 onces, qui pèse vingt-deux grains & un quart de plus que le marc de France, suivant l'examen que M. Tillet en a fait avec les poids originaux qui ont été adressés au ministère (*Mémoires de l'Académie pour* 1767). C'est ce marc dont on fait usage à la monnoie & chez les orfèvres de Turin.

La livre ordinaire employée dans le commerce, est composée de 12 onces; & ce sont les mêmes onces que le marc; ainsi elle pèse seulement 33 $\frac{1}{2}$ grains de plus que les 12 onces du poids de marc.

L'once de Turin se divise en 8 octaves, l'octave en trois deniers, le denier en 24 grains, le grain en 24 *granotti*.

La livre employée en médecine est composée de 12 onces; mais ces onces sont plus foibles que celles de la livre ordinaire dans le rapport de cinq à six; l'once se divise en 8 dragmes, la dragme en 3 scrupules, le scrupule en 20 grains. Le rub ou rubbio est de 25 livres.

Le pied de Turin, *piede liprando*, réduit en mesure de France, vaut un pied 6 pouces 11, 71 lignes (c'est-à-dire, onze lignes & 71 centièmes), suivant un rapport exact avec le pied de Paris, déterminé par le P. Beccaria. M. Cristiani, dans son traité général des mesures, que je citerai plusieurs fois (1), ne donne que 10, 5 lignes au lieu de 11, 7.

Le pied de Turin se devise en 12 pouces, en italien *once*; l'*oncia* en 12 *punti*, le *punto* en 12 *atomi*.

(1) *Delle misure d'ogni genere, in Brescia*, 1769.

Le *Raso*, ou *Braccio*, qui sert aux marchands, est de 14 *once*; il vaut 22 pouces 2 lignes & $\frac{60}{100}$; il se divise en quarts, huitièmes & seizièmes. Dans les autres villes du Piémont, les mesures sont différentes, & cela varie à l'infini; le pied de Coni n'a que les deux tiers de celui de Turin. Voici quelques autres mesures rapportées par le P. Frisi, & que j'ai réduites en pieds, pouces, lignes, & centièmes de ligne, mesure de Paris.

		pieds,	pouc.	lig.	
à Tortone,	*Braccio lungo*	2	1	0	13
	Braccio corto	1	7	4	91
	B. di legname	1	11	3	95
à Alexandrie,	*Braccio di Seta*	1	7	7	38
	Br. di panno	2	0	7	63
à Novara,	*Braccio di Seta*	1	7	3	95
	Br. da panno	2	0	7	74
	Br. da Fustagno	1	9	10	49

La toise de Turin, *Tesa*, est de 40 *once* du pied de Turin; elle se divise en cinq parties égales, qu'on apelle *piedi manuali*, & chaque pied en 8 *once*.

Le *Trabucco*, ou la perche qui sert dans l'arpentage, est de 6 pieds de Turin; ainsi elle vaut 9 pieds 5 pouces 10, 26 lig., en mesure de France.

Quatre perches carrées forment la table, *Tavola*; il faut 100 *tavole* pour faire le journal, ou la *giornata*; & par conséquent le journal de Turin est 1000 toises, ou seulement $\frac{1}{10}$ de plus; ainsi la *giornata* diffère peu du journal de Bourgogne, qui comprend 902 $\frac{1}{2}$ toises carrées, de superficie, & de l'arpent de Paris qui en contient 900, ou 30 toises en tous sens (1). Le nom de *giornata* vient de ce que c'est à-peu-près le terrain qu'un homme peut

(1) L'arpent est de 100 perches de superficie dans tout le royaume, mais la perche varie depuis 18 pieds jusqu'à 22. Celle dont on se sert pour les bois est de 22 pieds; celle des

labourer dans un jour avec deux chevaux; & on l'eſtime de même pour l'arpent de Paris.

Le mille de Turin, ſuivant la règle, doit être de 750 *trabuchi*, c'eſt-à-dire, 1188 toiſes, qui ſont environ une demi-lieue de France; (car nos lieues de 25 au degré, ſont de 2283 toiſes); ainſi les milles de Turin ſont de 48 au degré, le degré de la terre étant d'environ 57000 toiſes en Italie (1).

La meſure des grains, appelée *Emina*, eſt un cylindre dont le diamètre eſt de 8 pouces 11 atomes, & la hauteur 5 pouces 5 points 11 atomes, d'où je conclus qu'elle contient 1163 pouces cubes de France. Le boiſſeau de Paris, qui en a 661, contient 20 livres de bon bled; ainſi l'émine de grain doit peſer 35 livres, poids de marc.

Le prix ordinaire du bled à Turin, vers 1765, étoit de 3 livres l'émine, ce qui revient à 41 ſols le boiſſeau, monnoie & meſure de Paris; ce prix du bled eſt ordinairement plus fort qu'à Paris, où l'on n'eſtime ordinairement le boiſſeau que 30 ſols, & cependant la viande, même de veau, ne coûtoit ordinairement à Turin que 5 ſols & demi, au lieu de 8 qu'elle coûtoit alors à Paris; mais cela vient de l'abondance des fourrages; au reſte, le vicaire de la ville, qui eſt le magiſtrat municipal, taxe le prix de la viande ſuivant l'exigence des cas. Quand il y a peu de foins, tous les payſans vendent leurs veaux, & les bœufs ſont plus chers; mais le veau coûte toujours un demi-ſol de plus que le bœuf.

Voici le prix des denrées à Turin au mois de Juillet 1775, ſuivant M. Bernouilli, en poids & monnoie de Piémont.

---

arpenteurs de Paris eſt de 18 pieds. Ainſi l'arpent des eaux & forêts eſt de 1444 toiſes & quatre neuvièmes dans le royaume, & l'arpent de Paris eſt de 900 toiſes ſeulement.

(1) Nous parlerons des milles uſités dans les différentes parties de l'Italie, à l'article de Bologne.

Bœuf, la livre de 12 onces de Piémont . . . . . 2 1/2 sols.
Veau 3 1/2
Mouton 2 1/2
Cochon 17
Beurre 8
Huile 9
Chandelles des 4 à la livre . . 10
Et des 3 à la livre 11
Riz 2 1/2
Fromage de Savoie 8
Pain le plus fin . . . . . 3 s. 8 den.
Pain ordinaire 2 1/2

Œufs frais, 1 sols pièce; les autres 8 sols la douzaine.

La mesure de vin, qu'on appelle *brenta*, de 628 pouces cubes de Piémont, ou 2483 pouces de France, c'est-à-dire, environ 52 pintes de Paris, puisque notre pinte est de 48 pouces cubes.

L'attention du gouvernement pour la fabrication exacte des balances, des poids & des mesures, leurs dimensions & leurs vérifications, a fait publier, en 1750, une instruction, qui mériteroit d'être imitée par-tout; *Istruzione per li fabricatori ed aggiustatori delle bilance, stadere e misure*, 45 pages *in*-4°. avec figures.

Les marchands & les ouvriers de Turin sont distribués en communautés; mais chacun peut exercer sa profession sans aucun droit; il est seulement obligé de faire le chef-œuvre en présence des syndics de la communauté. Il y a cependant quelques professions dans lesquelles le nombre est fixé, & dont les offices se vendent; tels sont les offices des procureurs, qui sont au nombre de 40, qui coûtent 27 ou 30 mille livres; les offices de greffiers, qui sont au nombre de 16, & qui se vendent 8 mille livres, les maîtrises d'apothicaires,

qui sont au nombre de 36, qui se vendent 9 à 10 mille livres.

Les *Chiabattini* sont 40 commissionnaires dont l'emplacement est fixé, & chacun paie pour la boutique & pour le privilége, 3 à 4 cent livres au propriétaire de l'office; ils sont obligés de porter une lettre, de faire une commission ou de la faire faire par un de leurs garçons, moyennant 20 deniers, qui équivalent à 2 sols de France; cet établissement revient à celui de la petite poste de Paris, & du *Penny post* de Londres.

Les Juifs, à Turin, ont un quartier où ils sont très-nombreux; ils prêtent à gros intérêt, mais aussi l'Etat en tire une rétribution. (M. Rolland, p. 359.)

LE COMMERCE du Piémont roule principalement sur la soie, car il tire de France beaucoup de marchandises: des draperies, des couvertures & des bas de laine, des étamines du Mans, des toiles brochées & des cotonades de Rouen, des rubans du Lyonnois & du Forez, des camelots de Lille, de même que d'Angleterre & de Saxe; une partie de nos étoffes & modes s'envoie à la cour de Turin.

Le fer, le cuivre, le plomb, se tirent de l'étranger: il y a cependant des mines en Savoie, mais elles sont négligées; on ne permet pas aux étrangers de les visiter, de crainte qu'on ne connoisse trop le moyen de pénétrer dans les montagnes, qui forment la sureté de l'Etat.

Le Piémont tire des armes du Forez, des glaces de Venise, de la clincaillerie d'Allemagne, de la bijouterie de Paris, du papier de France. (M. Rolland, p. 350.) Le sucre & les drogueries y viennent aussi de l'étranger, par Gênes & par Venise.

D'un autre côté, le Piémont envoie dans l'étranger beaucoup de bestiaux, bœufs, vaches, moutons, porcs, & beaucoup de riz; on compte année commune, 80 à 90 mille bœufs exportés; & sans

les droits, ce commerce augmenteroit peut-être encore; les chevaux se tirent de la Suisse, & d'ailleurs. On exporte aussi beaucoup de chanvres, de fils & de cordages. On y fait peu de toiles; on tire de la Suisse toutes celles qui ne se fabriquent pas dans le pays; mais depuis quelques années, le gouvernement fait des efforts pour augmenter la fabrication des toiles.

On fait à Turin quelques étoffes de soie; des velours, des taffetas, des étoffes brochées sur les dessins de Lyon. M. Rolland pense qu'il y a 7 à 8 cent métiers à Turin; c'est pour les encourager que le roi gêne, par des droits très-forts, l'importation des nôtres.

On fabrique des draps pour les troupes avec la laine du pays, qui est grossière, & des draps plus fins avec des laines de Rome & de la Pouille; ces fabriques sont dans la partie du Piémont qui avoisine le Dauphiné.

Il y a une manufacture de tapisseries à Turin, dans le goût de celle des Gobelins; mais elle tire les laines de Paris toutes teintes, & l'on n'a pas encore l'art de les bien employer. La manufacture de porcelaine, établie du côté de Moncallier, a beaucoup d'ouvriers François, & cependant n'a point encore réussi. (M. Rolland, p. 344.)

Le principal commerce de Turin consiste dans les soies du Piémont; M. Rolland dit qu'il en sort chaque année pour 18 ou 20 millions; il en va en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. La France en tire les deux tiers de ce qu'elle emploie dans ses manufactures. On m'a assuré que la seule ville de Lyon tiroit du Piémont pour 7 à 8 millions de soie. M. Rolland dit qu'elle en tire le tiers de celle qu'on y emploie, & que les autres parties de la France en tirent du Piémont encore autant. Je cite volontiers M. Rolland dans cette partie, parce qu'étant inspecteur des manufactures, il doit être plus instruit.

Cette quantité de soie fait que les retours de la France en argent sont très-forts : il en est de même pour le riz ; aussi nos louis-d'or sont très-communs à Turin, & ce seroit encore pis si la culture des soies ne s'étoit pas accrue un peu depuis quelques années dans les provinces méridionales de France.

Le roi de Sardaigne a fait de son côté tout ce qui étoit possible pour augmenter l'abondance des mûriers & la culture de la soie dans ses Etats, en accordant des gratifications aux cultivateurs, & il y a parfaitement réussi. C'est actuellement dans le Piémont, & même aux environs de Turin, que l'on voit la culture des mûriers blancs dans toute sa perfection. On s'imagine en France qu'il suffit de planter des mûriers pour avoir de la feuille ; j'ai vu des provinces en France où l'on a établi des pépinières aux dépens du public pour fournir des mûriers à tous ceux qui ont voulu les planter ; la plupart sont morts sur pied, & toute la dépense qu'on avoit faite est restée inutile. Il est absolument nécessaire de défoncer la terre tout autour, pour aider la propagation des racines, de tailler ou émonder les arbres de trois en trois ans, surtout dans les terrains maigres, & y donner des soins de plusieurs espèces. M. l'abbé de Sauvages en avoit fait une étude particulière dans son voyage d'Italie en 1764, & il se proposoit d'en faire un supplément à l'ouvrage qu'il avoit publié sur cette matière. Au reste, il y a déjà en Languedoc beaucoup de mûriers aussi beaux que ceux d'Italie, ce qui peut faire croire qu'on n'y est pas fort éloigné des véritables principes.

Les mûriers sont connus en France depuis long-temps ; les François qui firent avec Louis XII la conquête du Milanès, en 1509, en rapportèrent de la graine dans le Dauphiné & le Languedoc, où elle réussit assez bien, ou préféroit celle du

mûrier blanc ; mais ce n'eſt que depuis quelques années que cette culture eſt en vigueur ; elle eſt actuellement au point que nos provinces méridionales fourniſſent à la ville de Lyon, ſuivant l'eſtime de quelques perſonnes, 12 à 13 mille quintaux de ſoie chaque année, ou à-peu-près la moitié de ce qu'on y conſomme : le reſte ſe tire du Piémont, d'Eſpagne, de Suiſſe & des Indes.

Les mûriers greffés de la feuille d'Italie, ou mûriers roſes, ſont ceux qui ont le mieux réuſſi en France : tant qu'on s'eſt attaché au mûrier ſauvageon & à quelques mûriers à grande feuille, on n'a eu que des ſuccès médiocres ; le premier a la feuille trop petite, trop peu nourriſſante ; le ſecond l'a trop dure, & les vers à ſoie la rebutent.

Les mûriers roſes ſont en effet ceux qu'on cultive en Piémont ; le chemin de la Vénerie royale en eſt preſque tout planté ; c'eſt à la connoiſſance de cet arbre que les provinces de Languedoc, Vivarais, Provence & haut Dauphiné ſont redevables de la quantité de ſoie qu'elles recueillent aujourd'hui, tandis que la province du Lyonnois attachée depuis 50 ou 60 ans à ne cultiver encore que le mûrier ſauvageon, connoiſſoit à peine ce produit (1).

Il y a auſſi en Italie, ſurtout du côté de Vérone, une pratique ſingulière que je n'ai point vue en France pour la multiplication des mûriers ; on fait des pépinières perpétuelles, qui conſiſtent en de groſſes ſouches preſqu'à ras de terre ; on en couche les branches pour faire des marcottes ou provins, qu'on détache du tronc quand elles ont pris racine ; chaque ſouche donne ainſi quatre mûriers greffés & de belle venue, tous les trois ans : les ſouches durent un ſiècle, en produiſant

(1) Voyez M. Thomé, Mémoire ſur la manière d'élever les vers à ſoie, 1767.

toujours de la même manière ; & pour en avoir d'autres, il ne s'agit que de greffer de jeunes tiges à quelques pouces au-deſſous du niveau de la terre, & de couper toujours le deſſus pour faire groſſir la ſouche & multiplier les jets de côté ; l'on gagne ainſi beaucoup de temps, parce que l'on n'eſt pas obligé de greffer les mûriers & de les attendre de graine ſi long-temps.

Dans les plantations ordinaires de mûriers en Italie, on ne fait point de difficulté de ſemer du grain dans les intervalles ; cela diminue ſans doute le produit des mûriers, mais on en eſt plus que dédommagé d'ailleurs. Cette méthode ſeroit moins bonne en France, où la végétation eſt plus foible.

Le riz eſt auſſi un des grands objets de la culture du Piémont ; mais j'ai entendu le feu roi me témoigner là-deſſus les regrets d'un bon père qui voudroit pouvoir ſouſtraire ſes peuples à cette culture dangereuſe. On obſerve en effet que les payſans qui s'en occupent ſont jaunes, cachectiques, ſujets aux hydropiſies, aux obſtructions, aux fiévres intermittentes, cauſées par le terrain marécageux, & par les eaux ſtagnantes dont le riz a beſoin ; car c'eſt une plante aquatique qui doit être pendant un temps, ou entièrement ſous l'eau, ou en partie, ſuivant ſes degrés d'accroiſſement. Le canton de Verceil en produit une quantité conſidérable, & fournit à l'exportation pour tous les pays voiſins.

M. le comte Spolverini a donné ſur la culture du riz, un poëme eſtimé ; il auroit bien dû y joindre, en faveur de ceux qui aiment l'agriculture, une ſuite de détails économiques en forme de notes ; j'ai ouï dire qu'on devoit y ſuppléer. M. l'abbé de Sauvages, qui s'eſt occupé ſpécialement de l'agriculture en Italie pendant l'eſpace de 12 à 13 mois, en 1763 & 1764, ſe propoſoit de nous donner les détails de la culture du

riz, avec beaucoup d'autres observations qu'il y avoit faites. M. Rolland a donné un mémoire abrégé sur cette culture dans ses *Lettres écrites de Suisse & d'Italie.*

On cultive beaucoup en Piémont & en Savoie le maïs, ou bled de Turquie; le paysan en fait sa principale nourriture, il le mange en bouillie, ou en gâteau, qu'on appelle *polenta.*

CHAPITRE XIV.

Des revenus & des impôts du Piémont.

Il y a des personnes qui comptent près de trois millions d'habitans dans les Etats du roi de Sardaigne; d'autres n'en supposent que la moitié, & M. Schlœtzer en compte deux millions. Le même auteur estime les revenus du roi seize millions & demi, d'autres les portent de vingt à vingt-cinq millions de France, il pourroit les augmenter si les besoins l'exigeoient.

Ces revenus sont répartis, comme chez nous, sur les fonds, sur les personnes & sur les consommations, avec sagesse & avec économie; il n'y a ni abus dans la perception de ces revenus, ni profusion dans leur emploi. L'imposition de la taille réelle qui se paie sur les bien-fonds, fut un des premiers objets de l'attention du feu roi au commencement de son règne (1); la manière dont on y procéda, & les registres qu'on en dressa, ont été consultés même par les cours étrangères

(1) L'édit des tailles pour le duché de Savoie fut donné le 15 Septembre 1738; mais Jean-Jacques Rousseau, qui en parle dans ses Confessions, y avoit été employé au Cadastre quelques années auparavant.

ou des vaches. On paie pour une paire de bœufs 3 livres 6 sols 8 deniers, & pour une paire de vaches une livre 13 sols 4 deniers. On estime le total de ces impositions plus de dix millions, dont une moitié au moins est le produit de la seule taille réelle.

La gabelle forcée a lieu aussi dans le Piémont; chaque personne au-dessus de cinq ans est obligée de lever chaque année huit livres de sel du grenier, à raison de 4 sols la livre, ce qui revient à 6 sols & demi la livre, poids & monnoie de France. Mais cette taxe n'a pas lieu à Turin, & les pauvres en sont exempts partout. Le sel que l'on consomme au-delà des huit livres, ne se paie que moitié.

Tous ceux qui tiennent des bœufs & des moutons, sont aussi obligés de faire la levée de sel proportionnée au nombre de ces animaux; ceux qui tuent des cochons pour leur consommation, sont obligés d'en lever 6 livres & demie, & les charcutiers 5 livres; au reste, il y a des provinces dans l'Etat du roi de Sardaigne, comme une partie du Montferrat, qui sont exemptes de cet impôt, ou par le titre de cession, ou par des concessions faites à titre onéreux. On estime cet impôt de sel six millions.

Le papier timbré est un article de 300000 liv.; il y en a de trois sortes: le premier est de 10 sols la feuille, & l'on est obligé de s'en servir pour les sentences; le second est à 4 sols, & il est nécessaire pour les obligations qui passent 200 livres; le troisième est de 2 sols la feuille, & il sert pour les testamens, les contrats & tous les actes judiciaires.

Les droits d'insinuations auxquels sont sujets les testamens, les contrats, &c. ne sont que de 30 sols pour une somme quelconque au-dessus de 80 livres.

Le

Le produit du tabac que le roi fait régir pour ſon compte, monte à 500000 livres. Il y en avoit une fabrique immenſe au château de *Milleſiori*; on l'a tranſportée au parc près de Turin. Il y a des plantations dans les environs de Turin, où l'on choiſit des fonds propres à cette culture, ce qui diſpenſe le roi de faire acheter la feuille de tabac en Angleterre, comme bien d'autres États le pratiquent. On hache les feuilles dans des moulins, on les blute, on les humecte, on les triture ſur des meules, méthode très-différente de la nôtre.

Les cartes, & les *tarrochi*, eſpèce de cartes particulières, étoient affermées 150000 livres; mais depuis 1761, elles ſont en régie. J'ai ouï dire qu'en France le même droit produiſoit 500 mille livres.

La loterie (*Giuoco del Seminario*) étoit affermée 140000 livres; elle eſt actuellement en régie, & l'on aſſure qu'elle rapporte 160000 livres.

Le *Graſſina* eſt un droit qui ſe lève ſur les auberges, ſur les boucheries, ſur les cuirs & les chandelles; car perſonne ne peut faire ni vendre de chandelle ſans avoir une quittance des droits, & cela ſous des peines conſidérables. Le revenu de cette partie eſt eſtimé à plus de 800000 livres; celui des chandelles ſeules eſt de 115000 livres, ſuivant la relation manuſcrite de M. Foſcarini. Mais depuis cette époque de 1743, toutes ces évaluations doivent être différentes.

Les éloges que j'ai ouï donner ſi ſouvent au roi de Sardaigne, ſur l'économie & la ſageſſe de ſon adminiſtration, me perſuadent qu'on verra ici avec plaiſir un autre détail du produit des impôts, & des principales dépenſes de l'Etat, communiqué dans le pays même, en 1766, par une perſonne que j'ai lieu de croire bien inſtruite. Si l'état des choſes a encore changé, l'on n'en verra pas moins dans ce détail les forces du Piémont, la

forme des répartitions, & la proportion des différentes provinces.

Les droits compris sous le nom de *Gabelle generali*, c'est-à-dire, les douanes, ou droits d'entrées, qui sont très-forts, le sel, le tabac, la poudre à giboyer, le papier timbré, montent en monnoie du Piémont à 9775690; il y en a 6358759 pour le Piémont; 528610 pour le Mont-Ferrat; 1332168 pour la Savoie; 140897 pour le comté de Nice; 14324 pour l'Oneglia; 348802 pour Alexandrie & Lumellina; 433672 pour Novarre; 253715 pour le haut *Novareze*; 95271 pour Vigevano; 202732 pour Tortone; 166738 pour le Pavesan, ou *oltre pô Pavese*. Les droits de pontonage & de papetèrie, appelés *Gabelette*, sont estimés 590733.

Les tailles en Savoie 1010767; en Piémont 2451952; dans le comté de Nice 73909; dans le Mont-Ferrat 217744; pour Alexandrie & Lumellina 45854; la subsistance dans le même pays 428289; les vallées voisines du Dauphiné & de Pragellato paient 67965. Les impôts du duché d'Aouste, appelés *Donativo*, sont estimés 66666: de la principauté d'Oneglia, appelés *Suffidio*, 1301; du comté de Nice 2681; du bas Novarèse 381145; du haut Novarèse 59133; du Vigevenasco 91128; de Tortone 126798; du Pavesan 226011. La poudre à giboyer que le roi fournit pour le public 37876; la vente du sel de la Tarantaise 43750, les marbres de Valdieri 2000; les émolumens des greffes, *Redditi dal giuridico* 104432; l'impôt sur les Juifs 17900; tout cela joint au produit de la loterie & à d'autres articles moins importans, produit en tout . 5192769.

Suivant cet état, le revenu total en livres de Piémont, se trouveroit d'environ 16569000.

Depuis la dernière guerre, le roi a mis un impôt extraordinaire, qui est réparti de la manière

suivante : on lève en Piémont 1526236 ; en Savoie 335600 ; dans le duché de Mont-Ferrat 134113 ; dans le comté de Nice 25618 ; dans la principauté d'Oneglia 3333 ; dans les provinces d'Alexandrie & de Lumellina 234023 ; dans celles de Novare & de Tortone 164818 ; dans celles du haut *Novareze*, *de Vigevenasco*, *Oltre pô Pavese*, *Sicco Mario & Babbiese* 136202. Je ne rapporte cette distribution que pour donner une idée des forces respectives, ou de la bonté de ces différentes provinces.

Tous ceux qui manient les finances du roi sont sujets, en Piémont, à une loi qui est bien propre à empêcher les grands profits des partisans : on l'appelle *Legge del sesto* ; suivant cette loi, tout fermier du domaine ou des revenus de la couronne, de quelle espèce qu'il soit, quoique adjudicataire à l'enchère, peut être dépossédé dans le cours même de son bail, s'il se présente quelqu'un qui offre un sixième de plus. Cette lésion est censée suffisante pour annuller le premier contrat & donner lieu à une nouvelle adjudication. On peut juger par-là du soin avec lequel toutes les parties des finances sont traitées ; M. Foscarini, dans la relation que j'ai citée, raconte qu'un ambassadeur de France, qui avoit été longtemps à Turin, & y avoit étudié l'administration des finances, disoit qu'avec une méthode semblable, les provinces de France vaudroient autant de royaumes.

Les dépenses du roi de Sardaigne, dans l'état que je rapporte, sont évaluées à 16½ millions, monnoie du Piémont, dont 8100000 pour le paiement des troupes : on en verra le détail ci-après.

On compte 4128375 livres pour payer les intérêts des dettes de la couronne ; il y en a à trois pour cent, d'autres à quatre pour cent, & quelques-unes de viagères.

Les penſions extraordinaires que le roi fait ne ſont eſtimées qu'à 54000 liv., la dépenſe de l'univerſité 52000; le collége des provinces à Turin 30000; les écoles répandues dans les provinces 66000.

La dépenſe de ſes ambaſſadeurs & miniſtres dans les cours étrangères ne va qu'à 239000 livres; car celui de France, qui eſt le mieux payé, n'a que 48000 livres, celui d'Eſpagne 40000, celui d'Angleterre 38000, celui de Vienne 30000, celui de Naples 24000, celui de Rome 20000, & le miniſtre près des Etats-Généraux d'Hollande 12000. S'il eſt permis de faire une comparaiſon avec la France, j'ajouterai que le traitement ordinaire de l'ambaſſadeur de France en Angleterre eſt de 150000 livres de France, & 50000 d'acceſſoires, ce qui fait en tout 200000; & l'ambaſſadeur en Hollande a 90000 livres; ce ſont les ſeuls dont j'aie eu connoiſſance.

L'article des menus plaiſirs du roi de Sardaigne paſſoit pour être de 35000 livres, celui de M. le duc de Savoie 30000, & celui de madame la ducheſſe de Savoie 20000.

Les ſecrétaires d'Etat ont 13000 livres, & tous les bureaux qui en dépendent 97000. Le premier préſident du ſénat a 5000 livres, & l'état entier du ſénat monte à 13000. Le ſénat de Savoie a 12000 livres, & celui de Nice 26000; la chambre des comptes 100000; le général des finances 6000, auſſi-bien que le contrôleur-général; & le total des officiers de finances coûte 168000. Les intendans de provinces ont depuis 1500 juſqu'à 3000 livres d'appointemens.

Les frais de régie des poſtes vont à 114000 livres; le conſeil du commerce auſſi bien que la juriſdiction des conſuls à 14000. Les portions congrues que le roi paie à des curés qui ſont ſans revenus, & dont l'entretien eſt à la charge de l'E-

tat, vont à 16000. Pour diverſes œuvres de charité que le roi fait ſuivant les circonſtances, par exemple, pour ſecourir les paroiſſes incendiées, &c. on compte 60000.

Je paſſe, pour abréger, beaucoup d'autres articles moins importans, qui étoient contenus dans un état détaillé, que M. Clerc, médecin de M. le duc d'Orléans, a bien voulu me communiquer, & dans lequel le total de la dépenſe monte à 17 millions.

J'ai dit au commencement que la dépenſe du roi, pour le militaire, étoit de 8100000 livres; il faut en déduire 520900 qui ſont pris ſur la Sardaigne, dont nous ne parlerons point ici, parce qu'elle ne rendoit preſque rien, du moins au temps où ces calculs ont été faits.

On ajoute pour la dépenſe de l'artillerie 280000, pour la maiſon du roi 1470000, & pour les fortifications 1040000, deſquelles cependant 25600 étoient aſſignées ſur les fonds de la Sardaigne.

M. l'abbé Richard donne au roi de Sardaigne 12 à 13 mille hommes de troupes en temps de paix; cependant on aſſure dans le pays qu'il en a environ 24 ou 30 mille, ſans compter 6000 invalides, & dix mille hommes de milices qui ont un tiers de paie, & à qui l'on fait faire une revue deux fois l'année, avec des exercices de 10 jours. Le peuple y naît ſoldat, & les payſans ſont claſſés pour ſervir en cas de beſoin.

M. Foſcarini aſſuroit, en 1743, que le roi avoit à ſon ſervice trente mille hommes d'infanterie, & quatre mille hommes de cavalerie, ſans compter quatorze mille étrangers; & comme il étoit perſuadé que la population entière de ces Etats n'étoit que d'un million & demi d'habitans, il jugeoit que le nombre des troupes nationales n'auroit dû monter qu'à 15000 hommes. En effet, d'après le jugement & l'expérience des politi-

ques, on estime que les troupes d'un Etat ne doivent être qu'un centième de la nation, pour que l'agriculture & les arts n'en souffrent point. M. Foscarini ajoutoit, que ces 48 mille hommes de troupes seroient réduits à 24 en temps de paix.

Tous les officiers sont obligés de résider & de faire leur service sans interruption & avec la plus grande exactitude. Les recrues & les désertions sont pour le compte du roi; mais on y prévient les abus avec beaucoup de vigilance.

Paiement des troupes nationales.

	Infanterie.	*Dragons.*
Colonel	4732 liv.	4000 liv.
Capitaines . . .	1444	2023
Lieutenans . . .	659 8 s.	1368
Sergens	157 4	
Soldats	65 15	99

Les soldats ont un habit tous les trois ans, la culotte & le chapeau tous les ans. Il y a plusieurs régimens étrangers, dont la paie est beaucoup plus considérable.

Paiement des Gardes-du-Corps.

Capitaine	5376 livres.
Lieutenant	4032
Soldats	355

Au reste, il est naturel de supposer que tout ceci doit avoir un peu changé sous le nouveau règne.

CHAPITRE XV.

Des environs de Turin.

Les environs de cette belle ville sont charmans; nous en commencerons la description par le faux-

bourg du Pô, *Borgo di Pô*, qui eſt à l'orient de Turin; on y va par la porte du Pô, qui eſt la plus orientale des quatre, & en même temps la plus décorée. Elle eſt ornée de marbres & de colonnes doriques, cannelées & à boſſages; on y retrouve le goût ſingulier du P. Guarini. Voici l'inſcription qui eſt ſur cette porte.

Ambitum urbis ad Eridani ripas ampliorem, Carolus-Emmanuel II, dum vitam & regnum clauderet inchoavit; Maria-Joanna-Baptiſta dum filius regno adoleſcerit auxit; Victor-Amedeus dum regnum iniret abſolvit. Æterno trium principum beneficio, æternum monumentum grata civitas poſuit, anno 1680.

Ce fauxbourg qui eſt ſitué le long du Pô, eſt celui dans lequel habitent les bateliers, les blanchiſſeuſes & autres artiſans; on y trouve l'égliſe de S. Marc, qui dépend du chapitre de la métropolitaine de Turin. En rebâtiſſant cette égliſe, en 1740, on trouva derrière le tableau du grand autel une image de la Vierge, peinte ſur le mur, qui devint célèbre par la dévotion générale de toute la ville; on ſcia la partie du mur où elle ſe trouvoit, & on l'a miſe ſur l'autel nouveau, & ſous une glace.

Le pont du Pô, qui ſe trouve immédiatement après, eſt de 100 toiſes de longueur, il fut bâti en 1417; une grande crue d'eau le ruina en partie le 3 Novembre 1706, mais il a été rétabli. Au-delà du pont eſt une autre partie du fauxbourg; il y a dans celle-ci une verrerie, une fayancerie, & une école d'artillerie où l'on s'exerce pour le ſervice du canon & le jet des bombes; cette école de pratique eſt un établiſſement du feu roi, auſſi-bien que l'école ſpéculative. Il y a auſſi des bains, où les eaux viennent du Pô; on paie depuis 15 ſols juſqu'à 60.

Les collines qui ſont au-delà du Pô, ſont cou-

vertes de campagnes fertiles & de maiſons agréables, dont l'expoſition eſt très-heureuſe; la plus belle eſt *la vigne de la reine*, à un quart de lieue de la ville, ſur une colline, à laquelle conduit une grande avenue, & où l'on peut monter aiſément en carroſſe. Elle fut bâtie par le prince Thomas de Savoie, pour la princeſſe Louiſe ſon épouſe; cette maiſon eſt petite, & tient ſi peu de la magnificence royale, qu'un particulier pourroit la poſſéder. Elle a cependant un joli ſallon, décoré de deux ordres d'architecture l'un ſur l'autre. Le premier eſt Dorique, le ſecond Ionique; le Dorique ſoutient quatre tribunes, en regard, qui tournent autour du ſallon; de ces quatre tribunes, les deux grandes ſont en relief, & les deux petites ſont feintes, ou en peinture; elles ſont de *Suſeb Dalamand*, & ſi parfaitement imitées, qu'on ne diſtingue pas les parties fauſſes d'avec celles qui ſont vraies; & je n'ai vu perſonne qui d'en-bas ne fût perſuadé que l'on pouvoit ſe promener tout autour des tribunes qui environnent le ſallon.

Le plafond eſt une freſque de *Valerino* de Rome; il repréſente l'inſtant où un amour réveille Morphée quand l'aurore commence à répandre ſes fleurs. Les deux tableaux qui ſont ſur les deux grands pans de la muraille ſont auſſi peints à freſque: le *Curato* y a repréſenté des ſujets tirés des métamorphoſes d'Ovide. Les tableaux, ainſi que le plafond, ne répondent pas à la beauté de l'exécution de l'architecture.

M. Cochin ajoute qu'il y a des plafonds de Danieli & de Corrado, dont il fait l'éloge, & pluſieurs deſſus de portes de Corrado, dont l'effet eſt piquant & la compoſition ingénieuſe.

Les appartemens ſont meublés de quantité de tableaux; le jardin eſt petit & n'a rien qui ſoit bien remarquable, ſi ce n'eſt une très-belle ſituation.

La montagne des Capucins eſt l'endroit où l'on va le plus volontiers pour avoir dans tout ſon entier la vue de Turin, celle du Pô, de la Dora, & de toute la plaine voiſine. Cette colline, qui ſe termine à la Superga, eſt délicieuſe. Les Capucins ſont plus élevés que la vigne de la reine & encore mieux placés. L'égliſe fut fondée par Charles-Emmanuel le Grand, mais elle ne fut conſacrée que le 22 Octobre 1656, avec une grande cérémonie; le duc y aſſiſta, de même que la reine Chriſtine de Suède, qui paſſoit alors à Turin.

Cette égliſe eſt ornée de marbres: elle a une grande coupole, & ſept autels, dont trois ſont en marbre. Il y a des peintures de *Cerano*. Sur le grand autel un tableau de l'Aſſomption, dont la perſpective eſt très-belle & forme ſept plans différens. Il eſt recouvert dans les jours ordinaires par un tableau commun dont le ſujet eſt le même.

L'hermitage des Camaldules eſt ſitué dans une plus grande élévation, ſuivant l'uſage de ces religieux, qui ſe placent toujours ſur les hauteurs écartées. Puiſque c'eſt la première fois que nous parlons des Camaldules, il n'eſt pas inutile d'ajouter que cet ordre fut fondé l'an 1009, par S. Romuald, Bénédictin de Ravenne, qui établit en occident la vie ſolitaire que ces pères ont conſervée d'une manière exemplaire juſqu'à préſent (1). Le nom vient de la ſolitude appelée *Camaldoli* ou *Maldoli* près d'Arrezzo en Toſcane, où fut bâti le premier monaſtère célèbre de l'ordre (2). L'égliſe royale des Camaldules, près de

(1) Il y a cependant une congrégation de cet ordre, qui eſt ſéparée de celle des Hermites, & qui habite dans les villes; on les appelle *Camaldoli Monachi*, pour les diſtinguer des Camaldules Hermites.

(2) Voyez l'hiſtoire de l'établiſſement des ordres religieux, par M. Hermant.

Turin, fut bâtie en 1602, en conſéquence d'un vœu fait par le duc Charles-Emmanuel le Grand dans le peſte de 1599; elle eſt affectée au grand ordre de l'Annonciade, & l'on y voit de riches ornemens que les chevaliers de cet ordre ont donnés à l'égliſe; un, par exemple, qui eſt brodé en or & en corail. Il y a auſſi des peintures eſtimées de Franceſchini, &c. La cène de N. S. qui eſt dans le réfectoire, eſt un très-bon ouvrage d'un peintre Flamand.

VERGINE DEL PILONE, égliſe ſituée à un mille de Turin ſur le bord du Pô; ſon nom vient d'un pilier où étoit peinte une image de l'Annonciation; une fille tombée dans le Pô le premier Mai 1644, & délivrée, comme par un miracle, augmenta la dévotion, & occaſionna un très-grand concours; on y fit bâtir une égliſe, qui eſt remarquable par ſon architecture & par ſes ornemens. Le grand autel eſt en marbre, & il eſt chargé d'*ex-voto* en argent, que des grâces obtenues ou demandées y ont fait offrir de toutes parts; c'eſt une choſe extrêmement commune en Italie, où l'on voit, ſurtout dans les villages ou les petites villes, des égliſes qui en ſont tellement tapiſſées & couvertes, qu'on ne ſait plus où les mettre.

MONCALIERI, petite ville ſituée ſur le Pô, avec une maiſon de plaiſance des ducs de Savoie; elle eſt à une lieue & demie de Turin; cette maiſon eſt comme S. Germain-en-Laye, & Windſor, par la ſituation; elle fut commencée par Iolande, femme du bienheureux Amédée, duc de Savoie, & continuée par Madame royale Chriſtine de France, ducheſſe de Savoie. Moncailler eſt remarquable par ſes bâtimens; le roi régnant, qui aime cette maiſon, y a fait travailler, & a rendu l'intérieur très-agréable; il y a des papiers chinois de toute beauté, & une fort belle galerie; d'ailleurs, elle eſt dans une poſition très-agréable.

LA SUPERGA, grande & belle église, bâtie sur le sommet de la montagne, à une lieue & demie de Turin. Elle doit son origine au vœu que le roi Victor-Amédée fit, en 1706, pendant le siège de Turin, comme on le voit par l'inscription : *Bella Gallico vovit.* Après que le duc de Vendôme eut gagné les batailles de Cassano & de Cassinato, il ne lui restoit plus à prendre que Turin, pour être maître du Piémont : on en forma le siège. Le duc de la Feuillade, fils du maréchal de même nom, y commandoit sous le duc d'Orléans, à la tête de 60 mille hommes, & Chamillard, son beau-père, ministre de la guerre, avoit fait des dépenses énormes pour en procurer le succès ; le duc de Savoie sortit de la ville & échappa aux François ; le prince Eugène vint au secours de Turin, & le 7 Septembre 1706, il traversa la citadelle pour attaquer les endroits foibles du camp ; il força les retranchemens du maréchal de Marsin, à qui la cour avoit défendu d'aller au-devant des ennemis, & qui fut obligé de les attendre, dans des circonstances où il lui eût été bien plus utile d'attaquer ; ce fut la cause de sa défaite & de sa mort ; car d'ailleurs les François qui avoient leur quartier-général sur la hauteur des Capucins, étoient placés d'une manière favorable, & maîtres de tous les environs ; ils avoient assez d'avantage pour être moralement sûrs du succès. Au reste, la perte des François ne fut pas de plus de 2000 hommes ; mais la dispersion de l'armée entraîna la levée du siège. On prétend qu'un Piémontois, en faisant remarquer à un François la beauté de l'édifice de la Superga, lui disoit : il faut que la *défaite des François* ait été terrible pour occasionner un si grand monument d'actions de grâces ; non, repartit le François, il faut que ce soit *la peur des assiégés*, car le vœu a dû précéder la défaite. Au reste, le courage des Piémontois est assez connu pour que cela soit réduit au mérite d'une répartie.

Le bâtiment de la Superga fut commencé en 1715, & consacré en 1731. L'architecte fut le célèbre Philippe *Juvara*, & l'on ne peut rien voir de plus magnifique. On y entre par un grand portique orné de colonnes & de deux clochers d'une assez belle forme (1). L'église est ronde, bâtie en pierres de taille, avec une magnificence qui est d'autant plus singulière, que l'édifice est au haut d'une montagne escarpée où les matériaux ont dû être très-difficiles à transporter; aussi dit-on qu'elle a coûté plus de deux millions & demi; il y a de belles colonnes de marbre de Carrare, de marbre rouge de Piémont, & d'un marbre gris approchant du bleu turquin : cette église est en général de grande manière, au jugement de M. Cochin, quoiqu'il y trouve plusieurs détails de mauvais goût.

La coupole paroît avoir été faite sur le modèle de celle des invalides de Paris, mais elle est décorée intérieurement de colonnes, dont plusieurs sont torses jusqu'au tiers; l'architecte fut obligé, dit M. Cochin, d'employer cette mauvaise sorte de colonnes, le roi en ayant alors une quantité qu'il vouloit placer; d'ailleurs, le marbre rougeâtre dont ces colonnes torses sont formées, fait un mauvais effet dans la coupole, elles auroient été mieux si on les eût faites de marbre gris, comme dans le reste de l'édifice. On blâme aussi la grandeur disproportionnée de la balustrade qui couronne le portique de cette magnifique église.

On a l'agrément, quand on est au haut de la coupole, de découvrir toute la plaine & les montagnes du Piémont de tous les côtés; on m'a assuré que dans le beau temps on peut découvrir jusqu'à Milan, qui est à 25 lieues de-là, en ligne droite.

(1) On trouve seulement que ces deux campaniles, qui accompagnent le dôme, sont un peu maigres.

Il y a dans cette église trois beaux autels de marbre & d'albâtre; des bas-reliefs de Cametti y tiennent la place de tableaux, cela a plus de majesté; celui du grand autel est assez bien disposé, & fait un bon effet d'un peu loin; l'enfoncement dans lequel est le maître-autel, est décoré richement. Près de-là est le tombeau du roi Victor-Amédée.

Il y a aussi dans cette église des tableaux du chevalier de Beaumont, & un de Ricci. On va voir ensuite les souterrains destinés pour la sépulture de la famille royale. On travailloit en 1778 à une chapelle souterraine en marbre, digne du reste de l'édifice, & où l'on devoit mettre des mausolées pour les deux derniers rois; il y a deux caveaux latéraux pour les cercueils.

Les ornemens & l'argenterie de la sacristie méritent aussi de l'attention: il y a surtout un calice d'argent d'un beau travail, où l'on a représenté la passion de N. S. & les quatre Evangélistes, en relief.

Cette église est desservie par une société de douze prêtres gradués, qui continuent à y étudier pour parvenir à des places plus considérables. Il en est sorti plusieurs prélats, entr'autres l'archevêque de Florence, M. Martini, qui fut long-temps directeur des études à la Superga. Ces prêtres y sont dans la plus profonde retraite & dans la plus paisible solitude. La cour de leur bâtiment est de pilastres en bas-relief; les corridors sont très-beaux, & les appartemens vastes & commodes; le roi fournit aux frais & à l'entretien de cet établissement. La bibliothéque est aussi très-considérable; on emploie 1500 livres chaque année pour l'augmenter. On y montre un buste en cire de Victor-Amédée, fait par une dame de Palerme, & qu'on dit être très-ressemblant.

On peut voir le plan de la Superga dans le troisième volume des *Osservazioni letterarie* du mar-

quis Maffei, imprimé à Vérone en 1738, avec un éloge de l'architecte *Juvara*. Il mourut en Espagne, où il avoit été demandé par la cour, mais où il étoit l'objet de la jalousie de tous les architectes du pays.

On emploie deux heures pour aller en voiture de Turin à la Superga, & environ une heure & demie pour en revenir. Lorsque j'y allai, les chemins étoient si dégradés & si rompus par les pluies & les ravins, qu'il fallut descendre plusieurs fois de voiture; cela arrive presque toutes les années, mais on songeoit à les réparer pour le 8 Septembre, jour où le roi va accomplir le vœu qui fut fait en 1706. Ce jour là on fait une procession à Turin, & l'on y porte Notre-Dame de la *Consolata*, qui est au couvent des Feuillans, & à qui l'on attribua, dans le temps, la délivrance de Turin; j'en ai parlé page 126.

LA PORTE NEUVE de Turin, qui est au midi, a aussi une façade extérieure revêtue de marbres, ornée de statues & de colonnes; on voit par l'inscription qu'elle fut faite en 1620, à l'occasion du mariage du duc Victor-Amédée, avec madame Christine de France.

Carolo Emanueli Sab. Duci, quod libertate armis vindicata, pace bello parta, securitate publica, Victoris-Amedei F. & Christianæ Christianiss. conjugio firmata, in eorum adventu novam urbem instituerit, & antiquam illustrarit; S. P. Q. T. Anno M. DC. XX.

VALENTINO est un château situé sur le bord du Pô, au-delà de la Porte-Neuve; il fut rebâti en 1660 par la duchesse Christine de France, comme l'annonce l'inscription: il est décoré de portiques & de colonnes, disposés autour d'une cour ovale qui fait un très-bon effet. A droite on trouve de grands jardins, où la famille royale va souvent se

promener, & que l'on ouvre auſſi aux étrangers qui ont envie de les voir. A gauche eſt un jardin de botanique à l'uſage de l'univerſité. Il y a auſſi un mail qui eſt très-fréquenté.

La promenade, qui conduit de la porte de Turin juſqu'au Valentin, eſt formée par trois grandes allées d'arbres qui en rendent l'abord du château plus agréable. Les princes y vont, & leurs carroſſes prennent la file comme les autres; ſeulement lorſqu'au tournant on les rencontre, on ſe lève le plus qu'on peut, & quelquefois on arrête. On va auſſi par une belle avenue juſqu'à l'égliſe des Servites. Ces avenues ſont remplies de carroſſes en été juſqu'à ſept heures du ſoir; de-là on va ſe promener à la citadelle, en attendant le ſpectacle, qui commence ſur les 8 heures.

Il y a auſſi de jolies promenades au rempart & au jardin royal, on en profite d'autant plus que le pavé de la ville eſt aſſez mauvais.

S. SALVATORE, belle égliſe que fit bâtir en 1653 la ducheſſe de Savoie, Chriſtine de France; elle eſt ornée de peintures; on y remarque ſurtout une bonne ſtatue de Notre-Dame de Pitié, faite par un chanoine régulier de l'égliſe de S. Pierre-aux-Liens, de Rome.

Plus loin, & ſur la même route, on trouve le château de *Milleſiori*, ancienne maiſon de plaiſance du duc Emmanuel-Philibert; enſuite, à deux lieues de Turin, eſt celle de *Stupiniggi*.

STUPINIGGI eſt un petit château que le feu roi a fait faire à l'occaſion de la chaſſe, comme l'annonce le grand cerf coloſſal qui eſt au haut de l'édifice. On y arrive par un très-beau chemin planté d'ormes. A l'égard du bâtiment, il fut fait d'abord ſur les deſſins de Juvara, & il a été augmenté par le comte Alfiéri. C'eſt un tout vaſte & agréable, quoique bizarre. L'extérieur du château eſt décoré d'un ordre ionique; la forme ſingulière

de la façade prouve assez que Philippe Juvara, qui en a été l'architecte, a tout sacrifié pour le sallon du milieu (à peu-près comme en France dans le château de S. Hubert); on est surpris au premier pas que l'on fait de se trouver dans ce sallon, qui n'est précédé d'aucune antichambre, & dont la décoration théâtrale a l'air d'une salle de bal. Il est éclairé par six grandes croisées, dont trois de chaque côté sont très-près les unes des autres. Son plan est un ovale autour duquel il y a quatre tribunes tournantes, portées par des pilastres ioniques, & dont le dessous forme des espèces de bas-côtés. Le derrière des tribunes est décoré d'un attique, où il y a comme dans tout le reste du sallon, des peintures & des ornemens feints, qui se marient avec l'architecture. Dans les tribunes qui sont aux deux bouts de l'ovale, il y a deux renfoncemens qui sont comme de fausses galeries, pratiquées de manière à faire croire, lorsqu'on les apperçoit d'en-bas, que la partie supérieure de cette pièce a beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a réellement; chacune de ces galeries est terminée par une croisée. On ne peut regarder ce sallon que comme un caprice ou un rêve d'architecte, que l'on n'auroit pas hasardé dans un palais, mais qu'on a cru pouvoir essayer daus une maison de campagne.

Le sujet du plafond de ce sallon est Diane qui descend dans son char, traîné par deux biches blanches : l'aurore la précède & réveille les nymphes, qui dans l'instant partent pour la chasse. Les figures en sont lourdes, mais la couleur en est assez gracieuse, &. la perspective aërienne y est bien observée. Le plafond de l'une des fausses galeries représente quatre nymphes aîlées, qui tirent de l'arc en volant. Dans le plafond de l'autre on voit quatre nymphes aîlées qui prennent des perdrix rouges au filet. Toutes les peintures de cette pièce sont à fresque, & ont été faites par deux frères

frères Vénitiens nommés les Valeriani; l'un a peint les figures & l'autre l'architecture & les ornemens; ſous les bas-côtés de ce ſalon, il y a quatre portes ſymétriques pour conduire à différens appartemens.

Le plafond de la première chambre de l'appartement du roi repréſente le ſacrifice d'Iphigénie, peint à freſque par le *Croiſati*; il participe de la manière de Paul Véronèſe, & de celle de M. de Troy, qui, comme le *Croiſati*, a cherché celle de ce maître. Il y a dans le ſurplus des appartemens de ce château quelques autres plafonds du même artiſte, mais ſi foibles qu'il eſt inutile d'en faire ici mention.

Dans la chambre à coucher, on voit un plafond à freſque de *Carle Vanloo*, dont le ſujet eſt Diane ſe repoſant au ſortir du bain. La compoſition en eſt bonne; le grouppe des nymphes eſt bien entendu; les compagnes de Diane ont de jolis caractères, mais la figure de cette déeſſe eſt manquée; il y a trop de reſſemblance entr'elle & les nymphes; on trouve pluſieurs incorrections, & peu d'intelligence du clair-obſcur dans le général de l'ouvrage.

Lorſque l'on eſt monté dans l'appartement du duc de Savoie, on remarque dix tableaux en griſailles, peints à freſque par *Alberoni*; ils repréſentent des morceaux d'architecture qui ſont bien entendus de perſpective.

On remarque auſſi des deſſus de portes, par Olivet, des griſailles par Gaëtani, des peintures d'animaux par Vernin.

Le jardin de Stupiniggi eſt joli; c'eſt un François, nommé *Bernard*, qui en a donné le deſſin: le parterre qui eſt devant le château eſt à l'angloiſe; il eſt environné par des galeries & des portiques de verdure, qui ſont taillés dans le goût de ceux de Marly. Ces jardins conduiſent à une

belle forêt bien percée, dont les routes droites & horizontales s'étendent à perte de vue. Il y a dans ce château des chevaux & des équipages de chaſſe très-bien entretenus, & dont le feu roi faiſoit uſage lui-même, encore quelques mois avant ſa mort.

LA PORTA PALAZZO, qui eſt la porte la plus ſeptentrionale de Turin, eſt décorée de marbres, & elle eſt d'une aſſez bonne architecture; les glacières royales ſont au-deſſus des baſtions voiſins. Cette porte conduit du côté du nord vers les 24 moulins de la ville, & vers le jeu de l'arquebuſe, qu'on appelle ordinairement *Tavolazzo*. On trouve enſuite un fauxbourg, appelé *Borgo del Pallone*, où eſt l'égliſe de S. Simon & S. Jude, & le moulin à poudre. Plus loin eſt le pont de la Dora, au-delà duquel il y a deux chemins; celui de la droite conduit à Milan, celui de la gauche à la Vénerie.

On trouve à moitié chemin l'égliſe des capucins, appelée *Madonna di Campagna*, où fut enterré le maréchal de Marſin, homme de beaucoup d'eſprit, bon officier plutôt que grand général. Il n'avoit jamais commandé en chef avant la bataille de Hochſtet, donnée en 1704, où il avoit l'aîle gauche, il repouſſa pluſieurs fois le prince Eugène; & après que la bataille eut été perdue, il eut la gloire de faire une belle retraite; il fut tué en 1706 au ſiége de Turin.

VENERIA REALE, à une lieue & demie de Turin, eſt la principale maiſon de campagne du roi, celle qui eſt la mieux bâtie, la plus décorée, & où le feu roi alloit le plus volontiers ſe promener & paſſer une partie de l'automne; il l'a toujours affectionnée, dans le temps même qu'il étoit encore prince de Piémont, il y alloit ſouvent chaſſer; il n'a pas diſcontinué d'y faire travailler de temps à autres. Le chemin eſt planté de mûriers blancs;

On arrive par une large rue formée de bâtimens neufs, réguliers & alignés, au bout de laquelle est une grande place ovale, environnée de portiques, où il y a des bâtimens pour les troupes de la maison du roi, & deux églises l'une vis-à-vis de l'autre, décorées en marbres & en stucs, dont l'une est la paroisse. Il y a sur cette place deux grandes colonnes de marbre; sur l'une est la Vierge, sur l'autre l'ange Gabriel, qui annonce la rédemption; ces deux figures sont de marbre; elles ont été placées pour rappeler le grand ordre de l'Annonciade. On passe ensuite à une place plus petite, d'où l'on entre dans une vaste cour, qui est celle du château.

Le bâtiment de la Vénerie fut fait vers le milieu du dernier siècle, sous le duc Charles-Emmanuel II, qui en donna lui-même les dessins; mais il n'y a que l'aîle gauche qui ait été achevée. Le bâtiment est de briques, couronné d'une balustrade de marbre blanc, & bâti entièrement dans le goût françois. Le principal corps de logis a onze croisées sur sa longueur, & les deux pavillons dont il est flanqué en ont chacun cinq.

La salle des gardes renferme dix grands tableaux de Jean Miel, dont les meilleurs sont celui d'une halte ou repos de chasse, & celui de la curée; il y auroit bien quelque chose à dire sur leur effet, mais la touche en est libre & hardie. Le roi de Sardaigne est sans contredit le prince le plus riche qu'il y ait en tableaux de ce maître; mais on les a laissé dépérir. La plupart de ces morceaux sont troués par les hallebardes des gardes, ou pris par l'humidité, & ont poussé au noir. Les ouvrages de Miel sont ce qu'il y a de plus remarquable en peinture dans le château de la Vénerie, tout le reste n'étant que des portraits ordinaires, tant en copies qu'en originaux.

Il y avoit autrefois une collection de tableaux

précieux, qui furent dispersés dans le temps du siége de Turin, fait en 1706. Ce fut alors que se perdirent entr'autres de fameux tableaux de l'Albane, qui représentoient plusieurs histoires de l'amour & de Psyché, & dont les gravures sont très-recherchées actuellement. Peut-être ces tableaux sont-ils tombés entre les mains de quelqu'un, qui, n'en connoissant pas la valeur, les aura laissés dépérir (1).

La salle des valets de pied est décorée d'ornemens de sculpture, & elle est peinte toute en blanc. On y voit plusieurs bustes médiocres. Quatre tableaux d'amazones représentant des maîtresses du roi Victor.

Dans la chambre des pages, les portraits des princes d'Angleterre sont peints en bustes.

On voit dans la salle à manger les portraits des rois de France. La première & la seconde antichambre contiennent tous les portraits en pied de la maison de Savoie. Ceux de la maison d'Autriche & d'Espagne sont rangés dans la chambre de parade; la salle d'audience & la chambre à coucher ne renferment aucune collection.

Dans une chambre qui suit est une belle table d'un seul morceau de lapis, qui a deux pieds six pouces de long sur un pied huit pouces de large.

On passe ensuite dans une grande galerie qui a onze croisées sur sa longueur, avec des œils-de-bœuf au-dessus de sa corniche. Elle n'avoit d'autre décoration que celle de son architecture; mais on y a ajouté des trophées en bas-reliefs avec des piédestaux, où l'on a commencé à mettre des statues qui désignent les provinces ou les villes qui appartiennent au roi. On a placé aux angles qua-

(1) C'est ainsi que la collection des cuivres du célèbre graveur Callot, gentilhomme Lorrain, fut convertie en batterie de cuisine par une héritière de la famille. J'ai ouï dire que c'étoit la grand-mère de madame de Graffigny.

tre vaſes de marbre blanc, environnés de jeux d'enfans en bas-relief, dont la ſculpture eſt médiocre.

L'appartement du duc de Savoie eſt très-galant; les curieux en vieux laque y trouveront un beau cabinet dans ce genre; il y a auſſi dans l'appartement de la ducheſſe de Savoie un cabinet de toilette & un boudoir en laque: ce dernier eſt incruſté de pierre de lar.

La chapelle eſt de Philippe Juvara, & l'architecture en eſt élégante, à quelques maigreurs près. On y a employé l'ordre Corinthien; les colonnes ſont de marbre gris; la coupole eſt d'une belle proportion: on voit à l'un des autels de la croiſée un beau tableau de Ricci; il repréſente S. Sébaſtien, S. Roch & S. Euſèbe, quoique le ton en ſoit un peu gris & que la lumière y ſoit éparpillée, il eſt néanmoins gracieux de couleur & d'une touche ſéduiſante. Il y a quatre ſtatues en marbre qui repréſentent les pères de l'égliſe.

Le bâtiment des écuries eſt d'une belle proportion, & ſuffit pour 200 chevaux.

L'orangerie eſt très-belle, le bâtiment eſt parallèle à celui des écuries; il y a 16 croiſées ſur la longueur, & la voûte eſt compartie de panneaux qui forment un aſſez bon effet. La façade du côté du jardin eſt traitée dans le goût qu'exige un édifice de cette nature; elle eſt décorée d'un ordre Ionique: tout ce bâtiment, même les colonnes, ſont de briques. On va voir auſſi le chenil, la faiſanderie, la ménagerie: tout ce qui contribue à la grandeur & à la beauté d'une maiſon royale eſt raſſemblé dans celle-ci.

Les jardins ont été plantés par un architecte François dans le goût des jardins de Marly, & on les compte parmi les plus beaux de l'Italie. Ils ne ſont point de Le Nôtre, comme on l'a dit; ce ſont les jardins de la *Villa Ludoviſo* à Rome, & ceux de la *Villa Pamfili*, qui furent deſſinés

par Le Nôtre. Louis XIV fit faire à ce célèbre artiſte un voyage en Italie, en 1678, pour ſe perfectionner; mais loin d'y trouver des choſes ſupérieures à ſon génie & propres à exalter ſon imagination, il y laiſſa des modèles de ſa façon & qu'on admire, & qu'on imite encore; il eſt vrai que ſuivant *Montagne*, dans ſon voyage d'Italie, les premiers jardins françois avoient été faits à l'imitation de ceux d'Italie; mais il me ſemble qu'aujourd'hui les jardins de Tivoli, de Fraſcati, de Colorno, de Saſſuolo & de Pratolino, qui paſſent pour les plus beaux de l'Italie, n'égalent pas la grandeur, la nobleſſe, la magnificence des jardins de Verſailles, l'élégance de ceux de Marly & de Trianon, le naturel de ceux de S. Cloud, de Sceaux & de Chantilli. Je ne prétends pas dire, comme bien des François, que qui voit la France a tout vu; car il y a dans les jardins d'Italie une diverſité, des ſingularités, des beautés qui leur ſont propres, & qui méritent la curioſité des voyageurs.

Les jardins de la Vénerie ont une demi-lieue de long ſur un quart de large, ils ſont d'une ſimplicité noble qui a le caractère de la nature. Les arbres y ſont dirigés de manière à laiſſer croire qu'ils ont toute leur liberté, lors même qu'ils forment un labyrinthe ou un portique. On peut voir ces jardins plus long-temps, ce me ſemble, que les chefs-d'œuvres de l'art le plus recherché, ſans éprouver la même ſatiété. On y voit auſſi des canaux & des pièces d'eau, mais point de jets d'eaux. Il y a un mail & de vaſtes pièces de gazon d'une belle ſimplicité champêtre, à-peu-près comme aux jardins de Richmond près de Londres; une ſalle en forme de théâtre; une allée garnie de petits obéliſques, terminée par deux ſalles d'arbres; au milieu de chacune, il y a un cerf de bronze, mais mal modelé. Le feu roi aimoit beaucoup la décoration des jardins; il envoya, même en 1767,

le fils de ſon principal décorateur, M. Bernard, en France & en Angleterre, pour ſe former le goût & prendre de nouvelles idées.

Au bout du jardin l'on a le coup-d'œil des Alpes & des ſommets couverts de neige. Des jardins on paſſe dans le parc de la Vénerie, où abonde le gibier de toute eſpèce, & où il y a de belles allées de peupliers d'Italie.

Au reſte, on trouve à Turin une deſcription particulière de cette belle maiſon, intitulée : *Veneria Reale*, avec des planches en taille-douce.

L'égliſe paroiſſiale, qui eſt ſur la place, eſt d'une belle architecture de Philippe Juvara ; les ſtatues & les marbres y répondent à la beauté de l'édifice, & c'eſt une des belles égliſes qu'il y ait dans le Piémont.

Il y a autour du château beaucoup de bâtimens pour les officiers & équipages de chaſſe, & pour un grand nombre de gens attachés au ſervice du roi ; le quartier-général des gardes-du-corps y eſt établi, & c'eſt de-là qu'on envoie chaque ſemaine à Turin les détachemens néceſſaires pour la garde du château.

CHAPITRE XIV.

Reſtes de l'ancienne ville d'Induſtria.

INDUSTRIA, ancienne ville dont parle Pline en deux endroits, étoit entièrement oubliée, lorſqu'on en découvrit les ruines en 1745, à ſix lieues de Turin, du côté de Verceil. Les commentateurs croyoient qu'*Induſtria* avoit été l'ancien nom de Caſal, capitale du Mont-Ferrat, qui eſt à 14 lieues de Turin, vers l'orient, tandis qu'il auroit fallu la chercher à moitié chemin.

Lorſque MM. Ricolvi & Rivautella eurent donné le premier volume des *Marmora Taurinenſia*, en 1743, ils voulurent, avant que de donner un ſecond volume, parcourir le Piémont, reconnoître tout ce qui pourroit s'y trouver d'antiquités, & former un troiſième volume, avec le titre de *Marmora ſub-Alpina*; ils voyagèrent pendant l'automne de 1743 & de 1744, & ils trouvèrent pluſieurs choſes intéreſſantes : les veſtiges de l'ancienne ville de *Cimella*, près de Nice, d'*Auguſta Vagiennorum*, près de Cumo; une ancienne route des Romains près de Vintimille; pluſieurs antiquités dans le Val-d'Aoſt; un grand chemin par où les légions Romaines venoient dans la Gaule & la Germanie; des ponts, un arc, & d'autres antiquités fort remarquables; ils raſſemblèrent pluſieurs notices ſur les peuples, dont il eſt fait mention ſur l'arc de Suze. (Voyez Chap. IV.)

Dans le cours de cette expédition littéraire, en 1743, un de leurs amis les avertit qu'il devoit y avoir des objets dignes de leur recherche à *Monteu di Pô*, terre ſituée ſur la rive droite du Pô, près de Bruſaſco & de la ville de Verrua, 6 lieues au-deſſous de Turin, & 8 au-deſſus de Caſal; ils y allèrent & trouvèrent en effet des inſcriptions qui citoient des magiſtrats & des prêtres, & qui annonçoient l'emplacement de quelque ancienne ville; mais rien encore ne leur apprenoit le nom qu'elle avoit pu porter. Ils y retournèrent en 1744, & ils trouvèrent une pierre rompue en pluſieurs morceaux, ſur laquelle il étoit queſtion d'une ſtatue décernée à Cocceia aux dépens du public, AB. IND. Ils penſèrent que cela vouloit dire, *ab Induſtrienſibus*. Dans les titres de la paroiſſe, on trouvoit que l'égliſe étoit appelée *S. Joannes-Baptiſta de Luſtria*; or ce mot de *Luſtria* pouvoit être une corruption de celui d'Induſtria, d'autant plus que dans quelques éditions de Pline, on liſoit *Illuſtria*

pour *Induſtria* : nos ſavans avoient donc lieu de préſumer qu'ils étoient ſur la place de l'ancienne ville d'Induſtria, & leur ſoupçon ſe changea bientôt en certitude.

Les payſans du canton leur apprirent que dans le bas du vallon, qui eſt auprès du Pô, on avoit autrefois trouvé des veſtiges de conſtruction antiques, avec quelques médailles ; en conſéquence ils chargèrent deux habitans de Monteu de creuſer pendant l'hiver en quelques endroits qu'ils déſignèrent, & de leur rendre compte de ce qu'ils y trouveroient. On leur annonça dans le mois de Février 1745, qu'on avoit trouvé une grande chambre ; on leur porta des médailles & des fragmens de bronze qui étoient travaillés ; & peu de temps après une belle inſcription, dont voici le contenu (1).

Genio & honori L. Pompei L. F. Pol. Herenniani, Eq. Rom. Eq. pub. Q. Ær. p. & alim. Ædil. II. viro, curatori Kalendariorum Rei P. Collegium Paſtophororum Induſtrienſium, patrono ob merita. Et au-deſſous de la bordure, on voit le nom de l'artiſte. *T. Græ. Trophimus Ind. fac.* C'eſt-à-dire, *Titus Græcus Trophimus Induſtrienſis faciebat.*

Cette inſcription eſt donc conſacrée au génie & à l'honneur, c'eſt-à-dire, au mérite de Lucius Ponpeius, fils de Lucius, & ſurnommé Herennianus, qui étoit de la Tribu Pollia, l'une des tribus dans leſquelles étoient inſcrits ceux qui jouiſſoient du droit de citoyen romain, quoique n'étant pas de Rome. On juge par les inſcriptions trouvées dans le Piémont, que toutes les villes de cette province étoient ou de la tribu Pollia, ou de la Stellatina, dont les noms ſe retrouvent ſouvent dans ces inſcriptions.

(1) Voyez la Diſſertation intitulée : *Il ſito dell' antica città d'Induſtria, ſcoperto ed illuſtrato da Giovanni Paolo Ricolvi, ed Antonio Rivautella; in Torino*, 1745, 45 pages in-8.

Après le titre de chevalier romain, on trouve ceux de *Equitis publici*, *quæstoris ærarii publici & alimentorum*, qui signifient que ce Pompée servoit dans la cavalerie, aux frais du public, qu'il étoit le trésorier de la ville d'Industria, & le commissaire des vivres, chargé de procurer aux troupes de l'empereur la subsistance & les provisions nécessaires.

La même inscription nous apprend que ce Pompée étoit Ædile, c'est-à-dire, chargé des bâtimens de la ville, de l'approvisionnement & des autres détails de police; qu'il étoit Duumvir, c'est-à-dire, l'un des deux magistrats que les villes choisissoient à l'imitation des consuls de Rome, & qui étoient à la tête du sénat de la ville, appelé quelquefois *Ordo*, ou à la tête des décurions, qui étoient les magistrats municipaux des villes d'Italie. Ce Pompée étoit encore *Curator Kalendariorum*, c'est-à-dire, dépositaire des registres sur lesquels on faisoit la perception des impôts. Enfin, il étoit patron de la ville, c'est-à-dire, le protecteur d'*Industria* auprès de l'empereur; ce qu'on peut aisément présumer, en voyant que tous les honneurs de la ville étoient réunis dans sa personne, quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il ait été de la famille du grand Pompée.

Enfin, on voit que cette inscription lui avoit été décernée par le collége des prêtres, qui étoient appelés *Pastofores*, à l'imitation des prêtres les plus distingués de l'Egypte, qui portoient ce nom là. L'inscription étoit probablement sur le piédestal d'une statue, quoiqu'elle n'en parle pas; mais on a vu d'autres exemples de cette espèce.

Il fut donc constaté par la découverte de cette inscription, que Casal n'étoit point l'ancienne ville d'Industria, comme l'avoient avancé Baudrand & la Martinière dans leurs Dictionnaires géographiques, d'après Cellarius & Cluvier dans leurs géo-

graphies, Hardouin dans ſon commentaire ſur Pline, & Leandro Alberti dans ſa deſcription de l'Italie. Il n'y a qu'un auteur appelé Franceſco Agoſtino *della Chieſa*, qui, dans un livre intitulé: *Corona Reale di Savoia*, imprimé à Coni en 1657, *in*-4°. page 16, dit que cette ville étoit à Luſtria près de Verrua. Cette remarque avoit échappé aux premiers auteurs, nous la devons à M. Bartoli.

Pline ayant parlé d'Induſtria comme d'une ville ſituée ſur les bords du Pô, dans l'endroit où il commence à être le plus navigable, *ubi præcipua altitudo incipit*, les géographes s'arrêtèrent à la première ville remarquable qui ſe trouve au-deſſous de Turin le long du Pô, ne ſachant pas qu'il y avoit entre Caſal & Turin des ruines ſouterraines, dont la découverte étoit réſervée à notre ſiècle.

Il eſt vrai d'ailleurs que le Pô, lorſqu'il arrive à Monteu, au-deſſous de Chivaſſo, ayant reçu la Dora, la Stura, l'Orco, le Mallone, & entre Monteu & Creſcentino la Dora Baltea, devient beaucoup plus conſidérable & plus navigable qu'il ne l'étoit à Turin. La navigation de ce fleuve dût rendre cette ville riche & floriſſante, comme Pline nous la repréſente en diſant: *Ab altero* (*Apennini*) *latere ad padum, amnem Italiæ ditiſſimum, omnia nobilibus oppidis nitent... Induſtria, &c.* L. III. Cap. V. Pline nous apprend encore (L. III. Cap. XVI.) l'ancien nom d'Induſtria, qui étoit *Bodincomagum*: ſelon lui, il ſignifioit profondeur du Pô; car le Pô s'appeloit *Bodincum*, ce qui vouloit dire, ſans fond, dans le langage des Liguriens; ce nom ſemble preſque s'être conſervé dans le pays, puiſque la colline qui eſt au-deſſus d'Induſtria, eſt appelée encore par les payſans de l'endroit *Mondicoï*.

On trouva auſſi, en 1745, des veſtiges d'un ancien temple d'Induſtria, un pavé de moſaïque,

beaucoup de médailles, huit inſcriptions, des idôles, & ſurtout un beau trépied de bronze, dont on voit la figure dans la diſſertation que j'ai citée, & qui, par la beauté du travail, ſurpaſſe de beaucoup tout ce qu'il y avoit auparavant de ce genre dans les cabinets des antiquaires. Chacun de ſes trois pieds eſt orné de figures; on y voit une demi-figure de Vénus; une victoire ou une figure aîlée, debout ſur un globe; une harpie avec des aîles & un viſage de femme; un vieux ſatyre ou un ſilène, ſert de pied aux trois montans. Il y a ſix traverſes de bronze, qui font trois charnières du haut en bas, par le moyen deſquelles ce trépied pouvoit ſe plier, ſe rétrécir & s'élargir juſqu'à avoir environ 19 pouces d'ouverture.

Le roi de Sardaigne continua de faire travailler pendant quelques années dans les ruines d'Induſtria, ſous la direction de l'abbé Rivautella; on y trouva un petit vaſe de bronze contenant 196 médailles en or, toutes du haut ſiècle & de la plus belle conſervation; une quantité prodigieuſe de médailles en argent, beaucoup de petites ſtatues de bronze, la plus belle eſt un Faune d'environ ſix pouces, auquel il manque un bras & une jambe, mais qu'on peut comparer aux plus beaux morceaux de l'antiquité; beaucoup de vaſes, d'uſtenſiles, de tuyaux de bronze, & d'autres curioſités dont le cabinet du roi eſt enrichi, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on publiât en faveur des antiquaires. Depuis la mort de M. Rivautella, arrivée en 1753, on a diſcontinué ces recherches.

CHAPITRE XVII.

De quelques autres parties du Piémont.

Nous avons parlé dans le Chapitre IV de la partie du Piémont qui eſt à l'occident de Turin. Nous allons jeter un coup-d'œil ſur les autres parties, en commençant par le nord. Nous avons déjà parlé des hauteurs des principales montagnes, page 29 & ſuivantes.

Les montagnes qui ſont au nord de Turin, offrent diverſes ſingularités. Les volcans dont nous parlerons ſouvent, & qui ſe manifeſtent ſi bien dans la chaîne de l'Apennin, depuis Rome juſqu'à Naples, paroiſſent encore dans les Alpes; car il y a près d'Ivrée, à 8 lieues au nord de Turin, de petits lacs dont le terrain reſſemble, & par la matière & par la forme, à des baſſins de volcans éteints.

M. le comte du Perron de S. Martin, régent du département des affaires étrangères, a un jardin de botanique, & une ménagerie à Ivrée. Il fait travailler à la mine d'Olomont.

M. Gioanetti a publié une analyſe des eaux minérales de S. Vincent, ſur la route qui conduit d'Ivrée à la cité d'Aoſt; elles ſont acidules, vitrioliques, & contiennent du ſel de Glauber; elles ſont très-propres à adoucir les humeurs & à fortifier les ſolides; on a vu des goîtres énormes guéris par ces eaux: il y a obſervé de petits animalcules phoſphoriques, & il eſt tenté de croire que même le bois à demi-pourri ne doit ſa qualité phoſphorique qu'à des inſectes microſcopiques.

Un peu plus loin, du côté du nord, on trouve le *Monte-Barone*, qui eſt la première crête de mon-

tagne, & qui va toujours en s'élevant jusqu'au haut de *Monte-Rosa*, qui est une des montagnes les plus hautes de l'Europe. Le P. Beccaria la trouve plus élevée de 2359 toises que le niveau de la mer: c'est à cela qu'il attribue la déviation de 30 secondes qu'il a observée dans la direction du fil à plomb, ou de la pesanteur naturelle des corps, lorsqu'il faisoit ses observations à *Andra*, village situé sur le penchant de Monbaron, 10 à 12 lieues au nord de Turin. Ce grand effet de l'attraction des montagnes a été observé par M. Bouguer & M. de la Condamine, au Pérou, par le P. Boscovich, en Italie, le P. Liesganig, en Autriche, & M. Maskelyne dans les montagnes d'Ecosse; mais l'attraction doit être d'autant plus forte en Piémont, que la montagne, dont il s'agit, paroît être solide, & ne donne aucun indice de volcan, si ce n'est dans sa partie inférieure du côté du midi; ainsi l'attraction de la partie supérieure doit être plus considérable. (*Gradus Taurinenſis*, 1774, *in*-4°.)

Au midi de Turin est le chemin de *Nice*, dont nous parlerons à la fin de notre voyage; on travaille à le rendre praticable pour les voitures jusqu'à Nice.

Mais on va de Turin à Coni en un jour dans des voitures, à un louis par place. On passe à *Racconigi*, petite ville où le prince de Carignan a sa maison de campagne, un grand parc & de beaux jardins. Avant d'y arriver, on passe le Pô, qui est petit & étroit, & l'on voit de loin le Mont-Viso, d'où ce fleuve descend.

Le pays est bien cultivé, on y voit des vignes perchées, des mûriers, des grains, des pâturages, du chanvre, des fruits de toute espèce; on y engraisse des troupeaux, on dirige & l'on emploie les eaux avec industrie.

M. Beraudo, dessinateur, aide-major du ba-

taillon de la ville, dans un voyage qu'il fit à Turin, nivella, par le moyen du baromètre, la route de Coni; voici ses observations qu'il m'a envoyées, sur une longueur de 34 milles ou 13 lieues.

	pouces.	lignes.	dist.
Turin.	27	9,0	0
Carignano.	27	9,0	7
Porto del Pô.	27	8,0	10
Racconigi.	27	6,5	14
Cavalier Maggiore.	27	5,5	17
Savigliano.	27	4,5	20
Valdiggi.	27	3,9	25
Centallo.	27	2,0	28
Tetto della Croce. . . .	26	10,0	30
Tetto del Pilone.	26	8,0	31
Tetto de Rabi.	26	6,0	32
Li tre Tetti.	26	5,0	32 ½
Madonna dell'Olmo. . . .	26	3,5	33
Cuneo, *Observatoire.* . . .	26	1,2	34

Par-là je trouve que Coni est plus élevée de 250 toises de Turin, & d'environ 400 toises au-dessus du niveau de la mer.

CONI, *Cuneo*, est une ville de 8 à 9 mille habitans, située à douze lieues au midi de Turin, & au nord de Nice, dans le diocèse de Mondovi; c'étoit un village formé par les habitans du pays vers l'an 1120, autour d'une chapelle de la Vierge, dépendante d'une abbaye des Bénédictins de S. Dalmazzo, qui en est à deux lieues. Le concours de deux rivières, la Stura & le Gezzo, qui s'unissent au-dessous de ce lieu, & y forment comme l'angle d'un coin, le fit nommer *Cuneo*.

La tyrannie & les guerres des seigneurs voisins occasionnèrent la construction d'un fort; mais l'érection en titre de cette ville n'est que du duc Emmanuel-Philibert, en 1559, suivant Partenio,

qui a fait imprimer une hiſtoire de Coni, à Mondovi en 1710.

Sa ſituation à la tête du Piémont, au centre de pluſieurs vallées, & dans une poſition agréable & ſalubre, en fit un rendez-vous de commerce, ce qui augmenta la population, & la foire qui s'y tient à la S. Martin eſt encore célèbre dans le Piémont.

Coni appartint à différens princes, & après la mort du duc d'Anjou, en 1284, elle prit une forme républicaine juſqu'en 1288.

En 1347, elle ſe donna au duc de Savoie Amé VI, qui la fit fortifier. Cette ville ſe vante d'avoir été aſſiégée ſix fois, ſans avoir été jamais priſe.

Le premier ſiége de Coni fut celui de 1374, par les Bretons & les Armagnacs; on célèbre encore le 19 Août, la fête de S. Louis, évêque de Toulouſe, à qui l'on avoit fait un vœu pour la délivrance de la ville.

En 1484, par le marquis de Saluce & les Vaudois; en 1542, par les François; on en célèbre le 13 Décembre la délivrance, par un vœu fait à Ste. Lucie.

En 1557, elle fut aſſiégée par M. de Briſſac, & la relation du ſiége fut imprimée à Milan la même année; mais elle fut délivrée le 27 Juin.

Le cinquième ſiége eſt de 1691, par Bulonde, ſous le marquis de Feuquière; elle fut délivrée le 22 Juin, aux approches du prince Eugène; mais Bulonde fut envoyé à la citadelle de Pignerol.

Le ſixième eſt de 1744, l'armée de France & d'Eſpagne étoit commandée par Don Philippe & le prince de Conti. La ville fut délivrée le 22 Octobre.

Malgré cette prétention, on voit dans nos hiſtoires que Coni fut priſe par les François le 15 Septembre 1641, mais on obſerve que c'étoit le prince

prince Thomas de Savoie qui étoit l'ennemi; que les François avoient été appelés par Mad. Royale, mère & tutrice du jeune duc Charles-Emmanuel, contre ſes beaux-frères qui vouloient lui ôter la régence, & que ſi la ville de Coni ſe rendit au comte d'Harcourt, ainſi que celle de Turin, ce n'étoit que comme au défenſeur du véritable ſouverain, contre les princes de Savoie, qui s'étoient alliés avec l'Eſpagne.

Cette place eſt défendue de trois côtés; elle n'eſt abordable que du côté du ſud-oueſt, que l'on fortifie encore plus que jamais.

Il y avoit autrefois cinq portes, mais il n'y en a plus que deux, celle de Nice & celle de Turin, qui ſe ferment tous les ſoirs avec des pont-levis. Elles donnent preſque l'une & l'autre ſur la grande place du marché, qui eſt garnie de portiques ſur toute ſa longueur.

La ville eſt aſſez bien bâtie, les maiſons ſont couvertes de lozes, & dans chaque rue il y a une eau courante pour la laver.

Il y a trois paroiſſes: la première eſt la collégiale, appelée Santa Maria del Boſco, c'eſt le nom de l'ancienne chapelle qui occaſionna la formation de cette ville; l'égliſe eſt en croix grecque, peinte en forme d'architecture. On y remarque un tableau du F. Pozzi, au grand autel.

Dans le clocher, il y a un aſſortiment de huit cloches, qui font un bon effet d'harmonie.

On remarque encore l'égliſe de S. Ambroiſe, bâtie dans le goût de la Superga, le couvent de Ste. Claire, l'hôpital, l'égliſe & la ſacriſtie qui étoient aux Jéſuites, où l'on a érigé une paroiſſe en 1775. L'arſenal, les caſernes, les magaſins, le palais de la ville où il y a une très-haute tour, d'où l'on a la plus belle vue ſur le Montferrat & le Piémont: les palais Rubati, Tournafort, Stroppo; celui d'Andono, où le roi a logé en 1773; celui

du comte Demarie, où logea François I en 1515. Au dehors de la ville eſt le jeu de l'arquebuſe, où les jeunes gens tirent des prix de 500 livres, fondés par le roi; une belle promenade formée par cinq rangs d'ormes, & un chemin de plus d'un mille qui conduit à l'égliſe des Anges, le long du Gezzo, & qui forme auſſi une promenade. Il y a dans cette égliſe une relique très-honorée, & une horloge ſingulière à carillon.

La Madonna dell' Olmo, couvent d'Auguſtins, près duquel ſe donna la bataille du 30 Septembre 1744, entre l'armée Autrichienne & Piémontoiſe, & celle des Eſpagnols & des François : ceux-ci eurent d'abord l'avantage, mais finirent par ſe retirer & levèrent le ſiége.

Le gouverneur de Coni a dans ſon gouvernement pluſieurs villes : Foſſano, ville épiſcopale, Dronero, Buſca & Demonte.

La juſtice eſt exercée par un préfet ou docteur envoyé tous les trois ans par le ſénat de Turin; les finances, par un intendant que le roi y envoie. Enfin les affaires de la ville ſont régies par un conſeil de 18 perſonnes, dont les deux plus anciens s'appellent *Raggionieri*; le tréſorier a un maniement de plus de 300 mille livres.

Il y a 50 familles nobles à Coni; on diſtingue celles des Lovera, Chieſa, Andono, Demorri, Acceglio, S. Vitali, Mocchia, Paſquale, Lingua, Pellegrini, &c.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'il s'y ſoit formé une ſociété littéraire en 1770, comme on l'a vu dans le Journal des Savans. On y cultive les ſciences; il y a un petit obſervatoire où M. Beraudo a fait pluſieurs obſervations, ſurtout pour la météorologie. Cependant les ſyndics Margaria & Samone le firent mettre en priſon en 1777, pour avoir élevé un conducteur électrique, afin de garantir le bâtiment du tonnerre, par les conſeils du P. Beccaria.

On lui ôta l'obſervatoire ; on détruiſit ſa méridienne. Mais nous avons bien vu s'élever même en France une pareille difficulté. On a imprimé les plaidoyers faits à cette occaſion.

M. Beraudo m'écrit que la plus grande hauteur du thermomètre en été, eſt de 26 degrés : cependant il l'a vu en 1774 à 28.

Dans les neuf premiers mois de 1774, il trouva qu'il étoit tombé 29 pouces d'eau.

Les environs de Coni ſont agréables & bien cultivés : on y voit des vignes, du bled, du ſeigle, du millet, du chanvre. Les fourrages y ſont abondans & des meilleurs du Piémont ; les châtaignes y ſont très-bonnes, & l'on en envoie à Nice & à Marſeille.

Les châtaignes ſe mettent en biſcuits, pour cela on les fait ſécher à moitié ; on les met enſuite dans un four, puis dans l'eau avec du vin ; ces biſcuits ſont agréables, & on en envoie à Marſeille ; ils ſe conſervent long-temps.

Les ſoies ſont auſſi très-abondantes & très-eſtimées : dans le mois de Juin, il n'y a pas une maiſon aux environs où il n'y ait des vers à ſoie appelés *Bigatti* ; dans pluſieurs endroits, il y a une ſeconde récolte en automne.

Les bains de *Valdieri* ſont à cinq milles au S. O. de Coni ; le roi va y prendre les eaux. Celles de *Vinadio* ſont à douze milles de Coni ; M. Giavelli, médecin, qui en a la direction, eſt correſpondant de l'académie de Montpellier. On trouve près de-là une belle carrière de marbres blancs & gris, qu'on exploite pour Turin. Du côté de Boves, on trouve du beau marbre noir ; & vers Coni, du marbre rouge veiné.

A Buſca, qui eſt à ſix milles de Coni, le comte Bellino a un cabinet de médailles & d'hiſtoire naturelle. Il paroît que les Romains ont habité ces

cantons ; car on y trouve fréquemment des inſcriptions, des médailles & autres antiquités.

Le château de *Demonte* eſt éloigné de dix milles de Coni vers le couchant; les François en firent ſauter les fortifications en 1744; mais elles ont été rétablies avec plus de perfection & de ſolidité.

Dronero, à huit milles de Coni vers le nord, eſt remarquable par un beau pont ſur la Maira; une tour très-ancienne, & un écho qui répète pluſieurs ſyllabes.

M. Bernoulli étant à Turin eut occaſion de faire un petit voyage dans les vallées de Luzerne, entre Turin & Embrun, au ſud-oueſt : voici ce qu'il en dit.

On paſſe par Pignerol, endroit célèbre, éloigné de Turin de 12 à 15 milles de Piémont, & où l'on arrive par une excellente chauſſée. Ne m'y étant pas arrêté, je n'y fais rien de remarquable que la maiſon de converſion où l'on reçoit les Vaudois, que la perſuaſion intérieure, ou la néceſſité, ou les ruſes, ou quelquefois des actes de violence, ignorés ſans doute par le gouvernement, y amènent pour être inſtruits dans la religion catholique. Luzerne eſt à 6 milles plus loin; c'eſt un bourg bien ſitué ſans être beau; le jardin du ſeigneur eſt agréable, dominant ſur un vallon arroſé de belles eaux, & il y a vis-à-vis des montagnes couvertes de châtaigners qui font un bon effet. Très-près de Luzerne ſont deux villages, nommés l'un Saint-Jean, l'autre la Tour. Dans ce dernier, j'ai vu une filature des plus conſidérables d'Italie; la quantité de cocons monte, à ce que l'on m'a dit, par an, juſqu'à 2000 rubs, ce qui feroit 50000 livres peſant, & la filature de ces cocons dure juſqu'à la fin de Septembre. J'ai remarqué qu'on y fait tourner la roue avec le pied, & non, comme je l'avois vu dans d'autres filatures, avec la main, moyennant une manivelle qu'on tourne alternati-

vement avec l'une ou l'autre main. L'avantage que celle qui tourne obtient en tournant avec le pied, eſt non-ſeulement de tourner plus vîte, mais encore de pouvoir mieux obſerver la main de celle qui gouverne les cocons, & s'arrêter quand il en eſt beſoin.

Ce pays eſt d'une grande fertilité, il reſſemble beaucoup à l'état de Lucques, & il eſt cultivé de la même manière. Autrefois on ne pouvoit preſque y arriver, tant les chemins étoient impraticables. Mais aujourd'hui en partant de Turin de bon matin, on peut arriver à Luzerne à midi, tandis qu'on pouvoit à peine autrefois y arriver avant la nuit, même en prenant la poſte.

Les Vaudois ſont une nation intéreſſante dont on voit avec peine les priviléges bleſſés par des adminiſtrateurs, qui ſans doute n'y ſont pas autoriſés par le prince.

CHAPITRE XVIII.

Route de Turin à Milan, par Verceil.

On peut aller de Turin à Gênes, qui en eſt à 25 lieues au ſud-eſt, & l'on paſſe alors par *Aſti*, *Alexandrie* & *Ottagio*; après quoi l'on monte par la *Bochetta*, & l'on paſſe à *Campo-Marone* pour aller à Gênes. Je n'ai point pris cette route, ayant laiſſé Gênes pour mon retour; je n'avois garde d'abandonner la belle plaine de Lombardie, remplie de villes dignes de la curioſité d'un voyageur.

Il y a auſſi une route de Turin à Parme vers l'orient, par Aſti, Alexandrie & Tortone, mais j'ai préféré celle de Milan; je vais donc indiquer d'abord la route de Gênes, & je reprendrai en

détail celle que j'ai ſuivie, au N. E. pour aller à Milan.

Détail des poſtes juſqu'à Gênes. Quinze poſtes & demie.

De Turin à Truffarel,	une poſte royale.
De Truffarel à Poirin,	une poſte.
De Poirin à S. Michel,	une poſte.
De S. Michel au Gabaleon,	une poſte.
Du Gabaleon à Aſti,	une poſte.
D'Aſti à Non,	une poſte.
De Non à Feliſſan,	une poſte.
De Feliſſan à Alexandrie,	une poſte.
D'Alexandrie à la Donna,	une poſte.
De la Donna à Novi,	une poſte.
De Novi à Ottagio,	deux poſtes.
D'Ottagio à Campo-Marone,	deux poſtes.
De Campo-Marone à Gênes,	1 ½ poſte.

En ſuivant la route d'Aſti, on paſſe à *Chieri*, qui eſt à 3 lieues de Turin, & à 2 lieues de Moncalier; c'eſt la patrie du grand-père du maréchal de Broglie. On y montre ſon hôtel, ou pour parler à la manière italienne, ſon palais, qui eſt aujourd'hui une auberge. La maiſon de Broglie a encore beaucoup de biens en Piémont.

Aſti eſt la première ville du Montferrat, ſituée à 5 lieues de Chieri, ſur le Barbo & le Tanaro; elle eſt bien bâtie, il y a de jolies égliſes, de vaſtes palais. On a démoli les fortifications.

En paſſant par Felizano, on arrive à *Alexandrie*, ville où le feu roi a fait élever une citadelle remarquable. La ville eſt mal bâtie, mais elle eſt connue par des foires qui ſont comme un rendez-vous, où les François, les Suiſſes & les Allemands viennent échanger leurs étoffes, leurs toiles & leurs clinquailleries contre des ſoies du Piémont & des marchandiſes du Levant. On va voir le bâtiment deſtiné aux foires, en Avril & en Octobre; la ſalle de la comédie, le palais du

comte de Guilin, dont l'architecture eſt du comte Alfiéri; ce fut ſon coup d'eſſai. Madame la marquiſe de Caſſini s'y diſtingue par ſes talens & par ſon eſprit; elle eſt de pluſieurs académies.

De *Turin* on peut aller à Milan comme M. Roland, en paſſant par Aſti, Alexandrie, Tortone & Pavie; on fait cette route en trois jours, moyennant 84 livres de France pour deux perſonnes.

Tortone, à 4 lieues d'Alexandrie, eſt une des meilleures fortereſſes du roi de Sardaigne. On y a fait de grands travaux, c'eſt le boulevard de l'Etat contre Gênes, Milan & la France. On voit dans la cathédrale un tombeau antique d'Ælius Sabinus, avec des bas-reliefs & une inſcription grecque.

La plaine qui eſt entre Alexandrie & Tortone eſt terminée par les Alpes & l'Apennin; on y trouve des peupliers, des mûriers, des vignes; on va de Tortone à Voghera, dans la partie du Paveſan qui appartient au roi de Sardaigne, & où il y a encore une citadelle. On paſſe le Pô à trois lieues de Voghera & à deux de Pavie, ſur un pont volant. De Voghera à Plaiſance il y a douze lieues; ainſi l'on peut aller de-là à Plaiſance ou à Milan.

DE TURIN à Milan j'ai ſuivi la route de Verceil, qui eſt au N. E. La diſtance eſt d'environ 30 lieues.

De Turin à *Settimo*, il y a une poſte royale, c'eſt-à-dire, qu'on paye poſte & demie.

De Settimo à Chivaſço, une poſte.

De Chivaſco à Cigliano, une poſte & demie. Ces lieux ſont peu éloignés de Monteu, où ſont les ruines d'Induſtria, de l'autre côté du Pô. Voyez Chap. XVI.

De Cigliano à S. Germano, une poſte & demie.

De S. Germano à Verceil ou *Vercelli*, une poſte.

VERCEIL, *Vercelli*, eſt une ville de 20 mille

ames. Juſtin en attribue la fondation à Bellovèſe, envoyé en Italie par Ambigat, roi des Bituriges, 613 ans avant l'Ère vulgaire. Pline la met au nombre des Municipes les mieux fortifiés de la Tranſpadane. S. Jérôme qui la met dans la Ligurie aux pieds des Alpes, dit qu'elle avoit été puiſſante, mais qu'elle étoit à demi ruinée & n'avoit qu'un petit nombre d'habitans. Après avoir fleuri ſous les Romains, elle forma une république à part, & paſſa enſuite ſous la domination des ducs de Milan; enfin elle a été cédée aux ducs de Savoie.

Les fortifications de Verceil furent raſées en 1709 par M. de Vendôme; les lambeaux des fortifications, qu'on a fait ſauter, ſont encore en place, ce qui lui donne l'air d'une ville déſolée & déſerte : on y trouve une place qui eſt aſſez jolie, plantée d'arbres, & où il y a un palais remarquable. On va voir auſſi le château de Verceil, où mourut le bienheureux Amédée de Savoie, & dans la cathédrale, la chapelle qui lui eſt dédiée. L'égliſe eſt nouvellement rebâtie; le portique a un air de grandeur comparable aux égliſes de Rome; l'expoſition en eſt majeſtueuſe; elle domine ſur une grande & belle plaine couronnée par les Alpes : il y a un chapitre de 32 chanoines très-riches. Cette égliſe eſt célèbre par le nom de S. Eusèbe, martyr, qui mourut l'an 371, & par la donation que l'empereur Othon fit à cette égliſe du domaine & de la ſouveraineté de la ville. M. l'abbé Richard obſerve que c'eſt la première donation où l'on voie la puiſſance civile accordée à une égliſe ſans aucune réſerve. Il rapporte à l'occaſion de cette égliſe, ce que S. Jérôme raconte d'une femme fauſſement accuſée d'adultère, à qui l'on ne put venir à bout de couper la tête. *Deſcription de l'Italie*, Tom. II. p. 102.

On conſerve dans le tréſor un évangile latin

sur velin, qu'on assure avoir été écrit de la main même de S. Marc : on y trouve celui de S. Matthieu & celui de S. Marc, qui en est, pour ainsi dire, un abrégé ; il fut donné à cette église par Béranger, roi d'Italie.

L'église de S. André est d'une assez belle forme, sa construction est d'un beau gothique simple ; elle est garnie de marbres & surmontée de quatre clochers ; on y conserve un crucifix miraculeux, dont on prétend que la matière est absolument inconnue. L'église de Ste. Marie Majeure a un pavé en marbre, où est représentée l'histoire de Judith. *La Trinité* est une belle église très-bien restaurée ; en général, on voit partout dans le Piémont, que sous le règne de Charles-Emmanuel l'on a donné aux édifices sacrés une attention particulière. Il y a plus de trente églises dans cette petite ville ; il en est de même à proportion dans tout le reste de l'Italie.

On passe la Sesia au sortir de Verceil, & trois lieues plus loin la Gogna.

De Verceil à Novare, il y a une poste & demie (1) ; on passe ensuite le Tredopio, puis le *Tesin*, à une lieue de Buffalora, & le canal ou *Naviglio grande*, en approchant du village de Buffalora.

De Novare à Buffalora il y a une poste ; de Buffalora à *S. Pietro l'Olmo*, une poste ; de *S. Pietro l'Olmo* à Milan une poste ; ces 11 postes entre Turin & Milan font 30 lieues de France. Depuis Buffalora, où l'on entre sur le territoire de Milan, jusqu'à Plaisance, on paie 14 paules par couple de chevaux, & 5 paules par bidet. Sur les terres de Piémont, les postes coûtent

(1) Novare est une petite ville fort bien bâtie ; on remarque dans l'église de S. Marc de beaux autels en marbre & de bons tableaux.

chacune 18 paules, ou 9 liv. 12 ſols de France, pour une chaiſe à une ou à deux perſonnes. Ce prix eſt exceſſif. Il eſt vrai que lorſqu'on eſt connu, on obtient facilement la cambiature, comme nous l'avons dit à l'article de Chambéri; mais les maîtres de poſtes ne ſont pas contens quand ils voient des gens qui ont la cambiature, & quelquefois ils fatiguent les voyageurs en faiſant peſer leurs équipages pour ſe faire payer ce qu'il y a au-deſſus de cent livres. On donne 5 livres de Piémont par poſte pour la cambiature; il eſt dû en outre 10 ſols au poſtillon, mais l'uſage eſt d'en donner 30 pour aller mieux; malgré cela, il me fallut 16 heures de route pour aller de Turin à Milan, y compris le temps qu'exige le paſſage du Teſin, qui eſt aux deux tiers du chemin.

En allant de Turin à Milan, on commence à s'appercevoir, & par les auberges & par les poſtes, que l'on n'eſt plus en France; il faut bien racheter par quelqu'endroit les agrémens de l'Italie: l'on eſt fort mal dans la plupart des auberges, ſi l'on excepte les grandes villes; on n'y trouve que du vin doucereux, auquel les François ont peine à s'accoutumer; on y eſt couché très-mal & ſans rideaux, car les Italiens ne ſont point délicats ſur cet article. Les gens du peuple à qui l'on a affaire, regardent les étrangers comme leurs dupes, & les trompent quelquefois groſſièrement, ſans s'émouvoir de ce qu'on leur dit. Ils ſont ſouvent d'une lenteur qui impatiente; ils répètent leur *adeſſo* (tout de ſuite) auſſi ſouvent que nous leur diſons *preſto*, & l'on eſt ſouvent dans les poſtes une demi-heure avant d'être ſervi.

Parmi les uſages Italiens, en voici un dont il eſt bon d'être averti; ce qu'on appelle *le nom*, *nome*, eſt toujours le nom de baptême; car celui que nous appelons en France nom de maiſon ou nom de famille, s'appelle en italien le ſurnom,

cognome; or l'uſage général en Italie eſt de déſigner les perſonnes par leur nom de baptême; *Signor Antonio*, *Don Giuſeppe*; c'eſt-là ce qu'on appelle le nom, *nome*: on appelle enſuite *cognome* ou ſurnom, celui que nous appelons nom de famille, & dont on ſe ſert toujours en France. Voilà pourquoi nous voyons que les plus fameux peintres de l'Italie, ne ſont connus vulgairement que par les noms de baptême: on dit Raphaël, Michel-Ange & Dominiquin, au lieu de Sanctio, Buonarotta, Zampieri, &c.

Cet uſage peut ſervir à reconnoître l'ancienne manière dont ſe ſont formés les noms de familles, & à déterminer la façon de les écrire; nous voyons en France des perſonnes qui s'appellent le Fort, le Bel, le Riche, le Rond, le Large, le Long, le Rouge, le Blanc, le Noir, le Gris, le Brun, &c. ce ſont en effet les ſurnoms qui avoient paru convenir à quelque père de famille, & dont la dénomination avoit paſſé par uſage à ſes enfans; en conſéquence il paroît qu'on doit l'écrire avec un article, & enſuite une capitale, *le Riche* & non pas *Leriche*, comme font quelques perſonnes.

On ne doit donc pas être ſurpris de ce que nos rois même, autrefois, n'avoient pour l'ordinaire d'autres noms que ceux qu'on leur donnoit au baptême, & qui ſouvent étoient des noms de ſaints; on y joignoit enſuite les ſurnoms que des qualités perſonnelles occaſionnoient; les noms de provinces & de terres, comme celui de Bourbon, ne furent uſités que long-temps après. Mais il me ſemble que les noms de baptême en Italie ne ſont pas toujours des noms de ſaints.

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK SOCIETY LIBRARY.

CHAPITRE XIX.

De l'hiſtoire de Milan, & de ſon état actuel.

MILAN, en italien *Milano*, en latin *Mediolanum*, eſt une ville d'environ 120 mille habitans, ſituée dans la plaine de Lombardie, entre l'Adda & le Teſin; c'eſt certainement la quatrième ville de l'Italie dans l'ordre de la population; car on peut la compter après Rome, Naples & Veniſe, les ſeules qui ſoient plus conſidérables que Milan; mais Naples eſt la ville la plus peuplée de l'Italie.

Suivant le dénombrement de 1766, on a trouvé 111450 ames, ſans compter les maiſons religieuſes & les habitans des fauxbourgs appelés *Corpi-Santi*, qui peuvent faire monter ce nombre à 120 mille.

La latitude de Milan rapportée au centre de la coupole de la cathédrale eſt de 45 degrés 27 minutes 34 ſecondes, ſuivant les dernières obſervations de MM. Céſaris & Reggio; ſa longitude eſt de 26 degrés 41 minutes & demie, en ſuppoſant 20 degrés pour celle de Paris, ſuivant l'uſage le plus ordinaire, & que je ſuivrai toujours dans ce livre.

On a fait ſur l'origine de Milan beaucoup de fables extraordinaires, que je ne rapporterai pas; elles ſont la matière d'un aſſez gros volume, qui a pour titre: *Theatrum triumphale Mediolanenſis urbis, per Salvatorem Vitalem, Ord. Min. Obſ.* in-fol.

Il eſt probable qu'elle fut fondée par les Gaulois Cénomans, qui paſsèrent du Maine en Italie, 584 ou 590 ans avant J. C., vers le temps où régnoit Tarquin l'Ancien. Freret, *Mém. de*

Acad. des Belles-Lettres. T. XVIII. Schœpflin *Vindiciæ Celticæ.* (Tite-Live, L. V.)

Marcellus ayant ſubjugué les Inſubriens 222 ans avant J. C., il prit la ville de Milan & la fortifia : elle s'accrut enſuite au point de devenir la principale ville de la Gaule Ciſalpine, & fut enſuite la réſidence de pluſieurs empereurs d'Occident.

Dans le ſixième ſiècle, Milan fut priſe par les Oſtrogots : mais les habitans encouragés par leur archevêque ſe révoltèrent, & ſe donnèrent à l'empereur, dont les troupes étoient commandées par le célèbre Béliſaire. Les Oſtrogots reprirent Milan, ſous la conduite de Vitigès, l'an 539, & la dévaſtèrent au point qu'il y périt trois cent mille perſonnes par le fer ou par la faim. Cette ville ſe rétablit enſuite dans ſon ancienne ſplendeur ; mais elle fut ruinée de fond en comble l'an 1162, par l'empereur Frédéric Barberouſſe ; on a fait à ce ſujet un conte ridicule : l'impératrice étoit venue à Milan par curioſité ; le peuple qui depuis long-temps ſouffroit avec peine les prétentions & le pouvoir de l'empereur, s'attroupa autour de l'impératrice, diſperſa ſon cortège, & l'ayant miſe ſur un âne le viſage tourné vers la queue, la promena ignominieuſement dans la ville. Animés par ce premier coup de hardieſſe, les Milanois crièrent à la liberté, & ils égorgèrent la garniſon impériale. L'empereur ne tarda pas à s'en venger : il vint aſſiéger Milan, il la prit à diſcrétion, la fit raſer juſqu'aux fondemens, & força les révoltés, pour obtenir la vie, à prendre avec les dents une figue ſous la queue de l'animal qui avoit ſervi à inſulter l'impératrice. Mais les écrivains les plus eſtimés, Ottone di Friſinga, Radavico, les deux Morena, Caffaro Burcardo, Raul, ne parlent point de ce fait, & attribuent cette déſolation au reſſentiment des

villes voisines que les Milanois avoient saccagées, & à l'envie que l'empereur avoit d'intimider les villes qui s'opposoient au rétablissement de l'autorité impériale en Italie.

On ne tarda pas à rebâtir Milan ; mais elle n'a cessé d'être le siége des guerres les plus fréquentes ; & de-là vient le proverbe des Italiens, *qu'il faudroit ruiner Milan pour le bien de l'Italie.* Elle fut surtout en proie aux guerres les plus horribles dans le douzième & treizième siècle, lorsque l'Italie étoit déchirée par les factions des Guelfes & des Gibelins, dont nous parlerons plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage.

C'est en Allemagne que les noms de *Guelfi* & *Ghibellini* ont pris naissance : dans la bataille de Winsberg, donnée en 1141, entre les Impériaux & les Bavarois, le cri de guerre des Impériaux étoit *weiblingen*, & celui des Bavarois étoit *Welf* ; ces noms devinrent familiers ; la prononciation s'altérant peu-à-peu, les Italiens appelèrent *Ghibellini* ou Gibelins, ceux du parti de l'empereur ; & Guelfes, ceux du parti contraire : ce fut ensuite celui des papes, dans le temps des longues divisions du sacerdoce & de l'empire.

Lorsque les villes d'Italie, après avoir été longtemps sous la forme républicaine, commencèrent à perdre presque généralement leur liberté & à devenir la proie des seigneurs particuliers, les *Torriani*, sous le nom de Podesta ou chefs du peuple, acquirent à Milan la principale autorité. L'archevêque Othon Visconti parvint ensuite à former un parti contr'eux, & les défit à la bataille de Desio. Ils se rétablirent cependant, & ils ne furent totalement expulsés, que par Matthieu Visconti, surnommé *le Grand*, qui fut reconnu pour seigneur de Milan en 1313. On trouvera ces détails dans l'ouvrage de *Corio*, qui est estimé, non pour les premiers temps, où l'auteur raconte beau-

coup de fables, mais pour les temps poſtérieurs au treizième ſiècle ; perſonne n'a mieux écrit que lui l'hiſtoire ancienne de Milan (1) : ſi l'on en excepte M. le comte Giulini, qui a donné 9 volumes in-4°. ſur l'hiſtoire de Milan, depuis l'an 773 (2). Les coutumes, les révolutions, les faits avec leurs circonſtances & leurs cauſes y ſont très-détaillés. Cette hiſtoire finit à 1311 ; on n'y trouve point par conſéquent la victoire de S. Ambroiſe, du 11 Février 1339, remporté ſur les François, & pour laquelle dans un miſſel Ms. intitulé, *Miſſale Ambroſianum*, de 1482, on trouve une préface qui eſt propre à ce jour-là ; l'on y rend grâce de la victoire due à S. Ambroiſe, *de victis latrunculis Gallicæ gentis.*

Jean Galeas Viſconti (petit-fils de Matthieu le Grand) mort en 1402, fut le plus célèbre des ducs de Milan. Ce fut lui qui ramena l'art militaire en Italie ; il étendit ſa domination depuis le Piémont juſqu'en Toſcane ; il fut auſſi le premier qui gouverna Milan comme un véritable ſouverain, & il tranſmit ſans contradiction ſon autorité à ſes ſucceſſeurs (3). Ce fut Jean Galeas qui fit bâtir la cathédrale de Milan, la citadelle de Pavie, auſſi-bien que le pont du Teſin & la Chartreuſe de Pavie où il eſt enterré. Il enrichit ſa patrie en y établiſſant l'agriculture. Ses conquêtes l'avoient conduit au point d'aſpirer à ſe faire roi d'Italie ; & s'il eût vécu plus long-temps, il en

(1) Voici le titre exact de la première édition de ſon ouvrage : *Dello eccellentiſſimo oratore Meſſer Bernardino Corio Milaneſe, biſtoria continente dall' origine di Milano tutti li geſti, &c. Mediolani* 1503.

(2) *Memorie ſpettanti alla ſtoria e al governo di Milano ne' ſecoli baſſi, del comte Giorgio Giulini. Milano* 1760, 9 vol. *in*-4.

(3) Voyez *Le Vite de' dodeci Viſconti che ſignoreggiarono Milano, deſcritte da Monſignor Paolo Giovio veſcovo di Nocera ; in Milano*, 1745, *in*-4.

pouvoit venir à bout; ſon nom fait encore la gloire des plus illuſtres maiſons de Milan, qui prétendent être de ſa famille, & l'on voit partout le ſerpent qui forme les armoiries des Viſconti.

La poſtérité de Jean Galeas finit dans la maiſon de France. Le duc d'Orléans, père de Louis XII, & héritier légitime du duché de Milan par Valentine Viſconti ſa mère, ſe diſpoſoit à y régner à la mort du dernier mâle, lorſque François Sforce parvint à ſe faire déclarer duc de Milan en 1450; il étoit fils naturel de Sforce, payſan de Cotignole, qui s'étoit avancé du rang de ſimple ſoldat à celui de premier général de l'Italie. François Sforce, auſſi grand guerrier que ſon père, fut en même-temps le prince le plus juſte, le plus éclairé, le plus accompli de ſon temps; il mourut en 1466: ſon fils & ſon petit-fils régnèrent encore à Milan; mais cette maiſon eſt éteinte actuellement, & les ſeigneurs qui en portent le nom ne deſcendent pas des ſouverains de Milan. Le jeune duc Jean Galeas Marie Sforce ayant été empoiſonné par ſon oncle en 1494, Louis XII fit valoir ſes droits ſur le Milanez, comme petit-fils de Valentine Viſconti; il y entra au mois de Juillet 1499, & s'en rendit maître dans l'eſpace de 15 jours; il le perdit peu de temps après, mais il y rentra en 1500, en allant à la conquête de Naples. Il fut obligé de conquérir encore le Milanez quelques années après; & il ſe préparoit même à y aller une quatrième fois avec une armée formidable, lorſqu'il mourut l'an 1515, âgé de 53 ans.

Son ſucceſſeur, François I, reprit le Milanez en 1515. Il falloit que la ville de Milan fût encore de ſon temps bien floriſſante, puiſqu'il y a des hiſtoriens qui diſent que dans la peſte de 1424, il y mourut trois cent mille perſonnes; les auteurs

auteurs contemporains ſont plus modérés ſur ce nombre ; mais on raconte qu'à l'hôtellerie de l'Ecreviſſe (*del Gambaro*) à Milan, douze perſonnes étant à ſouper enſemble, il en mourut onze le même ſoir. François I conſerva quelque temps le Milanez ; mais la bataille de Pavie, l'un des grands événemens de l'hiſtoire de France, qu'il perdit le 25 Février 1525, fit paſſer tout le Milanez à l'empereur Charles-Quint, qui en inveſtit en 1535 ſon fils Philippe II, & la branche Eſpagnole de la maiſon d'Autriche y régna juſqu'à ſon extinction.

Dans la guerre de ſucceſſion, l'empereur en fit la conquête en 1706 ; le roi de Sardaigne, aidé de la France & de l'Eſpagne, s'en empara en 1733 ; mais cette province retourna bientôt à la maiſon d'Autriche, qui l'a tranſmiſe à l'empereur. Les François qui ont eu ſi ſouvent la guerre avec la maiſon d'Autriche, ont été attirés plus d'une fois dans le Milanez ; & l'on y parle encore des ſiéges de la citadelle qui furent faits dans les guerres de 1707 & 1733, & de celui qu'on préparoit en 1747.

Milan, dans ſon état actuel, fait une ville grande, riche & belle ; on peut encore lui attribuer ce qu'Auſone, poëte & conſul Romain, en diſoit dans le quatrième ſiècle.

> . . . . . *Mira omnia copia rerum,*
> *Innumeræ cultæque domus, faconda virorum*
> *Ingenia, antiqui mores, &c.*

Il y a dans cette ville pluſieurs grandes & belles rues, qui ſans être auſſi régulières & auſſi alignées que celles de Turin, font un très-bel effet. Milan, auſſi-bien que Breſſe & Bergame, eſt pavée de galets ou cailloux roulés, (en italien *Ghiarra*), parce qu'étant ſituée au pied des montagnes, d'où les eaux détachent continuellement des cailloux,

cette matière y eſt la plus commune : ce n'eſt pas la plus commode pour les gens de pied ; mais dans les belles rues, il y a des pavés larges & unis, & le long des maiſons, des trotoirs en briques pour les gens de pied.

La deſcription de Milan dans ſon état actuel, & les choſes remarquables qu'on y trouve, font la matière d'un ouvrage conſidérable de *Latuada* (1) : mais un voyageur auroit peine à y diſtinguer ce qui eſt véritablement digne de curioſité ; je vais donc indiquer en abrégé ce qui m'a paru le plus remarquable dans cette ville.

La ville de Milan a cinq mille toiſes ou un peu plus de deux lieues de tour, dans la grande enceinte de ſes fortifications, en y comprenant le château ; mais la première enceinte, ou la partie peuplée, n'a que 3000 toiſes de circonférence, ou 4 milles romains, c'eſt-à-dire, une lieue & un tiers.

Depuis la porte orientale juſqu'à la porte du Teſin, il n'y a que 1540 toiſes ; & cet intervalle contient preſque toute la partie habitée de la ville. En examinant le plan de Milan, la deſcription de Latuada, & l'almanach intitulé, *Milano Sacro*, on trouve qu'il y avoit en 1765 dans la ville, 61 paroiſſes, 43 couvens de religieux, & même 50, en comptant les colléges ſous la direction des religieux ou des oblats, c'eſt-à-dire, des prêtres qui ſe conſacrent à ce miniſtère ; 51 couvens de religieuſes, ou 62 en comptant les conſervatoires ou hôpitaux pour l'entretien des jeunes filles ; ils ſont pour la plupart ſous la direction des ſœurs voilées qu'on appelle *Orſoline*, fort différentes de

(1) *Deſcrizione di Milano ; ornata con molti diſegni in rame delle fabriche piu coſpicue che ſi trovano in queſta Metropoli, racolta e ordinata da Serviliano* LATUADA *Sacerdote Milaneſe.* 1737, 5 vol. *in*-8.

celles qu'on connoît en France ſous le nom d'Urſulines.

Nous n'aurons preſque point à parler de monumens antiques dans la deſcription de Milan: on ne peut guère trouver de veſtiges d'antiquités dans une ville qui a été ruinée de fond en comble en 1162, comme nous l'avons dit, & ce n'eſt que par tradition ou par conjecture que l'on parle de ſes anciens monumens. Auſone parle d'un cirque, d'un théâtre & d'un palais, & les noms en ſont conſervés à trois égliſes, qu'on appelle Ste. Marie du Cirque, S. Victor du Théâtre, S. George du Palais; ce palais devoit être de l'empereur Trajan. On croit qu'il y avoit un amphithéâtre à l'endroit où eſt S. Etienne; à S. Nazaire, des loges pour les animaux qui ſervoient aux combats; à S. Sauveur, une citadelle appelée le Capitole; à S. Laurent, des bains de l'empereur Maximien, qui portoient le nom d'Hercule, & dont parle Auſone; c'eſt-là que ſe voient encore 8 colonnes antiques, le ſeul monument entier qui ait échappé à la deſtruction. Il y a encore quelques reſtes d'antiquités du bas-âge, depuis le ſixième ſiècle, qui méritent d'être vus par les amateurs. Il y a auſſi quelques inſcriptions, qui ont été recueillies & publiées par André *Alciati*; & un ouvrage du P. Grazioli, ſur les anciens édifices de Milan (1), dans lequel il traite de ceux qui devoient y être quand cette ville fut détruite par Frédéric Barberouſſe, l'an 1162; il examine quelle étoit l'enceinte de la ville; il parle de ſes murs, de ſes portes, de ſes temples, de ſes idoles, du palais des empereurs, du théâtre, de l'amphithéâtre,

(1) *De præclaris Mediolani ædificiis quæ Ænobarbi cladem anteceſſerunt diſſertatio, cum duplici appendice; altera de ſculpturis ejuſdem urbis, &c. altera de carcere Zebedeo, auctore P. Petro* GRATIOLIO *Bononienſi. Mediol.* 1735. *in-4.* 194 *pages.*

des acqueducs, des thermes. La prison dont il est fait mention dans le titre de cet ouvrage, est celle dont nous parlerons à l'occasion de S. Alexandre des Barnabites. L'auteur s'étaie, autant qu'il peut, des anciennes inscriptions qui se trouvent encore en plusieurs endroits de la ville, & du témoignage des auteurs qui ont vécu au temps de cette destruction ou même auparavant.

Les sculptures dont le P. Grazioli parle dans son ouvrage, sont des statues & autres monumens anciens, dont la plupart sont encore à Milan, sur lesquels il a fait de savantes recherches pour parvenir à en donner l'explication.

Pour voir cette grande ville avec méthode, je tire une méridienne par le dôme ou la cathédrale, & une perpendiculaire à cette méridienne; je partage ainsi la ville en quatre quarrés d'environ 500 toises de long & de large, que l'on pourroit voir en quatre jours, si l'on étoit fort pressé; celui qui est au nord-oueſt renferme la citadelle & S. Ambroise; dans celui du nord-est, on trouve le lazaret & la porte orientale; celui de sud-est est le quarré de *porta Tosa* & de l'hôpital; le dernier est au sud-oueſt; c'est celui de *porta Ticinese* & de S. Celse. Mais nous parlerons d'abord de la cathédrale dans un chapitre à part, car elle mérite, aussi-bien que la bibliothéque Ambrosienne, d'être vue plus à loisir que le reste de la ville.

CHAPITRE XX.

Description de la cathédrale de Milan.

LA CATHÉDRALE (*il Duomo*), est placée au centre de la ville; c'est le bâtiment le plus considérable qu'il y ait à Milan, & même après S.

Pierre de Rome, la première église de l'Italie, par sa grandeur & sa célébrité. Le vaisseau a 449 pieds de longueur, 275 de largeur dans la croisée, & 180 dans la nef; il a 238 pieds de hauteur sous la coupole; 147 dans la nef; 110 dans les bas-côtés, & 73 dans les chapelles. La hauteur extérieure de la coupole & du couronnement qu'on y a mis est de 202 bras de Milan, de 22 pouces chacun, ou 370 pieds de Paris. Cette église est soutenue par 52 colonnes gothiques, qui ont 84 pieds de hauteur, y compris les chapitaux & les bases, & 24 pieds de circonférence; les 4 colonnes qui sont sous la coupole sont un peu plus grosses, elles ont 27 pieds & demi de tour.

Ce bâtiment fut commencé par Jean Galeas Visconti en 1386, & il n'est pas encore achevé; il y a eu long-temps un grand nombre de successions laissées à la fabrique, pour la continuation des travaux, & peut-être cela contribuoit-il à retarder l'ouvrage.

Les riches fondations qu'on avoit faites pour la continuation de cet édifice, sont réduites aujourd'hui à environ 72 mille livres de rente, monnoie de France, & dont il n'y a que 11 mille qui soient effectivement appliquées à leur destination; cette somme ne suffit pas pour entreprendre un ouvrage considérable; le portail même qui est à peine commencé, ne peut s'achever faute de fonds suffisans; ce portail fut dessiné par le *Pellegrini*, & approuvé par S. Charles; le cardinal Frédéric Borromée le fit commencer, sous la conduite de *Bassi*, autre architecte de réputation. Pellegrini avoit choisi pour ce portail un certain milieu entre l'architecture grecque & la gothique, à-peu-près comme Vignole & Jules Romain, pour S. Pétrone de Bologne, & le Bramante pour la façade de la Chartreuse de Pavie.

Mais on eſt effrayé de la quantité des travaux que tout le reſte du bâtiment a exigés ; auſſi cette égliſe eſt-elle appelée la huitième merveille du monde dans la deſcription imprimée (1). Ce titre faſtueux lui convient à quelques égards ; il n'y a point d'égliſe en Italie auſſi chargée d'ornemens que celle-ci : on prétend qu'elle renferme 400 ſtatues tant grandes que petites ; elles ſont faites d'un beau marbre blanc qu'on tire des environs du lac majeur ; tout le bâtiment eſt revêtu de ces ſtatues tant au-dedans qu'au-dehors ; & pour ſuivre le même plan, on continue encore à décorer juſqu'au-deſſus du toît, des parties que perſonne ne diſtingue. On y fait de petites aiguilles, des ſtatues, des bas-reliefs, & l'on continuera peut-être cette folle dépenſe, juſqu'à ce que le bâtiment lui-même tombe de vétuſté. Cependant il y a long-temps que les gens de goût ſe ſont élevés contre cet abus de richeſſes ; entr'autres Scamozzi. *Perchè queſto tempio manca prima nell' eccellenza dell' invenzione e forma univerſale, e poi nella corriſpondenza delle parti, e finalmente nella corriſpondenza delle membra e conneſſione delle coſe, perchè hanno tutte del debile e molto trinciate ; però egli alla fine non riſulta altro che un monte traforato di marmi.* L. 1. C. 18.

Parmi les ouvrages conſidérables que l'on a continué de faire au-deſſus de la coupole de Milan, on forma en 1765 le projet d'y élever une aiguille ou pyramide de marbre ſurmontée d'une grande ſtatue de marbre, le tout de 64 bras ou 117 pieds de hauteur ; on conſulta pluſieurs mathématiciens à ce ſujet ; le P. Friſi repréſenta d'abord que ce ſeroit une difformité dans l'architecture ; que d'ail-

(1) *Diſtinto ragguaglio dell' ottava maraviglia del mondo, o ſia della gran Metropolitana dell' Inſubria, volgarmente detta il duomo di Milano, &c. In Milano* 1739, *in*-12.

leurs cette aiguille ſeroit trop expoſée aux coups de tonnerre, qui ont déjà renverſé d'autres aiguilles moins élevées, en différens endroits de la couverture. Il ajoutoit que la coupole avoit déjà ſouffert en quelques endroits, qu'on y avoit remarqué des morceaux de marbre briſés par le poids des parties ſupérieures; & qu'il étoit très-dangereux d'y ajouter le nouveau poids de la pyramide (1). Le P. Ré, Barnabite, fut d'avis qu'on ne pouvoit entreprendre cet ouvrage, à moins qu'on ne renforçât les flancs de la coupole, par les aiguilles latérales qui avoient dû y être. Le P. Boſcovich jugea que, pour diſtribuer l'effort, il faudroit couvrir le haut de la lanterne d'un ſeul bloc de *Migliaruolo* (eſpèce de granite du pays); il calcula rigoureuſement à cette occaſion l'effet de la pouſſée de la voûte, la réſiſtance dont elle eſt capable, & la manière dont elle peut manquer; il trouva que la coupole (abſolument parlant) étoit capable de ſoutenir la pyramide & la ſtatue. Mais il déclara qu'il n'étoit point d'avis que l'on entreprît un tel ouvrage. Cependant on a élevé la pyramide, ſurmontée d'une ſtatue de la Vierge en marbre doré, qu'on y a placée en 1774. Vaſari nous apprend que Bruneleſchi, célèbre architecte de la coupole de Milan, recommandoit par ſon teſtament qu'on achevât la conſtruction de la lanterne, afin que ce poids ſervît à contenir & aſſurer la voûte principale de la coupole; mais c'eſt un préjugé que le P. Boſcovich, le P. Jacquier, le P. le Sueur & le P. Friſi ont combattu. D'ailleurs l'expérience a fait voir combien ces poids énormes ſont dangereux: la coupole de

(1) Ces réflexions donnèrent lieu à un mémoire du P. Friſi: *Saggio ſopra l'architettura Gotica*, 1766, où il fait voir que l'architecture gothique nuit à la ſolidité, autant qu'elle pèche contre le goût.

S. Pierre de Rome, celle de Florence, & une douzaine d'autres, parmi les plus considérables de Rome, ont extrêmement souffert, tandis que le Panthéon, S. Pierre in Montorio, & d'autres coupoles sans lanternes sont encore dans leur entier.

On doit monter sur la couverture de l'église de Milan, non-seulement pour y voir l'immense travail dont elle est chargée, mais encore pour y jouir de la vue. On y découvre une plaine charmante, semée de villes & de villages, entrecoupée de canaux, & terminée par l'angle de jonction de l'Apennin & des Alpes.

L'intérieur de cette église est de forme absolument gothique, comme les cathédrales d'Amiens, de Paris, de Chartres, d'Orléans, de Rouen, de Vienne, de Strasbourg, de Rheims; les églises d'Anvers, de Cantorbery, d'York, de Chiaravalle, de Monza, de Pavie, &c. (1). Ces grands édifices où tous les arcs sont pointus, n'ont pas autant de solidité, que si les arcs étoient circulaires, & qu'on eût suivi les règles de l'architecture grecque & romaine; ils n'ont pas la bonne grâce ni la solidité apparente, qui met le spectateur à son aise: le seul éloge qu'on peut leur donner, est celui de la grandeur des édifices, de l'étendue des arcs, de la proportion de quelques parties principales, de la légéreté de quelques autres, & de la prodigieuse quantité de travail.

L'église de Milan a quelque chose de grand & d'imposant au premier coup-d'œil; elle seroit même d'un bon gothique, si elle n'étoit gâtée par les couronnemens des pilastres, qui sont faits avec une ceinture de niches, dans lesquelles il y a des figures, car on a voulu en mettre par-tout.

Cette église n'a rien de plus remarquable que

(1) De toutes les belles églises gothiques d'Italie, il n'y en a aucune qui égale celle d'Amiens, & même celle de Paris.

la chapelle ſouterraine où repoſe le corps de S. Charles Borromée, mort en 1584; la ſculpture, la ciſelure, l'orfévrerie y ont épuiſé leurs ornemens, pour exprimer les vertus de ce ſaint, & embellir l'autel où il repoſe. Sa chaſſe eſt d'argent avec des panneaux de cryſtal de roche, & des moulures de vermeil: on y voit le corps de S. Charles; ſa tête qui eſt à découvert eſt noire & deſſéchée, le nez eſt rongé, le reſte du corps eſt couvert par les habits pontificaux, la croſſe eſt enrichie de diamans, auſſi-bien que la couronne, qui eſt ſuſpendue au-deſſus de ſa tête. L'intérieur de la chapelle ou du caveau eſt revêtu de panneaux d'argent. Il y a une grille & un ſoupirail qui éclairent le haut de cette chapelle; la friſe ou la courbure de la voûte qui règne autour de cette grille, eſt garnie de huit bas-reliefs d'argent, exécutés par *Rubini*, orfèvre de Milan, ſur les deſſins de *Cérano*; ils ſont aſſez eſtimés. Le premier repréſente la naiſſance de S. Charles; dans le ſecond, on voit ce ſaint à la tête d'un Concile provincial; dans le troiſième, il donne l'aumône aux pauvres; dans le quatrième, il adminiſtre les ſacremens dans un temps de peſte; le cinquième repréſente S. Charles quand il reçut un coup de fuſil de *Farina*, religieux de la Congrégation des Humiliés; le ſixième, quand il fit le tranſport des reliques de la cathédrale; le ſeptième repréſente ſa mort; le huitième, ſa gloire & ſon élévation dans le ciel. Il y a dans une petite ſacriſtie derrière cette chapelle, un portrait de S. Charles Borromée, brodé par la Périgrina, qui a eu de la célébrité dans ce genre.

On conſerve dans l'égliſe de grands tableaux qui repréſentent les actions les plus remarquables de la vie de S. Charles, & dont on garnit tout le tour de la nef dans le temps de ſa fête; ils ſont de *Cerano*, de *Morazzone* & de *Giulio-Ceſare Procaccino*. Il y

avoit auſſi dans les chapelles quelques tableaux de *Camillo Procaccino*, de *Federigo Zuccaro*, &c. mais on ſe propoſoit de les ôter pour y mettre des ſtatues.

Au-deſſus du grand autel eſt le *Sacro-Chiodo*, clou de la Paſſion, l'un de ceux que Conſtantin avoit employés à faire le mors de ſon cheval de bataille, mais que Théodoſe donna à l'égliſe de Milan; on le porte en proceſſion le 3 de Mai. Mais M. Giulini obſerve à ce ſujet, que même depuis les deux empereurs Théodoſe, le *Santo Freno* ſe voyoit encore à Conſtantinople.

Le chœur eſt tout ſculpté en marbre par-dehors, & en bois dans l'intérieur; les ſculptures du dedans ſont ſurtout d'une beauté & d'un travail exquis.

Les quatre docteurs, en forme de cariatides de bronze qui ſoutiennent la chaire, & l'intérieur de la grande porte ſont remarquables. Le pavé de l'égliſe eſt très-beau, ſupérieur même à celui de S. Pierre du Vatican; mais il en manquoit environ un tiers; le marbre y eſt mis en gros blocs, & non point débité en dalles, ou lames minces comme partout ailleurs, & il ſera d'une durée prodigieuſe.

Près de la ſacriſtie à droite de l'égliſe, on voit une très-belle ſtatue de S. Barthélemy, ſemblable aux écorchés de nos anatomiſtes, très-eſtimée par la grande vérité de ſa miologie, c'eſt-à-dire, des muſcles du corps qui ſont entièrement à découvert; on lit ſur le piédeſtal cette inſcription (1), qui contient un éloge un peu outré du ſculpteur Agrati.

Non me Praxiteles ſed Marcus finxit AGRATI.

Un de plus beaux morceaux de ſculpture qu'on ait à remarquer dans cette égliſe, eſt le tombeau du marquis Marignano, frère du pape Pie IV, de la maiſon *Medici* de Milan. Il y a des ſtatues de

(1) M. l'abbé Richard, d'après les délices de l'Italie, (T. IV, p. 220) dit que cette ſtatue eſt de Chriſtophe Cibo.

bronze qu'on dit avoir été faites par le Cav. *Leoni*, ſur les deſſins de Michel-Ange.

Le tréſor de l'égliſe de Milan eſt le plus riche que l'on connoiſſe, après celui de Lorete. Les ſtatues de S. Ambroiſe & de S. Charles, auſſi-bien que pluſieurs autres, y ſont en argent & plus grandes que nature. Il y a quatre calices d'or maſſif, dont un damaſquiné & enrichi de diamans, & un émaillé. On y voit un petit ciboire d'or qui ſert pour porter le S. Sacrement à l'archevêque: une croix d'or qu'on porte devant lui quand il marche en cérémonie, &c. En général les vaſes ſacrés en or, les croix, les reliquaires, & les ſtatues de même matière, y ſont en ſi grande quantité, qu'on ne daigne pas même les parcourir en détail; on y conſidère plutôt ou les diamans, ou les pièces dont le travail ſurpaſſe la matière, & qui ſont en grand nombre. On y remarque, par exemple, un étui de cuivre, ouvrage en moſaïque d'une très-grande antiquité; un coffre d'or ciſelé en perfection; les figures y ſont drapées en émail, avec un ſoin dont on voit peu d'exemples; un grand ciboire de cryſtal de roche, &c. Les eccléſiaſtiques prépoſés à la garde de ce tréſor le montrent facilement; mais il ne faut pas que le reſpect qu'on a en France pour leur habit, empêche le voyageur de leur donner des preuves de ſa reconnoiſſance; car on m'avoit averti que la dignité de leur miniſtère ne les empêchoit pas de les demander: au reſte, cela eſt aſſez général en Italie.

Le baptiſtère de cette égliſe eſt un grand vaſe de porphire, auſſi-bien que celui de S. Denys en France; c'eſt ici le premier que l'on trouve en arrivant en Italie, & en même temps un des plus beaux qu'il y ait.

Ce fut S. Barnabé qui, ſuivant quelques auteurs, porta l'évangile à Milan. Les évêques étoient élus par le peuple, & les empereurs les confirmoient;

ils étoient métropolitains de toute la Lombardie, & même au-delà.

L'égliſe de Milan a donné cinq papes, Alexandre II en 1061, Urbain III l'an 1185, Céleſtin IV l'an 1241, Pie IV en 1559, & Grégoire XIV en 1590. Cette égliſe eſt une de plus célèbres de l'Europe par ſes conciles, ſes archevêques, ſes ſaints, ſurtout S. Ambroiſe & S. Charles Borromée; on peut voir leur hiſtoire fort étendue dans l'ouvrage de Saſſi (1).

La grande réputation de S. Ambroiſe donna à ſes ſucceſſeurs une très-grande autorité temporelle & ſpirituelle, & cette autorité s'étendit preſque à la ſouveraineté. On lit qu'Albert, roi d'Italie, conſentit à ne point entrer dans les murs de Milan, parce que depuis que S. Ambroiſe en avoit chaſſé Théodoſe, aucun empereur n'avoit oſé s'y montrer. Il eſt vrai du moins, qu'après le neuvième ſiècle, il ſe paſſa bien du temps ſans que les ſouverains d'Italie miſent le pied à Milan.

Après S. Ambroiſe le plus grand dès archevêques de Milan a été S. Charles Borromée. Tout annonce dans la ville entière de Milan la plus profonde vénération pour la mémoire de S. Charles; on retrouve partout ou les établiſſemens qu'il a formés, ou les traces qu'il a laiſſées de ſes vertus & de ſon zèle; & il faut convenir que jamais un prélat, mort à 46 ans, n'a rendu à ſon peuple de ſervices auſſi conſidérables; la régularité & la diſcipline qu'on admire dans le diocèſe, eſt le fruit de ſes réglemens & de ſes exemples, & l'on peut dire qu'il vit encore à Milan par les fruits de ſon zèle, & par le reſpect qu'on y conſerve pour lui. Il parvint à établir dans ſon clergé une régularité exemplaire, par ſes réglemens ſages, par ſon auto-

(1) *Archiepiſcoporum Mediolanenſium ſeries hiſtorico-chronologica. Joſephi Antonii* SAXII, *SS. Ambroſii & Caroli oblati, opus poſthumum. Mediolani*, 1755, 3 *vol. in-4.*

rité, ſa vigilance & ſon exemple. Le clergé influa ſur le reſte du peuple ; & l'on voit encore les traces de la piété & des mœurs qui diſtinguoient Milan du reſte de l'Italie. S. Charles, qui avoit extrêmement à cœur la ſanctification des dimanches & des fêtes, établit l'uſage de viſiter les ſept baſiliques de Milan, tous les dimanches, en récitant tout haut le chapelet dans les rues, & cela y eſt encore pratiqué par beaucoup de perſonnes, ſurtout dans les premiers dimanches de chaque mois. Tous les dimanches de l'année, il y a ſermon au milieu des vêpres ; & il y a encore d'autres exercices de piété particuliers à la ville de Milan. On trouve quelquefois une demi-douzaine de prédicateurs au-dehors dans les environs de la cathédrale, diſperſés, mais prêchant tous en même temps ; ſans compter 200 enfans dans l'égliſe rangés en différentes bandes, à chacune deſquelles prêche un eccléſiaſtique, & 7 à 8 tables où ſont rangés d'autres enfans, à qui l'on apprend à écrire.

La réputation de S. Ambroiſe a contribué à faire reſpecter le rit Ambroſien, & à le conſerver à Milan, lors même que la lithurgie romaine a été adoptée dans tout le reſte de la catholicité ; ce rit Ambroſien s'étend à beaucoup de cérémonies & de pratiques ; par exemple, on y baptiſe par immerſion, comme dans la primitive égliſe. Le carême commence ſeulement le dimanche de la quadragéſime, & les bals y durent encore pendant la première ſemaine de notre carême ; mais auſſi l'on jeûne à Milan pendant les trois jours de rogations, qui tombent dans la ſemaine avant la fête de Pentecôte. Le Vendredi-Saint, les quatre Paſſions entrent dans l'office, & le rendent d'une longueur extraordinaire. La muſique eſt plus ſimple que dans le plain-chant Grégorien.

Les cérémonies de la meſſe, ſuivant le rit Ambroſien, diffèrent ſurtout de celles du Rituel Ro-

main, on commence la messe par le verset *Confitemini Domino quoniam bonus* : le *Kyrie-eleyson* ne se chante qu'après le *Gloria in excelsis*, au lieu de notre épître, on chante deux leçons : l'évangile se lit sur un pupitre fort élevé, au bas du cœur, afin qu'il puisse être entendu du peuple. On fait un sermon à la suite de l'évangile, après quoi le prêtre descend du grand autel, & vient au bas du chœur où le pain & le vin lui sont présentés. Il y a dix vieillards & dix vieilles femmes, attachés au service de la cathédrale, habillés de noir & suivant l'ancien costume : ils s'appeloient autrefois l'école de S. Ambroise ; ils représentent ici tout le peuple de Milan, & offrent en son nom le pain & le vin. Les vieillards montent jusqu'à la seconde enceinte du chœur ; ils ont sur les épaules une écharpe de toile blanche qui descend sur les mains ; ils tiennent dans l'une les hosties, & dans l'autre un vase d'argent qui contient le vin. Les femmes habillées presque comme des religieuses avec les mêmes écharpes, font leur oblation à la première enceinte. Après l'offrande on dit le *Credo* : le célébrant ne se lave les mains qu'immédiatement avant la consécration : la messe finit par un second *Kyrie-eleison* : enfin il y a plusieurs tranpositions dans l'ordre des cérémonies de la messe. On n'en dit point les vendredis de carême ; le dimanche on ne dit la messe d'aucun saint : les messes de la Vierge & de plusieurs saints ont des préfaces particulières : tels sont les caractères qui m'ont paru les plus marqués dans le rit Ambrosien. M. le chanoine Irico avoit commencé un grand ouvrage sur cette matière ; mais depuis qu'il a été élevé au rang de prévôt de Trino sa patrie, on dit qu'il ne s'occupe plus à composer. Au reste on peut voir des détails sur le rit Ambrosien dans la dissertation de Muratori (1) avec l'indication des auteurs qui en ont parlé.

(1) *Antiquitates Italicæ*. Tom. IV, pag. 833.

Le diocèſe de Milan eſt un des plus nombreux qu'il y ait en Italie ; on y compte 851 paroiſſes, y compris les 61 paroiſſes de la ville : c'eſt beaucoup pour l'Italie, où les plus petites villes ſont fort ſouvent des villes épiſcopales.

CHAPITRE XXI.

Deſcription du quarré qui renferme la citadelle, & la bibliothéque Ambroſienne.

LA diviſion que nous avons faite de la ville de Milan, par une méridienne & une perpendiculaire, partage la ville en quatre quarrés, qui feront la matière de quatre chapitres : nous commençons par celui du nord-oueſt, qui renferme la bibliothéque Ambroſienne.

PIAZZA DE' MERCANTI, eſt une place où l'on paſſe en quittant celle de la cathédrale ; elle eſt occupée par une eſpèce de portique, ou de halle très-commode pour les rendez-vous ou conférences de commerce. C'eſt auſſi là qu'eſt le palais où s'aſſemblent les officiers municipaux, appelé *Palazzo di città* ou *de' Decurioni ;* les Décurions ſont des magiſtrats tirés du corps de la nobleſſe, au nombre de 60 ; il y a dans leur chapelle un S. Joſeph peint par le Guide.

Les archives qui ſont au-deſſus de la grande halle méritent d'être vues & ſont très-bien ordonnées. On voit ſur la même place un bâtiment où s'aſſemblent les docteurs du collége, *Palazzo de' Dottori di collegio.* C'eſt une compagnie de docteurs laïcs ou eccléſiaſtiques au nombre d'environ 150 & même davantage, à qui le pape Pie IV, qui avoit été de leur corps, donna des priviléges conſidérables : ils diſent même qu'il faut être de leur ſociété

pour devenir archevêque de Milan ; auſſi le cardinal Cavalchini en étoit, lorſqu'on parloit de lui donner cet archevêché. Il étoit d'une famille ancienne & diſtinguée ; mais il étoit de Tortone, & pour être patricien de Milan, il faut être d'une famille réſidente depuis 100 ans dans le duché.

LA BIBLIOTHÉQUE Ambroſienne eſt la choſe la plus intéreſſante de Milan, après la cathédrale. Ce grand établiſſement fut fait par le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, & neveu de S. Charles, dont il ſuivit les exemples ; on doit à ces deux prélats les plus belles inſtitutions en tout genre. Celle de la bibliothéque Ambroſienne eſt remarquable à tous égards : indépendamment des livres, on y trouve une collection de peintures, de ſculptures, de médailles, de machines, d'hiſtoire naturelle ; il n'y a guere que l'inſtitut de Bologne, où l'on ait raſſemblé une ſi grande variété de choſes intéreſſantes.

La bibliothéque proprement dite eſt compoſée de quarante mille volumes imprimés ; elle en renfermoit, dès le temps de Saſſi, trente-cinq mille, avec plus de quinze mille manuſcrits, dont le nombre s'eſt encore augmenté depuis quelques années. Comme il y a un fonds pour cette augmentation, la place commençant à manquer, on ſe propoſe d'acheter un bâtiment voiſin pour y mettre les peintures. Cette bibliothéque eſt publique, & l'on y trouve ſans ceſſe un grand nombre de perſonnes qui étudient.

Un des manuſcrits les plus célèbres de la bibliothéque Ambroſienne, eſt celui des antiquités de Joſephe, traduites par Ruffin : ce manuſcrit, l'un des plus ſinguliers qui exiſte, eſt écrit ſur du *Papyrus* d'Egypte qu'on a collé double & à fibres croiſées, pour lui donner plus de force. Il paroît avoir 1100 ans d'antiquité, ſuivant le P. Mabillon ; il pourroit même avoir été écrit du vivant de Ruffin.

Il

Il eſt fort incomplet & ne contient que cinq livres des antiquités Judaïques; ſavoir, depuis le ſixième juſqu'au dixième, encore ſont-ils imparfaits: ces lacunes ſont cauſe qu'on ne peut vérifier dans ce manuſcrit, ſi le paſſage ſur J. C. tant conteſté entre les ſavans, eſt véritablement de Joſephe. Au reſte, ceux qui ſont ſans prévention, trouvent évident que le paſſage eſt ſuppoſé, & même fort mal-adroitement; car coupant en deux la narration des deux faits ſubſéquens, il partage deux phraſes qui devoient ſe ſuivre immédiatement.

Il y a encore dans la bibliothéque Ambroſienne, un manuſcrit curieux de la vie des papes, qui nous donnera lieu de faire une digreſſion au ſujet de la papeſſe Jeanne.

Pluſieurs auteurs diſent en effet que Léon IV mourut en 853, & qu'il eut pour ſucceſſeur un cardinal qui étoit une femme déguiſée en homme depuis long-temps, & qui s'étoit diſtinguée par ſon mérite; les hérétiques ont ajouté qu'elle étoit accouchée près du Coliſée, à une proceſſion. Mais les meilleurs auteurs diſent que Léon IV mourut en 855, & qu'il eut pour ſucceſſeur immédiat Bénoît III. Voyez le P. Labbé *cænotaphium everſum Joannæ Papæ*. Quelques-uns de ceux qui ont ſoutenu la vérité de cette hiſtoire, ſe fondent en partie ſur un manuſcrit d'Anaſtaſe, le bibliothécaire, auteur de la vie des papes, qui étoit preſque contemporain de la papeſſe. L'un d'eux aſſuroit que l'on avoit ce manuſcrit dans la bibliothéque Ambroſienne, mais qu'ayant demandé à le voir, on le lui avoit refuſé; peut être étoit-ce une façon de ſe diſpenſer d'en rapporter les paroles: quoiqu'il en ſoit, M. le préſident de Broſſes fut plus heureux: paſſant à Milan en 1739, le docteur *Saſſi* lui communiqua ſans difficulté les manuſcrits d'Anaſtaſe, qui ſont à la bibliothéque Ambroſienne au nombre de trois; le réſultat fut que c'eſt avec

bien peu de raiſon qu'on s'appuie ſur ces manuſcrits, pour aſſurer que Scholt & Martin Polonus, premiers auteurs de cette hiſtoire, (du moins à ce qu'on croit,) l'ont puiſée dans des auteurs plus anciens qu'eux.

On étoit en uſage autrefois de faire aſſeoir le pape nouvellement élu dans la chaiſe percée de porphyre qui eſt au cloître de S. Jean de Latran; on a dit que cette cérémonie avoit été introduite à cette occaſion ; mais cette cauſe eſt chimérique, puiſque, ſelon la remarque de Mabillon, l'uſage de cette chaiſe ſe pratiquoit plus d'un ſiècle avant que Martin Polonus eût commencé à faire mention de la papeſſe Jeanne. On y faiſoit aſſeoir le pape; mais c'étoit pour faire alluſion à ces paroles du Pſalmiſte, *de ſtercore erigens pauperem*. On prenoit alors cette chaiſe pour une vraie chaiſe ſtercoraire, quoiqu'elle ne ſoit réellement qu'une chaiſe de bains : nous en parlerons dans la deſcription de S. Jean de Latran. Voyez Mabillon *Muſ. Ital.* Tom. I, pag. 57.

Après cette digreſſion occaſionnée par la bibliothéque Ambroſienne, revenons aux différens objets que renferme le bâtiment dont il s'agit.

Le cabinet ou *Muſeum* de *Settala*, dont la deſcription eſt imprimée, a été réuni pour la plus grande partie, à la bibliothéque Ambroſienne, vers 1730. L'auteur de cette collection, *Manfredo Settala* étoit un Milanois, très-célèbre par ſon érudition, & par ſes connoiſſances en mathématiques, en hiſtoire naturelle, &c. C'eſt le premier qui ait fait en Europe un cabinet ou une collection conſidérable d'hiſtoire naturelle, d'antiquité, de machines, de curioſités de phyſique. Il en eſt parlé à la fin du ſecond tome de *Latuada*, & la deſcription en fut donnée en 1664, par Terzaghi, en latin; & en italien, par Scarabelli, en 1666. On y voit entr'autres curioſités, une boule de cryſ-

tal dans laquelle on apperçoit une goutte d'eau, des coraux & autres madrepores, des coquillages ; un miroir concave de métal, des ouvrages légers en ivoire faits au tour ; chefs-d'œuvres de l'art, &c.

Parmi les curiosités diverses de ce cabinet, on montre la forme du gros doigt du pied du colosse de bronze élevé à *Arona*, sur le lac Majeur, en l'honneur de S. Charles, qui y étoit né ; le voyageur qui, n'ayant pas été aux isles Borromées n'a pas vu cette immense statue, peut s'en faire une idée en voyant cette partie.

Dans une salle destinée à servir d'école de sculpture, on voit des plâtres faits d'après les plus belles statues antiques de Rome, & de Florence (1), comme les deux belles figures de *Michel-Ange* qui sont à Florence ; ces figures sont de la plus grande manière, & nous en parlerons dans la description de S. Laurent de Florence. On y voit aussi un plâtre du bas-relief de l'Algarde qui est à S. Pierre de Rome, & représente Attilla, mis en fuite par l'apparition des saints Apôtres.

Il y a dans cette même salle beaucoup de tableaux précieux ; une Vierge d'Annibal *Carrache*, très-estimée ; le portrait d'un docteur, par le *Corrège* ; le carton de l'école d'Athenes, par *Raphaël*, de la même grandeur que le tableau du Vatican, morceau très-précieux. Une Vierge de *Rubens* environnée d'une guirlande de fleurs, qui est de *Breughel* ; la Vierge & l'enfant sont d'une couleur fraîche & vigoureuse, digne de ce maître (2). Une adoration des Mages, par le *Schiavone* ; la

(1) On en voit de même dans l'académie de France à Rome, dans l'institut de Bologne, chez M. Farsetti, à Venise, & à Paris dans la salle des antiques qui est à la partie occidentale & méridionale du Louvre.

(2) M. Cochin, Tom. II, pag. 46.

guerre contre Mezence, par *Jules Romain*; un concert, tableau admirable du *Georgion*; un crucifix de Pierre de *Cortone*; un panier de fruits, par Michel-Ange de *Caravage*; ces fruits sont de la plus grande vérité: un S. Jérôme & une tête de portrait, par André *del Sarto*, pièces très-estimées. M. Cochin parle d'une tête peinte par Raphaël, on n'a pu me l'indiquer: il y a une tête du pape Paul III, mais elle est de Michel-Ange.

On y voit de Léonard *Vinci*, une Vierge, une duchesse de Milan, un docteur, & un médecin qui tient la main droite sur un poignard. Du *Bassan*, un Ange qui avertit les pasteurs de la naissance de J. C. tableau bien composé & d'une belle couleur. Il y a aussi un tableau très-estimé, qui représente la Vierge avec J. C., S. Joseph & plusieurs pasteurs: quelques-uns prétendent qu'il est de la première manière du Bassan.

De Frédéric *Barrozzi*, un étable avec S. Joseph & les pasteurs, où il y a de bonnes choses. De Pierre *Nef*, la cathédrale d'Anvers: la perspective en est très-juste.

De Jean *Breughel*, peintre Flamand, surnommé Breughel de Velours (1) les quatre élémens, petits morceaux admirables, qu'il faut voir à la loupe pour en connoître la difficulté & le mérite. La terre est figurée par une espèce de paradis terrestre rempli de quadrupèdes. Pour la mer, il a représenté Neptune & Thétis environnés de poissons & d'oiseaux aquatiques. Pour l'air, c'est une muse qui tient une sphère, & qui est environnée d'oiseaux; le feu est exprimé par des forges & différens ouvrages forgés. Ces petits tableaux sont dessinés & touchés de la manière la plus spirituelle & du plus grand fini, au jugement de M. Cochin; ils sont travaillés avec tant de délicatesse, qu'on prétend

(1) On prononce Breugle.

à Milan qu'ils coûtèrent la vue à l'auteur. On y voit plusieurs autres ouvrages de lui, des payſages, & un S. Antoine dans le déſert qui eſt extrêmement beau; Daniel dans la foſſe aux lions; une Vierge avec une couronne de fleurs & deux vaſes de fleurs; un portrait de Merula, fameux organiſte; un rat qui eſt parfaitement rendu; une guirlande de fleurs peinte autour d'une Vierge; mais la Vierge eſt de *Rubens*.

On voit encore dans cette ſalle un bénitier où il y a quatre petits tableaux de *Breughel*, qui ſont ce qu'il a fait de plus petit; il y en a trois qui ſont parfaits, même à la loupe: le premier repréſente J. C. portant ſa croix; le ſecond, J. C. au calvaire; le troiſième, une proceſſion du ſaint ſacrement, faite par des Capucins; le quatrième eſt moins beau, il repréſente une Vierge appaiſant la tempête. Breughel étudioit encore à Rome pour s'y former, lorſque le cardinal Frédéric Borromée, qui connut ſes talens, l'attira près de lui à Milan, où ce célèbre artiſte travailla en petit avec un ſuccès étonnant; il mourut en 1642; ſon père Pierre Breughel, né en 1565, & ſon frère Pierre Breughel ont été auſſi des peintres célèbres; il y a dans la ſalle dont nous parlons, une vingtaine de tableaux de Breughel, qui, ſuivant M. Cochin, ſont plus beaux que tout ce qu'on voit ordinairement de ces maîtres.

On remarque dans la même ſalle une figure de David tenant la tête de Goliath, gravée ſur une glace à la pointe de diamant, enſuite enfumée dans les ombres; elle eſt remarquable par la ſingularité; & d'ailleurs elle n'eſt pas mauvaiſe.

Une des choſes qu'on priſe le plus dans ce cabinet eſt la collection des manuſcrits de *Leonardo da Vinci*, ou *del Vinci*, qui a coûté, dit-on, des ſommes conſidérables, & qu'on laiſſe voir à peine, ſurtout aux ſavans; il y a un grand volume, &

onze petits ; il y en a ſur les ombres & les couleurs ; mais la plupart ne contiennent que des croquis, tantôt une figure, tantôt une machine, avec une note abrégée ; cependant on a imprimé que Jacques I, roi d'Angleterre, avoit voulu donner 3000 piſtoles d'or pour un ſeul de ces volumes, à Galeas Arconati, & que ce zélé citoyen aima mieux en enrichir la bibliothéque de Milan ; c'eſt en conſéquence de cette généroſité qu'on lui a élevé un buſte de marbre, avec une inſcription à ſon honneur. Ce volume contient pluſieurs deſſins : on voit parmi ces machines des figures de bombes ; mais M. Cochin aſſure qu'elles ſont deſſinées d'une autre main, & poſtérieures à Léonard da Vinci. Quoiqu'il en ſoit, ce grand homme avoit un eſprit propre à tout ; il étoit mathématicien, poëte, peintre, ſculpteur, architecte, chymiſte, anatomiſte ; il avoit même encore toutes les qualités extérieures & aimables ; il étoit éloquent, d'une belle figure, & d'une force de corps extraordinaire. On ſait la réponſe de François I, qui marque tout le cas qu'on faiſoit de lui, même dans ſa vieilleſſe. Ce prince étoit venu le voir dans ſa dernière maladie à Fontainebleau, en 1518, il mourut à l'inſtant que le roi le ſoutenoit pour lui faire prendre un bouillon ; le déſeſpoir du monarque étonnoit les courtiſans ; l'un d'eux oſa marquer ſa ſurpriſe, mais le roi lui répondit avec indignation : Je puis faire tous les jours de grands ſeigneurs comme vous, & Dieu ſeul peut faire un homme tel que celui que je perds.

On conſerve à Londres un manuſcrit ſur les rivières, par *Leonardo da Vinci*, où le P. Friſi m'a aſſuré qu'on trouve la première explication de la lumière cendrée de la lune, quand elle eſt nouvelle, quoiqu'on en ait fait honneur à Mæſtlinus. Dans ſon livre ſur le deſſin, Léonard explique le relief de la peinture, & la cauſe qui fait que l'on peut

véritablement y être trompé quand on ne regarde que d'un œil. Il connut bien long-temps avant Newton, que le blanc eſt formé du mêlange de toutes les couleurs. Comme peintre, on ſait qu'il fut pendant un temps le rival de Michel-Ange, & qu'il en éprouva une jalouſie qui tenoit de la fureur; il excella ſurtout à peindre des petits enfans, avec autant de naturel que de grace; enfin, on peut dire que Léonard da Vinci a été un des hommes les plus rares qui aient paru en Italie.

On remarque auſſi deux beaux manuſcrits de lettres du pape Pie II, un de Galilée ſur les fortifications, un S. Grégoire de Nazianze, &c.

Il y a dans le cabinet dont nous parlons, une collection de médailles qui eſt peu conſidérable. Nous remarquerons à cette occaſion qu'on peut voir des collections de médailles à Milan au collége de Brera, chez M. Peralta, près de Sainte-Marie *del Paradiſo*; chez M. l'abbé Trivulzi, près S. Alexandre, & dans la bibliothéque Pertuſati, comme nous en avertirons dans la ſuite.

CASA BORROMEA, ſituée ſur une petite place qui eſt à 200 toiſes plus loin, eſt remarquable, non-ſeulement par de beaux appartemens, mais auſſi comme étant le palais de la maiſon Borromée, devenue ſi célèbre par le nom de S. Charles.

S. AMBROGIO, égliſe célèbre, deſſervie alternativement par des Chanoines qui ont des priviléges conſidérables, & par 40 religieux de Cîteaux, qui habitent un très-beau couvent. C'eſt la quatrième baſilique de Milan; on appelle *baſiliques*, les ſept égliſes anciennes & diſtinguées, auxquelles ſont attachés des priviléges, & des indulgences ſpéciales. Les reliques de S. Ambroiſe qu'on y conſerve, ſuivant l'opinion commune, ont donné à cette égliſe beaucoup de célébrité (1). Il y a des

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Ambroſianæ Baſilicæ & Monaſterii Ciſtercienſis monumenta, à Petro* Puricello, 1645, in-fol.

auteurs qui prétendent que c'eſt celle dont S. Ambroiſe refuſa l'entrée à l'empereur Théodoſe; nous en parlerons à l'occaſion de l'égliſe de S. Victor; il s'eſt tenu pluſieurs conciles dans cette égliſe de S. Ambroiſe, & c'étoit là qu'anciennement les empereurs recevoient la couronne de fer, comme rois d'Italie. Le vaiſſeau de cette égliſe eſt ancien; il y a trois nefs, une pour les moines, une pour les chanoines, & une pour l'archevêque; on remarque les portes qui ſont en bronze, & une grille de fer du *Santi-Moro*. La voûte du chœur eſt en moſaïque, & l'on peut monter au cul-de-four. Il y a des chapelles remarquables, ſurtout du côté des religieux. Le grand autel eſt très-beau, il eſt ſoutenu par quatre ſuperbes colonnes de porphire, & enrichi de pierres précieuſes. Le devant d'autel eſt d'or & la bordure en vermeil; Sinlini en parle comme d'une choſe unique. On conſerve dans cette égliſe un portrait de S. Bernard, qu'on dit avoir été peint de ſon vivant, & un bas-relief très-ancien qu'on dit être le portrait de S. Ambroiſe; il eſt gravé dans l'ouvrage de *Pucinelli*, qui contient les vies des 12 premiers évêques de Milan. L'on y voit une inſcription curieuſe de Louis II, fils de Lothaire, & petit-fils de Louis le Débonnaire, & un ſerpent d'airain, placé ſur une colonne de marbre; les uns l'appellent le ſerpent de Moyſe; d'autres, le ſerpent d'Eſculape, & quelques-uns le regardent comme le ſymbole de la guériſon du genre humain (1).

Dans le couvent il y a deux cloîtres doriques & ioniques, formant deux grands quarrés en portiques, dont les colonnes font un bon effet. Le réfectoire eſt peint à freſque.

On voit près de-là une petite égliſe, appelée S.

(1) Voyez à ce ſujet la diſſertation 59 de Muratori, dans ſes antiquités d'Italie, & abrégé chronologique de M. de S. Marc, Tome III, à la fin.

Agoſtino, où S. Auguſtin fut baptiſé l'an 388, ſuivant la tradition vulgaire, qui eſt cependant contredite par pluſieurs ſavans.

Dans le jardin de S. Ambroiſe, il y a une autre chapelle, bâtie à l'endroit même où l'on aſſure qu'il trouva le livre qui produiſit ſa converſion, & qu'il entendit une voix lui dire, *Tolle & lege.*

Dans l'ancien chapitre du couvent, on montre le tombeau & l'épitaphe de Bernard, roi d'Italie, & fils de Pepin, à qui ſon oncle Louis le Débonnaire fit crever les yeux, l'an 818. On y conſerve un devant d'autel garni de pierres précieuſes, extrêmement riche.

Dans un des corridors du couvent, il y a une grande méridienne faite par le P. *Ferramola* mort en 1765, le gnomon a 28 pieds de hauteur; on a gravé ſur la méridienne que le midi arrive en été à 16 h. 16′, & en hiver à 19 h. 44′; mais je trouve à ce ſujet deux choſes à remarquer : la première, c'eſt qu'en calculant exactement par le coucher du ſoleil, on auroit dû trouver 16 h. 19′ & 19 h. 49′; la ſeconde, c'eſt que les heures italiques commencent une demi-heure après le coucher du ſoleil; ainſi le midi en heures italiques eſt véritablement 15 h. 49′, à la fin du mois de Juin, & 19 h. 19′, à la fin de Décembre, comme on l'a vu par la table qui eſt à la fin de la préface. Cependant il y a une table dans les éphémérides de Milan pour 1776, où l'on ſuppoſe le coucher du ſoleil à 23 heures en été, & à 23 heures & demie en hiver, & dans les autres temps à proportion. Cela annonce une diverſité d'uſage auquel le voyageur doit faire attention.

La bibliothéque du couvent de S. Ambroiſe eſt très-riche en manuſcrits latins; on y conſerve pluſieurs tableaux de prix. Les archives y ſont en très-bon ordre; elles renferment une quantité prodigieuſe de cartes & de diplômes, qui remontent

juſqu'au huitième ſiècle, & qui ſont étendus ſur des layettes, de manière à ne point ſe couper; le P. Georgi qui les a miſes dans cet ordre, a déchiffré lui-même toutes ces cartes, les a copiées de ſa main, & en a fait différentes notices pour ſervir à la chronologie, à l'hiſtoire, aux généalogies, à la langue, aux terriers & aux différentes familles: il étoit dans l'ordre de Cîteaux, ce que Mabillon avoit été dans l'ordre de Clugny. Il y a dans ce couvent une imprimerie & une tres-belle papetterie.

S. FRANCESCO *Maggiore*, la plus grande égliſe moderne de Milan, avec un ordre de cordeliers conventuels. Dans la chapelle de la conception, il y a une Vierge avec deux anges, peints ſur bois, par Léonard *da Vinci*, & pluſieurs autres tableaux eſtimés.

Revenant de-là ſur ſes pas, & traverſant le canal, on trouve la manufacture de laines, *Imperiale e Regia fabrica di Lanificio*; nous en parlerons à l'article du commerce de Milan.

SAN VITTORE, égliſe des Olivetains, la troiſième baſilique de Milan, rebâtie vers l'an 1560; c'étoit autrefois l'égliſe portienne, une des premières de la ville. C'eſt-là que S. Ambroiſe compoſa ſes hymnes ſacrés, & combattit les Ariens, qui ſoutenoient, contre la déciſion du concile de Nicée, que J. C. n'avoit pas exiſté de toute éternité, & n'étoit pas ſubſtantiel à Dieu le père. C'eſt auſſi dans cette égliſe, ſuivant quelques auteurs, qu'il donna ce bel exemple de fermeté apoſtolique, en fermant les portes à l'empereur Théodoſe l'an 390; & lui impoſant une pénitence publique, pour le maſſacre de quinze mille hommes qui avoit été fait après une révolte de Theſſalonique. M. Giulini penſe que c'eſt plutôt dans une égliſe qui étoit à la place de la cathédrale.

L'égliſe de S. Victor eſt jolie, elle eſt décorée d'un ordre de pilaſtres Corinthiens cannelés &

preſque toute dorée : mais il y a trop d'ornemens ; les caiſſons de la voûte ſont mal diſtribués, & ne font pas un bon effet.

Il y a au troiſième autel à gauche un tableau de Battoni, qui paſſoit en 1765 pour le premier peintre de Rome ; il repréſente le bienheureux Bernard *Tolomei*, fondateur des Olivetains, aſſiſtant les peſtiférés. Ce ſaint préſente un crucifix, & veut donner de l'eau bénite à un homme mourant ; ce tableau eſt aſſez bien compoſé, il y a de la couleur, de la vérité dans l'expreſſion, mais il eſt deſſiné de petite manière.

Au quatrième autel à gauche, il y a un tableau de Daniel Creſpi, repréſentant S. Paul hermite, mort, & S. Antoine qui arrive & voit l'ame de S. Paul enlevée par deux anges. Ce tableau eſt très-médiocre ; ſeulement les deux anges ont aſſez bonne couleur.

Dans cette égliſe, comme dans la plupart de celles de Milan, on trouve à la porte un tambour ou retranchement en menuiſerie pour garantir du froid, & un très-grand nombre de bancs pour la commodité du public : on n'y connoît point l'uſage des chaiſes louées, qu'un petit intérêt a fait établir dans la plupart des égliſes de Paris, & qui peut en écarter un certain ordre de perſonnes. Le cloître du couvent eſt très-beau & très-propre, il va de pair avec celui de S. Ambroiſe. Le réfectoire mérite d'être vû.

LE GRAZIE, égliſe des Dominicains qui fut fondée par Louis Sforce, duc de Milan ; Béatrix ſa femme y eſt enterrée ; cette égliſe eſt grande & belle ; on y remarque une belle coupole, & un tableau du plus grand prix, qui eſt le couronnement d'épine, par le *Titien*, qu'on regarde dans le pays comme l'un des meilleurs de ce célèbre artiſte ; il eſt en effet bien colorié ; mais on trouve que le mouvement des jambes du Chriſt ne forme

pas un bon effet. D'ailleurs les ombres ont beaucoup noirci.

Dans la sixième chapelle à gauche, il y a un S. Paul de Godenzio *Ferrari* de Novare; la figure est bien composée, bien drapée, mais de couleurs tranchantes, & peinte avec sécheresse.

C'est dans le réfectoire de cette maison, qu'est le tableau le plus célèbre de *Leonardo da Vinci*, qui représente la cène de N. S. Ce tableau est à fresque, bien composé, vigoureux de couleur, il n'est point dans la manière sèche de ce peintre, & il est moins maniéré qu'aucun de ses ouvrages; la salle y est bien perspectivée, mais il y faudroit un peu plus d'intelligence de clair-obscur; on y trouve aussi quelques mouvemens de bras & de mains un peu outrés. M. Cochin (T. I, p. 42) dit que ce tableau a de grandes beautés (1), les têtes sont belles, de grand caractère & bien coëffées, & il est bien drapé, & en général fort dans le goût de Raphaël. Ce tableau du temps de Misson, dans le dernier siècle, étoit si noir qu'on n'en distinguoit plus les figures. Un Anglois vers 1725, au rapport des religieux du couvent, entreprit de le nettoyer. M. de la Condamine soupçonne qu'il l'avoit repeint, & le cardinal Pozzobonelli, alors légat à Milan, approuva sa conjecture, de manière à lui persuader qu'il étoit sûr du fait. Si cela est, on ne peut plus regarder que le trait comme l'ouvrage de Léonard; & le préjugé quant au coloris pourroit avoir influé sur les jugemens qu'on en a portés dans les derniers temps. (*Mém. de l'Acad.* 1757, 404.) Actuellement les religieux prétendent qu'on avoit seulement blanchi cette peinture, & que l'Anglois n'avoit fait qu'ôter l'enduit; au reste le tableau

(1) S. Jean n'est point appuyé sur la poitrine de J. C. comme le dit M. Cochin. Ce n'est pas S. Jean, mais S. Simon ou S. Thomas qui a six doigts à la main, & il est à gauche de N. S., au lieu que S. Jean est à droite.

n'eſt point ſi frais qu'on ſoit obligé de croire qu'il a été repeint.

Dans la chapelle du Roſaire, le tableau de l'autel eſt auſſi de Léonard da Vinci. Dans les peintures à freſque de la vie de S. Dominique, on ne trouve rien de ſingulier, ſi ce n'eſt le purgatoire au fond d'un puits, & la ſainte Vierge puiſant des ames avec un chapelet qui fait la chaîne. Dans la ſacriſtie, il y a un tableau de Léonard da Vinci.

On trouve enſuite ſur le canal, une petite égliſe connue ſous le nom de S. Jérôme, qui appartenoit aux jéſuites, où il y a une repréſentation au naturel du tombeau de J. C. que l'on va viſiter à Jéruſalem; la forme, les dimenſions en ont été données par un jéſuite qui avoit fait le voyage de la Terre-Sainte. On en voit une à-peu-près ſemblable au Mont-Valérien près Paris.

On peut revenir par le *Corſo di porta Vercellina*: on donne à Milan le nom de *Corſo*, à toutes les grandes rues qui pourroient ſervir à des courſes de chevaux. On trouve dans celui-ci le palais du marquis *Litta*, (autrefois *Caſa Viſconti*); il a l'air d'une maiſon royale: la façade en eſt très-grande & très-ornée, il y a 32 colonnes de granite, & 4 en portique; l'eſcalier eſt magnifique, les appartemens en ſont meublés richement & de bon goût; on y voit de très-beaux tableaux; je dois ajouter que c'eſt la maiſon où l'on vivoit le plus grandement de mon temps, & où l'on recevoit la meilleure compagnie; les étrangers y trouvoient une ſociété pleine d'urbanité & d'agrément; il n'y avoit rien dans le reſte de l'Italie qui reſſemblât davantage aux grandes maiſons de Paris.

MONASTERIO MAGGIORE, bâti à l'endroit où l'on croit qu'étoit le temple de Jupiter; ce couvent étoit, dit-on, en ſi grande réputation, qu'il fut reſpecté par l'empereur Fréderic Barberouſſe, dans la deſtruction de Milan, en 1162;

mais la vérité eſt, qu'on épargna pluſieurs édifices ſacrés. L'égliſe eſt quarrée, petite, mais peinte en dedans. Il y a une adoration d'*Antonio Camei*.

CASTELLO, citadelle hexagone & régulière, où étoit l'ancien château des ducs de Milan, avec ſix baſtions & pluſieurs ouvrages extérieurs. La cour eſt grande & belle, & forme un quarré long. Le château a 270 toiſes d'une pointe de baſtion à l'autre. On y entretient une garniſon, & il peut ſoutenir huit jours de tranchée ouverte; cette citadelle ſeroit d'une meilleure défenſe, ſi elle n'étoit acceſſible de tous côtés pour les aſſiégeans. Elle fut priſe au mois de Décembre 1733, & rendue à la paix. Dans la guerre de 1747, il y eut encore un commencement de ſiége de la part des Eſpagnols, mais il n'eut pas de ſuite.

S. SIMPLICIANO, égliſe de bénédictins, qui a le rang de la ſeconde baſilique de Milan. Le couvent eſt vaſte, on y loge actuellement les gardes nobles, & leurs chevaux.

S. MARCO, égliſe de grands Auguſtins, qui fut bâtie après une peſte terrible, pendant laquelle on avoit invoqué S. Marc. L'égliſe eſt vaſte, mais trop longue, & décorée d'un ordre compoſite fort lourd; d'ailleurs, c'eſt une des plus grandes & des plus belles de Milan. Dans le ſanctuaire à droite, il y a un grand tableau *du Procaccino*, repréſentant la diſpute de S. Auguſtin avec S. Ambroiſe; il eſt bien compoſé, bien deſſiné. Les draperies ſont traitées d'une manière large & méplatte, d'une couleur peu vigoureuſe, mais d'un bon accord. Les grouppes de devant ſont giganteſques.

Le tableau qui fait pendant à la gauche, eſt de *Cerano*; il repréſente le baptême de S. Auguſtin; il y a bien du feu dans cette compoſition, la couleur en eſt vigoureuſe quoique factice; il y a beaucoup d'incorrection en général, & des figures giganteſques. Deux autres tableaux du ſanctuaire ſont du *Genoveſino*.

Le cul-de-four du chœur eſt peint à freſque ; on y a repréſenté cinq couronnes d'épines ; un rang d'évêques & de cardinaux ſont ſur la première, un rang de bénédictins ſur la ſeconde, un d'auguſtins ſur la troiſième, un autre rang d'auguſtins debout ſur la quatrième, un rang d'auguſtines debout ſur la cinquième ; les anges qui forment une gloire leur diſtribuent des couronnes d'épines ; ce n'eſt qu'une capucinade mal peinte.

On conſerve encore à S. Marc deux beaux tableaux de Paul Lomazzo, ſurtout la chûte de Simon le magicien : c'eſt une freſque un peu effacée. Il y a dans le mur du cloître un tombeau antique, au-deſſus duquel on voit ſculptées trois grâces nues, dont deux qui ſont vues par-devant, montrent trop diſtinctement le caractère de leur ſexe ; elles ſont d'une belle forme. Ce cloître étoit peint à freſque, mais il eſt blanchi actuellement.

S. CARPORO, petite égliſe bâtie, à ce qu'on conjecture, ſur les ruines d'un ancien temple de *Veſta*. On voit en-dedans près de la porte quatre colonnes de porphire d'environ dix pieds, mais elles ſont caſſées & ne ſervent que d'objet de curioſités.

BRERA, grand & beau collége, qui a le titre d'univerſité. Il étoit habité par 80 jéſuites, & l'on y inſtruiſoit 1200 écoliers ; le collége du Pleſſis à Paris n'en a pas autant. Celui de Milan avoit appartenu à une célèbre congrégation appelée des *Humiliés*, qui fut abolie en 1571, en conſéquence de la fureur de quelques religieux de cet ordre qui avoient voulu aſſaſſiner S. Charles (1).

On voit dans ce collége un grand & bel eſcalier, avec de belles galeries à deux étages, portées par des colonnes grouppées de granite ; le premier ordre eſt dorique, le ſecond ionique ; peut-

(1) Voyez l'ouvrage du P. Tiraboſchi, intitulé : *Vetera Humiliatorum monumenta*, in-4. 1766.

être que les travaux qui ſont au fond des galeries, nuiſent à la ſimplicité de cette architecture. Cette colonnade devoit être répétée de l'autre côté de la cour ; mais telle qu'elle eſt, c'eſt un des plus beaux édifices de Milan.

On remarque au pied de l'eſcalier une ſtatue coloſſale de la Vierge ſur un croiſſant, & à quelques pieds de-là un globe de marbre ſurmonté par un dragon de bronze. Autour de ce globe, il y a une zone de bronze, qui repréſente en relief quelques ſignes du zodiaque, parmi leſquels eſt le verſeau, & c'eſt de l'urne de ce verſeau, que l'eau ſort quand on fait jouer la pompe qui eſt près de ce globe.

La bibliothéque du collége de Brera eſt une des plus belles de Milan ; & l'on y a encore réuni celle de Pertuſati ; le cabinet de médailles eſt le plus complet de la ville : il renferme trois parties principales. La première contient les médailles des empereurs & des villes ; il y en a une ſuite en grand bronze, & une en moyen & en petit bronze ; l'une & l'autre en ſont très-nombreuſes. Non-ſeulement on y trouve les médailles de tous les empereurs, excepté le petit nombre de celles qu'il eſt preſqu'impoſſible de trouver, mais pluſieurs de ces empereurs y ſont ſous des formes différentes : il y a entr'autres une médaille de Gordien le père, & une d'Annia Fauſtina, femme d'Eliogabale, qui ſont très-rares.

La ſeconde partie contient les monnoies des villes & des princes dans les bas ſiècles, dont on peut voir le catalogue dans le recueil de diſſertations ſur les monnoies d'Italie, donné par M. Argelati. Depuis mon voyage M. l'abbé Giordano y a fait des augmentations conſidérables.

La troiſième partie comprend les médailles frappées à l'honneur des grands hommes, & il y en a beaucoup. On conſerve encore dans ce cabinet pluſieurs

plusieurs médailles des papes & des bas-reliefs antiques de bronze.

L'OBSERVATOIRE du collége de *Brera*, que l'on termina en 1766, est un des plus commodes, des plus solides, des plus ingénieusement disposés & des mieux assortis que je connoisse. Le P. Boscovich en donna le plan, il en fit exécuter le modèle, & en dirigea la construction; il contribua même de ses propres deniers à cette construction, tandis que le P. *Palavicini*, recteur du collége de Brera, faisoit contribuer la maison pour la majeure partie. On fit venir de Londres un excellent téleſcope de Short, avec un micromètre objectif acromatique, c'est-à-dire, composé de différentes sortes de verres, dont le mélange corrige l'aberration des couleurs, & rend les instrumens plus parfaits. On a fait venir aussi de Paris un quart-de-cercle mural & un sextant, de six pieds de rayon; une lunette méridienne ou instrument des passages, propre à observer les astres dans le méridien; une lunette parallatique propre à suivre leur mouvement diurne dans toutes les parties du ciel. Ces trois instrumens sont de Canivet, le plus habile artiste qu'il y eut alors à Paris, pour les grands instrumens de mathématiques. L'horloge ou pendule astronomique, dont on se sert dans cet observatoire, est de M. le Paute, célèbre horloger du roi à Paris, qui en a fait pour la plupart des observatoires de l'Europe. La verge est composée de neuf règles, pour remédier à la dilatation que produit la chaleur. Le P. la Grange, dont nous parlerons ci-après, fut demandé par le collége de Brera, & il y a travaillé plusieurs années aux observations astronomiques. Le P. Luino y fut aussi employé; le général avoit même décidé qu'il y auroit de jeunes jésuites du royaume de Naples, qui seroient occupés de cette partie, sous la direction du P. la Grange. Actuellement MM. de Césaris & Reggio, conti-

nuent à faire la réputation de l'obſervatoire de Milan. Ils ont acquis de nouveaux inſtrumens, on a augmenté les bâtimens, & il paroît chaque année un volume d'éphémérides qui contient diverſes obſervations.

Un des obſtacles qu'on trouva dans la conſtruction de cet obſervatoire, vint de la part d'un couvent dont les religieuſes ſe plaignoient d'être dominées du haut de cet obſervatoire, juſques dans l'intérieur de leurs cellules. Les ſciences n'y ſont pas encore au point de mériter le ſacrifice des petites formalités, ou des bienſéances d'étiquette : on eût pu répondre à ces bonnes ſœurs, que rien n'eſt ſi aiſé que d'avoir des rideaux de fenêtres : que dans un jardin il ne doit ſe paſſer rien qui ne puiſſe être vu de tout le monde ; mais on commença par examiner ſérieuſement & long-temps le ſujet de leurs plaintes, & l'on ne paſſa qu'avec quelque peine ſur cette difficulté.

On a mis encore au collége de Brera l'académie de peinture & de ſculpture, & le cabinet de phyſique.

La porte de la ville, qui eſt près du collége de Brera, s'appelle *Porta Beatrice*, du nom de Beatrice d'Eſt, femme de Louis Sforce, duc de Milan, parce que ce fut cette princeſſe qui la fit réparer ; on l'appelle auſſi porte S. Marc, à cauſe de l'égliſe qui en eſt proche. C'eſt à cette porte que commence le canal de l'Adda, dont nous parlerons dans le chap. XXIV.

On peut voir encore l'égliſe de S. *Euſebio* qui eſt vis-à-vis de Brera, la *Caſa Cuſani*, dont la façade eſt d'une grande & belle architecture, quoiqu'on y trouve des défauts ; & la *Caſa Simonetta*, où logeoit la comteſſe Simonetta qui avoit été créée princeſſe de *Vareſe*, dans le temps où le duc de Modène penſoit à déclarer ſon mariage avec elle. Cette maiſon eſt meublée richement : celle

qui l'avoit fait faire avoit pour le goût & pour les modes françoiſes une inclination décidée ; mais elle étoit ſi gracieuſe, que les Anglois & les Allemands ſe flattoient d'avoir chez elle la préférence.

En revenant vers le milieu de la ville, on trouve l'égliſe de S. *Joſeph*, où il y a un bel autel, & une autre égliſe appelée *Il Giardino* ou *Santa Maria del Giardino*, remarquable par la grande largeur du vaiſſeau, la voûte eſt formée par de grands arcs ſurbaiſſés. La *Caſa Portà* eſt une belle maiſon que l'on peut voir un peu plus loin.

Le théâtre qui eſt dans ce quartier a été bâti à la place de *la Scala*, qui étoit une aſſez belle égliſe, avec un chapitre royal. Cette égliſe avoit été bâtie ſur les ruines du palais des Turiani, après leur expulſion ; & Regina, femme de Barnabé Viſconti, & fille des Scaliger ou ſeigneurs de la Scala, ſouverains de Vérone, en avoit été la fondatrice.

La ſalle du théâtre qu'on y voit actuellement a été bâtie en deux ans, par un certain nombre de particuliers, qui ſe ſont rembourſés ſur la vente des loges ; les premières ſe ſont vendues juſqu'à 1400 livres. Mais outre cela on eſt obligé de payer 200 livres par année ; & trois paules pour l'entrée de chaque perſonne qui va aux loges.

L'extérieur de ce bâtiment eſt beau, on entre par un grand veſtibule qui conduit au parterre & à deux grands eſcaliers pour cinq rangs de loges. Il y a un ſixième rang pour les domeſtiques ; mais on y va par un autre eſcalier. Une grande terraſſe communique aux loges, & l'on peut y aller prendre l'air.

Les loges ſont grandes & commodes ; des perſonnes qui y paſſent le quart de leur vie, doivent être jalouſes de les meubler agréablement. Vis-à-vis de la loge eſt un office où l'on ſert les rafraîchiſſemens, & où l'on fait réchauffer les plats

quand on veut ſouper dans la loge ; les domeſtiques s'y tiennent pour être à portée de ſervir.

M. l'archiduc a vis-à-vis de ſa loge un appartement & même une chambre à coucher. Ce prince s'intéreſſe à ce ſpectacle, & contribue à le rendre magnifique ; on y voit quelquefois 400 perſonnes & 40 chevaux ſur le théâtre, & à l'exception des danſes & des machines, cet opéra l'emporte ſur celui de Paris.

On joue l'opéra à Milan pendant le carnaval ; la comédie ſuccéde à l'opéra ; mais en automne il n'y a aucun ſpectacle. L'uſage de tenir aſſemblée dans les loges, d'y recevoir des viſites, d'y faire la converſation, d'y jouer, eſt auſſi commun à Milan que dans le reſte de l'Italie. On prend peu de part au ſpectacle ; ſi ce n'eſt à l'inſtant de quelqu'ariette de préférence, & l'on ſe donne la liberté de la faire répéter 3 à 4 fois. Le parterre y fait un bruit ſcandaleux : il n'y a qu'à Rome où les loges ſont dans l'obſcurité, & où l'on eſt forcé d'écouter les acteurs ; on le fait d'ailleurs par goût dans une ville où le ſpectacle n'eſt ouvert que pendant le carnaval, & quelquefois point du tout. Il eſt vrai qu'à Veniſe on ferme quelquefois les loges avec des volets pour ne pas troubler le ſpectacle par le bruit ; mais ce n'eſt pas là le goût général des femmes, qui aiment aſſez à ſe montrer & à voir. En été le ſpectacle commence à 9 heures, & finit à une heure du matin.

CASA CLERICI, maiſon ſuperbe, meublée avec magnificence, & dans le meilleur ſtyle ; c'eſt ce que l'on cite de préférence à Milan pour un modèle d'élégance & de goût. Le prince gouverneur du Milanez y a logé.

S. FEDELE étoit la maiſon profeſſe des jéſuites ; on y a mis les barnabites ; l'égliſe eſt belle, l'architecture eſt du Pellegrini. Elle eſt décorée d'un ordre corinthien qui eſt eſtimé, quoique l'archi-

tecte y ait pris bien des licences. Il y a dans la seconde chapelle à droite un morceau singulier d'architecture ; le fronton qui est derrière l'autel, avec son entablement, est porté par deux anges qui soutiennent les chapiteaux d'une main, tandis que de l'autre ils tirent à eux chacun une colonne pour la placer sous son chapiteau ; idée folle qui n'a pu être enfantée que par l'envie de faire du nouveau, & qui du reste produit un mauvais effet dans l'exécution. Il y a six colonnes de granite rouge d'une hauteur prodigieuse.

CASA MARINO, située fort près de S. Fedele ; c'est un des plus beaux palais de Milan, qui appartient à la maison Omodei, qu'on loue pour y placer la douane & l'hôtel des fermes. Il a trois étages : le premier est dorique, le second ionique, le troisième est un mauvais composé de cariatides, qui tiennent lieu de colonnes.

CHAPITRE XXII.

Description du quarré du Lazaret.

REVENUS ainsi dans le centre de la ville, après avoir parcouru le premier quarré, c'est-à-dire, celui du nord-ouest, qui est le quartier de la citadelle ; nous repartirons des environs de la cathédrale pour aller au nord-est dans le quartier du Lazaret.

On trouve d'abord le *Corso di Porta orientale*, grande & belle rue, près de laquelle est le palais DURINI, remarquable par une belle architecture. A l'entrée de cette rue est l'église de S. Babila ; on conjecture qu'à cet endroit il y avoit un temple du soleil : auprès de cette église est un lion, sur une colonne, monument d'une victoire que les

Milanois remportèrent ſur les Vénitiens. Plus loin eſt la *Caſa* ARESE, dans laquelle il y a de belles peintures.

LE SÉMINAIRE, fondé par S. Charles, eſt d'une belle architecture, de Joſeph Mela, avec une colonnade fort noble & fort majeſtueuſe, à double étage, autour d'une cour quarrée, d'environ 130 pieds. Le premier ordre eſt dorique, le ſecond ionique; les colonnes ſont d'un granite appelé pierre azur ou *migliarolo*, dont nous parlerons ci-après, & qui n'eſt point poli. Ces colonnes ſont grouppées & laiſſent entr'elles neuf eſpaces; le coup-d'œil général a quelque choſe de grand & d'agréable. La porte d'entrée eſt à boſſages & à refends, trop travaillés. Les deux figures de la piété & de la ſageſſe y ſont en gaine, & ne font pas un bon effet; la ſageſſe eſt trop découverte.

S. PIERRE CÉLESTIN eſt la première égliſe que l'on trouve en ſuivant le canal, après être ſorti de la première enceinte de la ville.

LE COLLÉGE HELVÉTIQUE, qu'on rencontre peu après, eſt un des beaux établiſſemens de S. Charles Borromée. Le bâtiment eſt magnifique. L'architecture eſt de *Pelegrino Pelegrini*. On trouve que la façade & la porte d'entrée ont l'air un peu lourdes. L'intérieur a deux grandes cours qui communiquent l'une à l'autre par un veſtibule de colonnes qui forment un percé aſſez heureux. Ces cours ſont environnées de deux galeries à jour, l'une ſur l'autre : le premier ordre de la première cour eſt de colonnes doriques; le ſecond ordre eſt de colonnes ioniques. On a employé les mêmes ordres dans la ſeconde cour, mais il n'y a des colonnes que de deux côtés; & dans les autres, on a mis au ſecond ordre des pilaſtres au lieu de colonnes. Toutes les colonnes ſont à égales diſtances les unes des autres : elles ſont de pierre *azur*. Cet édifice a en général un air très-grand,

quoique l'architecture ſoit maigre dans les détails.

S. DIONISIO, égliſe bâtie à l'honneur de S. Denys, archevêque & citoyen de Milan, qui mourut en exil dans la Capadoce, & dont S. Ambroiſe obtint les reliques pour les placer dans cette égliſe. Elle eſt occupée par les Servites; ils y ſont voir un trou qu'ils diſent être l'endroit où S. Barnabé planta la croix en arrivant à Milan. C'eſt auprès de cette égliſe que Louis XII monta à cheval pour faire ſon entrée à Milan, comme on le voit par cette inſcription qui eſt à côté de la première porte d'entrée ſur la gauche.

M. D. IX. 1a. *Julii Ludovi. Galiar. Rex Et Mli Dux, parta de Venet. victoria, hic equum aſcendit ut in urbe triumpharet. Juſſu Jafredi Carolipſidis lapis iſte erigit. Die* 29 *Junii* 1510.

LAZZARETTO, hôpital ſitué hors de la porte orientale; c'eſt un grand édifice conſtruit autrefois pour les peſtiférés, par Louis Sforce, en 1489, & que Louis XII fit achever en 1507 : il ſert aujourd'hui de caſerne & d'écuries pour les chevaux des gardes-du-corps; & l'on sème du gazon dans la cour. Ce ſeroit un bel emplacement pour une foire. On eſt étonné de la grandeur & de la ſolidité de ce bâtiment, qui fait la plus belle perſpective; il a 203 toiſes de longueur & 197 de largeur; les grands côtés ont chacun 131 arcades, & les petits côtés en ont 127; ces arcades ſont portées par de petites colonnes meſquines d'un ordre compoſé, & renferment 296 chambres à cheminée, qui toutes reçoivent l'air des deux côtés, & ont la vue ſur une vaſte cour au milieu de laquelle eſt la chapelle. La deſtination de ce bâtiment exigeoit en effet cette grande maſſe d'air qu'on y avoit ménagée, & ce courant d'air ſans ceſſe renouvelé dans toutes les parties du bâtiment.

CASA DI CORREZIONE, eſt un hôpital-général ſitué au nord de la ville, & nouvellement rebâti

au-dedans du rempart près de la porte-neuve, dans lequel on renferme les perſonnes de mauvaiſe vie. Il y a deux grandes galeries auxquelles répondent les portes des priſonniers. On ſe propoſe d'étendre cet établiſſement, de manière à pouvoir ſoulager les pauvres, & faire travailler ceux qui peuvent y être utiles, comme dans les maiſons de l'hôpital-général de Paris.

En ſortant par la porte-neuve, on peut voir le *Naviglio di Martesana*, canal qui va ſe joindre à l'Adda, à moitié chemin de Bergame du côté de l'orient; nous en parlerons dans le chap. XXV.

S. ANGELO eſt une jolie égliſe, que l'on trouve en revenant de l'hôpital-général; elle eſt ornée endehors de ſtatues & d'obéliſques de marbre; au-dedans il y de très-belles chapelles, des tableaux & des ſtatues remarquables.

CHAPITRE XXIII.

Deſcription du quarré de la Porte Romaine.

LE troiſième quarré de la diviſion que je me ſuis faite pour parcourir Milan, eſt au ſud-eſt, c'eſt celui de *Porta Toſa* & de *Porta Romana*. La première choſe qu'il contient aux environs de la cathédrale, eſt l'archevêché: ce palais eſt moins remarquable par ſon architecture, que par une belle collection de tableaux, dont quelques-uns ſont des premiers maîtres d'Italie. Il y a dans la galerie un S. Jérôme de *Ceſare da Seſto*, une adoration des mages de *Morazzone*; cet ouvrage a quelque choſe du Titien, à qui on l'a attribué; mais la compoſition eſt éparſe, les figures iſolées; la Vierge a peu de nobleſſe, elle eſt incorrecte de deſſin.

David qui a coupé la tête à Goliath, & Judith

qui coupe la tête d'Holopherne ; deux petits tableaux du *Guerchin*, peints sur ardoise. Il y a beaucoup d'action & d'expression dans le dernier, il est même piquant d'effet, quoique le coloris n'en soit pas bien vrai.

Un S. Sébastien du Caravage traité dans le clair ; la tête a de l'expression, mais peu de noblesse.

Moyse sauvé des eaux, par le *Giorgion* ; ce tableau est regardé comme un chef-d'œuvre ; les têtes en sont belles & pleines d'expression, les chairs très-vraies ; on trouve cependant qu'il n'est pas bien composé, que les figures se grouppent mal ; que le peintre a trop employé de draperies noires, qui par le temps ont changé, & ont gâté l'effet du tableau : la perspective y est mal observée.

Une Magdeleine à qui un ange parle ; elle est du *Proccacino*, & d'une grande manière.

La femme adultère, du *vieux Palme*, tableau composé sagement, & l'un des meilleurs de ce maître pour la couleur locale & l'expression. Il pourroit y avoir plus d'intelligence de clair-obscur. Une autre femme adultère, du *Tintoret*, suivant M. Cochin.

Un tableau de trois peintres différens ; sainte Rufine prête à recevoir le martyre, par le *Proccacino* ; sainte Seconde déjà morte, du *Cerano* ; un bourreau, qui a été peint par *Morazzone*. Ce tableau est vigoureux de couleur ; mais les ombres sont si fortes & si noires, qu'elles détruisent le bon accord du tableau.

Le mariage de Sainte-Catherine, par le *Proccacino*. L'enfant Jésus lui donne sa main à baiser. La sainte est belle, mais les anges de derrière sont trop vigoureux de couleur, & il n'y a pas assez de variété dans les chairs des différentes figures.

Dans une des chambres de cet archevêché, il y avoit douze tableaux de Jean-Paul Panini, qui depuis ont été transportés à la campagne. On peut

conſulter une liſte particulière des tableaux de la galerie, lorſqu'on veut plus de détail.

On y montre auſſi un deſſin de Michel-Ange, ſur papier, qui repréſente un groupe nud; & deux deſſins de *Leonardo da Vinci*.

CARCERI, les priſons; on y entre par une belle & grande cour, & par un portail d'une très-bonne architecture; je ne crois pas qu'il exiſte une priſon dont les abords ſoient auſſi magnifiques; voilà pourquoi l'on dit à Milan que cette façade fait mentir le proverbe françois, *triſte comme la porte d'une priſon*.

CASA CASTELLI, que l'on trouve près du canal, en allant par le *Corſo di Porta Toſa*, eſt un des plus beaux palais de la ville. Il eſt meublé avec autant de goût que de richeſſe: on y voit de beaux tableaux, une bibliothéque, un collection d'inſtrumens de phyſique & d'aſtronomie. Le marquis Caſtelli eſt recommandable par ſes connoiſſances & par l'emploi qu'il fait de ſes richeſſes.

LA PASSIONE, égliſe des Chanoines réguliers, appelés *Rocchetini* à cauſe du rochet blanc qu'ils portent ſur leur habit, de même que les Chanoines de Ste. Geneviève en France. On arrive à cette égliſe par une belle allée: la façade eſt fort belle; on y lit cette inſcription: *Amori & Dolori Sacrum*. Pluſieurs bas-reliefs repréſentent d'une manière expreſſive & pathétique les différens myſtères de la paſſion. Dans la première chapelle à droite, il y a une ſainte famille du *Campi* bien coloriée; tous les caractères en ſont vrais, l'enfant Jéſus eſt bien de chair, & a une attitude naïve; mais les deux anges de la gloire ſont trop bruns & d'une couleur enfumée; d'ailleurs, la diſpoſition des jambes de la Vierge & celle de S. Joſeph, ſont trop ſemblables, & également mauvaiſes; ce qui donne aux draperies un mouvement qui n'eſt pas heureux.

Au-deſſus de la porte, S. Charles Borromée a

ſon bureau, méditant ſur un livre, à côté duquel eſt ſon déjeûné : tableau de Campi bien compoſé, & où il y a de l'expreſſion ; les ombres en ſont un peu dures, la main incorrecte ; mais les acceſſoires ſont vrais & bien rendus. Il y a dans cette égliſe d'autres bons tableaux, détaillés dans la deſcription de Milan. On y voit auſſi un mauſolée en marbre de Carrare, de l'archevêque Birago, fondateur de l'égliſe. Le grand autel eſt des plus riches. La boiſerie du chœur eſt très-recherchée.

FOPPONE, ou *Sepolcri del oſpital maggiore*, grand portique d'une forme à-peu-près circulaire, nouvellement conſtruit aux frais de M. Annone, marchand de ſoie, qui s'y eſt fait enterrer ; on arrive à ce cimetière par une belle allée, & le coup-d'œil en eſt frappant ; le portique eſt ſoutenu par un grand nombre de colonnes doriques de granite, de 10 en 10 pieds, avec des grilles de diſtance en diſtance. Sous ce portique ſont les caveaux qui ſervent de ſépulture ; dans l'eſpace vuide, on a bâti une égliſe qui eſt en forme de croix ; elle eſt très-fréquentée par les Milanois. Le portique eſt régulier & percé de fenêtres qui donnent ſur la campagne & ſur la ville ; il a un air de grandeur, & n'a point du tout l'aſpect lugubre & funéraire de ſa deſtination.

En revenant, on paſſe devant S. Philippe de Néri, qui eſt une petite égliſe de religieuſes, aſſez jolie.

S. BARNABA, c'eſt la première égliſe de l'ordre des Barnabites, ou Clercs réguliers de S. Paul, & celle qui a donné le nom à leur congrégation. Les Barnabites furent inſtitués à Milan en 1530, par trois ſaints perſonnages, nommés Morigia, Ferrari & Zacharie de Crémone, qui s'unirent dans l'intention de prêcher, d'enſeigner la jeuneſſe, de confeſſer & d'exercer le ſaint miniſtère, ſous la direction & ſelon les vues des évêques dio-

céſains. S. Charles Borromée fit le plus grand cas du P. Baſcapé, religieux de cet ordre, & l'employa dans le gouvernement de ſon diocèſe ; ce ſaint préſida à un chapitre général où les Barnabites dreſsèrent la plupart de leurs conſtitutions, & il ſe retiroit quelquefois chez eux pour y faire des retraites ; auſſi montre-t-on encore ſa chambre dans ce couvent, de même que celle de S. François de Sales qui y a logé.

Le grand autel de cette égliſe eſt remarquable par ſa propreté & ſa richeſſe ; il eſt tout garni de petits panneaux d'écailles enchaſſés dans des cadres d'argent, ce qui lui donne un air de marqueterie. Le deſſin en eſt ſimple ſans être d'un excellent goût.

En s'éloignant de nouveau du centre de la ville, pour aller dans le *Borgo di Porta Romana*, on alloit voir la bibliothéque Pertuſati, que la ville a achetée, & qui eſt placée au collége de Brera. On l'eſtimoit encore plus que la bibliothéque Ambroſienne, pour la rareté des livres & des éditions. Le préſident Pertuſati qui l'avoit formée mourut vers 1755 ; c'étoit l'ami le plus puiſſant & le plus zélé des gens de lettres ; il avoit un cabinet de machines, & un recueil de plus de 12000 médailles, fait au commencement de ce ſiècle, où le goût des médailles étoit fort répandu.

Près de-là & vis-à-vis le *Paradiſo*, étoit l'habitation ou plutôt la retraite de Mlle. Agneſi, dont nous parlerons à l'occaſion des gens de lettres de Milan.

S. ANTONIO, égliſe de Théatins. On remarque au ſecond autel un S. André Avelino, qui tombe en extaſe en montant à l'autel, par *Franceſco del Cairo*, bien compoſé, d'un effet piquant, mais d'une couleur factice. A la troiſième chapelle une ſainte famille, d'une couleur gracieuſe, mais dont les figures ſont trop longues, d'ailleurs médiocres : le peintre n'eſt pas connu.

OSPEDALE MAGGIORE, bâtiment vaſte, & qui a un air de grandeur & de nobleſſe, tel qu'il convient à un édifice public ; mais il n'a point l'apparence d'un hôpital. Le portail eſt moderne ; il y a un nouveau bâtiment dont la cour eſt quarrée, elle a près de 300 pieds ; elle eſt environnée de deux rangs d'arcades, qui forment un portique à double étage, ou deux galeries l'une ſur l'autre ; le premier rang eſt en colonnes ioniques, le ſecond en colonnes compoſites, toutes de granite ou de pierre azur : un des rangs a 21 arcades, l'autre 19. Il y en a qui trouvent l'architecture un peu lourde. L'on entretient dans cet hôpital 7 à 800 malades, il y en a eu même juſqu'à 1700 dans des temps d'épidémie. Il y a auſſi des ſalles où l'on fait travailler à différens métiers un très-grand nombre d'ouvriers. Ce bâtiment fut conſtruit du produit de la ſucceſſion d'un riche Milanois, nommé Jean-Pierre Carcano. Il y a dans la grande cour une égliſe, dont le grand autel eſt orné d'une Vierge, du Guerchin. L'ancien bâtiment a quatre cours à portiques, il fait comme une aîle du bâtiment total, & il y en a un autre qui eſt moderne, mais qui n'a pas encore de façade.

S. STEFANO, égliſe ſituée ſur la place du Broglio ; c'eſt la ſeptième baſilique de la ville, dans l'ordre où on les viſite pour gagner des indulgences. On l'appelle auſſi S. *Stefano alla Rotta*. C'eſt-là que Galeas-Marie Sforce, duc de Milan, devenu odieux aux Milanois par ſa férocité & ſes débauches, fut aſſaſſiné le 26 Décembre 1476. On y montre la place où l'on prétend que, par un miracle, le ſang des Catholiques fut ſéparé de celui des Ariens, après une eſcarmouche entre les deux partis.

CHAPITRE XXIV.

Description du quarré de la porte du Teſin.

LA quatrième partie de Milan, qui eſt au ſud-oueſt, renferme le côté de S. Celſe & de la *porta Ticineſe*; pour le parcourir avec méthode, en partant du centre de la ville, on commence par le palais du gouverneur.

CORTE DUCALE, ou palais ducal; il a été reſtauré ſur les deſſins du Vanvitelli, à l'occaſion du mariage de M. l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanez. Dans la ſalle du ſénat, il y a un tableau de J. C. portant ſa croix, par Daniel Creſpi; & dans la chapelle du ſénat, la venue du S. Eſprit par Antoine Campi.

La ſalle du ſénat eſt petite, mais on ſe propoſoit d'en diſpoſer une beaucoup plus grande qui eſt derrière la chapelle.

C'eſt auſſi dans ce palais que s'aſſemble le tribunal ou conſeil ordinaire des finances, appelé *il Magiſtrato*, ou *la Camera*.

LE THÉATRE étoit attenant à ce palais; M. Patte en a donné le plan dans ſon architecture théâtrale. Ce théâtre a été brûlé en 1776, mais il a été rebâti à la Scala, & l'on a bâti ici une belle ſalle de bal, qui appartient à M. l'archiduc; elle eſt richement ornée.

De-là en allant à S. Nazaro, on peut paſſer par *Caſa Annone*, palais qui mérite d'être vu.

S. NAZARO, grande égliſe collégiale, la ſixième baſilique de Milan, avec un chapitre ſéculier. On entre par un veſtibule octogone où l'on voit les tombeaux de la famille des *Trivulzi*, & ſpécialement de Jean-Jacques Trivulce, maréchal de

France, qui commanda ſous Charles VIII, Louis XII & François I, & ſe diſtingua dans les batailles de Fornoue, d'Agnadel, de Novare & de Marignan; il mourut en 1518.

Cette égliſe eſt près de la porte Romaine, dont on doit remarquer la conſtruction: toutes les pierres y ſont taillées en échellons, & forment un aſſemblage d'une ſolidité ſingulière.

S. PAOLO, c'eſt la plus belle égliſe de religieuſes qu'il y ait à Milan; la façade en eſt ſurtout remarquable. Le maître-autel eſt joli; on y voit de beaux tableaux de *Campi*.

MADONNA DI S. CELSO, ou *Madonna del Celſo*, que l'on trouve après être ſorti de la première enceinte de la ville, eſt une des égliſes les plus eſtimées de la ville; ſon architecture eſt d'*Aleſſio Perugino*: cependant on y remarque un ordre dorique au-deſſus du corinthien, ce qui bleſſe les yeux accoutumés aux proportions reçues. La façade qui donne ſur la rue a trois portes formées par des arcades décorées de colonnes corinthiennes, cette façade eſt ſimple & d'un bon genre. On trouve enſuite, comme dans les anciennes baſiliques, une cour environnée d'une belle colonnade; le portail de l'égliſe eſt moins bon, étant trop diviſé & chargé de parties qui s'accordent mal enſemble: on y voit des colonnes de marbre d'afrique, des ſtatues d'Adam & d'Eve par *Aſtaldo de' Lorenzi*, qui ſont aſſez bien penſées, dont les mouvemens tiennent de l'antique, & dont les contours ſont aſſez coulans (1). Les deux Sybilles de marbre qui ſont aſſiſes ſur les coins du fronton de la porte ſont d'Annibal *Fontana*, & ne ſont pas mal. Il y a auſſi des bas-reliefs, mais moins eſtimés, & qui ſont un peu lourds. En entrant dans l'égliſe, on voit à

(1) Il y a des perſonnes qui les attribuent à Adolphe Florentin.

gauche au-dessus d'une porte des bas-côtés une Vierge en marbre, qu'on croit d'Annibal *Fontana*; elle étoit placée autrefois dans le portail, d'où on l'a tirée pour la mettre en-dedans de l'église; elle a beaucoup d'expression. Auprès du chœur à gauche il y a une autre Vierge, & dans trois niches, entre les piliers voisins du chœur, un S. Jean-Baptiste & deux prophètes; le S. Jean d'Annibal *Fontana*, & les prophètes sont de la main de Lorenzi: ces quatre figures sont fort belles; cependant elles sont un peu courtes, & les plis ne forment pas d'assez grandes masses.

L'autel est orné de pierres dures avec beaucoup de richesse. Le pavé & les murs sont revêtus de marbre; l'autel de la Vierge est enrichi de quatre colonnes d'argent, dont les bases & les corniches sont dorées; on y voit un grand nombre de lampes d'argent d'un très-grand poids, & d'un travail précieux.

On remarque dans cette église une Vierge avec S. Jérôme, de *Paris Bordone*, disciple du Titien, &c. Dans la seconde sacristie, un tableau qu'on assure être de Raphaël, mais M. Gougenot croit que ce n'est qu'une copie, ou un ouvrage de quelqu'un de son école. Il représente la Vierge avec J. C., S. Joseph & S. Jean-Baptiste. Il y a aussi une Vierge avec Ste. Elizabeth & S. Jean-Baptiste jouant avec un agneau, tableau fait par *Sabai*, mais sur les dessins de *Leonardo da Vinci*; ce tableau est médiocrement composé. Le fond est dur & mauvais; les têtes, quoique sur des plans différens, y sont peintes avec la même force, elles sont trop rouges, d'une manière sèche, & trop finies; cependant les caractères en sont beaux. Enfin on y montre un buste de S. Charles, moulé sur le saint même, après sa mort.

Dans l'église de S. *Celso*, qui est près de-là, on montre une transfiguration de *Procaccini*. On peut aller

aller enſuite juſqu'à *porta Ticineſe*, hors de laquelle eſt une grande place pour le marché aux chevaux, & où commence le grand canal qui va au Teſin, avec la branche qui va du coté de Pavie: celle-ci avoit été commencée pour former un canal de navigation; mais n'ayant point été achevée, elle ne ſert qu'à arroſer les campagnes par des rigoles de dérivation. Vers le même endroit l'*Olona* vient ſe joindre au canal, & en augmente le volume d'eau; mais cette rivière eſt appauvrie par la quantité d'eau qu'on en tire pour arroſer les campagnes, & qu'on eſtime de 600 pouces du pays, chacun produiſant 2416 pintes de Paris par minute. A 70 toiſes de cette embouchure, le canal de l'Adda tombe dans l'Olona, après avoir paſſé la *Conca* ou écluſe qui en eſt proche.

S. EUSTORGIO, égliſe de Dominicains, que S. Euſtorge lui-même avoit fait bâtir vers l'an 330, pour y mettre les reliques des trois rois, qu'il avoit apportées de Conſtantinople. Après la deſtruction de Milan, ces reliques furent tranſportées à Cologne: on n'en conſerve actuellement que la châſſe dans l'égliſe dont nous parlons. On y remarque le tombeau de S. Pierre martyr, en albâtre, qui fut fait vers 1340, par Balducci de Piſe, dont on eſtime le deſſin. Le tombeau d'Etienne Viſconti, l'un des fils de Matthieu le Grand, ceux des Turiani, celui du ſavant George Merula, ſont auſſi dans cette égliſe.

Près de-là étoit un champ, où grand nombre de martyrs ont été enterrés; on y voit encore un puits où l'on croit qu'il y eut beaucoup de chrétiens de précipités. La tradition populaire porte auſſi que la fontaine voiſine ſortit à la prière de S. Barnabé, pour baptiſer les Néophytes.

LA VITTORIA eſt une égliſe de religieuſes Dominicaines; elle eſt ſur le bord du canal, en dedans de la ville. Elle eſt décorée de pilaſtres

compoſites, cannelés, de marbre blanc, d'une architecture fort ſage; la coupole eſt d'une jolie courbure, c'eſt dommage que l'on ait diminué les grainons juſqu'à la lanterne, & qu'on ne les ait pas arrêtés plus bas. Au maître-autel, il y a une Aſſomption, que l'on dit de *Salvator Roſa*; c'eſt un tableau bien compoſé, bien deſſiné, où il y a beaucoup d'expreſſion: il eſt un peu gris & peu vigoureux. Au deux côtés du ſanctuaire, il y a deux grands & beaux payſages; dans celui qui eſt à droite, on voit S. Jean dans le déſert, par *Franceſco Mola;* dans celui qui eſt à gauche, S. Paul, hermite, de *Salvator Roſa*. Au premier autel de la nef à droite, S. Charles donnant la communion aux peſtiférés, tableau d'Auguſtin *Brandi*, compoſé avec génie, d'une couleur vigoureuſe, mais où les ombres ſont trop forcées. Tombeaux en marbre noir, des frères du cardinal Omodeo, avec des médaillons; un bel autel de pierres dures; une grande chaire en marbre; une châſſe de S. Vaſt.

S. LORENZO, égliſe que l'on trouve en rentrant dans la ville; elle eſt annoncée par un beau reſte d'antiquité; c'eſt une colonnade antique, le ſeul ouvrage des Romains qui ſoit reſté ſur pied; on y voit quatre tours antiques qui retiennent l'égliſe, & huit grandes colonnes corinthiennes cannelées, de marbre, avec leurs chapiteaux; on y a ajouté un fronton moderne. Il y a une inſcription à l'honneur de l'empereur Verus, qui ſe rapporte à l'an 165 de J. C., & donne lieu de croire que ce bâtiment fut élevé à ſon honneur, quoique le principal mérite de ce prince fût d'être gendre de Marc-Aurèle, dont il déshonora l'alliance par les plus infâmes débauches. Quelques auteurs croient que c'étoit un temple d'Hercule, avec des bains bâtis par l'empereur Maximien, qui fut aſſocié à l'empire l'an 186.

L'égliſe de S. Laurent eſt une eſpèce d'octogone en treffle d'un plan fort ſingulier, ſoutenu par de belles rangées de colonnes, qui font un très-bon effet; il y a quatre grandes tribunes pratiquées dans quatre culs-de-fours qui ſont entre les pendentifs du dôme: l'idée de cette architecture paroît avoir été priſe de S. Vital, égliſe gothique de Ravenne. Celle de S. Laurent eſt de *Martino Baſſi*, architecte de très-grande réputation, qui fit à Milan pluſieurs autres ouvrages conſidérables. Quoique S. Laurent ſoit regardé par bien des perſonnes comme une merveille en architecture, il y en a qui déſapprouvent la coupole octogone, dont les côtés ſont égaux, appuyée ſur une baſe dont les côtés ſont inégaux (1). Il y a dans cette égliſe un chapitre ſéculier. C'eſt la cinquième baſilique de Milan.

CASA VISCONTI eſt une des maiſons remarquables de Milan. Nous avons dit ci-devant que les Viſconti ont été long-temps les ſouverains du Milanez, & ceux qui exiſtent encore à Milan prétendent être les uns d'une branche collatérale à celle qui a régné; les autres de la même branche par un fils naturel.

SANTA MARTA eſt une égliſe du même quartier, où eſt la ſtatue de Gaſton de Foix, avec une inſcription qu'on y plaça en 1624, lorſque la reconſtruction de l'égliſe obligea les religieuſes à démolir ſon tombeau. Les bas-reliefs qui y étoient ſont à Caſtellazzo, chez le comte Arconati, comme nous le dirons en parlant des environs de Milan.

Le cabinet des médailles de M. l'abbé marquis *Carlo Trivulzi*, ſitué ſur la place S. Alexandre, eſt une choſe digne de la curioſité des voyageurs: on y voit auſſi des ſtatues antiques, des vaſes, des

(1) Au reſte, on peut voir à Milan des coupoles de toutes les eſpèces & de toutes les formes.

manuscrits & des livres rares; le possesseur est lui-même un homme très-savant, quoiqu'il n'ait rien donné au public.

S. ALESSANDRO, église des Barnabites, avec une très-belle maison, & un collége qui a le titre d'université; l'église est bâtie sur un plan assez joli; elle est décorée d'un ordre composite, mais elle seroit encore mieux, si elle n'étoit pas couverte de tant de peintures modernes. Le grand autel, & surtout le tabernacle, la chaire, les confessionnaux, & plusieurs autres parties de l'église sont ornés de pierres précieuses, comme lapis, agathes, &c. avec une profusion dont je n'ai point vu d'exemple, même dans le reste de l'Italie. On dit qu'elles proviennent d'une succession contestée, & furent données pour cette église. La forme générale de l'autel est bonne; mais les détails ne sont pas d'un grand goût, à cause de la quantité de petites masses qu'il a fallu former pour employer toutes ces pierres; ainsi il faut se réduire à estimer la matière, plutôt que la forme de toutes ces richesses. Il y a dans le couvent une bibliothéque, un cabinet d'histoire naturelle, beaucoup d'instrumens & de machines pour la physique & l'astronomie, d'une construction moderne.

Dans l'endroit même où est actuellement l'église de S. Alexandre, il y avoit anciennement une prison où fut enfermé S. Alexandre, l'un des martyrs de la légion Thébéenne, au temps de l'empereur Maximien, c'est le *Carcere Zebedeo*, sur lequel le Grazioli a fait une dissertation dans l'ouvrage que j'ai cité: c'est en conséquence de cet événement qu'on a changé la prison en une église, dédiée au même saint, mais on ne sait pas en quel temps a été fait ce changement.

COLLEGIO IMPERIALE, collége qui appartenoit aux Barnabites, mais on les a transférés au collége des nobles; c'est celui où habitoit le P. Frisi,

l'un des meilleurs mathématiciens de l'Italie, connu dès sa jeunesse par un grand nombre d'ouvrages, & qui a été long-temps professeur de mathématiques à Pise. Ce collége a été vendu, & il est habité actuellement par des particuliers. On trouve ensuite la CASA ERBA, que l'on peut voir en allant à S. Sébastien.

S. SEBASTIANO, petite église paroissiale, en rotonde d'une belle construction, bâtie aux dépens du peuple & du sénat de Milan, à l'occasion de la peste de 1576. Cette église est près du *Pozzo*, auberge, où logeoient la plupart des étrangers, & où nous finissons nos courses de Milan (1).

Les collections de tableaux qui sont à la bibliothéque Ambrosienne & à l'archevêché, ne sont pas les seules qui méritent d'être vues; il y en avoit une immense & précieuse chez M. le comte de Firmian, & d'autres chez M. le marquis Castelli, sur le Naviglio vis-à-vis le *Corso della passione*; chez le marquis Calderara, près S. *Giorgio in Palazzo*; chez le comte Arèse, vis-à-vis le séminaire; chez le marquis Corbella, près S. Satiro; chez Don Peralta, près *Santa Maria del Paradiso*; chez le marquis Gallarati, près *Santa Prassede*; chez le marquis Litta, dans le cours de *porta Vercellina*; chez le comte Annone, dans le cours de *porta Romana*, &c. Le cabinet de M. Peralta étoit en vente en 1767; il contenoit, outre beaucoup de tableaux, plus de 13000 médailles, & beaucoup de livres relatifs aux antiquités & aux médailles, en toutes sortes de langues.

La ville de Milan n'est point éclairée pendant la nuit; on trouve seulement devant les principaux palais quelques reverbères, & quelques images devant lesquelles brûlent des lampes. Les rues ne

(1) Depuis ce temps-là, l'*Albergo Imperiale* & les trois Rois sont devenues aussi fameuses.

ſont point marquées, mais les demeures ſe déſignent principalement par les égliſes voiſines, & ce ſecours eſt toujours prochain, car il y a environ 260 égliſes à Milan.

En été, le cours eſt arroſé par des galériens : on en attèle ſix à une charette, qui porte un tonneau, un ſeptième ſert de cocher ; ils ont des fers aux deux jambes, & une chaîne de deux pieds de long leur laiſſe la liberté d'agir. Cela ſert d'exemple pour le peuple.

La ville eſt pavée de pierres roulées, & arrondies par l'Adda ou par les autres rivières des environs ; ces galets ſont toujours des granites rouges, verds, gris, ou d'autres couleurs, ou des pierres qui reſſemblent au porphyre. Ce granite eſt très-commun à Milan, comme nous l'avons déjà remarqué ; il y en a ſurtout un qui tire ſur le rouge. On l'appelle dans le pays *Migliaruolo Roſſo* (on prononce *Miarollo*) ; il y en a auſſi qui eſt blanchâtre, c'eſt le *Migliaruolo bianco* : le premier vient d'une carrière qui eſt près de Baveno, village à 50 milles de Milan aux environs du lac Majeur ; le ſecond ſe tire des environs de Margozzo, autre village ſitué auſſi ſur le lac Majeur à 54 milles de Milan. On en fait des obéliſques, des colonnes, des jambages de portes, des autels, des marches d'eſcalier : on le travaille très bien, il eſt aiſé à tailler, mais il ſe durcit à l'air ; il prend un aſſez beau poli.

Cette abondance de granite eſt un avantage conſidérable pour la bâtiſſe, à Milan, de même que le marbre blanc qu'on tire des montagnes du lac de Côme. Ce marbre n'eſt pas auſſi parfait que celui de Carrare, mais il ne laiſſe pas d'être encore fort beau ; la carrière en fut découverte dans le temps que les ducs de Milan entreprirent l'immenſe édifice de la cathédrale ; on continue toujours à l'exploiter, & le marbre en eſt actuellement plus

beau que jamais : c'eſt une veine qu'on dit avoir cinq milles de longueur ſur quinze à vingt pieds de profondeur (1).

CHAPITRE XXV.

Des canaux de Milan.

LES deux grands canaux qui joignent Milan avec l'Adda & le Teſin, ſont la principale cauſe de la fertilité du territoire de cette ville, & la principale reſſource du commerce. On a dit qu'ils avoient été conſtruits par les François ſous Louis XII. Mais il eſt prouvé qu'ils étoient commencés longtemps auparavant. Le canal du Teſin, *Navilio di Gaggiano*, *Navilio grande*, fut commencé en 1179, il s'appeloit Teſinello, & ne venoit que juſqu'à Abiate Graſſo ; en 1257 on le continua juſqu'à Milan ; en 1271 on le rendit navigable ; il tire ſon nom du canton de Gaggiano, par lequel il paſſe.

Le canal de l'Adda appelé *Navilio della Martesana*, à cauſe d'un canton d'où il vient & qui porte ce nom, fut fait ſous François Sforce ; il tire ſes eaux du fleuve *Adda ;* étant arrivé à un mille de la porte neuve, au nord de Milan, il ſe trouve plus haut de 5 pieds que le *Navilio grande* qu'on tire du Teſin. Pour les réunir dans la ville ſans inondation & ſans chûte, on a pratiqué cinq écluſes qui portent le canal de l'*Adda* juſques dans le canal du Teſin ; la première au-deſſus de Milan à la *Caſſina de' pomi* ; la ſeconde à l'*Incoronata ;* la troiſième vers l'égliſe S. Marc ; la quatrième dans *Borgo nuovo ;* la cinquième eſt celle de *Via-*

(1) Voyez M. Guettard, *Mémoires ſur différentes parties des ſciences, &c.* Tome I, pag. 404.

rena près de la jonction des deux canaux, du côté de *porta Ticineſe*. Il y en a encore une ſixième près de la porte orientale. *Leonardo da Vinci*, que le duc de Milan avoit fait venir de Toſcane, forma ainſi la jonction des deux canaux, par le moyen des écluſes, dont on venoit de faire uſage à Padoue, d'après l'idée de deux architectes de Viterbe (1). Le P. Lechi donna, en 1755, une diſſertation ſur les dégradations arrivées à ce canal, & ſur les remèdes qu'il étoit néceſſaire d'y apporter pour empêcher qu'il ne devînt impraticable, & il fut chargé par M. le comte Criſtiani de ces travaux, qui ont très-bien réuſſi (2).

Pour prévenir auſſi les inondations qui auroient pu venir de la *Marteſana*, on a pratiqué au-deſſus de la ville, près de la porte neuve, un déchargeoir, *ſcaricatorio*, qui porte les eaux hors de la ville; on l'appelle auſſi *Redefoſſo*; il coule tout le long des murs de la ville juſqu'à *porta Toſa*; là il reçoit un ruiſſeau nommé *Roggia Borgognona*, & ſe diviſe en deux branches; l'une prend à gauche vers la Senavra, qui eſt une maiſon de campagne, où les Jéſuites faiſoient des exercices ſpirituels; il s'appelle *Naviglietto*; il ſert à arroſer les campagnes de ce côté-là par un grand nombre de ſaignées; l'autre branche continue à circuler autour de la ville juſqu'à *porta Romana*; où elle ſert auſſi à l'arroſement des campagnes. Le P. Lechi a fait imprimer, en 1762, un plan des travaux à faire pour empêcher les inconvéniens des eaux de ce torrent.

Il y a encore dans la ville une autre eſpèce de canal appelé *Vecchiabia*, qui ſert d'égout ſouterrain,

(1) Voyez le Traité des Canaux, in-fol. 1778, chez la veuve Deſaint, & le Traité des Rivières & des Torrens, par le P. Friſi, Paris, 1774, in-4. On y trouve des détails ſur les canaux de l'Adda & du Teſin, & ſur la navigation de ces fleuves.

(2) Voyez le Journal des Savans, Mai, 1767.

& va ſortir près de la porte du Teſin ; il eſt formé par l'eau de pluſieurs petits ruiſſeaux qu'on a raſſemblés, & il va ſe rendre dans le *Lambro* vers Marignano, à trois lieues de Milan.

Non-ſeulement ces canaux ſont utiles pour la fertilité des campagnes, ils ſont encore d'un très-grand ſecours pour le commerce ; la *Martesana* amène du bois & d'autres proviſions néceſſaires à la ville ; le grand canal apporte les marbres du lac Majeur, & établit avec Milan une communication très-intéreſſante. La ſcience des eaux & de l'architecture hydraulique eſt employée dans toute l'Italie avec autant d'intelligence que de ſuccès.

On travaille à un nouveau canal, du lac de Côme à Brivio ; cette ville eſt ſur l'Adda, cinq lieues à l'orient de Côme, en allant du côté de Bergame.

On a fait en 1775 une lieue de canal pour rendre l'Adda navigable, en creuſant 20 & 40 pieds dans le rocher ; M. Chalumeau m'a raconté qu'on y avoit trouvé un ſquelette humain, ayant un dard dans le corps, & un bras humain pétrifié.

CHAPITRE XXVI.

Du gouvernement & de l'adminiſtration de Milan.

Le gouverneur-général de la Lombardie Autrichienne eſt S. A. R. Mgr. l'archiduc Ferdinand, qui réſide à Milan depuis 1771. Il y a auſſi un miniſtre ou commiſſaire plénipotentiaire de l'empereur, & un ſénateur de régence, qui eſt actuellement M. Pecci. Le ſénat rend la juſtice, les officiers municipaux ſont chargés des détails de la police & de l'adminiſtration intérieure.

Les ſoixante décurions, appelés communément *I Seſſanta* ou *Signori della città*, forment le conſeil de la ville, & règlent tout ce qui intéreſſe le bien public; ce ſont des perſonnes de la première nobleſſe qui ſont dans ce conſeil pour toute la vie, & qui, communément, tranſmettent cette prérogative à leurs enfans; quoique cette ſucceſſion ne ſoit pas de droit, elle eſt du moins de tolérance & d'uſage.

La nobleſſe a par-là beaucoup de prérogatives, de diſtinctions & de part dans le gouvernement; c'eſt ce qui l'attache à la patrie; cette petite portion d'influence républicaine a fait un très-grand bien au Milanez, en y retenant la nobleſſe, qui, dans un gouvernement trop monarchique, tend toujours à ſe rapprocher du maître & à ſurcharger les environs de la capitale. La nobleſſe ſeconde les vues ſages & économiques de l'empereur pour le bien de l'agriculture, le ſoulagement des pauvres, l'augmentation de la population.

Le gouvernement eccléſiaſtique eſt confié à un tribunal compoſé de prêtres nommés par l'archevêque. On y juge en dernier reſſort les cauſes civiles & criminelles des eccléſiaſtiques du diocèſe; mais on n'a pas à ſe plaindre de cette autorité du clergé, parce qu'il eſt très-inſtruit & très-zélé: l'adminiſtration des hôpitaux & l'inſtruction publique forme ſa principale occupation.

C'eſt la ville de Milan qui ſe garde elle-même; car elle a le privilége de ne recevoir jamais de troupes. La milice bourgeoiſe garde les portes en temps de guerre; mais la ville n'étant point en état de défenſe, la milice bourgeoiſe n'eſt point obligée de ſoutenir de ſiéges; ſeulement il y a des troupes réglées dans la citadelle pour la défendre. Les troupes que l'empereur entretient dans le Milanez, ſont très-bien diſciplinées & très-bien entretenues.

CHAPITRE XXVII.

De la littérature à Milan.

LA ville de Milan a eu beaucoup de perſonnages célèbres dans les lettres ; l'hiſtoire littéraire de Milan forme ſeule quatre gros volumes in-folio (1) ; elle fut ſurnommée nouvelle Athènes, & Virgile même y étudia. On compte parmi les anciens auteurs que cette ville a produits, Cæcilius Statius, mort à Rome 168 ans avant J. C., que Aulugelle cite comme le premier des auteurs comiques ; Valère Maxime, que Alciat prouve avoir été de Milan ; Virginius Rufus, général d'armée, dont les ouvrages de rhétorique ſont cités par Quintilien, & qui mourut l'an 97 ; Salvius Julianus, juriſconſulte dont Hadrien faiſoit grand cas. Parmi les modernes, Jérôme Cardan, mathématicien célèbre, qui a étendu les bornes de l'algèbre. On appelle encore règle de Cardan, celle qui ſert à réſoudre les équations du troiſième degré, quoique *Scipio Ferreus* de Bologne, & *Nicolas Tartalea* de Breſce l'euſſent connue ; mais Cardan la développa, en connut tous les uſages, il ſentit même le cas irréductible qui a tant exercé les mathématiciens ; il apperçut la diſtinction des racines poſitives & négatives dans les équations ſupé-

(1) *Philippi Argelati, Bononienſis, Bibliotheca Scriptorum Mediolanenſium ; præmittitur Joſephi Saxii (Saſſi) Prodromus de ſtudiis Mediolanenſibus & Hiſtoria Litterario-Typographica Mediolanenſis. Mediolani in ædibus palatinis* 1745, quatre volumes in-folio ; le premier a 616 pages, les trois autres ſont enſemble 268 pag. Voyez auſſi deux petits ouvrages intitulés : *Hieronymi Tiraboſchi Soc. J. de patriæ Hiſtoria oratio, Mediolani, in Univerſitate Braydenſi habita* 1759, *& Pauli Friſii prælectio habita Mediolani*, 1764.

rieures, & par-là il ouvrit la route dans laquelle Harriot, Viette & Descartes ont fait ensuite de si grands pas, Cardan mourut en 1576. Voyez sa vie par Gaudé, ses ouvrages composent 10 volumes in-fol.

Concorigio, médecin du quinzième siècle, fut le premier qui écrivit sur l'anatomie, science qui, dans le moyen âge, avoit été totalement abandonnée; il est regardé comme un des restaurateurs de cette science.

Cavalieri, Hiéronimite, né en 1598, publia en 1635 l'ouvrage célèbre des indivisibles, époque des grands progrès de la géométrie des infinis, où l'on voit la première source du calcul différentiel, & dont la seule idée doit immortaliser son auteur: Galilée l'appeloit un nouvel Archimède. Il faut voir à ce sujet le discours latin du P. Frisi, prononcé en 1764 à Milan, & que je viens de citer.

Alciat, célèbre jurisconsulte, auteur de la grande Glose.

Corio, orateur, historien du Milanez; nous avons cité son ouvrage en parlant de l'histoire de Milan.

Il y a maintenant encore beaucoup de gens de lettres & de bons auteurs à Milan: voici ceux que j'ai connus.

Le P. Frisi, ci-devant Barnabite, & professeur de mathématiques à Pise, ensuite au collége impérial, qui a donné des ouvrages sur l'astronomie & l'hydraulique, il est regardé comme un des meilleurs mathématiciens de toute l'Italie.

Le P. Ant. *Lechi*, Jésuite, étoit célèbre par ses connoissances dans la théorie des eaux & l'architecture hydraulique; il avoit donné des élémens de géométrie; une édition de l'arithmétique universelle de Newton, avec des commentaires en 3 vol. *in*-8°.; une dissertation sur le canal de

Muzza, deux sur le torrent de Redefosso, une sur le *Naviglio grande*, deux sur les digues du Pô, dans les confins du Milanez & du Plaisantin; une sur les torrens de Tradate, Gardaluso & Bozzente, & surtout un excellent ouvrage imprimé en 1766, *Idrostatica esaminata ne' suoi principj*, *in*-4°.: il fut appelé en 1767 pour l'examen des eaux de Bologne & de Ferrare, & nous parlerons dans la suite de ce qu'il fit pour remédier à cette ancienne calamité.

Le *P. Porta*, Dominicain, a donné plusieurs dissertations savantes; il étoit occupé en 1766 de l'examen des manuscrits orientaux, pour servir à une nouvelle bible poliglotte dont M. Kennicot préparoit l'édition à Oxfort, & pour laquelle l'on avoit consulté les savans de tous les pays, depuis 1760. Il y avoit déjà cent huit copies de variantes déposées dans la bibliothéque Bodleienne, & il y avoit plus de 130 manuscrits de comparés, dont plusieurs venoient d'Italie.

Le comte Gabriel *Verri*, sénateur, a donné l'histoire de la jurisprudence du Milanez; il a deux fils: le comte Pierre *Verri*, conseiller au conseil suprême de commerce, a écrit des méditations sur le bonheur, & d'autres dissertations métaphysiques & politiques. M. Alexandre *Verri*, son second fils, est auteur de plusieurs articles du Journal appelé *il Caffé*, dont nous parlerons ci-après.

Le marquis César *Beccaria Bonesano*, l'un des savans les plus distingués de Milan, n'avoit que vingt-sept ans, lorsqu'il publia le *Traité des délits & des peines*: il le fit imprimer à Monaco en 1764. L'érudition & le jugement dont ce livre est rempli, donnèrent à son auteur la plus grande réputation. La Suisse s'empressa la première à lui en donner des preuves. Quelque temps auparavant il s'étoit formé à Berne une société de citoyens respectables, dans la vue de concourir à répan-

dre les lumières les plus utiles aux hommes. Cet ouvrage parut si conforme aux vues de cette société, qu'elle offrit une médaille de vingt ducats à l'auteur anonyme; elle le pria de se nommer, & lui fit un compliment public sur la bonté de son livre. M. l'abbé Morelet le traduisit en françois, & il en a paru une nouvelle traduction en 1783. L'impératrice reine donna des marques de son estime à l'auteur, & créa en sa faveur une chaire *d'économie politique* dans l'université de Milan. Plusieurs souverains ont été si satisfaits du Traité des délits & des peines, qu'ils ont consulté l'auteur sur différens objets de législation. Mais la récompense la plus agréable sans doute pour un écrivain vertueux, est d'être témoin des heureux changemens que ses écrits étoient dignes de produire. On a vu le roi de Suède confirmer les réformes que son père avoit faites dans la législation, & supprimer de nouveau la *Chambre des Roses*, où l'on exerçoit une torture rigoureuse. En France on a aboli la question préparatoire dont on usoit pour suppléer à des preuves.

Le marquis *Carpani*, qui avoit fait un ouvrage sur les forces & le commerce du Milanez, & le comte *Giulini*, qui avoit donné un grand & savant ouvrage sur les antiquités de Milan, sont morts depuis mon passage.

Le comte *Carli* est célèbre par son traité des monnoies, & par d'autres dissertations savantes; il a été président du conseil de commerce, dans le temps qu'il y en avoit un à Milan.

Le *P. Re*, ou *Francesco Maria de Regi*, Barnabite, étoit surintendant des eaux dans le duché de Mantoue, & pensionné de l'impératrice comme un habile ingénieur; il a donné plusieurs ouvrages de géométrie, & en particulier un livre sur la mesure des eaux en 1765. Il demeuroit au collége de S. Alexandre, ainsi que le P. Recani & le P. Pini,

P. Pini, connus par leur ſavoir. Nous parlerons de ce dernier.

Mlle. *Agneſi* (*Maria Gaetana*) membre de l'inſtitut de Bologne, eſt connue dans les mathématiques par ſes inſtitutions analytiques en 2 volumes *in*-4°., ouvrage très-ſavant qu'elle avoit donné en 1748, étant encore jeune; on a traduit en françois la partie du calcul différentiel & intégral. J'ai ouï dire à M. le Préſident des Broſſes, que voyageant en Italie en 1739, il fut auſſi enchanté que ſurpris de l'entendre diſputer en latin & en françois, ſur les courbes, ſur la phyſique Newtonienne, ſur la métaphyſique, avec une facilité & une pureté de langage qui étonnoient tout à la fois les orateurs & les ſavans; parler les langues orientales, & ſoutenir thèſe, pour ainſi dire, *de omni ſcibili* à l'âge de vingt-ans. Sa ſœur étoit grande muſicienne, compoſoit & exécutoit très-bien.

Le P. *Guido Ferrari*, Jéſuite, a écrit en latin d'un très-beau ſtyle.

M. *Oltrocchi*, oblat de S. Charles, a écrit ſur l'hiſtoire.

Les docteurs Branda & Redaelli, gardes de la bibliothéque Ambroſienne.

Le P. Jean *Silva*, le docteur *Sormanni*, bibliothécaire, qui ſont morts; le P. *Branda*, & le P. *Sacchi* Barnabites, le P. *Allegranza*, Dominicain; le P. *Noghera*, Jéſuite, &c. ont donné divers ouvrages d'érudition.

Le P. *Cantova*, qui étoit bibliothécaire du collége de Brera, a donné en 1771 une très-bonne traduction des trois livres de Cicéron *de Oratore*, avec des notes.

Le P. *Gianella*, un petit ouvrage ſur le calcul des fluxions, en 1771.

Le P. *Draghetti*, un traité de pſychologie.

M. le comte *Andreani* eſt le premier qui ait

fait construire en Italie un globe pour voyager en l'air, après la fameuse découverte de MM. Montgolfier, & il a eu la satisfaction le 13 Mars 1784, d'être le premier voyageur aërien au-delà des Alpes, comme MM. de Rozier d'Arlandes, Charles & Robert, l'avoient été en France dans les expériences du 21 Novembre, & du 1 Décembre 1783. Voici l'inscription qui sera placée sur un monument qui doit être élevé à cette occasion.

Paullo, Petri Paulli Senatoris F. ANDREANO Patritio Mediolanensi, qui primus omnium extra Galliam Montgolfierium, æmulatus cùm ageret ætatis ann. XX ingenio & sumptu suo globum carbasinum latum ped. LXVIII, subjecto ad aerem interiorem rarefaciendum aheno ignifero, construendum curavit, & in currum pensilem cum Sociis II operariis alacriter ingressus, dux ipse novi itineris, Maxuma inspectante & acclamante frequentia insubrum & advenarum, ex hoc loco avolavit III Idus Mart. an. 1784. *Sublatus ped.* 2700 *in nubes evanuit, post decimam horæ partem emersit. Progressus M. pass. IIII. sponte cùm imber ingrueret aquam flammæ irrorans descendit.*

Joannes Marius Andreanus Comes fratri carissimo reduci gratulatus.

On a aussi frappé une médaille à son honneur; il étoit naturel qu'une expérience aussi neuve & aussi singulière excitât en Italie le même enthousiasme qu'à Paris, où elle avoit fait l'objet unique de toutes les conversations pendant plus d'un mois, à la fin de 1783. Jamais peut-être événement n'avoit produit une si longue sensation dans cette ville, où l'on ne s'occupe jamais long-temps du même objet.

M. le chevalier *Landriani* est très-connu parmi les physiciens, comme ayant imaginé le premier,

en 1775, l'eudiomètre, qui sert à mesurer la salubrité de l'air, d'après les principes de Prieſtley. Cet instrument a été ensuite perfectionné par MM. Fontana, Magellan, &c.

M. *Landriani* a donné, en 1783, des opuscules physiques & chymiques sur la formation de l'air déflogistiqué; sur la chaleur des corps, sur la métamorphose des acides; sur un instrument propre à annoncer la pluie, sur la manière de conserver les couleurs des papillons, &c.

Le P. Hermenegildo *Pini*, Barnabite, professeur d'histoire naturelle, a donné deux volumes *in*-4°, *De venarum Metallicarum ex coctione*, en 1779 & 1780; des observations sur les mines de fer de l'isle d'Elbe, & sur le mont S. Gothard; un mémoire où il a fait connoître beaucoup de formes inconnues jusqu'alors, des cryſtaux de spath étincelant, pierre vitrifiable dont la cassure est chatoyante, ou à reflets brillans, composée de fragmens romboïdaux, & qui étincelle sous le briquet. Enfin le P. Pini a publié une nouvelle machine à élever les eaux, & des dialogues sur l'architecture, où il traite des coupoles, & des fortifications des places, par des principes mathématiques.

D. Joseph *Pecis* a fait des ouvrages d'érudition & de goût: il a publié un poëme *dell' Auſtriade*; il a donné à son poëme le nom de la maison d'Autriche, parce qu'à l'exemple de Virgile & du Tasse, il y annonce d'un ſtyle prophétique les héros de la maison régnante. Il a donné, en 1782, des observations savantes sur la campagne de Jules-César en Espagne, contre les lieutenans de Pompée, 49 ans avant Jésus-Christ.

L'abbé *Paſſeroni* a fait un poëme burleſque sur la vie de Cicéron.

L'abbé *Parini* a fait diverses satyres; il passe pour un excellent poëte.

Madame la ducheſſe *Sorbelloni* a traduit, en italien, les comédies françoiſes de Deſtouches.

M. l'abbé *Caſſola* a fait un poëme ſur les métaux, & un ſur l'aſtronomie.

Le P. *Fumagalli*, religieux du couvent des Bernardins de S. Ambroiſe, a donné, en 1772, la vie du P. Ilarione *Rancati*, religieux de Milan.

Le P. *Savioli*, Barnabite, profeſſeur de mathématiques au collége impérial des nobles, a donné, en 1783, des inſtitutions de dynamique.

Je dois citer auſſi un François, dont les talens faiſoient honneur à la ville de Milan; le P. *la Grange*, de Macon, profeſſeur de mathématiques au collége de Brera, habile aſtronome; il avoit donné pluſieurs mémoires & obſervations dans les trois volumes de mémoires, rédigés à l'obſervatoire de Marſeille par le P. Pezenas, & qui ont paru à Avignon vers 1755; depuis ce temps-là le P. la Grange s'eſt retiré à Macon, où il eſt mort en 1783.

Dans l'hiſtoire des académies d'Italie, Milan fournit une époque remarquable: dès l'an 1380, Galeas Viſconti avoit formé une académie d'architecture, à laquelle il aſſiſtoit lui-même.

L'académie *de' transformati* de Milan, s'eſt diſtinguée long-temps par des productions agréables de poéſie; elle s'aſſemble encore quelquefois près de S. Fedèle.

L'émulation avoit formé, il y a quelques années, une autre aſſemblée littéraire, compoſée de dix perſonnes, qui publioient toutes les ſemaines une feuille d'impreſſion, intitulée: *le Café*; c'étoit le P. Friſi, le marquis Beccaria, les comtes Alex. & Pierre Verri, Joſeph Viſconti, & Pierre Secchi, le marquis Alfonſe Longhi, MM. Colpani, Franzi & Lambertenghi. Ils donnoient de petites pièces, des diſſertations, ou des remarques ſur des matières de ſciences, de belles-lettres, d'agrément ou

de critique; les auteurs ne se nommoient point, mais ils étoient désignés chacun par une lettre: cette société a cessé en 1767. Il s'en est formé une autre pour la publication d'un Journal, ou recueil de mémoires, *Scelta d'Opuscoli scientifici*, où il y a des choses intéressantes.

Quoiqu'il y ait beaucoup de gens de lettres à Milan, il y en auroit davantage, si l'esprit de procédure, le goût de chicane, & l'envie de gagner, introduits par les Espagnols, n'avoient affoibli les dispositions des Milanois pour d'autres genres d'occupations; c'est du moins le jugement que j'en ai ouï porter à un Milanois des plus instruits.

Il y a eu dans ce siècle à Milan une imprimerie très-célèbre, appelée l'imprimerie Palatine; elle fut établie par des seigneurs Milanois, sous le nom de *Socj Palatini*, qui en firent les fonds, par le seul amour des lettres. Les noms de ceux que cite le P. Tiraboschi, sont Archinti, Pertusati, Trivulzi, Pozzobonelli d'Adda, Herba, Crevenna, Silva, Caccia, Crucci, Rena, Argelati. C'est-là qu'on a fait un recueil des poëtes latins, avec la traduction italienne, en 31 vol. in-4°. en 1743, &c. La collection des écrivains de l'histoire d'Italie, par Muratori, en 25 vol., depuis 1723 jusqu'en 1751, les ouvrages de Sigonio, &c. Cela prouve combien on a de dispositions à Milan pour les lettres: la moindre circonstance suffit pour les développer.

On y trouve encore beaucoup d'imprimeurs & de libraires; les frères Reycends, libraires François, s'y distinguent & méritent d'être connus des gens de lettres. Pour l'état actuel de la peinture & de la sculpture, je n'ai rien appris qui puisse intéresser les voyageurs.

CHAPITRE XXVIII.

du caractère des Milanois.

Le caractère de la nobleſſe eſt plein de généroſité, de magnificence ; on y eſt reçu avec amitié, à la ville & à la campagne, & c'eſt de toutes les villes d'Italie celle où les étrangers reçoivent le plus d'accueil ; les François y ſont bien venus, on les regarde comme à moitié fous, & l'on s'en amuſe.

La ſociété y eſt nombreuſe, on voit quelquefois 200 carroſſes au cours, & la plupart très-beaux, comme ſur le boulevard à Paris. Il y a un vauxhall qui eſt très-fréquenté. Un étranger eſt invité à manger dans les meilleures maiſons, & l'on y ſert de manière à ne point faire regretter la cuiſine françoiſe. Enfin on y voit de la magnificence & même du luxe.

Il y a cependant grand nombre de maiſons qui n'ont pas encore pris tout-à-fait à cet égard les uſages modernes. On y joue des jeux de haſard à la redoute du théâtre, mais les banquiers paient le droit de tenir, & l'on eſtime le produit de ce jeu à 4 mille louis, qui ſont employés à ſoutenir le ſpectacle. Il eſt défendu de jouer ailleurs ; l'on ne reçoit à la redoute que la nobleſſe, & l'on ne peut entrer qu'après avoir pris un billet. Dans les converſations on joue au taro & au cavagnol. Il y a auſſi à la redoute un club, aſſemblée de la nobleſſe, où l'on ne joue point, mais où on lit les gazettes étrangères, pour parler enſuite de nouvelles.

La *Sigisbéature* ou *Cicisbéature*, n'eſt point à Milan une étiquette pour les femmes, & une ſervi-

tude pour les hommes, comme elle l'eſt à Gênes, à Rome & à Naples; la moitié des dames n'ont point de cicisbé ou de *cavalier ſervente;* celles qui en ont ne paroiſſent point extraordinaires; par ce moyen elles en changent plus facilement, & ne ſont point aſſervies à ſe voir accompagnées ſans ceſſe, par un homme qui laſſe ou qui déplaît; les dames de Milan ont un air d'aiſance, & l'on n'y remarque point l'air compoſé & les attitudes contraintes qu'elles ont dans le reſte de l'Italie.

La gravité eſpagnole, qui domine encore un peu dans le moyen ordre, fait qu'on ne trouve pas à Milan, dans les ſociétés bourgeoiſes, autant de gaieté & de vivacité que l'on en trouve à Paris; cela rend les aſſemblées un peu ſérieuſes, à moins qu'il n'y ait beaucoup de monde, & cela fait auſſi que les rendez-vous de ſociété ne ſont pas ſi nombreux qu'en France. Cependant la maiſon d'Autriche a produit dans les mœurs des changemens avantageux; les aſyles ſont ſupprimés; on n'y craint pas les meurtriers comme à Turin & à Gênes.

Le peuple de Milan paſſe pour avoir de bonnes mœurs, mais peu d'eſprit; il paſſe auſſi en Italie pour être bon; on appelle même les Milanois *Bonacci*, ſimples, bonaces; on les appelle auſſi *Boni Buſecconi* (1), parce qu'ils mangent beaucoup, du moins en comparaiſon des peuples de la baſſe Italie. M. G. prétend que les Milanois ſont Lombards dans toute la rigueur du terme, il en cite pour preuve un fait qui lui eſt arrivé; mais ceux qui n'y ont point été attrapés nommément, & qui examinent le caractère d'un peuple d'une manière plus générale, en diſent moins de

(1) Ce mot vient de *Buſecca*, qui exprime les entrailles des animaux, les tripes; on en mange beaucoup parmi le peuple.

mal. Les marchands demandent le triple du prix qu'ils veulent avoir; mais quand on le ſait, il n'y a plus d'inconvénient. Au reſte, cet uſage a lieu dans bien d'autres pays, par exemple à Pétersbourg.

Les Milanois paſſent pour être défians; on leur reproche auſſi de porter l'économie à l'excès, & l'on fait à leur ſujet divers contes en Italie (1).

Cette grande économie fait que le peuple eſt appliqué à ſon état; les marchands étalent de bonne heure & ferment tard, & chacun y travaille plus que dans le reſte de l'Italie. C'eſt par une ſuite du même caractère, qu'une augmentation dans le prix des denrées met le peuple au déſeſpoir, & ſeroit capable de cauſer une révolte générale.

CHAPITRE XXIX.

Des impoſitions & du commerce du Milanez.

Les domaines de l'empereur ſont conſidérables dans la Lombardie Autrichienne, qui comprend le Milanez & le Mantuan, & les impoſitions aſſez fortes: quoique le Milanez ait été démembré, la cour de Vienne en retire toujours le même revenu, ce qui rend les impoſitions plus onéreuſes, & produit des mécontentemens & de la pauvreté dans le peuple.

La reine d'Hongrie y levoit environ dix millions de livres Milanoiſes, ce qui en fait ſix &

(1) Tel eſt celui d'un homme qui enſeignoit à ſa famille, à ſe garantir du froid tout l'hiver avec un ſeul fagot; on en a fait en France un des problêmes d'arlequin.

deux tiers de notre monnoie (1); les trois cinquièmes de cette somme étoient imposés sur les terres, & le reste étoit le produit des fermes; cette somme, quoique considérable, étoit presque toute employée au paiement des troupes & des autres charges de l'Etat; en temps de paix, on n'envoyoit qu'environ 400 mille livres de notre monnoie à Vienne, pour le paiement des chevaux, des armes & des habits; mais en temps de guerre tout s'envoyoit à la cour. Actuellement on assure que le Milanez rend près de 13 millions de notre monnoie, quoiqu'il n'y ait pas 12 cent mille habitans.

Quelques-uns des droits domaniaux sont concédés à une ferme générale, d'autres à des fermes particulières. Quelques-uns se régissent au nom du souverain, & plusieurs sont aliénés à des corps, ou à des particuliers.

Les objets de la ferme générale sont les plus étendus, ils comprennent les droits qui se perçoivent à l'entrée, à la sortie, & à la circulation des marchandises; ceux de la vente & de la distribution du sel & du tabac; l'extraction du salpêtre, la fabrication & la vente de la poudre à canon; enfin quelques autres droits locaux, & des droits de douane.

Les fermes particulières sont celles des cartes à jouer, des spectacles, de la poste aux chevaux & des loteries; on affermoit aussi de même le droit de donner à jouer des jeux de hasard; ce droit a été supprimé en 1774.

Les différentes régies administrent les droits d'entrée & de sortie sur les toiles écrues; le droit de port d'armes pour la chasse, le papier timbré & le sceau des actes; un droit de dix sols, pour les marchandises déposées au tribunal de santé,

(1) Le revenu total de l'impératrice-reine étoit estimé de 40 millions de florins, ou 90 millions monnoie de France.

dans les temps où l'on craint la peste ; des droits sur l'exportation des grains, lorsqu'elle est permise.

Les droits aliénés sont en plus grand nombre ; ils s'étendent principalement sur l'entrée & la vente des consommations dans les bourgs & les villes. Il y en a sur la farine, le vin, l'eau-de-vie, la viande, le gibier, le bois ; sur le charbon, sur la paille & sur le foin ; sur l'huile, sur la cuisson dans les fours, sur la volaille, le poisson, &c.

Il y a encore parmi les droits aliénés des péages sur les chemins, à l'entrée des villes & de quelques villages, aux passages des ponts, des rivières & des canaux ; enfin divers octrois obtenus pour un temps limité, par des villes chargées de dépenses extraordinaires.

Les droits qu'on paie sur les mêmes objets sont divisés & non réunis, soit qu'on en ait créé successivement sous différentes dénominations, soit qu'on ait fait des augmentations à d'anciens droits ; les différens droits sur une même marchandise ne s'acquittent pas tous au même bureau, parce qu'on n'a pas concédé les nouveaux droits à ceux qui avoient les anciens, ce qui rend ces droits plus onéreux.

Les fermes sont aussi odieuses à Milan que partout ailleurs ; en 1754 & en 1766, toutes les villes du Milanez renouvellèrent la conspiration contre la ferme du tabac & contre les fermiers ; on ne voyoit que satyres, menaces, assemblées tumultueuses ; mais l'on donna quelque satisfaction au peuple, & ces mouvemens cessèrent.

Les fonds de terre ont été évalués par des commissaires qui furent nommés en 1723, lesquels en ont fixé la valeur à tant la perche.

En 1760, on a fixé la taille réelle par le cadastre, à 24 deniers par écu, & ensuite à 25, c'est-à-dire, 25 sur 1440, ou $\frac{1}{57}$ de la valeur du fond ; ainsi en supposant que les fonds rendent cinq pour

cent, ou un vingtième de la valeur totale estimée, on payoit environ le tiers du revenu à l'impératrice-reine. C'est aussi sur ce pied-là qu'on m'en a parlé dans le pays : on compte qu'un tiers du produit total des fonds est pour l'impôt, un tiers pour les frais de culture, & l'autre tiers pour le propriétaire ; il paie donc la moitié du produit net. M. Roland croit même que l'impôt excède cette moitié du revenu net qui reste, quand on a défalqué les frais de culture, parce que, dit-il, la taxe est le tiers du produit total sur l'estimation du capital, sans égard aux réparations & aux non valeurs.

Une partie des entrées de Milan appartient à une compagnie qu'on appelle, *Banco di S. Ambrogio* ; c'est une assemblée d'actionnaires qui ont prêté à la ville ou à la chambre des sommes considérables ; le revenu de cette banque consiste en des droits aliénés par le prince, sur la farine, la viande, le vin, l'huile ; on les perçoit aux portes de la ville, pour compte de la compagnie. Elle est administrée par le *Vicario di provisione*, le *Provicario del Banco*, un commissaire de l'empereur, *Regio delegato*, & des gentilshommes du pays. Les actions, qu'on appelle *Cartelle di Banco*, se vendent & s'agiotent ; les unes rendent deux pour cent, les autres quatre.

Il y a en faveur des pauvres des établissemens considérables à Milan, appelés *Luoghi pii*, administrés par des compagnies de gentilshommes réunis en corps, & qui élisent eux-mêmes leurs confrères, lorsqu'il y a quelques places vacantes ; ils fournissent aux pauvres, du pain, du riz, du bois, des habits, & même des dots pour le mariage des filles. Ils administrent aussi les hôpitaux, qui sont fort bien tenus.

Le Mont-de-Piété roule sur un fond de 100000 liv. de Milan, (66666 liv. de France.) On y prête

ſans intérêt, mais pour trois mois ſeulement; au bout de ce temps-là, on fait avertir le propriétaire des gages, & ſi perſonne ne paroît, on les fait vendre pour remplacer les fonds. Nous avons déjà parlé de ces ſortes d'établiſſemens à l'occaſion de celui de Turin.

Le commerce & l'induſtrie des Milanois ont toujours été remarqués. La ſituation de cette ville en faiſoit un entrepôt général pour toute l'Italie, & les arts y étoient en vigueur: nous voyons dans Brantome, que les meilleurs fuſils ſe tiroient de Milan dans le quinzième ſiècle; Strozzi & d'Andelot, colonels généraux de l'infanterie, réformèrent l'arquebuſerie de France avec les armes du Milanez, qui étoient ſupérieures à celles de Metz & d'Abbeville; mais ce commerce eſt tombé.

Quant au commerce d'entrepôt, la difficulté des tranſports a fait prendre la route de la mer: on voit arriver annuellement ſur les côtes d'Italie plus de 300 vaiſſeaux François, une flotte Angloiſe, beaucoup de bâtimens Eſpagnols, Suédois, Hollandois, Danois & Ruſſes; Gênes, Livourne & Veniſe s'occupent du cabotage ſur les côtes d'Italie; le roi de Sardaigne & le pape même ont auſſi une eſpèce de marine marchande. D'ailleurs les impôts qu'on avoit mis ſur le commerce, l'avidité dans les profits des financiers, avoient ruiné le commerce, & répandu l'eſprit de fiſcalité parmi les Milanois; mais depuis quelques années on a rétabli la libre circulation des matières premières qui s'emploient dans les manufactures; on a accordé des franchiſes pour l'exportation des ouvrages fabriqués dans le pays; on a diſtribué des gratifications pour favoriſer le rétabliſſement, l'accroiſſement des manufactures de cryſtal, de fayances, de ſavons, de galons, de broderies, & d'étoffes de ſoie.

On a ſubſtitué, en 1774, une taxe modique aux droits qu'on exigeoit pour l'exercice de chaque art:

on a conſtruit de novelles routes ; on détruit les moulins qui embraſſoient la navigation & cauſoient des inondations ; on a fait des arrangemens de commerce avec les Etats voiſins ; enfin l'on a pris toutes les meſures poſſibles pour le rétabliſſement du commerce.

Celui de la ſoie eſt actuellement le principal commerce du Milanez, il rapporte au pays huit à neuf millions, monnoie de France ; auſſi les marchands de Milan ſont-ils en poſſeſſion de faire la loi pour toutes les ſoies de Lombardie, comme en ayant la majeure partie. M. Grosley dit que les principaux marchands ſont entr'eux une ſociété pour exercer le monopole, au préjudice de Marſeille, de Lyon, de Londres. Mais M. Roland traite cela de roman.

Voici un état des produits du commerce fait par une perſonne inſtruite, mais dans lequel j'ai ouï conteſter divers articles. La ſoie 11 millions du pays ; les fromages un million ; il s'en fait du côté de Pavie, de Lodi & de Crémone ; le bled deux millions, dont un tiers eſt pour la ſeule ville de Rome ; le lin près d'un million ; on y ajoutoit les vaches & les chevaux pour cinq millions, & les laines pour 3 millions. Ces 23 millions, qui en ſont 15⅓ de France, font un objet bien conſidérable pour un pays qui n'a qu'un million d'habitans, & dont l'étendue n'eſt pas de plus de 36 lieues ſur 15. On trouvera dans l'ouvrage du marquis Carpani, ſur les forces & le commerce du Milanez, des évaluations différentes de celles-ci ; d'autres aſſurent que les vaches & les chevaux ſe tirent en grande partie de la Suiſſe, de l'Etat de Veniſe, & du duché de Parme, que le Milanez manque de laines, & que les exportations ſont compenſées par les importations.

Enfin M. Roland, qui ne parle de tout cela que très-vaguement, dit que les ſeuls articles des ſoies & du riz emportent la balance ſur tout ce que nous

fourniſſons au Milanez. Il ajoute, « qu'il ne s'y » fait que quelques draperies communes: la fabri- » que des camelots tombe: toute la clincaillerie » ſe tire du dehors; la fine d'Angleterre & de » France; la commune d'Allemagne & de Bohême. » Les draperies ſe tirent de France & d'Angle- » terre; les toiles de Suiſſe & de Siléſie; beau- » coup de ſoieries de Lyon, quoiqu'elles paient ici » des droits d'entrée énormes. Car dans ce pays » les manufactures de ſoie ſont peu conſidérables. » Ce qu'on y fait le plus ſont des bas au métier, » à l'aiguille, & des mouchoirs; encore la fabri- » cation de ces derniers articles eſt-elle plus ré- » pandue dans les campagnes du côté des mon- » tagnes que dans la ville". Il y a peu de grandes maiſons de négocians à Milan, l'excès des impôts & la quantité de nobleſſe, qui éclipſe tout le reſte, ont nuit aux progrès du commerce en grand. Il y a plus de banquiers que de négocians, dit M. Roland; on y trouve cependant quelques manufactures remarquables, dont je vais donner une notice. *Caſa Clerici*, eſt celle qui tient le premier rang; c'eſt une maiſon d'une vaſte étendue, bâtie ſeulement depuis 1645 environ; elle renferme dans ſon enceinte une fabrique de verre, une autre de fayance qui imite la porcelaine, & qui eſt ſurtout remarquable par la peinture; une troiſième pour le poil de chèvre, où il eſt filé & dévidé; une quatrième enfin pour la laine, (*Lanifice*) laquelle occupe ſeule plus de 300 ouvriers. Le nombre des ouvriers employés dans ces diverſes fabriques, monte environ à 450. La machine à dévider le poil de chèvre eſt ſingulière par ſon étendue, par la multitude de ſes pièces, & par la ſimplicité de ſon jeu. A côté d'une très grande ſalle eſt une chambre de grandeur ordinaire, où l'on voit une roue garnie d'échelons, & qui peut avoir 12 à 15 pieds de diamètre. Deux femmes qui marchent tranquillement ſur ces

échelons, & qui filent en même temps leurs quenouilles, font tourner la roue, celle-ci met en jeu un nombre prodigieux de dévidoirs & de bobines qui rempliſſent la ſalle ſupérieure. Les laines brutes qui entrent dans cette maiſon en ſortent transformées en étoffes de diverſes qualités. Il y a dans cette manufacture une chapelle analogue au lieu où elle eſt bâtie; le retable, ou le cadre du grand tableau, l'autel, le devant d'autel, les chandeliers, le marche-pied, y ſont revêtus de fayance.

Caſa Penſa eſt encore une maiſon conſidérable de commerce, ou plutôt une grande manufacture, dirigée par MM. Penſa & Lorla; elle eſt ſituée dans la rue de *Ruga bella*; il y a plus de 110 métiers de toutes ſortes d'étoffes en ſoie & en dorure: on en eſtime ſurtout les velours, qu'on prétend ſupérieurs à ceux de France. On occupe dans cette manufacture plus de 500 ouvriers, environ 350 hommes & 150 femmes, & l'on y exécute des travaux de toutes eſpèces; on y file la ſoie, on la teint; il y a des inſtrumens pour tirer l'or & pour le réduire en feuilles (*Tira-oro*; *Battilame*), pour luſtrer & pour calendrer les étoffes (*Luſtratore*, *Mangano*); on y fait auſſi des mouchoirs de ſoie, des ſatins, des gros-de-tours, & des bas de ſoie au métier.

Il y a long-temps que les velours de Milan ſont eſtimés en France: la manufacture de MM. Pozzi, qui ſubſiſte encore, a été long-temps très floriſſante; on m'a aſſuré qu'il y avoit à Verſailles un des carroſſes du roi, garni d'un beau velours de cette manufacture.

Caſa Bovara, (on prononce *Bouvara*) eſt une maiſon renommée, & qui mérite de l'être pour ſa fabrique de rubans. On y emploie un métier ingénieux, qu'un ſeul homme fait aller ſans ſe fatiguer beaucoup, & ſur lequel il ſe fabrique tout à la fois juſqu'à 24 pièces de rubans de différentes

couleurs & qualités ; il y a dans la manufacture 25 ou 30 métiers de cette espèce ; en sorte qu'il s'y fabrique en même temps environ 60 douzaines de pièces de rubans ; mais ils sont étroits & d'une qualité médiocre.

Il y a plusieurs marchands qui tiennent boutique ouverte, & qui font en même temps fabriquer des étoffes de prix ; un des plus distingués en ce genre étoit M. Biumi ; il faisoit travailler du brocard à fonds de fil d'or, du prix de dix sequins l'aune, ce qui revient à environ 112 liv. de notre monnoie, & une autre sorte de brocard à fonds de lames d'argent & fleurs d'or, du même prix ; il faisoit aussi travailler du damas & autres étoffes de soie. C'est actuellement M. Pensa Lorla, qui se distingue dans ce genre.

La maison Ravelli étoit la plus considérable dans le genre de négocians en gros, ayant magasin de draps & d'étoffes, des mieux fournis qu'il y eut à Milan ; mais leur principal établissement est actuellement à Plaisance.

Les banquiers forment une classe plus nombreuse & plus considérée ; on les appelle *Negozianti*, au lieu qu'on ne donne que le nom de *Mercanti* à ceux dont nous venons de parler, ou, pour mieux dire, à ceux qui sont dans la même classe, mais moins puissans ; car on n'appellera pas Mercanti, par exemple, les *Clerici*, &c. Les banquiers plus connus en 1765 à Milan, étoient Tomaso Carli, Giuseppe Zappa, & Caldara, (*Associés*) Annoni & Perego, &c.

Les dentelles faisoient autrefois un objet de commerce à Milan ; mais on n'y en fait plus que de communes.

Les matières d'or & d'argent que les Espagnols tirèrent de l'Amérique, se répandirent dans le Milanez, qui étoit de leur domination : voilà pourquoi les tireurs d'or & les brodeurs ont fait long-temps une

une partie considérable du commerce de Milan. Nos tireurs d'or sont obligés de mettre 100 grains d'or sur un marc d'argent, pour que le fil d'argent soit doré sur toute la surface: on prétend qu'à Milan, ils ont l'adresse de ne dorer qu'un côté du fil d'argent, c'est-à-dire, celui qui doit paroître, ou environ la moitié de sa circonférence; mais on m'a assuré que cela se pratiquoit seulement pour les paillettes. Aujourd'hui la plupart des doreurs & des brodeurs de Milan sont réduits, par la rareté de l'argent, à travailler en faux.

Il y a beaucoup de fondeurs & de ciseleurs qui travaillent le cuivre à Milan, soit au marteau soit en fonte; des lapidaires qui taillent le cristal de roche, l'agathe & autres pierres dures, ils fournissent presque toutes les provinces circonvoisines; on y fait des tabatières, des lustres, & autres ouvrages de cristal qui sont précieux, soit par la matière, soit par le travail, & qui coûtent peu à Milan, aussi-bien qu'à Modène, où l'on en fait également.

Les carrossiers de Milan font grand nombre de voitures légères & de bonne qualité, telles qu'il les faut pour voyager en Italie; ils en fournissent une partie de l'Italie, & beaucoup d'étrangers qui ne peuvent parcourir les montagnes de l'Italie avec les grandes voitures de France & d'Angleterre. Mais pour les voitures élégantes, les gens riches dans les grandes villes d'Italie les font venir de Paris.

CHAPITRE XVII.

Des mesures, des monnoies & du prix des denrées à Milan.

LA mesure la plus ordinaire à Milan est le bras, ou le *Braccio*, qui répond à 22 pouces de France moins 13 centièmes de ligne. C'est à-peu-près la longueur ordinaire du bras, de même que la demi-aune de France, qui est seulement plus petite d'une demi-ligne, ou $\frac{48}{100}$ de ligne que le bras de Milan : car l'aune de Paris & de Lyon a 3 pieds 7 pouces 10 lignes & $\frac{72}{100}$ (*Mémoires de l'Acad.* 1746). C'est environ 4 pieds romains antiques, puisqu'on a coutume d'évaluer à 10 pouces 11 lignes le pied romain antique.

Le bras de Milan se divise en 12 *uncie*, l'*uncia* en 12 points, le point en 12 atomes.

Il y avoit dans toutes les villes voisines d'autres mesures différentes ; mais par un édit de l'empereur, on les a toutes réduites à une seule (1) qui est le *Braccio da Legno* de Milan, dont je viens de donner la valeur. M. Frisi a publié un ouvrage, où l'on trouve les rapports de toutes ces mesures, en voici le résultat réduit en mesure de France.

(1) Il y a bien des siècles qu'on a entrepris d'établir en France la même uniformité. Philippe le Long, Louis XI, François I, Henri II, Charles IX, Henri III, Louis XI, l'ont tenté inutilement.

Evaluation des bras uſités en différentes villes de la Lombardie Autrichienne, en pieds, pouces, lignes & centièmes de lignes, meſure de Paris.

	Pour le bois.			Pour la ſoie.			Pour le drap.		
	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.	pi.	pou.	lig.
Milan . . .	1	9	11,87	1	7	5,06	2	0	8,05
Pavie . . .	1	11	2,88	1	7	5,63	2	0	8,90
Cremone . .	1	5	10,39	1	10	10,93	2	0	9,27
Lodi . . .	1	4	10,02	1	7	5,54	2	0	8,14
Côme . . .	1	6	8,05	1	7	6,66	2	0	9,84
Caſal Maggiore	1	6	0,00	1	10	10,77	2	0	7,82
Valſaſina . .	1	7	4,53	1	7	0,44	2	1	4,18
Soncino . .	1	5	11,92	2	0	8,24	2	0	8,24

Lugano, Braccio Lungo	2	0	3,42
Corto	1	7	9,14
Mantova, Braccio di Seta, tela, e lana . .	1	11	8,08
Piccolo	1	5	3,29

On emploie à Milan un bras pour la meſure de la ſoie, *Braccio da Seta*, de 19 pouces 5 lignes & $\frac{6}{100}$; & un bras pour la meſure du drap, *Braccio da Panno*, celui-ci a 24 pouces deux tiers de France. C'eſt ce qui a occaſionné la confuſion que fait M. Rolland, en diſant que le bras de Milan a 25 pouces moins une ligne, & il m'accuſe d'erreur avec autant d'aſſurance que de légéreté; mais le bras de 22 pouces, celui des maçons, ou *Braccio da Legno*, eſt le plus connu, celui que l'on entend toujours, quand on dit ſimplement le bras de Milan, & c'eſt à celui-là que ſe rapportent les meſures ſuivantes.

Le Trabucco dont on ſe ſert pour l'arpentage, eſt de 4 bras 4 pouces & 8 ou 9 points : (Voyez *Scuola di Geometria pratica*) il ſert à former la table & la perche, qui ſont des ſurfaces dont nous allons parler.

La table, la *tavola*, eſt une ſurface compoſée de 4 *Trabucchi* quarrés, ou environ 7 toiſes quar-

trées de ſuperficie. La perche, *pertica*, eſt une ſurface compoſée de 24 tables quarrées, ainſi elle eſt de 173 toiſes quarrées; il faut donc plus de cinq perches de Milan pour faire l'arpent de Paris, qui eſt de 900 toiſes quarrées. Si l'on veut réduire la perche de Milan en bras quarrés, on trouve qu'elle en contient 1849⅓; mais ce ſont des meſures indépendantes l'une de l'autre.

Le bled ſe meſure par *Staro*; huit *Staro* ſont le *Moggio*, qui pèſe environ 130 ou 150 liv. poids du pays, chacune de 28 onces légères, dont on verra bientôt la valeur; les 150 livres ſont 233 liv. de France; c'eſt preſque le ſetier de Paris, qu'on eſtime peſer 240 livres. Le Staro diffère peu de notre boiſſeau de Paris, qui pèſe 20 liv. & dont la capacité eſt de 661 $\frac{7}{12}$ pouces cubes, meſure de France.

Toutes les monnoies étrangères ont cours à Milan, parce qu'il n'y a pas aſſez de monnoie du pays: les louis-d'or de France y paſſoient ordinairement, en 1765, pour 34 livres numéraires du pays; ils en ont valu enſuite 36, actuellement ils valent 30 livres 8 ſols de Milan, ainſi la livre numéraire de Milan valoit 14 ſols & demi de France, c'eſt-à-dire, qu'on pouvoit avoir en 1765, à-peu-près 3 livres de Milan pour 2 livres de France. Aujourd'hui elle vaut 15 ſols 9 deniers, & $\frac{9}{13}$.

Les ſequins de Florence y paſſoient, en 1765, pour 15½ liv. du pays. En 1776, ils en valoient 16½. Il y avoit une confuſion d'eſpèces, telles qu'en changeant & rechangeant ſon argent, on pouvoit parvenir à n'avoir plus rien. Mais depuis peu l'on a fixé un tarif pour les eſpèces, ſuivant lequel le louis-d'or vaut 40 liv. 8 ſols de Milan, le ſequin de Veniſe & de Florence 14 liv. 10 ſols, & celui de Rome 14 liv. M. Bernouilli obſerve qu'il y a ſouvent des variations, relativement à la différence de l'or & de l'argent. Vers la fin de 1774, le louis-

d'or valoit 35 liv. 5 sols de Milan & quatre écus de six francs ne valoient que 35 livres, mais quelques mois après, l'or rendoit moins que l'argent : le louis-d'or étoit à 35 liv. 10 sols, & quatre écus de six francs à 36 livres. La différence étoit moins grande en banque : le louis valoit 31 liv. 8 sols, & quatre écus valoient 31 liv. 10 sols. Ces différences viennent de l'abondance ou de la rareté des matières dans le commerce.

On emploie quelquefois à Milan le terme de *Scudo*, & l'on entend alors 6 livres de Milan. On se sert aussi de celui de *Filippo*, qui signifie 7½ liv. de Milan, du moins *per grida*, c'est-à-dire, par le tarif du gouvernement, quelquefois plus par l'usage & le crédit que le commerce donne à ces monnoies, c'est-à-dire, abusivement, suivant l'expression du pays. Actuellement le Filippo passe pour 8 liv. 10 sols ou 6 liv. 14 sols de France.

On se sert du mot *Doppia* ou *Dobbla*, comme monnoie idéale, pour signifier 24 liv. de Milan ; mais il y a aussi des pièces d'or ou monnoies réelles, qui selon le tarif valent 25 liv. 5 sols du pays, & dans le commerce ordinaire vont jusqu'à 27 liv. Celles-ci ont d'un côté une tête de duc couronnée, de l'autre les armes des ducs de Milan, & valoient autrefois 24 liv. comme la monnoie idéale dont j'ai parlé. On donne même le nom de *Doppia* en général à toutes les pièces d'or, excepté les sequins, c'est-à-dire, aux louis-d'or de France, aux pièces d'or d'Espagne, de Portugal, de Savoie, de Gênes, de Florence, de Rome, &c. mais il faut spécifier alors ce qu'on entend par *Doppia*.

La livre commune & usuelle de Milan, la livre des marchands, *libra grossa*, est de 28 onces légères, & cette livre fait exactement 24 onces 7 gros, 36 grains de notre poids de marc ; ainsi les 18 onces de Milan sont à-peu-près 16 onces de France ou une livre de Paris. Cette once de Milan

ſe diviſe en 8 dragmes, la dragme en 3 deniers ou ſcrupules, le denier en 24 grains.

L'once qui ſert à peſer les matières d'or & d'argent eſt plus forte : on l'appelle *oncia di marco d'oro*. Elle pèſe 7 gros & demi, & 13 $\frac{1}{2}$ grains poids de marc, ſuivant l'étalon ou le modèle qui eſt chez le *Bollatore* ; c'eſt celui qui marque & contrôle les poids de tout le Milanez, & qui fait les balances de la monnoie ; cette once paſſoit pour être égale à la nôtre, mais elle en diffère de 22 $\frac{1}{2}$ grains : les 8 onces qui ſont à Milan le marc-d'or, ou le marc des orfèvres, reviennent par conſéquent à 7 onces 5 gros & 33 grains de France. L'once des orfèvres ſe diviſe en 24 deniers, & le denier en 24 grains ; mais les 24 deniers en font 26 de l'once commune de Milan, dont nous avons parlé en commençant, parce que l'once qui eſt appelée à Milan *oncia di peſo leggiere* ou *di mercanzia* doit avoir, ſuivant l'ancien réglement, un treizième de moins que celle des orfèvres ; ainſi elle devroit peſer 7 gros 6 grains ; cependant l'once que M. le comte Firmian m'a fait faire, qui eſt autentiquée & légaliſée avec toutes les précautions convenables, examinée à Paris avec ſoin, s'eſt trouvée être de 7 gros & 9 grains ; mais on n'eſt pas ſurpris de cette petite différence entre d'anciens étalons, faits dans un temps où l'on ne peſoit pas avec la préciſion qu'on a portée depuis dans tous les arts.

Le ſucre, le caffé, la bougie, la droguerie, la ſoie, ſe vendent à la livre de douze onces, *liretta*, *libretta*, ou *libra piccola* ; elle eſt de 12 onces légères, les mêmes que les onces de la livre commune, c'eſt-à-dire, 10 onces 5 $\frac{1}{2}$ gros, du poids de Paris.

La *Brenta*, qui eſt la meſure du vin, eſt beaucoup plus grande que celle de Turin ; elle contient 96 *Bocali*, chacun d'une livre ou de 28 onces ; ainſi la *Brenta* pèſe 150 livres de France, & contient environ 75 pintes de Paris. Le *Bocale* contient 37 pouces cubes, ou plus des trois quarts d'une pinte ;

car la pinte de Paris eſt de 48 pouces cubes, & pèſe 2 livres poids de France.

Le prix du bled à Milan, année commune, vers 1766, revenoit à 18 liv. le ſetier, argent & meſure de Paris; car le *Moggio* qui pèſe 150 livres de Milan, ou 233 livres de France, y coûtoit 24 livres, qui répondoient alors à 17 livres 8 ſols de France.

Le pain ſe vendoit en détail par miches d'un ſol de Milan, peſant 5 ou 6 onces du pays; en ſuppoſant 6 onces, cela revenoit à 27 deniers la livre, argent & poids de France; c'eſt à-peu-près comme à Paris du moins pour l'ordinaire.

Le bœuf y coûtoit 5 ſols 2 deniers la livre, le veau 6 ſols 1 denier, le mouton 4 ſols 2 deniers, argent & poids de France. A Paris le prix de la viande étoit indiſtinctement de 8 ſols la livre; mais actuellement elle ſe vend 9 ſols.

M. Bernoulli m'obſerve que les prix à Milan étoient auſſi conſidérablement augmentés en 1775: les voici en argent, & poids de Milan.

	En 1765	En 1775
Le moggio de bled.	24 l.	45 liv.
La livre de bœuf (poids de 18 onces).	12 ſ.	14 ſols.
. . . . Veau.	14 $\frac{1}{2}$	16 . . .
. . . . Mouton.	10 $\frac{1}{2}$	10 . . .

Le quintal de foin coûtoit environ 7 livres, & dix ans auparavant il n'en coûtoit que quatre.

En 1782, on m'écrit que la viande coûte 12 à 15 ſols, poids & argent de Milan. Les 12 ſols ſont 5 ſols la livre, poids & argent de France; car pour faire cette réduction, il faut multiplier les 12 ſols par $\frac{5}{12}$ qui eſt le rapport total des monnoies, par $\frac{6}{12}$, qui eſt le rapport des nombres d'onces, & par $\frac{9}{10}$ qui eſt celui de l'once de Milan à celle de France; or le produit de ces trois rapports eſt à-peu-près.—Ainſi la viande n'y coûte que les deux tiers de ce qu'elle coûte à Paris.

CHAPITRE XXXI.

Des environs de Milan.

Il y a aux environs de Milan beaucoup de belles maisons de campagne ; une des plus remarquable est *Castellazzo*, située dans une belle plaine à deux lieues de la ville ; on y trouve des jardins immenses, une ménagerie, de grandes allées couvertes ; des cédras en pleine terre, & en si grande quantité qu'il en coûte plus de 8000 livres de France pour les barraquer tous les ans ; les grilles des jardins sont dorées, tout y est orné d'une manière noble & riche : c'est presqu'entièrement l'ouvrage du comte Arconati ; on prétend que cette famille est françoise.

Les appartemens offrent de belles enfilades, dont les pièces sont décorées en stuc, avec des bas-reliefs, des moulures dorées, des fleurs, & autres ornemens qui tiennent lieu de tapisseries, dont on ne fait pas grand cas en Italie.

On y voit une belle statue de Pompée, plus grande que nature, apportée de Rome en 1627, avec une inscription à l'honneur de ce héros, où l'on voit qu'il avoit pris 1538 villes ou châteaux, & 846 vaisseaux, dans un âge peu avancé.

Les François voient aussi avec plaisir à Castellazzo, des bas-reliefs qui étoient autrefois dans l'église de Sainte Marthe de Milan, & qui représentent les exploits de Gaston de Foix ; ce héros étoit neveu de Louis XII, & gouverneur de Milan ; il fut tué en 1512, à l'âge de 24 ans, après avoir gagné la bataille de Ravenne, & remporté sur les ennemis de la France d'autres avan-

tages, qui le firent regarder comme un des plus grands capitaines de son temps.

Des appartemens on passe de plain-pied à l'église paroissiale. C'est une commodité dont manquent les châteaux des plus grands seigneurs, de ceux même à qui elle seroit le plus utile.

LAINATE, située à une lieue plus loin, est une belle maison de campagne du marquis de *Litta*, où il reçoit pendant l'automne très-grande compagnie.

On peut citer encore *Monbello*, qui appartient à la maison Grivelli, *Birago*, sur le chemin de Côme, maison du marquis Casnedi, *Comazzo* sur la Muzza, en allant vers Lodi; celle-ci appartient au comte Pertusati.

A une lieue de Milan, du côté du nord, est la maison de campagne appelée *Casa Simonetta*, où est un écho poliphone des plus fameux, qui répétoit un mot plus de 100 fois; cela est fort diminué aujourd'hui par les dégradations & par les reconstructions qu'on y a faites, & cela devoit arriver. Car dans une plaine toute plantée d'arbres, il n'y a que la situation des angles correspondans du bâtiment, qui peut produire cet écho singulier; actuellement il faut un coup de pistolet tiré de la fenêtre du milieu de l'aîle gauche au second étage, pour pouvoir distinguer 60 à 65 répétitions dans l'espace de 15 secondes. Un éclat de voix est répété 35 à 37 fois dans l'espace de 8 à 9 secondes, les deux premières fois lentement, après cela très-vîte; quelque haut d'ailleurs qu'on parle, cet écho ne répète que la dernière syllabe, & le son se perd comme par cascades, toujours en diminuant (1).

(1) Les échos les plus célèbres sont celui de Woodstrock en Angleterre; celui qui est sous le pont du Drac près de Grenoble, il répète jusqu'à 12 fois un mot de deux syllabes:

Cette maiſon du comte Simonetta, trop proche de la ville, a été long-temps abandonnée par le propriétaire, fatigué de la multitude des perſonnes que le voiſinage de la ville y attiroit; elle appartient à madame la comteſſe de Caſtelbargo, mais elle eſt encore inhabitée.

MONZA eſt à 8 ou 10 milles de Milan, on y va voir l'égliſe de S. Jean-Baptiſte, fondée par la reine Théodelinde, mais rebâtie vers l'an 1380; ſon tréſor contient des choſes remarquables: par exemple, la couronne de fer, qui eſt une de celles qui ont ſervi à couronner autrefois les empereurs, comme rois de Lombardie; on l'appelle couronne de fer à cauſe d'un cercle de fer dont elle eſt garnie en dedans, & qui fut fait, dit-on, avec un des clous de la paſſion. On y conſerve la couronne de Théodelinde & du roi Agilulphe ſon mari: une croix de cryſtal que S. Grégoire le grand lui envoya; on y montre ſon éventail, ſon peigne, &c. enfin quelques antiques dignes d'être examinées.

CHIARAVALLE, abbaye qui eſt à une lieue de Milan, vers le ſud-eſt, fut fondée par S. Bernard; l'égliſe en eſt belle; on y admire ſurtout les ſtalles des religieux, où eſt repréſentée la vie de S. Bernard; c'eſt un des beaux ouvrages qu'il y ait dans ce genre de ſculpture. On y montre la maiſon & le tombeau de Guillelmine, eſpèce de viſionnaire, qui mourut en 1281 avec une

---

ceux de Clobentz & de Genetay près Rouen (*Mém. de l'Acad.* 1692), celui de Verdun, (*Hiſt. de l'Acad.* 1710.) Il y en a un à la Roche-Pot en Bourgogne, qui répète 14 ſyllabes de ſuite: lorſqu'on tire un coup de piſtolet à l'entrée de la gorge de la Roche-Pot, on entend ſix coups, qui ſe ſuccèdent comme ſi l'on eut tiré ſix fois, mais les derniers ſont plus foibles. Enfin il y a un écho très-ſingulier à Boſncath près Glaſcow en Ecoſſe, où un air de cor-de-chaſſe eſt répété trois fois: *Obſervations faites à Londres*, 1770. *Encyclopédie*, au mot *Echo*.

grande réputation de ſainteté ; mais qui fut déterrée enſuite, condamnée, brûlée, comme ſorcière, impie, extravagante en 1300. On cite cette égliſe comme un exemple de l'abus introduit dans l'architecture gothique, de ſurcharger le ſommet des voûtes & des coupoles ; celle-ci a une coupole octogone, oblongue, de 30 pieds dans un ſens, & 26 dans l'autre ; elle porte une tour de briques à quatre faces, de 18 pieds en un ſens, & de 16½ dans l'autre, avec 57 pieds de hauteur. Cette tour eſt encore terminée par une pyramide de 34 pieds. Il eſt abſurde de faire ſortir ainſi une tour immenſe de la partie la plus foible d'un édifice : & cela eſt auſſi périlleux dans l'exécution, que biſarre dans le projet.

CHAPITRE XXXII.

De la valeur & du produit des terres, & du climat du Milanez.

LE duché de Milan contient un excellent territoire ; on diſoit autrefois *Optimum regnum Gallia, optimus comitatus Flandria, optimus ducatus Mediolanum.*

On compte dans le Milanez & le Mantouan environ 1114000 habitans, mais les nobles & les eccléſiaſtiques y ſont en grand nombre. Le territoire contient environ deux millions d'arpens & 2383 communautés. On y trouve des terres qui ne ſe repoſent jamais, & donnent deux récoltes par an, l'une de froment, l'autre de bled de Turquie, de millet ou d'autres menus grains. Beaucoup de prés ſe fauchent trois fois l'an ; ceux qui ont de l'eau, & c'eſt le plus grand nombre, peuvent ſe faucher juſqu'à quatre fois ; ceux qui n'en ont point

ne donnent quelquefois que deux récoltes de foin.

Les champs séparés par des alignemens d'arbres sont en même temps couverts d'arbres fruitiers, de mûriers, de vignes, de légumes & de moissons.

Ces riches cultures attirent principalement l'attention des voyageurs, par l'art avec lequel on dirige les arrosemens; on rassemble les eaux près des sources dans de grands réservoirs, d'où on les distribue dans plusieurs autres successivement moins élevés, & avec des rigoles on les conduit dans tous les terrains inférieurs. Par ces nivellemens, toute terre susceptible de recevoir des eaux supérieures, en reçoit par droit de propriété.

Le sol du Milanez, quoiqu'exposé à une température plus froide que celui du reste de l'Italie, ne laisse pas d'être très-favorable à la culture de toutes les espèces de fruits & de légumes: le riz, le lin, le chanvre & la vigne y sont cultivés avec le plus grand succès; le cotonier, le caprier, & l'olivier même s'y cultivent avec avantage; les mûriers y produisent des feuilles deux fois l'année. Les premières servent à nourrir quantité de vers à soie, les secondes suppléent à la pâture des bestiaux. Les plantations de ces arbres n'y sont nulle part aussi multipliées; elles le seroient encore bien davantage, si la culture n'eût été arrêtée par une imposition mise en 1732, sur chaque mûrier. Malgré cette fertilité & cette culture, on y éprouve cependant quelquefois des disettes. Le conseil économique permet ou défend l'exportation des grains suivant les circonstances, limite les marchés où l'on peut vendre les grains, & prescrit à chaque particulier ce qu'il peut en acheter, ou en conserver. Il défend l'exportation, lorsque le prix est trop fort; il accorde des primes sur les bleds étrangers qui arrivent dans le Milanez. Enfin il y a dans les villes des greniers d'abondance, où les propriétaires ou les fermiers doivent

conduire une quantité de grains, à laquelle ils ſont taxés, & qui leur eſt payée ſelon le prix courant. Mais cette adminiſtration eſt un peu traverſée par les impôts établis ſur le commerce des grains; on y acquitte deux livres de droit de mouture par meſure, équivalente à cent cinquante livres poids de marc : on paie un droit de cuiſſon dans les fours bannaux, dans ceux des boulangeries publiques, & dans ceux des aubergiſtes qui vendent du pain, & on perçoit lors de l'exportation des grains, un droit de ſortie réglé par la loi qui le permet. Cependant on s'efforce d'encourager l'agriculture; on y a vu, en 1763, le ſouverain ſe dépouiller d'un de ſes plus beaux droits en faveur du cultivateur, en ſupprimant les réſerves de ſes chaſſes, ainſi que celles de ſes officiers. Peu de temps après, il fut fait un fond de deux cent mille florins, dont on prête à deux pour cent au pauvre cultivateur, ſeulement juſqu'à concurrence de dix-huit cent livres.

On a formé en 1770 à Milan, un établiſſement pour inſtruire continuellement dans les principes de la meilleure culture, 220 enfans qu'on établit dans divers cantons. En 1775, un édit a affranchi de toute augmentation d'impôt, les terres qu'on amélioreroit, ainſi que celles que l'on défricheroit : dans le même temps, on a choiſi dans divers cantons, des jeunes gens qu'on a envoyés en France, pour y apprendre l'art vétérinaire; enfin on eſt continuellement occupé à deſſécher les marais que le Pô forme, & à prévenir par des travaux conſidérables, par des digues & des chauſſées, les ravages qu'occaſionnoient les inondations de ce fleuve, qui eſt peut-être le plus difficile à contenir de tous les fleuves de l'Europe, comme on le verra quand nous parlerons de Ferrare.

La répartition de l'impôt territorial dans le Milanez eſt faite avec beaucoup de ſoin. On a

pour le cadaſtre des regiſtres qui expliquent la valeur des propriétés, les titres des propriétaires, & les mutations; on a des plans topographiques, ſur leſquels ſont repréſentées toutes les circonſtances locales des terrains, la figure & les rapports de leur étendue; les ruiſſeaux, chemins, rochers, ravins, la poſition reſpective des riverins; on y voit les carrières, les mines, la population des lieux, les priviléges des habitans.

Ce cadaſtre eſt peut-être le ſeul en Europe qui ſoit parfait & déterminé; mais il a exigé dans l'exécution une conſtance à toute épreuve, & jamais adminiſtration n'a eſſuyé autant de contradictions, d'oppoſitions & de diſcuſſions, qu'en éprouva celle de Milan pendant cette opération; on prétend qu'elle avoit été commencée ſous Louis XII, lorſqu'il occupoit le Milanez, & qu'elle n'a été terminée définitivement qu'en 1760. Il eſt vrai qu'en commençant, on n'avoit pas pris la meilleure voie, parce qu'au lieu de travailler d'abord à diſtinguer les territoires par grandes parties, on procédoit en détail au cadaſtre des propriétés de chaque particulier, ce qui étoit ſujet à plus d'incertitudes & de variations.

L'étendue des terres étant déterminée, & leurs propriétaires connus, on en a fait l'eſtimation en onze différentes natures, prés, bois, vignes, jardins, &c. que l'on a ſubdiviſées en pluſieurs parties, bonnes, médiocres, mauvaiſes, pires, &c. La valeur des maiſons a été eſtimée relativement à leur étendue, à leur ſtructure, & à leur ſolidité. On a évalué le produit de tous ces biens à raiſon de quatre pour cent, déduction des frais de culture, & de toute charge de propriétaires. Enfin la répartition de l'impôt s'eſt faite à raiſon de tant de ſols & tant de deniers par écus de ſix livres de ce produit.

Les terres des eccléſiaſtiques compriſes dans

l'évaluation générale, avoient préſenté des difficultés pour la répartition : il avoit d'abord été réglé en 1756, entre les cours de Rome & de Vienne, que les terres poſſédées par le clergé, depuis 1599, acquitteroient toutes les taxes ſupportées par les autres fonds, & que celles qu'ils poſſédoient antérieurement, ne contribueroient que pour un tiers de leur valeur. Mais cette diſtinction fut ſupprimée en 1775, en compenſation de divers priviléges honorifiques que l'on accorda alors aux eccléſiaſtiques.

Les autres exemptions furent auſſi annullées ; on ſoumit même les terres domaniales à l'impôt ; & pour celles qui en étoient exemptes, on dédommagea les propriétaires qui juſtifièrent de leurs acquiſitions.

Par un réglement général, cet impôt varie ſelon les beſoins de l'état.

Le Milanez étant une des parties les plus fertiles & les plus cultivées de l'Italie, je penſe que l'on verra avec plaiſir une notice de la valeur des différentes eſpèces de terres. On ſent aſſez que cela dépend des circonſtances ſans nombre, qui font varier l'eſtimation : telles ſont la proximité des grands chemins, des rivières, des villes, & les différences qui varient à l'infini dans les qualités du terrain.

On y diſtingue onze eſpèces, ou onze natures de terrains, qui ſont encore ſubdiviſées chacune en pluſieurs qualités, mais je ne parlerai que des deux extrêmes ; j'y joindrai les prix de chacune, d'abord en perches & monnoies de Milan ; l'écu de 6 liv. milanoiſes, valant 4 liv. 7 ſols de France, en 1765, & la perche de Milan 173 toiſes quarrées ; un terrain de 8 écus la perche, valoit par arpent 181 liv. de France, & ainſi des autres à proportion.

Il y a des terrains d'une bonté ſingulière, que

l'on ne prend point pour exemple, lorsqu'on veut donner une idée de la qualité d'un pays : il y en a tel dans l'état de Milan, qui vaut 100 écus la perche ou 2263 livres l'arpent. On trouveroit la même chose aux environs de Paris ; mais les terres labourables ordinaires, y valent environ 400 livres l'arpent, ce qui peut servir de terme de comparaison.

Des onze espèces de terrain qu'on a distinguées dans le cadastre, je n'en citerai que trois : la première est appelée *Aratorio simplice*, ou terre labourable ordinaire : il y en a cinq qualités dont les prix sont 7, 6, 4 ½, 3 ½, & 2 ½ écus la perche, ou 158, 136, 102, 79 & 57 liv. l'arpent.

Celle dont l'estimation est la plus forte, s'appelle *prato Adaquatorio*, pré qui peut être arrosé ; il y en a depuis 4 ½, jusqu'à 19 écus la perche, ou de 102 liv. à 430 liv. l'arpent.

La moindre espèce s'appelle *Pascolo simplice*, mauvais terrain qui ne sert que pour le pâturage, & qui s'estime de 1 ½, ou 2 écus la perche, ou de 23 à 34 livres l'arpent.

Pour donner aussi une idée du produit des terres aux environs de Milan, nous rapporterons la valeur de l'amodiation des campagnes, en 1765. Les prés se louoient 5 à 6 livres la perche, c'est-à-dire, environ 20 livres l'arpent, comme les terres labourables des environs de Paris. Les rizières, *risare*, 4 livres la perche, ou 15 livres l'arpent. Les vignes depuis 5 jusqu'à 7 livres la perche ; les terres labourables entre 3 ½ & 4 ½. Les coupes de bois qui ne se font que de 9 en 9 ans, entre 16 & 20 livres la perche. Une ferme composée de prés, de vignes & de terres se loue 4 à 5 livres la perche, ou de 15 à 19 livres de France chaque arpent ; mais lorsqu'elles sont très-près de la ville, le prix commun va jusqu'à 45 livres l'arpent, à cause de la facilité des engrais.

On estime ordinairement le revenu net des biens de campagne, déduction faite des charges, à 3 ½ pour cent de leur valeur, ou du capital de leur acquisition.

Parmi les choses que nous remarquons en arrivant en Lombardie, il y a une plante peu connue en France, mais qui est fort cultivée en Italie, & qu'on y appelle *Sagina;* c'est celle qui est dans Bauhin sous le nom de *Milium arundinaceum subrotundo semine, sorgho nominatum;* & dans Linné, *Holcus glumis villosis, seminibus aristatis (Speci.* p. 1045, première édition). On en fait des balais, *Scopa di Sagina*, & même des brosses, & les cannes servent à faire des nattes, & à couvrir des maisons, à-peu-près comme chez nous les roseaux, dont on peut voir l'emploi dans l'art du couvreur, que M. Duhamel a publié. La petite espèce de *Sagina* à tête ramassée, donne une graine que les paysans font entrer dans le pain.

On cultive aussi beaucoup en Italie le bled de Turquie ou *Maïs*; il y est appelé *gran-Turco*, & c'est probablement de-là qu'est venu le nom françois bled de Turquie; ce n'est pas qu'on ait reçu des Turcs cette espèce de culture, mais parce que la tête nue & le panache des épis les a fait comparer à une tête de Turc: à Bourdeaux on l'appelle bled d'Espagne.

On commence aussi à trouver en Lombardie un fruit qui est commun à Rome, & qu'on connoît peu à Paris: les pommes d'or, *Pomidoro*, ou *Tomate* des Espagnols. C'est *le Solanum pomiferum fructu rotundo striato molli* de Gaspard Bauhin, & *solanum caule inermi herbaceo foliis pinnatis incisis, racemis simplicibus* de Linné (*Species plantarum*, 185): le fruit est connu des botanistes François, sous le nom de *Lycopersicon Galeni*, *Anguillaræ*, & de pomme d'amour; il est doux & agréable,

on l'emploie dans toutes les ſauces, & il leur donne la couleur d'un coulis d'écreviſſe.

L'uſage des glaces eſt auſſi très-commun au-delà des monts ; & c'eſt un des agrémens de l'Italie, que de trouver à chaque pas ces ſortes de rafraîchiſſemens qui ſont encore ſi rares en France. On eſt ſurpris quand on arrive en Provence pour la première fois, de voir de petits garçons ſur des ânes, manger les plus belles oranges en menant du fumier ; mais à Milan, on trouve des chartiers en ſarots de toile, prenant des glaces dans un café.

Le climat de la Lombardie n'eſt pas de nature à y voyager agréablement l'hiver ; les chaiſes à l'italienne, ouvertes de tous côtés & expoſées à tous vents, ſont très-déſagréables pour le froid, & les chemins preſqu'impraticables en certains endroits ; c'eſt à Naples, ou tout au plus à Rome qu'il faut reſter quand on veut paſſer l'hiver en Italie ; ailleurs on eſt expoſé à ſouffrir beaucoup du froid, parce que les Italiens mettent leur attention à ſe garantir de la chaleur, de même que dans le nord tout eſt diſpoſé pour éviter le froid ; & l'on ſe trouve ſouvent aſſez dépourvu dans la ſaiſon contraire. On ne ſe chauffe point, les portes & les fenêtres ſont mal fermées ; on ſe promène ſans chapeau & ſans manteau ; mais auſſi l'on ſouffre le froid par étiquette. En effet, il y a de temps en temps d'aſſez grands froids à Milan. Le 7 Janvier 1767, le thermomètre deſcendit à 12° au-deſſous de la congélation ; le 11 il étoit encore à 10½, & le 12 à 7¼ ſeulement ; ce jour-là il étoit à Paris à 14 degrés. Le 13 à Milan il étoit à 10 degrés. La plus grande hauteur de la neige à Milan fut de 15 pouces (1), & les champs en furent couverts depuis le 4 Janvier, juſqu'au

(1) On a eu de même à Paris en 1784, 15 à 18 pouces de neige, mais cela y eſt très-rare.

17 Février ; les vignes souffrirent beaucoup, on crut que tous les figuiers étoient morts, & l'on en coupa un grand nombre : cependant parmi ceux dont on n'avoit rien espéré, beaucoup poussèrent quelques jets vers le milieu de Mai.

Il pleut beaucoup plus à Milan qu'à Paris : la quantité moyenne de pluie est de 33 pouces à Milan, & elle a varié en 14 ans de 26 à 47 $\frac{1}{2}$. A Paris, cette quantité moyenne est de 17 pouces, & elle varie de 8 à 26. M. *Cotte*, *Traité de Météorologie*, pag. 312.

On trouve dans les éphémérides de Milan, pour 1779 & 1780, une suite d'observations météorologiques faites avec assiduité, depuis 1763, en sorte qu'on y peut voir un tableau exact du climat de Milan.

CHAPITRE XXXIII.

Description de Pavie.

PAVIE est une ville assez ancienne & assez célèbre pour mériter l'attention des voyageurs ; elle n'est qu'à sept lieues de Milan, ainsi il est naturel d'en placer ici la description, quoique je ne l'aie vue qu'en allant à Gênes, à la fin de mon voyage d'Italie. Il y a des voyageurs qui vont de Milan à Gênes, & de-là en Toscane ; mais je ne parlerai de Gênes qu'à la fin de cet ouvrage.

La route de Milan à Gênes contient 13 postes & demie : Binasco 1, Pavie 1, Voghera 3, Tortona 1, Novi 2, Ottagio 2 : on ajoute ici un cheval ; Campomarone 2, Gênes 1 & demie.

De Milan à Voghera, & de Novi à Gênes, on paie 14 paules par couple, & 5 paules par bider. Il y a une demi-poste de plus en passant

par la Chartreuſe de Pavie, qui eſt hors de la grande route.

De Voghera à Novi, état du Piémont, on paie 8 paules par cheval, tant d'attelage que de ſelle.

On peut aller de Pavie à Lodi, qui n'en eſt qu'à ſix lieues, pour continuer par la route de Parme.

La Chartreuſe de Pavie, que l'on trouve en venant de Milan, avant d'arriver à Pavie, eſt une des plus célèbres de l'Italie; elle eſt à un mille du chemin ſur la gauche, & à cinq milles de Pavie.

Cette Chartreuſe fut fondée par Jean Galeas Viſconti, premier duc de Milan, mort en 1402, & dont on voit le tombeau dans l'égliſe. Les bâtimens ſont beaux & vaſtes; on y comptoit, en 1765, environ 50 religieux (1), jouiſſans de cinq cent cinquante mille livres de rente. On arrive au couvent par une grande allée de trembles; l'on entre par une grande cour, au fond de laquelle eſt l'égliſe, bâtie, à ce qu'on prétend, ſur les deſſins du Bramante. Le portail eſt de marbre, chargé de beaucoup de ſculpture d'un genre gothique, mais fait dans le temps qu'on travailloit à perfectionner le goût; on y a fait auſſi quelques incruſtations de marbre, qui lui donnent l'air d'un cabinet de marqueterie.

L'intérieur de l'égliſe eſt joli; la voûte en croix d'ogive reſſemble, quoiqu'en petit, à la cathédrale de Milan: les arcades de cette voûte ſont alternativement garnies d'étoiles d'or ſur azur, & de petits deſſins à compartimens, exécutés pareillement en or ſur un fond azur.

(1) Les Chartreux ont été ſupprimés dans tous les états de l'empereur en 1782; les biens de la Chartreuſe de Pavie ſont adminiſtrés par le gouvernement, & l'on a aſſigné à l'hôpital de Pavie 16 mille livres de rente. L'égliſe eſt deſſervie par 4 prêtres, autrefois Chartreux; on parle d'y mettre les Bernardins de deux couvens qui doivent être ſupprimés.

Au second autel à droite, on remarque six tableaux en un seul cadre, qui forment le tableau d'autel, de *Macrino*, contemporain du Pérugin; on y voit la Vierge, S. Anselmo, & S. Hugo, chartreux; une résurrection, & les quatre évangélistes; deux dans chaque tableau: ces peintures sont très-médiocres, elles sont à la manière de ce temps-là, sèches, incorrectes de dessin, mais propres à faire voir les progrès successifs de la peinture.

Dans la quatrième chapelle à droite, un ancien Christ d'Ambroise *Fossani*, composé gothiquement, avec de l'or sur le bord des habits; il y a de la finesse dans les têtes, la douleur y est bien exprimée.

Dans la sixième chapelle, une Vierge avec S. Pierre & S. Paul qui écrit, tableau du *Guerchin*, dans sa manière rouge & noire; les têtes des deux apôtres sont belles, mais la Vierge ne l'est pas; les ombres ont poussé au noir.

A l'autel de la croisée à droite, un tableau de *Cerano*, représentant S. Charles Borromée & S. Bruno qui invoquent la Vierge; la figure de S. Bruno est belle & bien coloriée, mais les ombres ont tellement changé, que l'effet en est totalement détruit; la tête de la Vierge est très-belle & d'une bonne couleur.

Le devant d'autel est formé par un très-beau bas-relief de Tomaso *Orsolino* de Gênes; il représente S. Bruno au pied de la croix: le saint a de l'expression, mais la figure est un peu courte; les petites figures de chartreux ne sont pas mal; mais tous les anges sont mauvais.

Auprès de cet autel est le mausolée de Jean Galeas, fondateur de la maison; les figures n'en valent rien du tout, mais les petits ramages & les petits trophées sculptés sur les pilastres, quoique d'une manière très-sèche, ne sont pas mal.

Dans la seconde chapelle à gauche, le tableau

de l'autel eſt compoſé de ſix tableaux réunis en un ſeul, dont quatre ſont de Pierre *Perugin*; ils repréſentent le Père éternel dans la gloire; la Vierge priant l'enfant Jéſus, qu'un ange tient; elle eſt très-belle, & la tête peinte avec légéreté & fineſſe; dans les autres on voit S. Michel & l'ange gardien : le caractère de ce dernier eſt très-beau, ces tableaux ſont cependant toujours d'une manière fort sèche.

A la troiſième chapelle, un S. Jean-Baptiſte invoquant J. C. avec des chartreux, tableau de Jean *Carlone de Gênes*, mort en 1630; il y a de l'expreſſion, mais il eſt médiocre d'ailleurs.

Dans la quatrième chapelle, un tableau de *Pietro Negri*, mort en 1673, repréſentant l'adoration des Mages; la tête de la Vierge n'eſt pas d'un beau caractère, non plus que l'enfant Jéſus; la tête du roi qui eſt à genoux eſt belle, vraie de chair, & bien penſée; le grouppe du fond du tableau eſt trop noir.

Dans la cinquième chapelle, un tableau du *Cairo*: l'enfant Jéſus aſſis ſur les genoux de la Vierge, préſente à Ste. Catherine, qui fut martyriſée l'an 307, un lis à flairer, & met une couronne d'épines ſur la tête de Ste. Catherine de Sienne, morte en 1460, qui lui baiſe le pied : c'eſt un tableau d'une belle couleur; la Ste. Catherine de Sienne a l'air d'une pénitente; l'autre a un très-joli profil, un air fin & mignon; la Vierge eſt très-belle, & d'une grande nobleſſe.

Dans la ſeptième chapelle, une Madone du Roſaire, par *Morazzone*, très-médiocre.

A l'autel de la croiſée à gauche, dans le chœur des frères, un tableau de Daniel *Creſpi*, repréſentant J. C. dans la gloire, en-bas S. Bruno qui l'invoque, & pluſieurs autres ſaints; la couleur en eſt belle & vigoureuſe : S. Bruno eſt ſurtout bien rendu; mais le haut du tableau ne vaut rien, le Chriſt eſt très-incorrect.

Dans la vieille ſacriſtie, ſur l'autel, une eſpèce de portail gothique, renfermant 64 petits bas-reliefs d'ivoire : on dit que les piliers ſont de corne de licorne ou de narval ; cet ouvrage eſt très-joli ; on l'eſtime par ſa ſingularité, autant qu'on peut faire cas de ces ſortes d'ouvrages ; il fut donné par Catherine, femme de Jean Galeas Viſconti, duc de Milan. On montroit auſſi dans cette ſacriſtie deux calices d'or, dont un eſt incruſté de diamans (1) : un fort bel oratoire, où Annibal Fontana a gravé ſur un cryſtal de roche en-deſſous, la flagellation, (on l'a doré dans les creux) ; en haut il y a deux jolis camées repréſentant l'eſpérance & la charité : ils ſont auſſi d'Annibal Fontana.

Une croix de cryſtal de roche, dans le pied de laquelle Annibal Fontana a gravé J. C. allant au calvaire.

Dans la ſacriſtie neuve, huit tableaux médiocres de différens maîtres : le meilleur eſt une annonciation de *Procaccino*.

Au retable de l'autel, un tableau du *Morazzone*, peint ſur pierre de touche : c'eſt une adoration de bergers, de petite manière.

On y conſervoit dans une armoire pluſieurs beaux ouvrages brodés en ſoie, par Antonia Pérégina ; ſavoir, l'adoration des bergers ; S. Bruno qui prie dans le déſert ; la pièce du fond d'un dais, où l'on voit la manne donnée aux Iſraélites ; cet ouvrage eſt beau comme de la peinture, & d'une belle exécution ; en haut du dais une gloire & un Chriſt.

Le chœur eſt peint entièrement à freſque, par Daniel Creſpi, de Milan ; les ſujets des quatre pièces principales, ſont, 1°. la naiſſance de J. C. 2°. l'adoration des rois ; 3°. la préſentation de N. S.

(1) Une partie de ces richeſſes a été tranſportée à Milan en 1782.

au temple ; 4°. N. S. disputant au temple parmi les docteurs. Les peintures d'en-haut représentant la vie de S. Bruno ; elles sont à fresque, d'une manière large & assez bonne ; la composition est bien, mais il y a peu de noblesse ; les chairs sont un peu rouges, on y trouve peu de clair-obscur.

L'autel mérite une attention singulière par ses incrustations d'agate, de lapis-Lazuli, & autres pierres dures qui y sont en général bien distribuées, singulièrement celles du premier gradin : ces pierres dures sont tellement prodiguées dans cette église, qu'il y en a même autour de la balustrade de la communion ; ces ouvrages étoient exécutés par des ouvriers attachés au couvent ; quelquefois ils imitent des fruits avec beaucoup de perfection, par la nuance naturelle de la pierre.

Dans la bibliothéque on montre deux coffres à bas-reliefs d'ivoire, avec des fleurs-de-lis sur les bords, comme les bas-reliefs de la vieille sacristie ; ouvrage gothique fait en France.

Dans l'appartement du père Prieur, on voyoit une Madelaine de Bernardino *Campi* de Crémone, pleine d'expression, & dont la tête surtout est très-vraie ; ce tableau est peint d'une manière sèche.

Les campagnes voisines de cette Chartreuse de Pavie, sont remarquables par la bataille du 24 Février 1525, où François I fut fait prisonnier par un François attaché au connétable de Bourbon qui commandoit les troupes de Charles-Quint (1). Le courage de François I à la bataille de Pavie fut admiré, autant que son malheur fut plaint ; l'Arioste dit en parlant de cette journée :

Vedete il meglio de la Nobiltade
Di tutta Francia a la Campagna estinto, &c.
Can. XXXIII. ott. 52.

(1) *Mirabello* est le château où le roi fut conduit ; il est à une lieue de la Chartreuse & de la ville.

Ce fut pour laver cette injure, que l'année ſuivante Lautrec prit & pilla la ville de Pavie.

Entre Pavie & la Chartreuſe on voit de grands reſtes de murailles, qui formoient l'enceinte du parc des anciens rois Lombards.

PAVIE, en italien *Pavia*, en latin *Ticinum*, & enſuite *Papia*, eſt une ville de près de 30 mille ames, non compris la garniſon qui eſt de trois mille hommes. Cette ville eſt ſituée à ſept lieues de Milan, & à 20 lieues de Gênes, ſur une colline agréable au bord du Teſin, qui tombe dans le Pô à une lieue de la ville.

Les auteurs la mettent dans la Gaule Ciſalpine ou dans l'Inſubrie. Pline dit qu'elle fut fondée par les *Levi* & *Marici*, habitans de la Ligurie. (L. 3. c. 17.) Les Romains s'étant rendus maîtres de cette partie de l'Italie, vers l'an 106 avant J. C., Pavie devint une ville municipale, avec droit de cité à Rome, ce qui étoit une prérogative marquée. Et comme elle étoit réunie à la tribu Papia, elle en prit le nom, lorſqu'ayant été brûlée par les Hérules ſous Odoacre, elle eut été rebâtie l'an 476. Ce fut-là que Oreſte, tuteur d'Auguſtule, fut fait priſonnier, & que l'Empire Romain d'Occident reçut le dernier coup.

En 493, Théodoric, roi des Goths, ayant fait mourir Odoacre, Pavie fut comme la capitale du nouveau royaume, juſqu'à l'année 553. Théodoric y fit bâtir un palais, des thermes, & un amphithéâtre, qui fut achevé ſous ſon ſucceſſeur Alaric; il en eſt parlé dans une inſcription qui eſt chez M. le marquis Malaſpina, & qui ſe rapporte à l'an 529. Alboin, roi des Lombards, s'en empara, malgré une réſiſtance de trois ans; & il y fit ſa réſidence, de même que ſes 22 ſucceſſeurs, & pluſieurs rois d'Italie qui y firent bâtir beaucoup d'égliſes. Ainſi Pavie fut long-temps la capitale de la Lombardie.

Dans la médecine, Silano Negro, Matteo Corte, Girolamo da Borgo Franco, médecins des papes; Theodoro Gainero, premier médecin de Louis X, roi de France; un autre Gainero, écrivain remarquable pour ſon temps; Gattinara, Landolfi, trois Friggi & Gallarati; actuellement M. Brambilla, chirurgien de l'empereur.

Pour la théologie, Theſeus Albonifius, ou Ambrogio de' Conti d'Albonèſe, Chanoine régulier, qui dans le ſeizième ſiècle publia une introduction à toutes les langues orientales. Jean Etienne *Menochius*, Jéſuite, qui a donné un bon commentaire ſur l'écriture; l'abbé Beliſoni, qui avec Lambertini (depuis le pape Bénoît XIV) avoit établi à Rome une académie théologique; le P. Negri, Barnabite, qui a commenté les annales ſacrées de Tornielli.

Pour les belles-lettres, Decembrio, qui étoit de Vigevano, village du Paveſan, Bernard Sacco, Jérôme Boſſius, le comte François Mezzabarba, Alexandre *Guidi*, célèbre en Italie; actuellement le P. *Lucca*, Dominicain, poëte & improviſateur en pluſieurs langues, & ſur toutes ſortes de ſujet, & qui eſt de plus un prédicateur fort eſtimé, & le P. Corveſi, Dominicain, qui eſt auſſi un très-bon improviſateur.

Pavie avoit eu pour évêques le pape Jules III, & Jacques Ammanati, appelé le cardinal de Pavie.

On cite encore le comte Criſtiani, grand chancelier du Milanez, & des gens célèbres qui y ont habité, comme Aſellius, qui découvrit les veines lactées, *Alciat*, Philelfe, Laurent *Valla*, *Calcondile*, *Merula*, & le pape Sixte IV.

La ſeule famille *Botta Adorno* a fourni pluſieurs généraux & feld-maréchaux dans les armées impériales. Les maiſons Malaſpina, Maino, Beccaria, Mezzabarba, Corti, Beliſomi, Bellingeri, Ollevano, Belcredi, Pietra, ont eu auſſi des illuſtrations.

L'égliſe de Pavie eſt diſtinguée dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, ainſi qu'on le peut voir dans un grand ouvrage, qui a pour titre : *Flavia Papia ſacra, a* P. *Romualdo.*

La liſte des évêques de Pavie remonte à S. Syrus, qui prêcha la foi à Pavie, & il y en a plus de trente qui ont été mis au nombre des ſaints. Ils relèvent immédiatement du S. Siége; ils ont le droit du Pallium, de la chauſſure des archevêques, & celui de faire porter la croix. L'évêque de Pavie eſt même toujours archevêque *in partibus*, en ſorte qu'on l'appelle *Veſcovo-Arciveſcovo.*

On comptoit à Pavie 30 paroiſſes, 28 couvens d'hommes, 18 de femmes; mais l'empereur vient d'en ſupprimer pluſieurs.

La ville a environ 850 toiſes de longueur, d'occident en orient, depuis la porte Borgorato, juſqu'à la porte de Crémone, un peu moins du nord au midi, ou depuis la porte de Milan juſqu'à celle du Teſin. Cette étendue eſt beaucoup plus grande qu'il ne faut pour contenir 30 mille habitans, auſſi la ville paroît-elle un peu déſerte. La rue la plus peuplée & la plus remarquable eſt la *Strada Nuova*, qui traverſe la ville du nord au Sud, & qui eſt aſſez droite. Les maiſons en ſont baſſes; elles ont été reblanchies à l'occaſion de l'Infante d'Eſpagne, qui paſſa dans cette ville en 1765, pour aller à Inſpruck épouſer l'archiduc, depuis grand-duc de Toſcane: le duc de Modène vint la recevoir à Pavie, & l'on plaça en l'honneur de cette princeſſe des inſcriptions qui ſe liſent encore ſur les portes de la ville. Il y a ſept portes à Pavie, mais on vient de fermer celle de Sta. Maria in Pertica, & l'on a rouvert en 1783 une ancienne porte au nord de la ville, appelée porta S. Vito. Elle eſt en face de la Strada Nuova, derrière l'arſenal: elle épargne un circuit qu'on étoit obligé de faire pour aller chercher la route de Milan. La ville eſt

entourée d'anciennes fortifications ; mais l'empereur les ayant abandonnées aux habitans, on les détruit peu-à-peu.

LA CATHÉDRALE se rebâtit ; il n'y en a guère que la moitié de faite, & depuis 1768, on n'y a pas travaillé. On a couvert le tambour de la coupole avec une charpente, en sorte que l'église peut servir dans l'état où elle est. Ce bâtiment s'exécute au moyen des quêtes & des contributions volontaires, ce qui rendra l'ouvrage très-long.

On voit dans la partie où se fait le service divin, plusieurs tableaux d'un bon peintre de Pavie, nommé *Carlo Sacchi ;* & sur l'autel du Rosaire, les mystères peints par *Sojaro*, autre peintre de Pavie, élève du Corrége, & que l'on trouve digne d'un tel maître ; il y a aussi des tableaux du F. *Pozzi*, Jésuite, d'*Abiati*, & de *Rossi* de Pavie.

La statue équestre en bronze qui est élevée sur une colonne dans la place de la cathédrale, passe pour être celle de l'empereur Lucius Verrus : Montfaucon la croyoit de Marc-Aurèle, & Mabillon de l'empereur Antonin le Pieux ; c'est un ouvrage médiocre, le peuple l'appelle *Regîsole*, parce qu'on disoit autrefois que par un art magique, elle se tournoit du côté des rayons du soleil.

On voit aussi vers la porte Borgorato, un bas-relief en marbre, qui représente un consul, & qu'on appelle *il muto.*

S. PIETRO *in Ciel d'Oro*, ou plus correctement *in Cielo Aureo*, est une ancienne basilique, occupée ci-devant par les Chanoines réguliers de Latran ; l'empereur les a supprimés en 1781, & leur a substitué les Cordeliers conventuels qui étoient à S. François. L'on y conserve les reliques de S. Augustin. Le roi Luitprand les acheta des Sarrasins, qui ravageoient la Sardaigne. Il y a au grand autel une châsse d'albâtre, ornée de près de 300 figures, & qui avoit été faite pour mettre ces reliques,

mais elles n'y ſont pas encore. Cette égliſe eſt celle où Boëce fut enterré.

Il y a encore beaucoup d'autres reliques à Pavie, comme celles de S. Brice, évêque de Tours, &c. que les rois de Lombardie s'étoient procurées.

S. *Michel* eſt une ancienne égliſe des rois Lombards : on croit même qu'elle avoit été bâtie par Conſtantin : les empereurs & les rois s'y faiſoient couronner.

Parmi les égliſes de Pavie, on diſtingue encore S. Salvadore, égliſe des Bénédictins, hors de la porte occidentale ou de Borgorato ; S. *Giovanni in Borgo*, ancienne baſilique ; *Santa Maria in Pertica*, qui étoit un temple antique ; *Olivetani* ; *Padri della miſſione*.

A S. Roch eſt un tableau d'Alexandre *Tiarini*, dans le goût des Carraches ; il repréſente la décollation de S. Jean-Baptiſte : on y voit encore d'autres tableaux eſtimés.

Aux Dominicains un petit tableau du *Titien*.

Aux Carmes (*gran Carmine*) un crucifix, peint par *Maloſſi*, élève des Carraches.

A Ste. Marie de Lorette, une Vierge de Daniel *Creſpi*, & à S. Matthieu, un autre tableau du même, qui repréſente l'aveugle guéri par Jéſus-Chriſt.

A S. Thomas, une chapelle peinte à freſque, & un tableau d'autel repréſentant S. Argucione. A Ste. Croix, l'adoration des Rois, du même maître.

A la Trinité, il y a un S. André de Camillo *Procaccini* ; aux Auguſtins déchauſſés, un Saint-Charles ; & un autre tableau du même à Ste. Thérèſe (Carmelitani Scalzi.)

A l'égliſe des Barnabites, appelés *Canepa-Nuova*, pluſieurs tableaux de *Procaccini*, repréſentant des hiſtoires de l'Ecriture-Sainte ; deux du *Tiarini*, qu'on reconnoît à la manière des Carraches ; & deux de *Moncalvi*, dont un qui repréſente Salo-

mon, tient un peu du Véronèſe, ſuivant les amateurs du pays.

Il y a des tableaux de *Calvi* à S. Jacques & S. Philippe, & à S. Michel; & de *Cerano* aux Capucins.

A S. Zeno, on remarque l'épitaphe d'un petit-fils de Plutarque, écrite en latin.

Il y a environ dix colléges de l'univerſité, on diſtingue celui qui s'appelle *Collegio del Papa*, ou *Collegio Ghislieri;* il fut fondé par S. Pie V, de la famille Ghiſlieri. Les Bourſiers (*Collegiali*) qui ſont élevés gratuitement dans ce collége, portent une étole ſur laquelle on lit ces mots, PIETAS; un plaiſant me diſoit que c'étoient les lettres initiales de cette légende, *Panis iſte erit tibi ad ſeptennium*, parce qu'en effet on les garde pendant ſept ans dans ce collége, c'eſt-à-dire, qu'ils y ſont trois ans de philoſophie, & quatre de théologie.

Dans la chapelle, il y a un tableau du Cav. *del Sole*, repréſentant la bataille de Lepante. Sur l'eſcalier, une ſtatue en marbre par *Meloni*, elle eſt fort eſtimée.

La ſtatue coloſſale de S. Pie V, en bronze, qui eſt devant le collége, eſt d'une bonne attitude: les draperies en ſont bien jetées; mais le travail de la tête eſt un peu ſec.

Le collége Borromée eſt un autre établiſſement conſidérable, fait par S. Charles; le bâtiment en eſt beau, & l'on eſtime ſurtout des peintures à freſque des Zuccari (Fréderic & Louis), qui ornent la grande ſalle; ils y ont repréſenté la proceſſion du ſacré Clou de N. S. faite en temps de peſte par S. Charles, & la promotion de ce ſaint au cardinalat; ces deux ouvrages ſont bien compoſés, & peints d'une manière large; les figures ſont un peu giganteſques.

S. FRANCESCO, ou collége Germanique, eſt un grand

grand & beau couvent qui étoit occupé par les Cordeliers conventuels; mais l'empereur les a mis en 1781, à S. Pietro in Ciel d'Oro, & il a formé à S. François un collége pour les jeunes ecclésiastiques d'Allemagne; ils alloient souvent étudier à Rome au collége Germanique, dont une partie des biens sont dans le Milanez : l'empereur les a affectés au collége de Pavie, & l'on y entretient 30 boursiers.

L'église est grande & décorée surtout par une belle chapelle de la Conception, ornée de peintures de Carle Maratte, de marbres & de dorures, avec un bel autel fait sur les dessins de M. le marquis Louis Malaspina, que nous citerons parmi les personnes distinguées dans les sciences & dans les arts. Le célèbre jurisconsulte Baldus est enterré dans cette église, & l'on y voit son épitaphe avec une figure en bas-relief. On y remarque aussi le tableau de S. Matthieu, par Bernardino *Campi* de Crémone; celui de Ste. Catherine, par *Procaccini*.

Il y a quelques belles maisons à Pavie, tels que le palais Mezzabarba, le palais Botta, où logent les princes qui passent à Pavie, & les palais Belisomi & Ollevano.

Dans le palais Mezzabarba, il y a un tableau de *Solimène*, & beaucoup d'autres; on y trouve des inscriptions & un cabinet d'antiques.

Dans le palais Botta, il y a une statue du *Donatello*, représentant S. Jean-Baptiste, un S. Jérôme sur bois, par *Albert Durer*, un portrait par *Vandyck*, &c.

Chez M. le marquis *Ghislieri*, une sainte famille de *Raphaël*, un ange du *Guerchin*, quatre petits tableaux du Cav. *del Cairo*.

Il y a encore des tableaux estimés dans le palais *Paleari*.

Dans le palais Belisomi, il y a une collection

fort intéreſſante & fort étendue de modèles, de curioſités, d'inſtrumens de toutes les ſciences & de tous les arts, qui ſeroit digne de ſervir d'exemple à tous ceux qui veulent étendre & diverſifier leurs connoiſſances d'une manière agréable & utile. On y voit des médailles, des coquilles, des pièces d'anatomie, &c. Ce cabinet fut formé par le marquis *Gaetano Annibale Beliſomi*, mort vers 1745. Il acheta le cabinet du cardinal Gualtieri; ſon fils le marquis Pio, chambellan de l'empereur, l'a encore augmenté. Il a des tableaux du Guerchin, de le Brun, du Caravage, du Procaccino. Mad. la marquiſe Beliſomi ſa mère eſt une Françoiſe, née à Dijon, & qui s'appeloit de Perci; elle a quitté la France depuis 1734, mais ſe ſouvient avec plaiſir de ſa patrie, & lui fait honneur en Italie.

Les tours que l'on voit à Pavie ſont très-anciennes & très-hautes; il y en avoit tant autrefois, qu'on l'appeloit *Pavia Turrita*, ou la ville aux cent tours; il en reſte encore douze, tant grandes que petites. La plus remarquable eſt celle du palais *Belcredi*, vis-à-vis le palais Mezzabarba; elle a 94 bras de Milan, ou 172 pieds de hauteur. Il y en avoit une appelée *Torre del pitz in zo*, c'eſt-à-dire, ſans-deſſus-deſſous, parce que le ſommet étoit plus large que la baſe, mais elle eſt tombée. On aimoit, il y a 300 ans, les ſingularités, & les tours de force en architecture; c'eſt ce qui a fait croire à bien des perſonnes que le *Campanile torto* de Piſe, avoit été fait exprès avec le degré d'inclinaiſon qu'on lui voit; mais il y a des indices du contraire, comme on le verra ci-après.

Il y avoit auſſi vers l'Annonciade à Pavie, une tour appelée *Torre di Boezio*, parce que c'eſt-là que l'on prétend que le conſul Boëtius fut enfermé par ordre de Théodoric l'an 524. Cette tour tomba en 1584; elle eſt repréſentée dans Speſta, *Pavia*

trionfante : au reſte l'anonyme de Valois dit, que ce fut à Calvenſano, près de Marignan, que Boëtius fut priſonnier. C'eſt dans ſa priſon qu'il compoſa ſon livre des Conſolations, qu'on a traduit pluſieurs fois en françois, & dernièrement encore, en 1784, à Paris, chez Gogué: il fut mis à mort par le crédit des ennemis que lui ſuſcitèrent ſon zèle à réprimer les abus & à ſoutenir la religion, & les droits du ſénat contre le prince lui-même.

On remarque à Pavie les égouts ou aqueducs ſouterrains qui ſont anciens & très-bien faits, & où paſſe le ruiſſeau de la Carona, qui vient du Naviglio ou canal de Milan.

Le pont de Pavie eſt de marbre; il fut conſtruit aux frais de la ville en 1351, ſous Caſtellino Beccaria.

Le château fut bâti par Galeas II, & ce prince y avoit raſſemblé une collection précieuſe de manuſcrits à la ſollicitation de Pétrarque. Lautrec ayant pillé la ville, les emporta en France en 1526.

L'univerſité de Pavie eſt très-ancienne, comme on le peut voir dans l'ouvrage intitulé : *Gymnaſii Ticinenſis hiſtoria & vindiciæ à ſæculo V ad finem XV. Anton. Gatti, Mediolani*, 1704. M. l'abbé Ange Théodore Villa, profeſſeur d'éloquence & d'hiſtoire, travaille par ordre de la cour à une hiſtoire complète de cette univerſité, & il en a déjà donné un eſſai en 1782 : *De ſtudiis litterariis Ticinenſium ante Galeatium II. vice-comitem, ſive ad hiſtoriam Gymnaſii Ticinenſis Prodromus.* Il a paru auſſi l'année dernière 1783, un ouvrage de M. *Siro Comi* ſur le même ſujet : *Franciſcus Filelfus, Archigymnaſio Ticinenſi vindicatus : plura interceſſere de re ſcholaſtica ejuſdem urbis ante Galeatium II vice-comitem.* On y traite fort au long de l'univerſité de Pavie, depuis le temps de Charlemagne

la nobleſſe; ils ont le pas avant le collége des docteurs qui font des preuves de nobleſſe, & qui forment le corps le plus diſtingué après celui des décurions. On ne peut exercer la médecine ou poſſéder une charge dans l'étendue de la Lombardie Autrichienne, ſans avoir pris des grades dans cette univerſité; & l'on a décidé que dans les actes de l'univerſité, l'on dateroit de l'année où cette reſtauration a été faite : *Anno ab Athenis inſubricis reſtauratis* (*vigeſimo*).

M. le marquis Louis *Malaſpina* Carrara, d'une famille illuſtre, originaire de Maſſa, dont elle étoit ſouveraine, eſt diſtingué à Pavie par ſes connoiſſances dans les ſciences & dans les arts; il a voyagé utilement, en 1783, en Angleterre & en France, il a dans ſon palais des inſcriptions antiques.

Le territoire de Pavie eſt abondant en riz, vins & ſoie; ce qu'on appelle fromages de Parme, de Lodi & de Plaiſance, viennent en grande partie du Paveſan.

Le commerce des ſoies ſe fait avec Turin, Gênes & Lyon, & il eſt conſidérable.

Les vins s'envoient à Milan, Lodi & Crême.

Le riz va dans toute l'Italie, à Gênes, dans l'Etat de Veniſe, & dans l'Etat eccléſiaſtique par Ferrare; l'uſage des riſières & des prairies arroſées, a rendu dans ce ſiècle-ci l'air de Pavie moins bon qu'il ne l'étoit autrefois.

Les fromages paſſent pour la plupart à Gênes, & toutes les villes maritimes le recherchent comme étant de garde ſur les vaiſſeaux, & préférable aux viandes ſalées pour ceux qui craignent le ſcorbut.

Le Teſin eſt célèbre par la victoire d'Annibal; il prend ſa ſource au Mont S. Gothard, ainſi que le Rhône & le Rhin; il traverſe le lac Majeur, & va tomber dans le Pô à une lieue de Pavie : les eaux du Teſin ſont remarquables par leur lim-

pidité & leur salubrité ; elles sont un peu purgatives & résolutives ; elles blanchissent parfaitement les toiles ; elles donnent une bonne trempe à l'acier ; on y pêche d'excellens poissons ; on y trouve du sable aurifère (1), des pierres recherchées pour les verreries de Venise.

La Rotta, à un quart de lieue de la ville, étoit, suivant la tradition, le lieu de l'ancien confluent du Tesin & du Pô près du village de S. Martin.

Le château de *Belgioioso*, qui est à quatre lieues de Pavie, est remarquable par sa position & par ses ornemens.

A *Retorbido*, lieu dont parlent Tite-Live & Polybe, il y a des eaux minérales sur lesquelles ont écrit Lucca & Frascati, professeurs de l'université ; on y trouve aussi une terre dont on se sert avec avantage pour la fayance de Lodi, estimée comme celle de Faenza.

Corte Ollona, étoit autrefois la maison de campagne des rois Lombards, à cinq ou six lieues de Pavie.

Mirabello est célèbre par la prison de François I en 1525, à une lieue de la ville.

Binasco, en latin, *Binæ Columnæ*, à 3 lieues. On croit qu'il y avoit deux colonnes pour marquer les limites des Insubriens & des Liguriens, & le château appartient encore en commun aux villes de Milan & de Pavie ; la première étoit des Gaulois Insubriens, & la seconde des *Levi*, Liguriens.

(1) Sur les paillettes d'or qui se trouvent dans les rivières de France, voyez M. de Reaumur, *Mém. de l'Acad.* 1718, & un ouvrage de M. de Gua.

CHAPITRE XXXIV.

Des lacs, des montagnes, & des pays qui ſont au nord de Milan.

CE ſeroit une partie intéreſſante du voyage d'Italie, qu'une excurſion vers les lacs qui ſont au nord de Milan; mais je ne l'ai point faite, & il y a peu de voyageurs qui en aient le loiſir, ainſi je ne donnerai qu'une légère indication de cette partie de l'Italie

Il n'y a guères de pays en Europe où il y ait de ſuite tant de lacs, & d'où l'on tire tant de bon poiſſon, que des pays ſitués entre la France & le Milanez. Sur un eſpace de 75 lieues, on trouve les lacs de Genève, de Neuchâtel ou d'Yverdon, de Morat, de Bienne, de Quinti, de Lucerne, de Conſtance, de Valeſtat; le lac de Côme, celui de Lugano, le lac Majeur & le lac de Garda, qui a douze lieues de long. Tous ces lacs ſont remplis d'excellens poiſſons, ſurtout de truites; le *carpione* du lac de Garda eſt plus délicat que la truite & le ſaumon, mais il n'eſt pas ſi grand; on n'en trouve pas de plus de dix ou douze livres.

Le lac de Côme eſt celui qui eſt le plus voiſin de Milan, du côté du nord; il tire ſon nom d'une ville ancienne dont il nous reſte à parler.

COME, *Como*, en latin *Commum*, eſt une ville de 15 mille habitans, ſituée à 8 lieues de Milan vers le nord, à la pointe d'un lac qui a dix lieues de long, dans une plaine agréable & bien cultivée, mais entourée de montagnes. Pline dit qu'elle fut fondée par les Orobiens, venus de la Grèce, de même que Bergame & *Liciniforum*, qui étoit près de Lecco, ſur le lac de Côme, ſuivant M. le comte Rezzonico.

Cette ville eſt bien bâtie. La cathédrale eſt belle, elle eſt revêtue de marbre; les trois chapelles principales ſont ſur les deſſins du Bramante.

On doit voir le couvent des Cordeliers conventuels, l'égliſe du S. Crucifix, celle de S. Jean *in Atrio*, le couvent des Dominicains, & un ancien portique devant leur égliſe, reſte précieux d'antiquité chrétienne. On y voit l'ancien tombeau de la famille Rezzonico.

Il y a des bibliothéques remarquables au couvent des Carmes, au collége qu'occupoient les Jéſuites, & au collége des docteurs; celle-ci eſt publique.

Le collége des comtes, chevaliers & juges a de la réputation, les papes Innocent XI, & Clément XIII en étoient.

La ville eſt adminiſtrée par 40 décurions; pour être reçu décurion ou docteur du collége, il faut prouver une ancienne nobleſſe.

Les environs de Côme ſont garnis de maiſons de campagne; on y trouve des vignes, des mûriers, des oliviers; le poiſſon y abonde; la ville eſt commerçante en ſoie & velours; on y a établi une manufacture de draps. On y voit beaucoup de fondeurs, ciſeleurs, ſculpteurs & marbriers; la ville a un air vivant. Les Milanois accuſent les Comaſques d'être avares & difficultueux.

Côme eſt la patrie de Pline le jeune, neveu maternel de Pline le naturaliſte; on voit dans l'égliſe de S. Jean, ſix colonnes de marbre Egyptien, reſte d'un célèbre portique de Calpurnius Fabatus, beau-père de Pline. On prétend auſſi que Catulle étoit de Côme.

C'eſt encore la patrie de Paul Jove ou Giovio, évêque de Nocera, de Bénoît ſon frère, qui a écrit l'hiſtoire de Côme, des deux Cigalini, de M. Volta, célèbre phyſicien dont nous avons parlé, du comte Rezzonico dont nous parlerons à l'arti-

cle de Parme. Le chanoine Rezzonico a donné des poëſies, *Job*, & *il Trionfo della chieſa.*

M. *Luini*, habile profeſſeur de mathématiques, réſide à Côme, quoique né à Milan; il eſt connu par pluſieurs ouvrages d'analyſe & de métaphyſique. Il étoit profeſſeur à Milan en 1769, & à Pavie en 1773; il y publia, en 1778, des méditations métaphyſiques ſur une ſubſtance unique dans l'univers. Cela déplut à Rome: on demanda ſa deſtitution; il a été placé à Côme, où il s'occupe utilement à répandre le goût de l'inſtruction & des ſciences.

Torno eſt ſur le lac, à 6 milles de Côme: on y voit les reſtes d'une ancienne maiſon de campagne, appelée la *Pliniana*, & une fontaine intermittente dont pluſieurs auteurs ont parlé; elle devoit occuper un livre dans le grand ouvrage des *Deſquiſitiones Plinianæ* de M. le comte Rezzonico, qui l'appelle *Fontaine des deux Plines*; mais cette partie n'a pas paru.

Plus loin ſont les cavernes de *Varena*, d'où il ſort en été une grande abondance d'eau. Voyez M. Rolland, Tom. I, pag. 273.

Canzo eſt un village de 1500 habitans, qui eſt à 3 lieues de Côme. Il y a des filatures de lin; la matière vient des bords du Pô. On y travaille auſſi la coque des vers à ſoie, macérée, cardée & filée. M. Rolland donne une deſcription détaillée de ce canton, du caractère & des mœurs de ſes habitans, ainſi que des environs de Lecco, & du pays ſitué entre Côme & Bergame; c'eſt par cette route que M. Rolland entra dans l'Italie.

Il décrit auſſi le lac Majeur, & le val Seſia, dont la capitale eſt *Varallo*, remarquable par le ſacré mont: c'eſt un aſſemblage de plus de cinquante chapelles, où les myſtères de l'ancien & du nouveau Teſtament ſont repréſentés en figures grandes comme nature. Il parle des rizières, &

il explique la culture du riz au-deſſus de Novare & dans le Mantouan.

Les bains de *Maſino* dans la Valteline, à vingt lieues de Milan, ont une célébrité qui mérite que j'en diſe ici quelques mots. Il eſt vrai que la Valteline eſt ſoumiſe aux Griſons ; mais on n'y parle qu'italien ; elle a été cédée ſous la garantie formelle des ſouverains de Milan ; la religion catholique y eſt la ſeule permiſe, & à tous égards on peut la regarder comme une dépendance de l'Italie.

Ces bains de Maſino ſont placés au fond d'une longue & étroite vallée, vers la ſource du Maſino, qui, après s'être précipité au travers des plus affreux rochers entre deux cimes de montagnes d'une hauteur énorme, ſe jette dans l'Adda, une lieue au-deſſous de Maſino, & quatre lieues au-deſſus de l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Côme. Ces montagnes, toutes horribles & toutes déſertes qu'elles ſont, font un ſpectacle admirable pour ceux même qui ont déjà traverſé les Alpes ; on y voit de tous côtés des caſcades qui tombent d'une ſi grande hauteur, que l'eau ſe convertit en écume & reſſemble à de la neige ; il y en a qui ſont formées par des fleuves entiers, qu'on voit tomber de 200 pieds de hauteur. Les productions de la nature y ſont d'une variété ſingulière ; on y trouve des fraiſes d'un parfum admirable, des faiſans, des perdrix, des francolins d'un goût que l'on ne connoît point dans nos plaines ; des animaux qui donnent une eſpèce de muſc, &c.

On va chercher les eaux minérales dans ces déſerts, malgré des chemins preſqu'impraticables, où les dames ſont obligées de ſe faire porter, avec bien plus de peine qu'au Mont-Cenis. Ces eaux ſont thermales, & M. Moſcati, célèbre chirurgien de Milan, aſſure qu'elles ſont très-

apéritives & réſolutives; on les prend intérieurement, on s'y baigne, on y prend les douches, on en applique les boues, & l'on en éprouve de bons effets.

LE LAC MAJEUR eſt à 7 lieues du lac de Côme, du côté de l'occident, à 127 toiſes au-deſſus du niveau de la mer. On y va de Milan, pour voir les isles Borromées, qu'on regarde comme ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette partie de l'Italie, par la ſituation, le coup-d'œil, la grandeur & les ornemens de ce beau ſéjour. Les isles Borromées ſont ſituées ſur la partie occidentale du lac Majeur, c'eſt-à-dire, dans la partie qui dépend du roi de Sardaigne, à 15 lieues de Milan. On va en 9 heures à Sexto, où l'on s'embarque ſur le lac, & l'on y arrive en cinq heures. Les deſcriptions romaneſques des isles d'Armide, de Calipſo, ou des Fées, les plus célèbres, ſemblent avoir été faites pour le délicieux ſéjour de l'*Iſola bella* & de l'*Iſola madre*, mais ſurtout de la première; c'eſt une choſe unique dans ſon genre, pour laquelle un curieux pourroit faire le voyage de l'Italie. Les terraſſes, les grottes, les jardins, les fontaines, les berceaux de limoniers & de cédras; la vue admirable du lac & des montagnes, tout y eſt charmant, & l'on eſt bien dédommagé de la peine que donne ce voyage. On en peut voir une deſcription dans le livre de M. l'abbé Richard; & depuis ſon voyage, on m'aſſure qu'il s'eſt fait encore des changemens & des embelliſſemens dans ces lieux enchantés. Auſſi M. Rolland qui loue avec tant de peine, eſt d'accord ſur cet article.

« Tant de richeſſes naturelles, dit-il, tant de » gradations & de variétés, unies à tant d'art, » jointes au tableau vaſte & pompeux qui s'offre » au loin, à la vue du lac même, animé par la » navigation & par la pêche, à celle de ces eaux

» ſuperbes & de ces rivages charmans, ſont de » ce lieu un ſéjour enchanteur, & le rendent » digne d'un prince, tant par ſa ſituation que » par ſon genre unique d'élégance. L'*Iſola bella* » eſt occupée en entier par le château & les jar- » dins ; l'*Iſola madre*, qui eſt à un mille de-là, » eſt habitée par le comte Frédéric, avec envi- » ron 150 habitans. »

La troiſième isle, *Iſola del Peſcatore*, où eſt la paroiſſe, n'a rien de remarquable ; elle renferme environ 400 habitans. Je dois, en finiſſant cet article, avertir que M. le baron de Caſtille, quoique plein de curioſité & de goût, m'a dit que les voyageurs étoient des enthouſiaſtes, & que les isles Borromées ne dédommageoient pas du pénible voyage qu'il faut faire pour y aller.

La maiſon Borromée, à qui appartiennent ces isles en toute ſouveraineté, eſt très-conſidérable : le peuple dit ici qu'elle commande dans le ciel, ſur la terre & en enfer.

En allant aux isles Borromées & ſur le bord du lac, on voit le château d'*Arona*, où naquit S. Charles, & la ſtatue coloſſale que ſa famille lui a fait élever vers 1650, en cuivre battu. On a écrit qu'elle avoit 60 bras, ou 100 pieds de hauteur, 64 pour la ſtatue, & 46 pour le piédeſtal.

Cette figure ſemble dominer tout le lac, qui a 50 milles de longueur ſur 9 de largeur. Le ſaint donne ſa bénédiction de la main droite, il tient un livre de la main gauche. A côté de la ſtatue eſt un collége ; de l'autre côté du lac, dans la partie qui appartient à l'empereur, ſont des maiſons de campagne du duc de Modène, & du maréchal Serbelloni.

LE MONT SAINT-GOTHARD eſt dix lieues au nord du lac Majeur, & dix lieues au nord-oueſt du lac de Côme : c'eſt le paſſage de Suiſſe en

Italie. M. Rolland, qui a fait le voyage en 1776, en donne la description dans le premier volume de ses *Lettres*, que j'ai déjà citées. En parlant de Lucerne, qui est dans la Suisse, on va jusqu'à Altorf par le lac de Lucerne ou des quatre Cantons, & l'on monte le long de la rivière de Russ jusqu'à la vallée d'Urseren, en traversant un antre taillé dans le roc vif sur une longueur de 80 pas, qu'on a été obligé de percer, parce que la montagne est trop haute, & les bords trop escarpés. Urseren est une petite république qui s'est donnée au canton d'Uri, mais qui se gouverne d'une manière presqu'indépendante; de-là on monte encore près de trois lieues. On arrive au haut de la route ou du passage, mais non pas au sommet des montagnes, qui sont presqu'inaccessibles. On trouve à ce point de partage un lac dont les eaux vont d'un côté par la Russ au lac de Lucerne, & de l'autre au lac Majeur par le Tesin; c'est des environs de ces montagnes que partent les grands fleuves de l'Europe pour se répandre vers différentes régions : le Rhin, le Rhône, le Danube, & même le Tesin qui va du côté de Milan. On trouve dans ce passage de S. Gothard un hospice de Capucins, qui tirent leur subsistance de l'Italie, car il n'y croît rien; les poissons ne peuvent subsister dans les lacs, & l'on n'y trouve que rarement des ours, des chamois & des chevreuils. On s'y chauffe toute l'année, on y boit l'eau de neige fondue. La cime du mont S. Gothard, apelée *Fieudo*, la plus haute de toutes, est élevée de 1431 toises au-dessus du niveau de la mer, & le couvent des Capucins de 1105 toises, suivant le mémoire du P. Pini sur cette montagne, imprimé en 1783. Le couvent du grand S. Bernard est à 190 toises plus bas que le sommet du mont S. Gothard.

M. Rolland qui n'a point d'idée de ces fortes

d'obſervations, parle de 2700 toiſes, mais il n'y a point en Europe de montagnes de cette hauteur.

De l'hoſpice du mont on deſcend à *Airolo*, qui eſt à 650 toiſes de hauteur; on commence à y voir des arbres, des eaux, des caſcades, on ſuit le Teſin, on deſcend à Giurnico, qui termine le canton d'Uri.

Il paſſe ſur cette route des bandes de muletiers qui tranſportent de la ſoie, des vins & des cuirs verds d'Italie en Suiſſe.

Ce n'eſt qu'à Bellinzona, trois lieues au nord du lac de Locarno ou du lac Majeur, qu'on commence à jouir de toutes les productions de la terre, & à trouver des voitures. Cette petite ville appartient aux trois cantons, d'Uri, Schwitz & Underwald, elle eſt à 148 toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

De Bellinzona on va à Lugano, dont le territoire eſt riche en grains, fourrages, vins, huiles, fruits, légumes; on y voit des mûriers, des orangers. C'eſt-là que ſe fait le commerce entre la Suiſſe & l'Italie. Il s'y tient des foires conſidérables par la quantité de bétail qu'on y amène de la Suiſſe. Le lac de Lugano tombe dans le lac Majeur, par un canal & une haute caſcade, mais il eſt ſéparé du lac de Côme par des montagnes.

Il ſort de la vallée de Lugano un grand nombre de chaudronniers, de marbriers & de ſtucateurs, qui vont en Italie, en France, & juſqu'en Angleterre; il en vient auſſi des marchands de lunettes.

Quand on a traverſé le lac de Lugano, on n'eſt plus qu'à trois lieues de Côme, qui appartient véritablement à l'Italie.

Les montagnes du Milanez ſont très-peuplées, mais elles le ſont cependant moins que celles des Suiſſes qui les joignent. Il y a quatre villages qui faiſoient partie autrefois du duché de Milan, &

que Louis XII, lorſqu'il conquit ce duché, donna aux Suiſſes; on les appelle Lugano, Locarno, Mendris & Bellinzona. Le territoire de Lugano contient 99 villages, le ſol n'y eſt point auſſi bon que dans le Milanez, qui lui eſt contigu; cependant il eſt plus cultivé, plus peuplé, les habitans y paroiſſent plus riches & plus contens; on n'y voit point de mendians, ni d'indices de misère: leurs maiſons ſont bonnes, bien bâties & bien meublées. Il n'en eſt pas de même dans le Milanez: le terrain y eſt certainement un des meilleurs de l'Italie; il produit en abondance du vin, du bled, de l'huile, de la ſoie, & toutes ſortes de denrées; il y a des pâturages conſidérables; cependant les payſans y ſont plus pauvres, la population y eſt moindre qu'à Lugano, & il y a beaucoup de terre en friche. La raiſon de cette différence vient ſans doute du gouvernement & des guerres; le Milanez a été ſucceſſivement ſous la domination des Eſpagnols ou des Allemands; le peuple y a toujours été chargé d'impôts, & gêné par des droits qu'on ne connoît point dans les républiques de la Suiſſe; d'ailleurs la proximité d'une grande ville appauvrit les campagnes par un luxe deſtructeur.

Lorſqu'on veut prendre la route d'Allemagne par le Tyrol, on paſſe à Roveredo, Trente, Brixen & Inſpruck; je parlerai de la première de ces villes, qu'on peut regarder comme étant encore italienne, à la ſuite de l'article de Vérone, parce que ces deux villes ne ſont pas fort éloignées.

En allant de Milan à Roveredo, on paſſe d'abord à *Vaprio*; on remarque le long de l'Adda les rochers de poudingues dont on fait les meules à Bergame: ces pierres ſont employées pour les digues, & ſoutiennent le canal, qui, dans cet endroit, eſt élevé de 15 à 20 pieds au-deſſus de l'Adda, dont il n'eſt ſéparé que par la digue.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXV.

Route de Plaiſance, par Lodi & Crémone.

LE chemin le plus ordinaire pour continuer le voyage d'Italie, eſt celui de Milan à Parme. On compte de Milan à Marignano une poſte, Lodi une poſte, Zorleſco une poſte, Plaiſance deux poſtes, Fiorenzola deux poſtes, Borgo S. Donnino une poſte, Parme une poſte.

Ces neuf poſtes de Milan à Parme ſont 25 lieues juſqu'à Plaiſance; elles coûtent chacune 14 paules ou 7 livres 9 ſols de France, à raiſon de 10 ſ. 8 d. par paule: c'eſt un peu moins que dans le Piémont, où l'on paie par poſte 8 livres 10 ſols, quoique les poſtes ſoient plus courtes. Depuis Plaiſance juſqu'à Samoggia, qui eſt au-delà de Modène, c'eſt-à-dire, dans l'étendue des Etats de Parme & de Modène, on m'a fait payer 15 paules pour deux chevaux de ſelle, & 5 paules par bidet, d'autres diſent qu'on ne doit que 5 paules par cheval, tant d'attelage que de ſelle.

Le village de Marignan eſt connu par la victoire que François I y remporta ſur les Suiſſes en 1515; le combat dura trois jours: le maréchal de Trivulce, qui avoit été à dix-huit batailles, diſoit que les autres n'avoient été que des jeux d'enfans, mais que celle-ci étoit un combat de géans. François I paſſa encore trois autres jours ſur le champ de bataille, le premier pour rendre grâces à Dieu de ſa victoire, le ſecond pour faire enterrer les morts, le troiſième pour reconnoître le mérite de ceux qui s'étoient diſtingués, & ſe faire recevoir chevalier par la main de Bayard.

Cette bataille, qui le rendit maître du Milanez,

le fit reſpecter juſques dans Rome, & obligea Léon X à renoncer, par le concordat de Bologne, à toutes les entrepriſes & à tous les abus dont on ſe plaignoit, par rapport à la nomination des bénéfices ; ainſi l'on peut dire que nous jouiſſons encore en France des fruits de la bataille de Marignan, quoique dix ans après, la bataille de Pavie nous ait fait perdre le Milanez, le 24 Février 1525.

C'eſt cette fameuſe bataille de Marignan, que l'Arioſte célèbre dans un éloge pompeux de François I, qu'il met dans la bouche de Malagigi, après que Marphiſe & Roger l'ont délivré.

E quindi ſcenderà nel ricca piano
Di Lombardia, col fior di Francia intorno,
E ſi l'Elvetio Spezzerà, che in vano
Farà mai più penſier d'alzare in corno:
Con grande e de la chieſa e de l'Iſpano
Campo, e del Fiorentin vergogna e ſcorno:
Eſpugnerà il caſtel, che prima ſtato
Sarà non expugnabil ſtimato.

Orl. Fur. c. 26. ott. 45.

Il en parle encore à l'occaſion des peintures de de la forteresſe de Triſtan.

E con migliore auſpitio ecco ritorna
Vedete il re Franceſco inanzi à tutti
Che coſi rompe à ſuizeri la corna,
Che poco reſtu a non gli haver diſtrutti.
Si che'l titolo mai piu non gli adorna
Ch' uſurpato s'havran quei villan bruti
Che domator de' principi e difeſa
Si nomeran de la chriſtiani chieſa.

Orl. Fur. c. 33. ott. 42.

LODI, en latin *Pompeia* ou *Laus Pompeii*, eſt une ville d'environ dix mille ames, qui eſt dans le Milanez, ſur l'Adda, à 7 lieues de Milan, & à 10 lieues de Plaiſance. Elle avoit été fondée

par les anciens Gaulois qui avoient inondé l'Italie ; elle étoit alors à 4 milles de l'Adda, où il y a encore un village appelé *Lodi Vecchio*. Cette ville dût son nom & son agrandiſſement à Pompée Strabon, père du grand Pompée.

Les Milanois avoient ſaccagé & détruit la ville de Lodi en 1158 ; mais l'empereur Frédéric Barberouſſe ayant détruit Milan, donna aux habitans de Lodi un terrain pour rebâtir leur ville ſur le bord de l'Adda ; elle devint bientôt une ville conſidérable, garda long-temps ſa forme républicaine, & fut en proie aux diviſions des Guelfes & des Gibelins, juſqu'à ce qu'enfin elle fut contrainte de céder à la puiſſance des ducs de Milan.

Lodi eſt la patrie de *Maffe Vegio*, auteur d'un excellent traité d'éducation, & de pluſieurs autres ouvrages eſtimés.

Il n'y a de remarquable à Lodi que l'égliſe de l'*Incoronata*.

Le climat de Lodi eſt tempéré, l'air y eſt bon, l'eau ſaine & belle ; ſon territoire eſt fertile & ſupérieurement arroſé, mais par-là même un peu humide, & ſujet aux brouillards ; il abonde ſurtout en beſtiaux. Les fromages connus en France ſous le nom de *Parmeſan*, ſe font excluſivement dans le pays de Lodi, à la gauche du Pô, dans le Paveſan & le long de l'Adda. Ce fromage porte le nom de Parmeſan, parce que le commerce principal s'en faiſoit à Parme, ou parce que ce fut une princeſſe de Parme qui le fit connoître en France.

On prépare à Lodi des langues de veau fumées qui ſont recherchées. On y fait de la vaiſſelle de terre qui eſt très-bonne.

Quand on eſt à Lodi, on laiſſe Créma à quatre lieues ſur la gauche, pour prendre la route de Crémone ou celle de Parme. Le Serio, fleuve qui coule près de Créma, paſſe pour avoir un

ſable fort riche en paillettes d'or. Les comtes Bonzi en ont le privilége, mais on n'en continue pas l'exploitation.

De Lodi à Bologne, ſi l'on veut paſſer à Crémone & à Mantoue, on ſuit les poſtes ſuivantes : Zorleſco ou Sorleſco, Pizzighitone, une poſte & demie ; Crémona, Piève, S. Giacomo, S. Pier Medicale ou Medegallo, Bozzolo, deux poſtes ; Caſtelluccio, Mantova, S. Benedetto, une poſte & demie ; Concordia, une poſte & demie ; Bologna. Mais la route de Plaiſance & de Parme eſt plus agréable & plus fréquentée.

Quelquefois auſſi, quand on eſt à Lodi, on prend la route de Veniſe par Crémone, Mantoue & Vérone ; mais Rome étant le plus grand objet du voyage d'Italie, l'impatience qu'on a de la voir, fait qu'on commence volontiers par le voyage de Rome : d'ailleurs, c'eſt ordinairement en automne que l'on commence ce voyage d'Italie, & il importe d'être pendant l'hiver dans la partie la plus chaude & la plus méridionale de l'Italie ; c'eſt à-dire, à Rome & à Naples, & l'on revient pour l'Aſcenſion à Veniſe.

CRÉMONE eſt ſituée à dix lieues de Lodi, & à ſix lieues de Plaiſance ; elle eſt plus grande, mais moins peuplée que cette dernière ville. Crémone fut fondée autrefois par les Gaulois Sénonois, qui paſsèrent en Italie ſous la conduite de Brennus, 391 ans avant Jéſus-Chriſt. Il y a cependant des auteurs qui rapportent ſa fondation aux Troyens, d'autres aux Etruſques ; mais il ne peut y avoir là-deſſus que de l'incertitude. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'elle fut faite colonie romaine, l'an de Rome 535, ou 219 avant Jéſus-Chriſt. Ce fut une des villes qui ſouffrit le plus, du temps des guerres civiles, comme on en juge par ce vers de Virgile :

Mantua væ miſeræ nimium vicina Cremonæ. Eclog. IX.

En effet, Crémone ayant pris le parti d'Antoine contre Octave, celui-ci abandonna la ville & son territoire à ses soldats ; la ville de Mantoue en souffrit même, parce que le territoire de Crémone n'étant pas assez considérable, on y engloba une partie de celui de Mantoue. Les mauvais traitemens que Virgile éprouva dans cette occasion, donnèrent lieu à sa neuvième éclogue : *Quo te, Mœri, pedes, &c.* & au voyage qu'il fit à Rome pour implorer le secours d'Octave, l'an 41 avant Jésus-Christ. Il s'étoit sauvé à la nage au travers du Mincio, & avoit couru risque de sa vie, par la violence d'un centurion ; Virgile étoit âgé pour lors de 29 ans. Crémone fut encore ruinée l'an 67, dans la guerre de Vespasien & de Vitellius ; ensuite par les Lombards l'an 603. On a dit que l'empereur Frédéric Barberousse l'avoit saccagée quelques siècles après : mais peut-être a-t-on mis Crémone au lieu de Creme : au reste, Crémone se releva toujours de ses ruines avec honneur (1).

L'empereur Sigismond, en 1413, ordonna l'établissement d'une université, à laquelle il donna les mêmes priviléges qu'à celle de Bologne ; mais cela n'eut pas beaucoup de suite. Crémone a appartenu long-temps aux Vénitiens, Louis XII la possédoit en 1512, elle fut assiégée, en 1648, par les François, mais inutilement. Le prince Eugène la surprit en 1702, mais il en fut chassé sur le champ par la valeur des François & des Irlandois. Cependant le maréchal de Villeroy y fut fait prisonnier. Elle fait partie aujourd'hui du duché de Milan.

Cette ville a environ 2800 toises de tour. On

(1) *Cremona fidelissima città, e nobilissima colonia de' Romani, &c. De Antonio Campo pittore e Cavalier Cremonese. In Milano* 1645. *in*-4. Zaccaria, *Serie cronologica de' vescovi di Cremona.*

y voit des bâtimens qui de loin se présentent assez bien ; ses rues sont larges & droites, il y a quelques belles maisons ; la ville est traversée par un petit canal qui est souvent fort mal propre, appelé *la Cremonella*, ou la Seriola ; ce canal passe par-dessous les maisons, & va tomber dans le Pô.

IL DUOMO, la cathédrale de Crémone, est une grande église très-ornée, la façade est garnie en marbre blanc de Brescia, & en marbre rouge de Vérone ; avec beaucoup de figures. L'intérieur est orné de peintures faites par plusieurs bons peintres de Crémone, Bernardino Gatti ; Bernardino, Antonio, Giulio & Vincenzo Campi ; Boccacino Bocaccio, Altobello Mellone Cristoforo Moretti, Girolamo Romanini, Giov. Licinio.

Dans le baptistère, qui est voisin de l'église, on remarque un vase immense d'une seule pièce, de pierre de Vérone ; & qui sert pour le baptême.

On vante beaucoup la tour de Crémone, *Torazzo*, qui est auprès de la cathédrale, & d'où l'on voit tout le cours du Pô, & des campagnes vastes & agréables. Cette tour a 372 pieds de hauteur ; y compris la croix ; c'est-à-dire, 250 bras de Crémone (1). On monte pour aller jusqu'aux cloches 498 marches ; la partie quarrée n'a que 247 pieds de hauteur. Elle est surmontée de deux parties octogones à jour, ornées de colonnes, ensuite d'une partie conique & d'une croix, qui font encore 125 pieds ; aussi il n'est pas surprenant que cette tour passe dans le pays pour la plus haute de l'Europe (2). La manière dont

(1) Le bras de Crémone est de 17 pouces, 10 lignes & deux tiers, suivant le P. Frisi. Ce ne seroit que 8 lignes suivant le livre de M. Cristiani.

(2) La tour de Malines avoit, dit-on, 600 pieds de haut, mais le tonnerre en a abattu environ un tiers. Je parlerai de ces hauteurs à l'occasion de S. Pierre de Rome.

l'aiguille eſt portée ſur des colonnes, eſt ſurprenante.

On y voit une horloge ſingulière où ſont repréſentés les mouvemens du ſoleil & de la lune; cette horloge fut faite par Divizioli, de Crémone.

PALAZZO DELLA CITTA, grand édifice dont la façade principale eſt ſur la grande place. On y va voir la ſalle du conſeil général, & celles des tribunaux particuliers. Ce palais renferme auſſi la chancellerie, le bureau des marchands, & le *Palazzo Pretorio*, logement du Podeſtà, qui eſt un ſénateur de Milan; il change tous les deux ans: le lieutenant criminel *Giudice di malefizio*, y habite également. Les priſons ſont près de-là; on les a placées dans une des anciennes tours de la ville.

S. LORENZO, abbaye d'Olivetains, renferme beaucoup de bons tableaux, & un mauſolée en marbre de Carrare; le couvent eſt vaſte & bien bâti.

S. MARIA *del Caſtello*, petite égliſe de Bernardines, où il y a un tableau eſtimé, qui repréſente la Vierge & S. Bernard.

SS. NAZARO *e Celſo*, égliſe paroiſſiale; tableau eſtimé qui repréſente la Vierge.

S. ABONDIO, égliſe des Théatins; tableau remarquable au fond du chœur; peintures à freſques faites par de bons maîtres. Chapelle toute ſemblable à celle de Lorette, & qui attire un grand concours.

S. FRANCESCO, égliſe des Cordeliers conventuels, grande & ornée; il y a des autels en beaux marbres, & de bons tableaux.

S. DOMENICO, *e SS. Vito e Modeſto*, paroiſſe, avec un couvent de Dominicains. Le tableau du grand autel repréſente l'adoration des mages; il y a d'autres tableaux eſtimés, & des autels en marbres fins. C'eſt un des beaux couvens de la Lom-

bardie. La bibliothéque eſt conſidérable, on y fait des bonnes études. C'eſt-là qu'étoient autrefois l'inquiſiteur & les priſons de l'inquiſition.

PALAZZO DELL' AFFAITA, ou Pal. *Maggi*, eſt la plus belle maiſon de la ville; la façade eſt décorée de colonnes de marbre, l'eſcalier eſt beau.

PALAZZO SCHINCHINELLI, eſt auſſi un bâtiment moderne d'une architecture dorique, orné de marbres, avec des appartemens décorés du meilleur goût.

SS. MARCELLINO *e Pietro*, égliſe occupée cidevant par les Jéſuites, où il y a des chapelles en ſtuc, des tableaux eſtimés. Il y a auſſi un grand & beau collége où ſe faiſoient de bonnes études, avec des congrégations, dont les exercices étoient nombreux & édifians.

PALAZZO ALI, belle maiſon, où logent les ſouverains quand ils paſſent à Crémone.

S. AGOSTINO, paroiſſe deſſervie par les Auguſtins de la congrégation de Lombardie; égliſe grande & majeſtueuſe; chapelle remarquable de la *Madonna della Cintura*; bons tableaux, un entr'autres du Pérugin; ſtatue en ſtuc; grand & beau couvent; belle bibliothéque ornée de peintures.

S. BARTOLOMÉO, paroiſſe occupée par les Carmes. Dans la chapelle de la Vierge, un bel autel & une coupole qui repréſente le Paradis.

S. PIETRO AL PÒ, grande égliſe paroiſſiale, deſſervie par les Chanoines réguliers de la congrégation de Latran, qui ſont fort riches, & ont ſept égliſes dans leur dépendance. Celle-ci eſt une des plus belles de Crémone; la coupole repréſente le jugement dernier, la voûte eſt auſſi ornée de peintures, ainſi que le réfectoire des religieux.

S. OMOBONO, égliſe collégiale, toute couverte de peintures: la coupole repréſente le ſaint évêque porté dans le ciel par des anges; dans d'autres parties on a repréſenté divers traits de la vie de ce ſaint,

qui étoit né à Crémone. Un comte Viſconti s'eſt plu ſpécialement à orner cette égliſe à ſes frais.

SANTA MONICA, belle égliſe, qui eſt aux religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin; on y remarque des autels très-riches, & un tableau du baptême de S. Auguſtin, qui eſt au grand autel.

SANTA MARGHERITA, égliſe du Séminaire; autrefois prieuré qui appartenoit à Jérôme Vida, dont nous parlerons bientôt; il la fit peindre juſqu'à la voûte; il y a dans les ſix chapelles des hiſtoires de la vie de J. C.

SANTA AGATA, égliſe collégiale, où l'on remarque des tableaux de St. Agathe & de S. Sébaſtien; il y a auſſi dans le presbytère qui touche à l'égliſe, quatre tableaux de la vie & de la mort de cette ſainte.

C'eſt ſur la même place qu'eſt le corps-de-garde où réſide l'officier qui diſtribue les patrouilles dans la ville, pour veiller au bon ordre.

PALAZZO RAIMONDI, remarquable par ſon architecture & ſes portiques ornés de bronzes, de marbres & de buſtes antiques. La grandeur des appartemens, la hauteur des fenêtres rendent ce palais incommode pour l'habitation, mais cela eſt fréquent en Italie.

On montre volontiers aux François la maiſon où le maréchal de Villeroi fut priſonnier en 1702.

Crémone fut la patrie de Jérôme VIDA, évêque d'Albe, excellent poëte latin, qui vivoit dans le ſiècle de Léon X, & qui le premier compoſa un art poëtique en vers latins, à l'exemple d'Horace. C'eſt à lui que Pope, dans ſon Eſſai ſur la critique, adreſſe cette belle apoſtrophe où il le compare à Virgile.

Immortal VIDA! *on whoſe honour'd Brow*
The poet's Bays and critick's ivy grow
Cremona now ſhall ever boaſt thy name
As next in place to Mantua, next in fame.

Crémone fut encore la patrie de Platina, bibliothécaire du Vatican, connu par ſes vies des papes; d'Antonio del Campo, peintre eſtimé; de Guido Grandi, géomètre célèbre au commencement du ſiècle. Il faut voir ſur les gens de lettres de Crémone, un grand ouvrage intitulé : *Cremona letterata dall' anno* 51 *al* 1741 *di Franceſco Ariſio.* 3 vol. in-folio.

Quand on ſort de Crémone, on eſt à 14 lieues de Mantoue, & à 10 lieues de Breſcia; mais nous ne parlerons de ces deux villes qu'au retour de Veniſe, & nous allons prendre la route qui va de Lodi à Plaiſance, Parme & Bologne.

Avant que d'arriver à Plaiſance, on paſſe le Pô fort commodément ſur de petits ponts volans, qui aboutiſſent de côté & d'autre ſur le rivage, à des eſtrades ou culées de bois, par le moyen deſquelles on place les voitures ſur le pont ou ſur le bac; ce pont a des anneaux, on y paſſe une corde le long de laquelle on le fait couler avec aſſez de facilité. Les voitures n'ont beſoin ni de monter ni de deſcendre pour s'y placer, & l'on ne met pas pied à terre, à moins que les eaux ne ſoient trop groſſes.

CHAPITRE XXXVI.

Deſcription de Plaiſance.

PLAISANCE, en italien, *Piacenza*, paſſe pour une ville d'environ 10 mille ames (1), elle eſt entre Milan & Parme, à 13 lieues de l'une & de l'autre,

(1) M. Richard dit 25 mille, & il y en a qui m'ont dit 30 mille, mais cela me paroît incroyable, ſurtout depuis que cette ville ſe dépeuple pour la capitale.

tout près du Pô & de l'embouchure de la *Trebia*, & dans l'Etat du duc de Parme. Son nom de Plaiſance paroît venir de l'agrément de ſa ſituation, & de la ſalubrité de l'air qu'on y reſpire : Pline dit que dans le dénombrement de l'Italie, on y trouva ſix vieillards de 110 ans, un de 120, & un de 140.

Plaiſance fut faite colonie romaine, ſuivant Rollin, 219 ans avant J. C., & c'étoit une ville diſtinguée dans l'empire ; cependant il n'y reſte aucun veſtige d'antiquité. Il y avoit hors de la ville un amphithéâtre qui fut brûlé pendant la guerre d'Othon & de Vitellius ; la ville même fut ſaccagée enſuite, & S. Ambroiſe la comptoit parmi les villes dont il ne reſtoit que des ruines : *Semirutarum urbium cadavera.* Le ſiége de Plaiſance, par Totila, l'an 545, eſt un des exemples mémorables des horreurs de la guerre : on s'y défendit pluſieurs mois, & l'on ſupporta la diſette juſqu'à ſe nourrir de chair humaine. Alboin la prit encore l'an 570 ; elle appartint enſuite aux rois d'Italie, ſucceſſeurs de Charlemagne. A la décadence de l'empire, elle prit une forme républicaine ; mais elle éprouva plus d'une fois le ſort des principales villes de l'Italie, qui furent déſolées par les guerres du moyen âge, ſoit entre les Guelfes & les Gibelins, ſoit dans d'autres circonſtances ; les ducs de Milan, les rois de France, le pape, s'en emparèrent ſucceſſivement ; mais depuis long-temps elle a ſuivi le ſort de la ville de Parme, comme nous le dirons dans le chapitre ſuivant. Le duc de Parme y entretient une garniſon de 500 hommes.

La ville de Plaiſance eſt grande & bien bâtie, la citadelle & les fortifications ſont en bon état, & capables de ſoutenir un ſiége, les rues ſont larges, mais déſertes.

La place du palais public eſt la plus remarquable de la ville, moins vaſte cependant que celles

de la cathédrale & du palais ducal. Ce n'eſt à la vérité qu'un marché, environné de maiſons particulières, telles qu'on les pourroit voir dans un bourg, excepté le palais du gouverneur qui eſt un grand édifice gothique; mais cette place eſt décorée par deux ſtatues en bronze des princes Farneſe. Ces ſtatues paſſent pour être de Jean de Bologne, ſculpteur habile (1), dont nous parlerons plus d'une fois; mais elles ſont réellement de Mocchi, ſon élève, qui en fut chargé en 1612, comme le prouve Poggiali dans le Tome XI de ſon hiſtoire de Plaiſance. La première ſtatue repréſente Alexandre Farneſe, qui ſervit en France pour la ligue, dans le temps que Henri IV aſſiégeoit Paris. Les troupes eſpagnoles qui venoient ſoutenir & ranimer la ligue, étoient commandées par Alexandre Farneſe. On admira ſa marche, ſes opérations ſavantes, & il fut célèbre même par la retraite qui ſauva des mains du conquérant & du père des François les reſtes de la ligue. Voici l'inſcription qu'on lit au bas de la figure.

Alexandro Farneſio Placentiæ Parmæ, &c. Duci III. S. R. E. *Gonfaloniero perpetuo; Belgis devictis, Gallis obſidione levatis, Gallico; Placentia civitas ob ampliſſima accepta beneficia, ob Placentinum nomen ſui nominis gloria ad ultimas uſque gentes propagatum, invicto Domino ſuo, equeſtri hac ſtatua ſempiternum voluit extare monumentum.*

En voici la traduction: « A Alexandre Farneſe, » troiſième duc de Plaiſance, de Parme, &c. Gon-

(1) Ce célèbre artiſte étoit né à Douay, il fut formé par Miche-Ange: le cheval de bronze qui eſt ſur le pont neuf à Paris, & porte la figure d'Henri IV, eſt un ouvrage de Jean de Bologne; mais on en trouve beaucoup plus en Italie que dans ſon propre pays. Au reſte Mocchi réuſſiſſoit mieux que lui pour les animaux, & le cheval d'Henri IV n'eſt pas auſſi beau que ceux des Farneſes.

» falonier perpétuel de la ſainte égliſe romaine, » ſurnommé le François, pour avoir vaincu les » Flamands, & avoir fait lever des ſiéges aux » François; la ville de Plaiſance a érigé ce mo- » nument pour les bienfaits qu'elle en a reçu; » & par reconnoiſſance de ce que la gloire de ſes » exploits a porté le nom de Plaiſance juſqu'aux » extrêmités du monde, elle a voulu que cette » ſtatue équeſtre fût un manument éternel à l'hon- » neur de ſon invincible ſouverain ".

La ſeconde figure eſt celle de Ranuce Farneſe, fils du précédent. Il y a ſur le piedéſtal cette autre inſcription:

RANUTIO *Farneſio*, *Placentiæ*, *Parmæ*, &c. *Duci* IIII. S. R. E. *Gonfaloniero perpetuo*, *cuſtodi juſtitiæ*, *culeori equitatis*, *fundatori quietis*, *ob opifices allectos*, *populum auctum*, *patriam illuſtratam*, *Placentia civitas principi optimo equeſtrem ſtatuam*. D. D. O.

C'eſt-à-dire: « A Ranuce Farneſe, quatrième » duc de Plaiſance, de Parme, Gonfalonier per- » pétuel de la ſainte égliſe romaine, protecteur » de la juſtice, amateur de l'équité, conſervateur » du repos public. Pour avoir attiré les artiſtes, » avoir augmenté la population de ſon Etat, & » illuſtré ſa patrie, la ville de Plaiſance lui a fait » élever cette ſtatue équeſtre, comme au meilleur » des princes ".

La première de ces deux ſtatues a beaucoup plus d'action que la ſeconde; cette figure & le cheval ſont bien compoſés, & dans un bon mouvement. L'artiſte a ſaiſi, avec toute la préciſion poſſible, l'inſtant où le cheval part; ſa tête ſurtout eſt touchée avec tant de feu, que l'on croiroit l'entendre hennir. Quant à la figure du duc, elle ſuit bien le mouvement du cheval, & ſon manteau eſt parfaitement drapé; mais le côté

teurs font uſage du crucifix, dans preſque tous les ſermons, pour émouvoir, & attendrir davantage leurs auditeurs, comme cela ſe fait en France au ſermon du Vendredi-Saint.

S. AGOSTINO, belle égliſe qui eſt de l'architecture de *Vignole*, & décorée d'un ordre dorique; la nef a des doubles bas-côtés, dont les arcs doubleaux ſont ſoutenus par des colonnes, & ſéparés par des arcades ſimples; il y a autant de petites coupoles que d'arcades dans chacun des flancs; la croiſée eſt toute en arcades, & les flancs de la croiſée ont encore un double rang d'arcades, qui font un effet aſſez noble & aſſez élégant. Tout ce que l'on peut reprocher à cette égliſe, eſt peut-être d'avoir une voûte trop ſimple, & des ſeconds bas-côtés trop ornés.

La coupole eſt remarquable par ſa légéreté; les piliers qui la ſoutiennent, n'ont dans leur plan que 22 pieds quarrés de ſuperficie, & nous en avons parlé à l'occaſion de Turin.

Dans la ſacriſtie, il y a un calvaire exécuté en bois avec un travail infini.

Les cloîtres, les jardins, & les ſouterrains ſont conſidérables.

MADONNA DI CAMPAGNA, égliſe remarquable par les peintures; on voit dans une petite chapelle en entrant, un tableau à freſque, du *Parmeſan*, repréſentant un ſaint qui a les mains ſur les livres ſaints. Il y règne un bon caractère de deſſin, & une belle couleur idéale. Il y a dans la même égliſe des peintures du *Pordenone*; on dit même que pluſieurs des freſques de cette égliſe ſont de Paul Véronèſe; il eſt vrai qu'elles tiennent un peu de ſa manière; mais elles ne ſont pas aſſez belles, ſuivant M. Cochin, pour être de ce grand peintre.

Dans l'égliſe de S. Sixte, l'on fait remarquer aux étrangers, deux petits enfans qui pleurent, à côté du mauſolée de Lucretia Alziati, noble Genoiſe,

Genoise; on fait beaucoup de cas à Plaisance de ces deux figures, qui sont en marbre; mais les connoisseurs ne les trouvent que médiocres; elles paroissent avoir été copiées d'après François Flamand.

Un voyageur alloit chercher au fond du chœur de cette église, une Vierge de Raphaël fort vantée, dont il ne trouva que la copie; l'original ayant été vendu, en 1753, au roi de Pologne, vingt mille écus romains, 107000 liv. de France. Un bon vieux prêtre qui le vit s'arrêter & regarder la copie, craignant qu'il ne la prît pour un original, l'aborda en lui disant tristement: *Foreſtiere non bisogna lasciarvi nell' errore; queſto famoſo quadro che cercate non è più*; & en finissant ces mots, il se met à répandre des larmes. Les Italiens jaloux des trésors de leur patrie ont souvent à déplorer des pertes de cette espèce; le goût & les richesses avancent toujours vers le nord, & ne sont pas encore au terme de ce progrès.

On doit voir encore à Plaisance l'église de S. Antonin, ancienne cathédrale.

LE PALAIS DUCAL annonce la puissance & la grandeur des princes de la maison Farnèse, qui le firent bâtir sur les dessins de *Vignole*, quoiqu'il n'y en ait qu'un tiers de fait, & qu'il soit de briques. L'architecture en est assez bonne quoique peut-être un peu maigre. Il y a au rez de-chaussée un grand appartement qui est démeublé, mais décoré très-ingénieusement & du meilleur goût. M. Cochin propose cette décoration d'appartemens comme un modèle digne d'être suivi. On y admire surtout de petits enfans en stuc, modelés par l'*Algarde*, ils sont dans l'alcove de la chambre à coucher. Ils ont un caractère de vérité singulier, & sont traités dans le goût le plus gracieux. Ce palais renfermoit autrefois beaucoup de tableaux précieux, que Don Carlos fit transporter à Naples,

en 1737, lorqu'il quitta Parme & Plaiſance pour aller prendre poſſeſſion de ce royaume; nous en parlerons à l'occaſion de Naples.

Le théâtre de Plaiſance tient au palais; il eſt d'une moyenne grandeur, mais bien conſtruit & fort commode. Les autres édifices publics, comme la douane, le palais, le collége des marchands, & les maiſons de pluſieurs nobles, ſont dignes d'attention.

On trouve bonne compagnie à Plaiſance, la nobleſſe y a une converſation publique, c'eſt-à-dire, un *Caſino*, dans lequel on ſe raſſemble, comme à Parme, à Bologne, &c. En été, l'on va ſe promener au cours; c'eſt une grande rue, qui eſt longue & alignée; les caroſſes s'y rangent ou s'y promènent lentement; l'uſage eſt d'y prendre l'air juſqu'au ſouper, quoique ſouvent par une chaleur très-incommode.

Il y a plus de caroſſes à Plaiſance que la grandeur & la richeſſe de la ville ne ſemblent le comporter; il en eſt de même de toutes les petites villes d'Italie; c'eſt un beſoin auquel on eſt plus ſenſible dans les pays chauds, & qui d'ailleurs coûte bien moins qu'en France. Les étrangers ne trouveroient pas certainement, dans ces petites villes, des caroſſes de remiſe; mais on aſſure qu'ils peuvent louer ceux de certains particuliers; & pour peu qu'ils ſoient recommandés ou connus, on leur en offre gratuitement avec beaucoup d'honnêteté.

Plaiſance a donné des perſonnes illuſtres à l'Italie; c'étoit la patrie de Murennus, beau-père de l'empereur Auguſte, & celle du pape Grégoire X.

Le cardinal Alberoni, devenu ſi fameux en Europe par le miniſtère glorieux qu'il a exercé en Eſpagne, naquit le 10 Mars 1664, dans une chaumière à l'extrêmité de Plaiſance. M. de Vendôme, à la ſuite duquel il ſe mit, fut le premier auteur

de sa fortune. Devenu premier ministre sous Philippe V, il fut le Richelieu & le Cromwel de l'Espagne ; son système étoit de rendre à la monarchie espagnole son ancienne puissance, en embrassant le commerce des deux Indes avec l'Europe, & d'établir une circulation vivifiante dans ce grand corps trop engourdi ; ses vues s'étendoient jusqu'à former de nouveaux établissemens dans la mer du sud, au nord de la Californie, & il le tenta en 1716. (*Hist. de la Californie*, Tom. II). Ayant été remercié, en 1719, il se retira en Italie, d'abord à Rome, ensuite à Plaisance ; il y étoit encore, en 1746, âgé de 80 ans, & il y vivoit de la manière la plus modeste (Voyez M. Grosley, Tom. I. pag. 170). Il y a fondé un beau collége pour 60 prêtres tirés de la noblesse.

Les familles des Scotti, des Landi, des Anguissola, qui sont de Plaisance, ont été distinguées en Italie. Le Lanfranc avoit été page dans la maison des Scotti, & l'on y a conservé longtemps de magnifiques tableaux de maître, tels que l'enlèvement d'Helène, & l'embrasement de Troye ; l'on en voit un de lui dans la cathédrale. Il y avoit, en 1765, dans cette ville un homme savant qui étoit prévôt du chapitre : M. Cristophe Poggiali, très-connu par son savoir dans l'Histoire Sacrée & Profane de son pays.

On voit au-dessus de Plaisance *Campremoldo*, dont le nom vient de *Campo morto* ; Annibal y défit les Romains à la bataille de la Trebie, l'an de Rome 535, ou 219 ans avant J. C. au commencement de la seconde guerre punique. Sempronius, homme téméraire & présomptueux, voulut, contre l'avis de Scipion son collégue (père de Scipion l'Africain,) engager le combat, malgré la saison & les circonstances peu favorables, & il fut défait. Annibal gagna encore la bataille de Trasy-

mène l'année d'après, comme nous le dirons en parlant de la Toscane.

C'est aussi près de Plaisance que les François & les Espagnols attaquèrent avec le plus grand courage les Allemands, en 1746, à la bataille de Plaisance, sous la conduite du maréchal de Maillebois, que le conseil de Madrid força d'engager cette action, mais elle ne réussit pas.

Tout le pays qu'occupent les duchés de Parme & de Plaisance est très-agréable; on y trouve de très-beaux chemins; il est très-fertile en vins, en huiles & en fruits de toute espèce. Le pain y est excellent; les vins sont ce que les François y estiment le moins; les uns ayant un goût mielleux, & les autres étant inférieurs à ceux de France. Mais il y en a de bons dans certains cantons; on parle surtout du vin *Santo*, & de celui de *Statto*, dans le Plaisantin. Les vignes y sont très-abondantes, on les voit croître au pied des ormes & s'étendre le long des chemins, comme des guirlandes d'un arbre à l'autre, avec une symétrie agréable. Ce pays présente des plaines vastes, où tous les héritages sont clos de haies & d'arbres, ce qui fait paroître le pays couvert, sans que pour cela il y ait beaucoup de bois. Nos armées en ont ressenti toute l'incommodité dans les guerres d'Italie. Il y a aussi d'excellens pâturages où l'on nourrit une grande quantité de bestiaux, dont le lait sert à faire des fromages, comme du côté de Lodi; nous en parlerons plus en détail quand il s'agira de Bresce & de Bergame, où il s'en fait une très-grande quantité. On élève aussi dans le Plaisantin beaucoup de troupeaux de mouton dont les laines sont estimées. Tout ce que nous venons de dire est propre tant au duché de Parme qu'à celui de Plaisance; ce dernier a pourtant cet avantage, que les environs de sa capitale sont arrosés de quantité de petits ruisseaux, qui, en y portant

la fécondité, en font un séjour délicieux. On y trouve quelques mines de fer & de cuivre, & des fontaines dont on tire du sel très-blanc. Nous parlerons à la suite de Parme de quelques autres singularités. La seule chose qu'il y eut de désagréable dans ces deux duchés, étoit la difficulté du passage des rivières, où l'on courroit des risques, surtout après les pluies, par le défaut de ponts; mais on commence à en construire. Pour aller de Plaisance à Reggio, sur un espace de 20 lieues, l'on passe 12 rivières, ce qui rend la route très-embarrassante, quand les eaux sont grosses, parce qu'il faut passer dans des bacs, autrement on passe la plupart à gué.

La première au sortir de Plaisance est peu considérable; mais on passe ensuite la *Nura*, à deux lieues de Plaisance; la *Chiavena* à $3\frac{1}{2}$; & la *Larda* à 5 lieues; c'est-là où l'on trouve le village de *Fiorenzola*, dont les vins sont fort estimés.

C'est vers Rustigasso, 4 lieues au midi de Fiorenzola & de Borgo S. Donnino, que sont les ruines de Velleia, dont nous parlerons dans la suite; & c'est à Rustigasso qu'il faut s'arrêter, ou même à Ponte-Nura, pour aller à Lugagnano, & de-là à Macinesso & Velleia.

On passe l'*Ongina* à 7 lieues de Plaisance, puis le Stirone, après laquelle on trouve *Borgo San-Donnino*, chef-lieu de l'Etat Palavicin, qui appartient au duc de Parme. C'est une ville épiscopale; les façades des églises y sont très-bien, la cathédrale est bâtie dans le goût grec, & presque toute en marbre; c'est dans cette ville qu'habitoit la princesse sœur du duc de Modène, veuve du dernier Farnèse. On passe la *Parola*, à 9 lieues de Plaisance; cette rivière est dans le Parmesan. On trouve le *Taro* deux lieues plus loin. C'est un torrent souvent dangereux, & l'on y voit les ruines des ponts qu'il a renversés.

On laisse alors à cinq lieues sur la droite *la* petite ville de *Fornovo* ou Fornoue, célèbre par la bataille que gagna Charles VIII, revenant de la conquête de Naples avec 9 mille hommes, contre 40 mille qui s'opposoient à son retour; ce fut le 6 Juillet 1495.

On trouve ensuite la *Baganza*, à une lieue & demie du Taro, & la *Parma*, rivière qui passe à Parme une lieue plus loin, ou à 2 lieues & demie du Taro; au-delà de Parme, à deux lieues & demie, on traverse la *Lenza*, ensuite le *Crostolo*, qui passe à Reggio, cinq lieues au-delà de Parme.

Toutes ces rivières descendent de l'Apennin & vont du midi au nord se jeter dans le Pô, tandis qu'une multitude d'autres rivières descendues des Alpes, de l'Etat de Venise, de la Valteline & du Trentin, vont, du nord au sud, se jeter aussi dans le même fleuve, qui porte enfin jusqu'à la mer, près de Venise, la masse des eaux qu'il a reçues de l'Apennin & des Alpes; car ces deux grandes chaînes de montagnes, qui sont unies dans le Dauphiné & le Piémont, se partagent entre Coni & Saluces, pour aller l'une dans la Turquie, & l'autre jusqu'à l'extrêmité de l'Italie, dans le royaume de Naples; le Pô s'est formé de la réunion de leurs torrens. Nous parlerons de ses débordemens & de ses ravages à l'occasion de Ferrare.

Dès qu'on a passé le Taro, on suit une chaussée de deux lieues qui mène à Parme en ligne droite, sauf une petite inflexion dans le milieu; elle est plantée d'arbres, & alignée sur le clocher des Minimes, ou de S. François de Paule.

CHAPITRE XXXVII.

Hiſtoire & deſcription de Parme.

PARME eſt une ville d'environ 36 mille habitans; il y en a qui diſent 30, les autres 50 mille; mais ceux-ci exagèrent beaucoup. Elle eſt ſituée à 25 lieues de Milan, & à 20 lieues de Bologne; elle eſt à 2 lieues de l'Apennin, & ſur la petite rivière de *Parma*, qui va ſe jeter dans le Pô à quatre lieues de la ville. On fait venir ſon nom du mot *Parma*, bouclier rond, dont ſe ſervoient les anciens, comme ſi l'on eût voulu indiquer les vertus martiales de ſes habitans.

Parme étoit une ville des anciens Toſcans, dont les Gaulois Boiens, & enſuite les Romains s'emparèrent ſucceſſivement; auſſi Varron parlant des laines qu'on retiroit de Parme, les appelle *laines gauloiſes*. Cette ville fut faite colonie romaine 185 ans avant J. C., elle étoit dans l'Emilie, & la Voie Emilia qui fut conſtruite pour aller de Rimini à Plaiſance, paſſoit à Parme. Cicéron, dans ſa dernière Philippique, déplore les vexations qu'Antoine exerça dans cette ville.

Alboin, roi des Lombards, s'en empara l'an 570, & l'Exarque Romain en 590; les Lombards la reprirent enſuite, & l'Exarque Callinique la ſurprit encore l'an 601; il y eut alors des princes ou ducs de Parme, qui furent alternativement ou ſouverains ou ſujets d'un prince plus puiſſant. Enfin Charlemagne ayant raſſemblé tous les membres épars de l'empire d'occident, les tranſmit à ſes enfans; mais en détruiſant l'empire des Lombards, il donna au S. Siége les villes de Parme, Plaiſance, Modène & Reggio; du moins c'eſt l'opi-

nion commune, quoique cette donation ait été conteſtée. A la chute de l'empire, Parme forma une eſpèce de république, qui défendit enſuite ſa liberté avec courage.

Lorſque le pape Innocent IV retiré en France eut excommunié, l'an 1246, l'empereur Frédéric, dans le concile de Lyon, & que les partiſans du pape furent entrés dans Parme, l'empereur aſſembla ſes troupes & vint avec 60 mille hommes, en 1248, dans l'intention de prendre cette ville & de la raſer entièrement; mais afin de la remplacer, il fit bâtir une eſpèce de camp ou de ville entourée de remparts & de foſſés, qu'il appela *Victoria*; il y bâtit une égliſe à l'honneur de S. Victor; il y fit battre monnoie; enfin tout annonçoit la perſuaſion où il étoit d'éteindre bientôt juſqu'au ſouvenir de la ville de Parme. Sa cruauté s'exerçoit d'avance ſur ceux qui tomboient entre ſes mains; il les faiſoit lancer dans la ville avec de groſſes machines, ſans épargner même les femmes. Sa barbarie & ſes efforts durèrent pendant deux ans: les Guelfes & les Gibelins ne ceſſoient alors de déchirer l'Italie, & l'empereur tranquille dans ſa nouvelle ville de Victoria y faiſoit faire de beaux jardins, y formoit un ſerrail nombreux, & s'y livroit à des débauches de tous les genres. Un corps de troupes Allemandes, qu'il avoit envoyé pour former une attaque, s'étant approché des remparts, les Parmeſans, accompagnés du légat apoſtolique, firent une ſortie, ils repouſsèrent les ennemis juſques dans leurs retranchemens, & en ayant forcé les barrières, ils entrèrent dans Victoria, s'en rendirent maîtres & y firent un butin conſidérable, où ſe trouva en particulier la couronne imperiale avec beaucoup d'autres effets précieux. L'empereur ſe retira, & ayant renforcé ſon armée, ſe vengea ſur Plaiſance qu'il dévaſta, de même que San-Donnino, & ſe retira

en Toscane où il avoit un parti considérable. La ville de Parme fut prise enfin ; mais elle fut bientôt vengée ; l'empereur fut empoisonné, en 1250, par son fils naturel Mainfroi.

Parme continua d'avoir une forme républicaine, puis elle fut en proie à des divisions intestines ; les Corrèges, les Scaligers, les Visconti, les Sforces, les papes, s'en emparèrent successivement ; elle eut aussi de petits tyrans, tels que les Palavicini, les San-Vitale.

Nous avons déjà dit que Charlemagne étant maître de toute l'Italie, avoit donné Plaisance & Parme au S. Siége ; les papes firent valoir leurs droits de temps à autres, & furent maîtres de Parme pendant long-temps. Dans le temps de la grande confédération que le pape Jules II fit faire contre la France, en 1512, il se fit céder Parme & Plaisance par l'empereur Maximilien I, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'empire. Enfin, le pape Paul III donna le duché de Parme à Louis Farnèse son fils, le même qui fut assassiné à Plaisance en 1547 ; & l'empereur Charles-Quint ayant marié sa fille naturelle avec Ottavio Farnèse, fils du précédent, lui confirma la possession de ce duché, (Voyez *Arrighi*, Hist. de Parme.)

Les successeurs de Paul III virent souvent avec peine ce démembrement de l'Etat ecclésiastique ; ils eurent des guerres avec les ducs de Parme, spécialement Urbain VIII ; ce fut à cette occasion que Ferrante Palavicini, qui étoit de Plaisance, composa le livre intitulé *il Divortio Celeste*, 1643, où il feint que J. C. demande au Père Eternel la permission de faire divorce avec l'église à cause de ses désordres. L'auteur fut trahi par un faux ami, qui le détermnia à venir en France, & le fit passer sur le pont de Sorgues où il fut arrêté ; on lui coupa la tête à Avignon, en 1644.

Cependant la maison Farnèse a joui du duché de

Parme tant qu'elle a ſubſiſté. La reine d'Eſpagne, Eliſabeth Farnèſe, qui épouſa Philippe V en 1714, fut mère de Don Carlos & de Don Philippe, & cette princeſſe parvint à faire rentrer ce duché dans ſa famille, & à procurer à ſes deux fils un ſort digne de leur naiſſance. Le roi d'Eſpagne avoit recommencé la guerre, en 1717, pour recouvrer les provinces qui avoient été démembrées de ſon royaume par la paix d'Utrecht, la Sardaigne, la Sicile, &c. Le duc de Savoie fut obligé de rendre la Sicile à l'empereur, en 1718; & pour ſatisfaire le roi d'Eſpagne, on convint que Don Carlos, ſon fils aîné du ſecond lit, ſuccéderoit aux duchés de Parme & de Toſcane; & qu'en attendant l'ouverture de ces fiefs, on y mettroit 6000 hommes de troupes Suiſſes & neutres. Le roi d'Eſpagne rejeta d'abord ces conditions; la France & l'Angleterre lui déclarèrent la guerre, & en 1720 il fut obligé d'y accéder. Enfin le 9 Décembre 1722, la diète d'Allemagne conſentit à la ſucceſſion éventuelle de Don Carlos dans la Toſcane & dans le duché de Parme. Le pape proteſta, & ſoutint que le duché de Parme étoit un fief mouvant du S. Siége, & qui devoit lui retourner; mais cela n'empêcha pas qu'en 1751, à la mort du dernier duc Antoine Farnèſe, le roi d'Eſpagne n'envoyât ſon fils Don Carlos prendre poſſeſſion des duchés de Parme & de Plaiſance.

En 1735, à la ſuite de la guerre excitée par les affaires de Pologne, l'empereur ayant cédé la Lorraine à la France, le duché de Parme fut cédé à l'empereur. A la mort de Charles VI, qui n'avoit point d'enfans mâles, le roi d'Eſpagne réclamoit le Milanez, & les autres états autrichiens en Italie, en vertu des anciens pactes de famille faits entre les deux branches de la maiſon d'Autriche; la guerre dura ſept ans, & finit par le

traité d'Aix-la-Chapelle, conclu en 1748. La maiſon d'Autriche ſatisfit pour lors l'Eſpagne en cédant les duchés de Parme, Plaiſance & Guaſtalla à l'Infant Don Philippe, ſecond fils du roi d'Eſpagne & d'Eliſabeth Farnèſe; il devint duc de Parme, & le prince ſon fils lui a ſuccédé en 1765.

J'ai ouï dire à Rome que le dernier Farnèſe, étant très-malade, fit propoſer au pape d'envoyer des troupes pour prendre poſſeſſion de Parme, & que le pape n'oſa pas s'engager dans une démarche qui pouvoit lui attirer une guerre; mais il ne reconnut point l'Infant pour duc de Parme, & on ne lui donnoit à Rome que le nom de grand-prieur de Caſtille. Cependant lorſque le pape Ganganelli envoya des diſpenſes de mariage, elles furent adreſſées à l'*Infant duc de Parme*. Toutes les années le 29 Juin, avant que le connétable du royaume de Naples préſente la hacquenée au S. Père, le procureur-général de la chambre (*Fiſcale della Camera*) va faire au Vatican deux proteſtations : l'une pour les tributs dus au S. Siége par le royaume de Naples, l'autre pour le duché de Parme & de Plaiſance (1).

La ville de Parme eſt dans une plaine agréable, ſes rues ſont larges & propres; il y a une belle & grande place, avec des arcades qui règnent de deux côtés. L'hôtel-de-ville, ou *Anzianato*, a auſſi un grand portique, où ſe tient le marché au bled quand il pleut & qui ſert de promenade.

C'eſt à Parme que l'on s'arrête ſpécialement pour voir les chefs-d'œuvres du *Corrège*. Ce grand peintre nommé *Antonius Lætus*, d'où l'on a fait *Allegri*, ou *de Allegris*, naquit à Corregio près de Modène, en 1494. Un talent naturel le porta vers la peinture; & ſans avoir vu les chefs-d'œuvres

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Ragioni della Santa Sede Apoſtolica ſopra il Ducato il Parma.*

de Rome & de Florence, il fut, par l'imitation de la nature, le peintre des grâces, le prince des coloriſtes, & le créateur de ſa manière. On n'avoit point, avant lui, excellé dans les peintures de plafonds & de coupoles, dans les raccourcis & les figures en l'air; ce fut lui qui donna le modèle, & à peine a-t-on pu imiter ce qu'un génie créateur lui avoit fait imaginer. Auſſi s'écria-t-il, la première fois qu'il ſe ſentit animé & tranſporté par la vue d'un ouvrage de Raphaël, *anch' io ſon Pittore.* Jules Romain trouvoit les carnations du Corrège ſi fraîches, qu'il diſoit avec admiration, ce n'eſt pas de la peinture, c'eſt de la chair. Il y a eu de plus grands peintres pour la correction du deſſin; mais il n'y en a pas eu de ſupérieur au Corrège pour le beau coloris, le naturel, le tendre, le moëlleux, les beaux airs de têtes, la fineſſe, l'agrément des figures, & ſurtout pour la magie des plafonds. Il mourut en 1534. Nous parlerons encore de Corrège à l'article de Bologne, en traitant de la fameuſe école de Lombardie.

LE PARMESAN, François *Mazzuoli* ou Mazzola, ſurnommé en Italie, *il Parmigiano* ou *Parmigianino*, naquit à Parme en 1504, & fut auſſi un des grands peintres de l'Italie. Je voudrois l'appeler le fils des grâces, diſoit Boſchini dans un endroit de ſes poeſies: *Voria chiamar fio delle Grazie quel Parmegianin.* Ses figures ſont grâcieuſes, légères, ſpirituelles; ſes contours agréables, ſes draperies naturelles; & l'on voit avec douleur qu'un homme auſſi rare ſoit mort à 36 ans, après avoir été malheureux toute ſa vie. On prétend qu'il avoit ruiné ſa ſanté & ſes affaires, au milieu des fourneaux, par la recherche du grand œuvre; mais le dernier écrivain de ſa vie n'en convient pas. On voit à Parme, & ſurtout à la *Steccata*, quelques-uns de ſes ouvrages dont nous parlerons ci-après.

LANFRANC, *Giov. Lanfranchi*, étoit auſſi de Parme. Il mourut à Rome, en 1647, à l'âge de 66 ans, il excelloit ſurtout dans les grandes compoſitions; nous en parlerons pluſieurs fois dans le cours de cè voyage.

Nous avons commencé notre deſcription de Parme en donnant une idée de ces peintres dont les ouvrages ſont la principale richeſſe des égliſes de Parme; nous allons maintenant les parcourir dans l'ordre le plus commode pour un voyageur; après avoir averti que l'on trouvera auſſi des détails & des jugemens ſur le mérite de ces tableaux de Parme, dans le livre de *Ruta* (1), & dans le voyage de M. Cochin.

TUTTI LI SANTI, égliſe dédiée à tous les ſaints; on y admire un tableau de Lanfranc, le plus beau qu'il y ait à Parme de ſa façon; il y a exprimé ſans confuſion toutes les hiérarchies céleſtes, les vierges, les martyrs, les confeſſeurs, les anachorètes, les veuves, &c. chacun avec des caractères particuliers; il n'y a pas de ſujet plus propre à exercer le génie d'un grand peintre dans toutes ſortes d'expreſſions; c'eſt comme le jugement dernier de Michel-Ange. Des tableaux de cette eſpèce renferment le mérite de cent autres; mais celui-ci eſt ſi noir qu'on a bien de la peine à en jouir.

CAPUCCINI, ils poſsèdent un cruciſix du Guerchin; deux tableaux d'Annibal Carrache, peintre & graveur célèbre, qui naquit en 1560 à Bologne; mais qui ſe forma ſurtout à Parme ſur les ouvrages du Corrège, & qui excella par la correction du deſſin & l'imitation de la nature. Le tableau du maître-autel repréſente Notre-Dame de

(1) *Guida ed eſatta notizia a' Foraſtieri delle piu eccellenti pitture che ſono in molte chieſe della citta di Parma, ſecondo il giudizio del ſignor Clemente* RUTA, *Parmigiano, virtuoſo in pittura di Cumera in Napoli per ſua Maeſta, in Parma, 1752.*

Pitié, évanouïe entre les bras des anges, & J. C. assis sur son tombeau à qui S. François montre ses stigmates. Ce morceau est bizarrement pensé : le S. François a un tour outré; les anges sont de beaucoup inférieurs aux figures du Christ & de la Vierge; malgré tout cela, c'est un des meilleurs ouvrages de ce maître, & même un des plus beaux tableaux de l'Italie. L'autre tableau attribué au Carrache est dans une chapelle; quelques personnes l'attribuent au Baldalocchio. Il y a encore 4 bons tableaux modernes dans cette église.

On y voit aussi les tombeaux des Farnèses, & surtout d'Alexandre, duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, qui fut un des plus grands héros de son temps & l'Achille de l'Italie, comme nous l'avons dit à l'article Plaisance.

ANNONZIATA, l'Annonciade, est une église d'une forme assez remarquable; ce sont dix chapelles en ovale, qui sont dirigées vers un même centre.

Les religieux qui la desservent sont des cordeliers observantins comme les nôtres; avec cette différence qu'ils sont habillés de gris; c'est leur usage dans plusieurs villes d'Italie.

On y voit une annonciation du Corrège, peinte à fresque sur un mur, qui a été sciée & transportée de l'ancienne église, mais avec peu d'adresse.

PALAZZO, le palais de l'Infant ou du duc de Parme, est un ancien bâtiment commencé par les Farnèses, & dont une partie s'appelle la *Pilotta*; c'est un assemblage de grandes masses de bâtimens, sans aucune régularité. M. Petitot, architecte du prince, avoit dressé en 1754, de beaux projets pour un nouveau palais que Don Philippe se proposoit de faire exécuter; mais la dépense en eût été trop considérable. Dans l'état actuel il n'y a que la façade sur la rue de la Piote qui ait quelqu'apparence, encore les fenêtres en sont-elles à petits balcons, comme celles de nos maisons par-

ticulières ; cette façade a été exécutée sur les dessins de Carlier. Elle réunit quelques maisons voisines du palais, & forme l'habitation du prince.

L'intérieur est peu décoré ; il n'y est plus question de cette galerie si renommée, qui avoit été formée par les Farnèses avec tant de magnificence & de goût, dont les voyageurs parloient avec admiration, & qui contenoit en effet plus de quatre cent tableaux de prix. Cette fameuse collection fut transférée à Naples, aussi-bien que les cabinets d'histoire naturelle & d'antiquités par l'Infant Don Carlos, lorsqu'il alla prendre possession de ce royaume ; & nous en parlerons à l'article de Naples.

Le palais est meublé assez simplement, mais on voit dans le garde-meuble des choses magnifiques, destinées pour le nouveau palais : comme des tapisseries des Gobelins, des teintures de damas brodé en or ; de beaux lits, des pendules, des porcelaines, des lustres, une toilette superbe, &c.

Le prince a établi dans son palais une académie des arts, à l'exemple de celles qui sont à Paris & à Rome. C'est à l'académie que l'on va voir le chef-d'œuvre du Corrège, qui est la Vierge de S. Jérôme, ainsi appelée, parce qu'elle a S. Jérôme près d'elle ; la Magdelaine est à ses pieds ; l'austérité & l'air d'exténuation qui caractérise le saint docteur, contraste d'une manière frappante avec la beauté affectueuse de la Magdelaine ; l'enfant Jésus qui badine avec les cheveux de la Vierge, & le sourire aimable par lequel elle y répond, sont des choses inimitables.

Ce tableau, dit M. Cochin, est un des plus beaux & des plus estimés qu'il y ait en Italie ; la tête de la Magdelaine est le chef-d'œuvre du Corrège, pour la couleur & le pinceau, pour la fraîcheur & la beauté des tons. Les parties sont dessinées avec des grâces inexprimables, quoique quelque-

fois d'un deſſin peu correct. Le pinceau en eſt large & nourri de couleur ; le *faire* eſt de la plus admirable facilité, & les choſes les plus délicates s'y trouvent rendues comme par haſard. La tête de la Vierge eſt belle ; elle a cependant les ombres un peu noires. Le petit Jéſus eſt plein de grâces, quoique peu noble.

Après le jugement de M. Cochin, je vais rapporter celui de M. l'abbé Gougenot, moins favorable il eſt vrai, mais qui fut auſſi rédigé avec beaucoup d'attention. On eſt étonné, dit-il, de voir dans ce tableau deux ſaints, dont l'un a vécu quatre ſiècles après l'autre ; mais les tableaux des écoles italiennes ſont pleins de ces ſortes d'anacroniſmes, qui proviennent le plus ſouvent des rêveries des moines ou religieuſes qui les ont commandés ; ce qu'on peut donc faire de mieux dans la plupart de leurs ſujets, c'eſt de laiſſer le bon ſens à part, & ne s'attacher qu'à ce qu'ils renferment de beau du côté de l'art. En conſidérant celui-ci dans ce point de vue, on ne peut rien de plus vrai & de plus vigoureux que la couleur des têtes de la Vierge, de l'enfant Jéſus & de la Magdelaine ; celle de la Vierge principalement eſt de toute beauté, & les autres caractères de tête ne ſont pas moins pleins d'expreſſion. La tête de S. Jérôme, qui ſe préſente de profil, eſt celle qui eſt la moins eſtimable. Mais les plans de ce tableau ne ſont pas bien obſervés ; il eſt difficile que la Magdelaine puiſſe, de l'endroit qu'elle occupe, prendre le pied de l'enfant Jéſus pour le baiſer ; il y a de plus beaucoup d'incorrections dans cet ouvrage, ainſi que dans preſque tous ceux du Corrège. Ce tableau eſt cependant regardé comme un des plus beaux qui ſoit ſorti de ſon pinceau ; mais les vrais connoiſſeurs ſe réuniſſent à dire, que pour le rendre parfait, il faudroit en faire un ovale, & en ſacrifier tout le bas, où les incorrections

incorrections & les manques de pose sont plus sensibles ; en supposant cette suppression, on peut le placer parmi ceux de la première classe.

Ce tableau avoit été fait pour une dame *Bergonzi ;* elle le donna au couvent de S. Antoine, qui étoit autrefois occupé par des pères de l'abbaye de S. Antoine en Dauphiné (c'est aujourd'hui un couvent de religieuses). Les Antonins étoient sur le point de le vendre au roi de Portugal, mais le prince de Parme fit porter ce tableau dans les appartemens du chapitre, où il a été fort longtemps, & ensuite dans son palais. Il est naturel que le souverain conserve dans son pays des choses uniques, qui en font la richesse & la célébrité ; il lui importe de les réserver à la curiosité utile des étrangers, & à la perfection des arts parmi ses propres sujets ; le roi de Prusse en a offert 18 mille sequins.

Dans la salle de l'académie, on voit encore un beau tableau du *Schidone*, & une adoration qui étoit aux chartreux. Elle est, non pas de Paul Véronèse, comme on l'a prétendu, mais de Jérôme *Mazzola*, cousin du Parmesan & son élève, qui travailloit vers l'an 1542. Il a tellement imité le goût du Parmesan, qu'on croiroit le tableau retouché par ce maître, si l'on n'y voyoit aussi quelque chose dans le goût du Corrège. Cela fait voir le talent d'imitation propre à Jérôme Mazzola.

Dans un cabinet voisin, on remarque une Sybille peinte en miniature, par madame la marquise de Cassini, dont nous avons parlé à l'occasion d'Alexandrie.

On voit aussi à l'académie, des peintures antiques, & plusieurs statues tirées de Velleia ; une fameuse table de bronze ; un petit buste de Vitellius ; une statue d'Agrippine, dont on n'a pu trouver ni la tête, ni les bras ; cette statue est de la plus grande beauté, & faite pour donner la

plus haute idée des talens des anciens pour la ſculpture ; on a vu par l'inſcription, que ce trone appartenoit à la ſtatue que les Induſtriens avoient élevée à Agrippine. Je ne parle pas d'un grand nombre de tableaux de réception, de portraits, de buſtes & de ſtatues modernes. M. le comte de la Tour Rezzonico eſt ſecrétaire de cette académie des arts, & ſon zèle contribue beaucoup à la ſoutenir. On y fournit aux élèves des originaux & des modèles, & on leur diſtribue des prix chaque année. Celui de la peinture eſt une médaille d'or de cinq onces, & les pièces qui doivent concourir reſtent expoſées à l'examen & à la critique des connoiſſeurs, avant que le prix ſoit adjugé ; c'eſt un des plus beaux établiſſemens de ce genre qu'il y ait en Italie.

En ſortant de l'académie, on trouve en face la bibliothéque ; elle occupe deux galeries à la ſuite l'une de l'autre, & forme un beau vaiſſeau ; elle contient plus de 50 mille volumes, & on l'augmente tous les jours. Le P. Paciaudi fut chargé, en 1763, de la former avec choix ; la ſuite des livres du quinzième ſiècle y eſt conſidérable ; il y avoit déjà en 1765, 200 manuſcrits précieux.

LE THÉATRE de Parme, qui tient au bâtiment de la Pilotta, eſt une des grandes & belles choſes dont les Farnèſes avoient enrichi leur capitale ; il n'y en a pas de ſemblable dans toute l'Italie. On dit généralement qu'il eſt de l'architecture de Vignole, & que le Bernin y mit la dernière main ; mais on m'a aſſuré qu'il eſt de J. B. *Aleotti* dit l'*Argento*, du nom d'un village du Ferrarois où il étoit né, le même qui publia une traduction des pompes de Héron. On dit qu'il peut contenir 12 à 14 mille ſpectateurs. Mais M. Patte obſerve que la ſurface n'eſt que d'environ 13 mille pieds quarrés ; or, une perſonne aſſiſe occupe environ deux pieds & demi ; cette ſalle ne peut donc

contenir qu'environ 4000 perſonnes. C'eſt le ſeul théâtre moderne, dit M. Cochin, qui ſoit vraiment décoré d'architecture, & la penſée en eſt fort belle. Ce bâtiment a 350 pieds de longueur, en y comprenant l'eſcalier, & le veſtibule qui eſt au haut de l'eſcalier; la largeur du bâtiment eſt de 96 pieds dans œuvre. Il paroît qu'originairement c'étoit une longue galerie, qu'on a décorée par une architecture en relief & en bois.

Le théâtre ſeul a 20 toiſes 4 pieds de profondeur; il n'a cependant que 36 pieds d'ouverture (1), & il ſemble que ce ſoit bien peu pour un ſi vaſte théâtre; mais on aſſure que cela contribue à faire ſortir la voix. Le *proſcennium*, ou devant du théâtre, eſt décoré d'un grand ordre corinthien, exécuté en bois, qui comprend toute la hauteur de la ſalle, laquelle eſt de 60 pieds; les intervalles des colonnes ſont ornés de niches & de ſtatues. Le pourtour de la ſalle eſt occupé par quatorze rangs de gradins, à la manière des amphithéâtres des Romains & du théâtre olympique de Vicence; les gradins du milieu ont trente-ſix toiſes de tour; ces gradins occupent une hauteur de vingt-quatre pieds, & forment comme le ſoubaſſement les deux ordres d'architecture dont la ſalle eſt décorée. L'un eſt dorique, l'autre eſt ionique; ils occupent une hauteur de trente-ſix pieds. Les entre-colonnes forment deux rangs de loges, & non pas un ſeul, comme dit M. Cochin, & cela ſans compter le paradis; l'entablement eſt terminé par une baluſtrade & des ſtatues.

Les deux entrées latérales de la ſalle ſont formées par deux arcs de triomphe, ſur leſquels il y a des ſtatues équeſtres. Au-devant des gradins règne une baluſtrade dont les acrotères, ou piédeſtaux,

(1) L'ouverture du théâtre de l'opéra des Tuileries avoit environ 30 pieds.

ſervent de baſes à des génies qui portent des torches pour éclairer la ſalle.

Cette ſalle a 110 pieds depuis le bord du théâtre juſqu'au bout des gradins ; il y a entre le théâtre & les gradins un eſpace vuide, qui peut contenir beaucoup de ſpectateurs ; mais il paroît avoir été deſtiné à faire une eſpèce de naumachie, que l'on peut inonder par des tuyaux de conduite qui y aboutiſſent, ſoit pour procurer de la fraîcheur à la ſalle, ſoit pour y donner des ſpectacles ſur l'eau ; on montre même, au fond du théâtre, une vieille barque, qu'on croit avoir ſervi à cet uſage.

Le toit eſt plat au-dedans de la ſalle. La charpente du couvert eſt des plus belles ; les entraits ſont compoſés de trois pièces liées enſemble par des étriers de fer avec autant de hardieſſe que de ſolidité.

Il y a un petit théâtre conſtruit par Vignole, joignant le grand théâtre ; c'eſt en petit un chef-d'œuvre d'élégance & de diſtribution.

Tous les détails du grand théâtre ont été levés par M. Patte, qui en a donné un plan abrégé dans ſon Eſſai ſur l'architecture théâtrale. M. Dumont en a donné un dans ſa Collection des théâtres ; mais M. Patte aſſure qu'il n'eſt point exact. J'ai vu auſſi M. Patrini de Parme occupé en 1765 à en graver les plans.

Malgré l'immenſité de ce théâtre, j'ai éprouvé qu'une perſonne placée à l'extrémité de la ſalle, entendoit fort bien la converſation qui ſe tenoit dans le dernier enfoncement du théâtre ; effet ſurprenant, & qui ſuppoſe dans l'architecte qui en avoit médité le plan, une ſingulière intelligence ; cependant M. Patte eſt perſuadé que cette épreuve faite à vuide ne prouve rien, & que la ſalle eſt certainement trop grande pour les ſpectacles ordinaires.

Auſſi ce n'eſt point ſur ce grand théâtre qu'on joue habituellement l'opéra ; il n'a pas ſervi depuis 1733, & il eſt trop dégradé actuellement ; d'ailleurs, il eſt ſi vaſte que l'illumination en eſt extrêmement diſpendieuſe, & à moins qu'une occaſion extraordinaire n'attirât un très-grand concours de monde au ſpectacle, il paroîtroit déſert. On penſoit que quand il s'agiroit du mariage du jeune prince, on pourroit le rétablir ; mais M. du Tillot, marquis de Fellino, miniſtre de l'Infant, aima mieux attendre quelqu'autre occaſion. Il y a un autre théâtre pour l'opéra, j'y ai vu jouer le *Bajazet*, d'Apoſtolo *Zeno*, mis en muſique par *Bertoni*.

Le ſpectacle de Parme ne commence qu'à huit heures du ſoir, & il dure juſqu'à minuit & demi. Le grand opéra ſe joue ordinairement pendant les mois de Mai & de Juin, enſuite on a la comédie françoiſe ; & depuis Noël juſqu'à la fin du carnaval, des opéra bouffons ; le prince paie une partie des frais & de l'entretien du ſpectacle ; ſans cela, une ville qui eſt peu grande & peu riche ne pourroit ſuffire à l'entretien continuel d'un ſpectacle.

L'Infant avoit fait faire auſſi un beau *Caſino*, ou une ſalle d'aſſemblée, pour la bonne compagnie ; il y fourniſſoit les cartes & les lumières ; deux gentilshommes de ſa cour en faiſoient les honneurs, & lui-même venoit quelquefois y jouer ; on s'y rendoit trois fois la ſemaine après la promenade, lorſqu'il n'y avoit point de ſpectacle ; c'étoit un établiſſement utile, dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas dans le goût de tenir maiſon & de faire de la dépenſe ; cependant on m'aſſure que depuis mon départ ces aſſemblées ont ceſſé.

Au milieu de la grande place de Parme on a élevé, en 1769, un monument en marbre blanc, ſous la forme d'un autel antique, conſacré à l'ami-

voir encore les autres peintures de la cathédrale, qui ſont de Michel-Ange de Sienne, de Jérôme Mazzola & d'Orazio Samachini; ce ſont des morceaux précieux.

L'épitaphe d'Auguſtin Carrache, mort en 1601, ſe voit gravée ſur le marbre, vers l'endroit où il fut enterré. Près de-là eſt celle de *Leonello Spada*, habile peintre de Bologne, qui mourut à Parme en 1622.

On y voit auſſi l'épitaphe ſingulière d'un homme qui ſe défioit de ſes héritiers, & ſe fit faire lui-même un mauſolée: *Jo. Martinus Maraica J. U. Doctor & Eques, nolens diſcretioni hæredum ſtare, vivus poſuit.*

S. GIO. EVANGELISTA, eſt un couvent de Bénédictins, fondé l'an 947, mais rebâti dans le meilleur goût. Dans la cinquième chapelle à droite, on admire une deſcente de croix, & un martyre de S. Placide, par le *Corrège*. Le premier de ces deux tableaux eſt bien compoſé, les expreſſions en ſont belles, & la lumière en eſt liée; mais il s'y trouve beaucoup d'incorrections. Le ſecond lui eſt inférieur à tous égards. Près du grand autel eſt une Nativité copiée par Céſar *Aretuſi*, ſur un original très-eſtimé qui eſt à Modène, & qui eſt du Corrège.

La coupole de cette égliſe fut peinte par le Corrège, auſſi-bien que celle de la cathédrale. Il n'avoit alors que 32 ans; on a dit qu'il avoit affecté d'y faire de grandes figures, pour répondre à un mauvais reproche que l'on avoit fait à ſa coupole de la cathédrale, en l'appelant *un Guazzetto di Rane;* mais il y a grande apparence que celle de S. Jean eſt plus ancienne; elle eſt preſque auſſi mutilée que celle de la cathédrale. Il y a auſſi un S. Jean Evangéliſte peint à freſque par le Corrège, ſur la porte qui va dans le couvent, près de l'autel de S. Maur; cette pein-

ture eſt fort noire, elle a même échappé à M. Cochin. Sur la gauche en entrant, il y a pluſieurs arcs peints à freſque à l'entrée des chapelles; ces ouvrages ſont tout-à-fait dans le goût du Parmeſan, & l'on aſſure qu'ils ſont de lui; on y remarque ſurtout un cheval blanc.

Au fond du réfectoire des Bénédictins, eſt un tableau qui repréſente la Cène, par Jérôme Mezzola; il eſt enchaſſé dans deux colonnades d'ordre dorique, peintes par le Corrège, qui forment un morceau de perſpective très-piquant, & d'une beauté à faire illuſion; la perſpective en devient belle quand on s'éloigne.

CAPUCCINE *Vecchie*, égliſe des Capucines; on voit ſur le grand-autel un tableau du *Guerchin*, qui repréſente la Vierge avec l'enfant Jéſus, S. François & Sainte-Claire; ce tableau n'eſt que de la ſeconde manière de l'auteur, cependant on y reconnoît encore ſa touche. Il y a dans cette égliſe deux autres tableaux remarquables.

SANTA MADALENA, égliſe paroiſſiale, fondée en 595 par l'évêque Caius, à l'endroit où étoit le temple de la Fortune de Céſar, conſacré à l'empereur Veſpaſien. Elle étoit près de l'ancien théâtre, & hors de la ville; mais l'enceinte de Parme ayant été augmentée, cette égliſe s'y trouve renfermée actuellement.

S. SEPOLCRO, égliſe des Chanoines réguliers de S. Jean-de-Latran; elle fut fondée vers l'an 1262, par des pélerins qui revenoient de Jéruſalem, & qui voulurent imiter le ſépulcre de Notre Seigneur. On voit dans cette égliſe du S. Sépulcre un des meilleurs tableaux du *Corrège*, qui repréſente la fuite en Egypte. On l'appelle *la Madonna della Scodella*, parce que la Vierge tient une écuelle à la main; il eſt placé dans une chapelle en entrant, & dans un très-beau jour. La Vierge y eſt repréſentée tenant ſur ſes genoux

l'enfant Jésus ; S. Joseph lui donne des dattes qu'il vient de cueillir sur un palmier, dont les anges courbent les branches pour lui éviter de la peine. Ce tableau est fort beau, quoiqu'inférieur à celui de l'académie ; il est harmonieux & a un effet piquant, sans être des plus vigoureux ; à l'égard des incorrections, il n'en est pas plus exempt que les autres ouvrages de ce maître. Il y a vis-à-vis un tableau de Jérôme Mazzola.

S. Rocco, église qui étoit occupée par les Jésuites ; elle est décorée d'un ordre composite ; au premier aspect elle a quelque chose de séduisant ; mais elle a l'air théâtral, par la grande quantité de tribunes blanc & or, qui y sont pratiquées ; d'ailleurs, l'entablement se trouvant souvent coupé & entièrement interrompu, forme un mauvais effet.

Il y a au maître-autel un tableau de *Paul Véronese*, qui noircit beaucoup ; il représente S. Roch, S. Sébastien, & au-dessus une gloire. Le S. Sébastien est beau, mais d'un tour un peu maniéré, & la gloire n'est pas assez aérienne ; on prétend que ce n'est qu'une copie dont l'original étoit dans l'intérieur du collége. On voit dans une petite chapelle à droite du maître-autel, un tableau de *Spada*, représentant une sainte famille avec le Père éternel dans la gloire. Ce tableau qui est fort beau, est gâté par des couronnes d'argent massif, que des dévôts ont attaché sur les têtes des figures.

L'usage de couronner les têtes des saints dans les tableaux, a lieu dans plusieurs villes d'Italie. La superstition du peuple & l'intérêt des prêtres l'ont introduit ; cet usage est pernicieux, surtout à cause des trous que l'on fait aux tableaux pour attacher les couronnes, & tend quelquefois à la destruction des plus beaux monumens de l'art, sans parler du défaut de perspective, & de clair-obscur que cause une plaque d'argent sur un plan souvent différent de celui de la figure.

La nef est ornée d'un grand tableau de *l'Espagnolet* de Bologne, représentant S. Ignace & S. Louis de Gonzague, priant devant l'enfant Jésus qui est dans la gloire, sur les genoux de la Vierge; ces deux saints prient avec tant d'ardeur, que le petit Jésus ne sait auquel il doit tendre les bras; c'est ce que le peintre a assez bien exprimé, quoique le tour de la figure de l'enfant Jésus soit un peu forcé. Sa tête est très-belle; celle de la Vierge l'est moins: la couleur de ce tableau est vigoureuse, c'est dommage que la lumière en soit un peu éparpillée.

L'UNIVERSITÉ a été placée dans le collége des Jésuites, dont le bâtiment est immense; il contient un amphithéâtre pour l'anatomie, un laboratoire de chymie, un cabinet d'histoire naturelle.

On y voit aussi un observatoire qu'avoit fait construire le P. Belgrado pour des observations astronomiques, & un cabinet de physique également formé par ce savant; l'on y fait des expériences pour les étudians. Le P. Canoncini y avoit formé un cabinet de médailles, mais il est réuni à la bibliothéque du palais.

Il y a un jardin de botanique dépendant de l'université, & que M. de Fellino avoit établi, mais il est dans un autre quartier. Cette université fut fondée dès l'an 1412, par Nicolas d'Est, & renouvellée surtout par le prince Ranuzio I de la maison Farnèse; elle confère des grades, & l'on y compte environ 400 étudians: elle a produit des sujets distingués dont nous parlerons dans le Chapitre suivant.

Le collége des nobles est un autre collége qui étoit aussi dirigé par les Jésuites, fondé en 1600, par Ranuzio Farnèse, pour 500 jeunes gentilshommes. Il n'y en a plus que 50 actuellement.

S. MICHELE est une église où il faut voir le tableau du maître-autel; il représente la Vierge

& S. Michel qui pèse une ame; il est de *Lelio Orsi da Novellara*, digne élève du Corrège, dont on a peu parlé, mais que M. Ruta met de pair avec les plus habiles.

MADONNA DELLA SCALA, est un petit oratoire bâti à l'honneur d'une Vierge que le Corrège peignit sur le mur de la maison de son compère, qui étoit près des remparts de la ville; on y avoit tant de dévotion, & elle passoit pour être si miraculeuse, que les offrandes qu'on y faisoit étant rassemblées, furent suffisantes pour acheter la maison & y faire bâtir cet oratoire, en 1555. On y monte par plusieurs marches, ce qui l'a fait appeler Notre Dame de l'Echelle; on voit sur le grand autel cette Vierge du Corrège, peinte à fresque avec beaucoup de noblesse & de pureté de dessin: on se plaint beaucoup encore d'une couronne d'argent qui fait un relief sur la tête de la Vierge, & qui empêche qu'on ne saisisse l'ensemble de la composition de cette tête.

LA CITADELLE de Parme est régulière; elle fut bâtie, dit-on, par Alexandre Farnèse, sur le modèle de celle d'Anvers. Le revêtement du corps de la place tombant en ruine, on y a fait quelques réparations pour en arrêter la dégradation, mais elle est dépourvue d'ouvrages extérieurs; les fossés sont presque comblés; les chemins couverts sont effacés, & elle ne pourroit être d'une grande défense; on y tient une partie des troupes de l'Etat, lesquelles ne montent qu'à environ 1200 hommes en total. Il y a aussi dans la citadelle à-peu-près 130 forçats ou *Galeotti*, qu'on emploie à des travaux publics. On a fait une promenade entre la ville & la citadelle, avec des allées d'arbres pour les carrosses, & des contre-allées pour les personnes, qui se promènent à pied; on l'appelle le *Stradone*: les dames y vont beaucoup en voiture; car on compte plus de 60 carrosses rou-

lans dans la ville ; cette promenade a près de 300 toises, & se joint encore à une autre qui conduit à la porte S. Michel, mais dans celle-ci les arbres ont mal réussi.

S. QUINTINO, église de religieuses ; le couvent fut pillé le 19 Juin 1404, & l'on prétend que c'est de-là que vient le proverbe *è miserabile come S. Quintino* (1). Ces religieuses se sont relevées de leurs pertes, elles ont des tableaux de prix. Dans la première chapelle à droite, il y a un baptême de J. C. par *Giovanni Fiammingo*, Jean Flamand ; dans la troisième chapelle à gauche, une Assomption de la Vierge, de l'*Espagnolet*. Le tableau du grand autel, qui représente S. Bénoît & S. Quintino, passe pour être de *Lanfranc*. M. Ruta le juge de Baldalocchio, par le genre de figure & la manière du dessin.

SAN VITALE ; il y a dans cette église un tableau du *Ricci*, représentant un pape qui, en invoquant la Vierge, délivre les ames du purgatoire ; la couleur de ce tableau est agréable, mais la composition en est trop dispersée.

LA CHARTREUSE, qui est à un mille de la ville, fut fondée en 1270, par Rolando Taverna, qui ayant été fait évêque de Spolette, laissa tout son bien pour cette fondation.

Il y a encore quelques églises qui méritent d'être vues. S. Antoine, église moderne fort ornée, S. André, où il y a un tableau de l'Espagnolet, & S. François de Paule ; il y a dans le couvent un beau cabinet d'animaux, une grande méridienne, & un cadran solaire à réflexion.

PALAZZO DEL GIARDINO, étoit une ancienne maison de plaisance des ducs de Parme, située au nord, & dans la partie de la ville qui est au-

(1) Mais ce proverbe, qui a lieu dans le reste de la Lombardie, vient d'ailleurs ; car on ajoute *che celebrava la messa in Camicia.*

delà de la rivière. On y voit de grands & beaux jardins; c'eſt ce qui l'a fait appeler *Palazzo Giardino*. Ce palais a été reconſtruit ſur les deſſins de M. Petitot; il s'y trouve de beaux appartemens pour le prince & la princeſſe. L'ancien appartement contenoit pluſieurs pièces, dont les murs avoient été peints à freſque par différens peintres. On a conſervé la pièce la plus remarquable, dont les murs ont été peints par Auguſtin Carrache, quoique d'une manière un peu sèche; les murs de la pièce attenante, avoient été peints par le Cignani, qui y avoit repréſenté pluſieurs ſujets tirés de la Jéruſalem délivrée.

Il y a dans les jardins des vaſes, des ſtatues, entr'autres un groupe de Bacchus & Ariane, par Boudard, une ſtatue érigée à Frugoni, poëte célèbre, mort depuis quelques années.

C'eſt près de-là que les François, commandés par le roi de Sardaigne & M. de Coigni, gagnèrent la bataille de Parme, le 29 Juin 1734, ſur les Impériaux commandés par le comte de Merci, qui y fut tué; cette bataille, auſſi-bien que celle de Guaſtalla, gagnée le 19 Septembre ſuivant, produiſirent le traité de Vienne, dont on s'occupa dès l'année 1735, & par lequel la Lorraine fut aſſurée à la France, la Toſcane à la maiſon de Lorraine, le royaume de Naples à Don Carlos, Tortone & Novare au roi de Sardaigne: on cédoit auſſi Parme & Plaiſance à l'empereur, mais la mort de Charles VI fit changer cette partie.

Les autres bâtimens les plus remarquables de Parme, ſont le palais *San Vitale*, où il y a beaucoup de tableaux précieux; celui du gouverneur; les palais *Rangoni Palavicini*, & *Giandemaria*: celui-ci eſt trop peu caché; mais le défaut n'eſt que dans la ſituation.

M. Grillo, noble Gênois, en a bâti un depuis peu avec beaucoup de magnificence.

La ville de Parme a, comme toutes les autres villes d'Italie, des fontaines & un aqueduc pour porter les eaux dans la ville. La ſource de l'aqueduc eſt à 50 milles de diſtance, dans l'endroit appelé *Malandriano*.

Les environs de Parme offrent quelques maiſons de campagne remarquables; la principale eſt ſans contredit *Colorno*, ancien château des princes Farnèſe, ſitué ſur la Parma, 3 lieues au nord ou au-deſſus de Parme. C'eſt la réſidence ordinaire du prince. Les appartemens en ſont meublés ſimplement; mais il y a un beau ſallon décoré ſur les deſſins de Petitot, & dont la ſculpture a été exécutée par Boudard, avec une jolie ſalle de comédie où Don Philippe avoit ſouvent des ſpectacles pour lui & pour ſa cour. On remarque dans les jardins deux figures d'Hercule & de Bacchus, d'environ 12 pieds de proportion, trouvées à Rome dans les jardins Farnèſe, où étoit autrefois le palais des Céſars, elles ſont repréſentées dans l'ouvrage de Bianchini, qui a pour titre: *Palazzo de' Ceſari*. Ces figures ſont d'un marbre gris très-dur, mais mutilées. L'Infant avoit envie d'en faire préſent au roi; mais les ayant fait examiner par des connoiſſeurs, on ne les a pas jugées aſſez belles pour être tranſportées auſſi loin. On les a élevées ſur des piédeſtaux de briques.

Les jardins de Colorno ſont dans le goût françois, grands comme les Tuileries (qui ont 67 arpens); ils avoient été fort embellis par le duc François Farnèſe, & décorés encore depuis ſur les deſſins de Petitot. On s'y promène ſous un grand berceau d'orangers & de citronniers, qui ſont en pleine terre, mais qu'on eſt obligé de couvrir pendant l'hiver; au bout de ce berceau, il y a une grotte aſſez jolie, compoſée de cinq pièces, dans l'une deſquelles il y avoit autrefois des figures que l'eau faiſoit mouvoir, entr'autres

des Cyclopes frappant ſur l'enclume. Il y a auſſi un grand parc pour la chaſſe ; mais les chaſſes du prince ſont néceſſairement très-bornées ; il court des cerfs & des dains dont le roi de Sardaigne lui fait préſent, mais il en a ſi peu qu'il les force rarement, de peur de les détruire ; d'ailleurs quand la chaſſe tourne du côté du Pô, on eſt obligé de l'arrêter, de peur que les bêtes ne ſortent de ſes Etats.

SALA eſt une autre maiſon de plaiſance du prince, à deux lieues au midi de Parme, ou Madame l'Infante réſide actuellement. C'eſt un château ancien, dans une belle ſituation, avec des bois qui ſervent pour la chaſſe ; il n'a rien d'ailleurs de remarquable. On y montre l'endroit où étoit le puits des raſoirs, dans le temps où l'on prétend que les ſouverains faiſoient faire des exécutions promptes & ſecrètes ; & un réduit caché dans l'épaiſſeur du mur, où le duc de Sala s'étoit caché lorſqu'il fut proſcrit, mais où il fut découvert & arrêté.

FONTANELLATO, maiſon des comtes de S. Vital, eſt auſſi à trois lieues de Parme. Il y a une freſque du Parmeſan. On cite encore CASTEL NOVO, du marquis Fogliani, à ſix lieues de la ville.

CHAPITRE XXXVIII.

Gouvernement de Parme, caractère des habitans, état des ſciences.

L'ÉTAT de Parme & de Plaiſance eſt borné au nord par le Pô, qui le ſépare du Milanez, au couchant par le Paveſan, au midi par l'Etat de Gênes, à l'orient par le duché de Modène. On évalue

évalue la population entière de ces provinces à 500 mille habitans, sur une surface de 400 lieues quarrées. Les revenus du duc de Parme vont environ à trois millions de notre monnoie, qui font douze millions de livres dans le pays. La moitié de ce revenu provient des fermes, qui comprennent les douanes, le tabac & le sel; l'autre moitié est produite par la taxe sur les terres, les contrôles, les milices & les droits sur les cuirs, qui ne sont point compris dans la ferme. Ces revenus auroient été insuffisans pour le prince; mais de mon temps, l'Espagne & la France y ajoutoient 720 mille livres, chacune la moitié.

M. du Tillot, marquis de Fellino, ministre de l'Infant Don Philippe, étoit seul chargé de toute l'administration, & il s'en acquittoit avec beaucoup d'activité, de vigilance & de désintéressement: c'est lui qui avoit, pour ainsi dire, créé ce nouvel Etat par son économie, & par les établissemens qu'il y avoit faits. Les sciences, les lettres, les arts utiles & les arts de goût; l'exploitation des mines; l'augmentation du commerce; l'académie des beaux arts; la bibliothéque; les manufactures de draps, de savons, de faïance, de cire de papiers, de mégisserie, les embellissemens de la ville, tout fut le fruit de son zèle pour le bien de ce petit Etat. Il étoit né vers 1710, d'une famille obscure à Bayonne, il avoit une nièce mariée à Toulouse; mais il avoit, pour ainsi dire, oublié sa patrie & sa famille pour ne songer qu'aux intérêts des peuples & du prince qui l'avoient adopté, & à qui il s'étoit dévoué. Il n'avoit ni enfans, ni femme, ni maîtresse, il étoit isolé, il ne formoit aucun projet de fortune; le prince entretenoit sa table & sa maison. En 1765, il lui ordonna de choisir un fief dans le nombre de ceux qui étoient réunis à ses domaines; M. du Tillot choisit celui de *Fel-*

lino, valant 7 à 8 mille livres de Parme, & dont il prit le nom.

L'Infant Don Philippe qui connoiſſoit tout le mérite de M. du Tillot, avoit en lui toute confiance; il ne vouloit jamais rien décider ſans lui; il ne ſouffroit pas volontiers qu'on lui demandât des grâces, & il renvoyoit tout à ſon miniſtre. Après la mort de l'Infant & le mariage du nouveau ſouverain, le marquis de Fellino uſa peut-être trop de ſon ancienne autorité, il déplût, ainſi que la comteſſe de Malaſpina, grande maîtreſſe du palais; M. de Boisgelin fut chargé d'aller négocier à ce ſujet; mais le marquis de Fellino quitta Parme, & il eſt mort à Paris quelques années après.

Le prince Ferdinand, fils de l'Infant Don Philippe, à ſuccédé à ſon père en 1765. M. de Keralio & M. l'abbé de Condillac avoient été chargés de ſon éducation, & leur réputation ſuffit pour faire voir combien l'on avoit à cœur ſon inſtruction, & combien l'on avoit pris de ſoins pour le ſuccès de cette éducation.

On fit venir de Rome, en 1767, le P. Jacquier & le P. le Sueur, pour lui donner des leçons de mathématiques; & il annonçoit en effet des connoiſſances.

On trouve qu'il reſſemble au roi Louis XVI. Il a épouſé, en 1769, l'archiducheſſe Marie; on avoit parlé de ſon mariage avec la princeſſe de Modène; rien ne paroiſſoit plus convenable à cauſe de la proximité des deux Etats. On a prétendu que l'Infant qui s'attendoit à être un jour roi de Naples, lorſque Don Carlos ſon frère paſſeroit au royaume d'Eſpagne, vouloit une alliance plus conſidérable; cependant il n'a point ſuccédé au royaume de Naples: le traité d'Aix-la-Chapelle n'étoit point aſſez clair en ſa faveur; d'ailleurs, la ſucceſſion a été ouverte dans un temps où la

guerre occupoit toute l'Europe pour laiſſer place à d'autres ſoins ; c'étoit à la fin de 1759.

Madame Iſabelle, fille aînée de Don Philippe, & qui avoit épouſé l'archiduc, aujourd'hui empereur, étoit un chef-d'œuvre de grâces & de talens ſolides & agréables ; elle mourut en 1763, on la regrettoit beaucoup à Parme. La princeſſe Louiſe-Marie, ſa ſœur, a épouſé le prince des Aſturies.

Le conſeil du prince de Parme eſt le tribunal ſuprême de l'Etat, il réforme les ſentences des juges ordinaires, & il évoque même les cauſes dans certains cas.

Le gouverneur de Parme eſt le juge ordinaire ; il a un auditeur civil, & un auditeur criminel, pour le ſecond, dans ſes fonctions ; en général, les magiſtrats de Parme ſont bien choiſis, & la juſtice y eſt fort bien rendue ; mais on s'y plaint, comme chez nous, de la chicane, des longueurs, & des frais conſidérables de la juſtice ; peut-être eſt-ce un abus que les juges mêmes ne ſont pas en état de corriger.

Le conſeil des finances, *Magiſtrato ſupremo delle finanze*, eſt compoſé d'un préſident, de quatre conſeillers, d'un avocat fiſcal, d'un procureur fiſcal, & d'un greffier ou *Cancelliere*.

Le corps municipal s'appelle *Anzianato*, parce qu'il eſt ſuppoſé formé par les anciens & principaux citoyens.

Il y a un dépôt public, *Archivio publico*, où l'on dépoſe toutes les minutes, de même qu'à Florence ; établiſſement très-utile pour la ſûreté des actes.

L'état militaire conſiſte en 1200 hommes de troupes, formant deux régimens, celui des gardes & celui de Parme.

Les familles les plus illuſtres de Parme, ſont celles des *Roſſi*, *Palavicini*, *San Vitali*, *Mellilupi*,

Soragna, & *Malaſpina*. La comteſſe de S. Vital, en 1766, tenoit la principale maiſon de la ville : elle avoit même une table ; les étrangers y étoient reçus avec agrément, & cette cour en général plaiſoit beaucoup aux étrangers. En 1778, M. le comte de Flavigny, miniſtre de France, y tenoit une maiſon brillante, & en faiſoit les honneurs, ainſi que Mde. de Flavigny, de la manière la plus diſtinguée. Ils avoient reconcilié les François avec la cour & la ville.

Les femmes ne ſont pas en général auſſi belles à Parme que dans d'autres villes d'Italie ; mais il ſuffit ſouvent pour être aimable d'avoir envie de l'être. L'uſage des ſicisbés y a lieu comme ailleurs, ſans qu'on y trouve à redire ; mais il ne dégénère point en eſclavage.

A l'égard des ſociétés bourgeoiſes, & du moyen ordre à Parme, l'on y eſt moins enjoué, moins façonné qu'à la cour ; il n'y a pas long-temps qu'on s'accoutume à ſupporter les François, & l'on n'a pas encore bien pris leurs manières.

Les habitans de Parme ſont d'une grande taille ; ils ſont indolens, c'eſt leur ſeul défaut ; ils ne ſont point jaloux juſques à la fureur, comme dans quelques villes d'Italie ; on n'entend guères parler d'aſſaſſinats.

Scaliger dit que les Parmeſans ont l'eſprit guerrier, le cœur bon, & qu'ils aiment à plaire.

Inventum mediis præclarum nomen in armis
Prædita quo ſit gens ignea marte docet,
Ingeniun rapidum facili flammatur ab ira
Sed viget in patulo pectore parus amor,
Magnanimo pretium eſt non diſplicuiſſe pudori,
Hoc ſatis officio cedere turpe putat.

Les deux derniers vers expriment le caractère des anciens ſicisbés, qui avoient la délicateſſe de ne vouloir que plaire & aimer ſans eſpoir, &

qui se faisoient un point d'honneur de ne jamais manquer à leurs devoirs.

Les femmes de la petite bourgeoisie se coëffent avec un réseau ou filet qui renferme leurs cheveux, & des épingles d'argent qui ont une forme d'épée, ou telle autre de fantaisie, cela leur sied assez bien. Celles de la campagne portent des chapeaux avec de très-petits bords, dont les calottes sont entourées de beaucoup de rubans ajustés en bouffettes.

Les mœurs étoient encore assez régulières à Parme; la dernière ducheſſe, pendant qu'elle vivoit, y tenoit exactement la main; & quand elle entendoit parler de quelques intrigues, elle les faisoit rompre, ou elle obligeoit à se marier ceux qui y donnoient lieu, lorsque les deux parties étoient libres.

La crainte de l'inquisition & de l'influence de la cour d'Espagne, fait qu'on ne parle de la religion dans cette ville qu'avec beaucoup de circonspection.

L'air de Parme a toujours passé pour très-bon; Pline nous dit que lors du dénombrement de l'empire, fait sous l'empereur Vespasien, on y trouva trois hommes de 120 ans, & deux de 130. (*Hist. Nat.* Tom. VII, pag. 49.)

Le climat y est tempéré, il y fait bien moins chaud que dans la partie basse de l'Italie; on y éprouve même quelquefois des hivers rigoureux, & l'on y a vu jusqu'à quatre pieds de neige, mais cela est fort rare; on peut rapporter à-peu-près à Parme, ce que j'ai dit du climat de Milan.

Il y a eu des gens illustres à Parme dans tous les temps: ce fut la patrie de Cassius, l'un des principaux chefs de la conjuration contre César, dont il est parlé dans Velleius Paterculus & ailleurs; c'est aussi la patrie de Cassius, poëte, dont parle Horace; on y ajoute Macrobe, mais cela est au moins douteux.

L'académie des *Innominati* a eu de la célébrité : elle fut établie, il y a plus de deux cent ans, à Parme, par Eugenio Viſdomini & Julio Smaglieti ; ſon nom fut occaſionné par un ſonnet, adreſſé par le Taſſe à cette ſociété dans le commencement de ſon inſtitution, avant qu'elle eût pris une qualification ; il commençoit par ces mots : *Innominata ma famoſa Schiera*, &c. Elle eut pour ſecrétaire *Viſdomini*, & compte parmi ſes rejetons, *Pomponio Torelli*, le prieur *Girolami Aleſſandrino*, le chanoine *Caſſoli*, *Giulio Ceſare Lalatta*, *Scipione e Andrea dalla Roſa*, qui tous ont été des écrivains ou des poëtes diſtingués.

L'académie des *Innominati* s'étant éteinte peu-à-peu, le comte Jacopo Antonio San-Vitale, qui étoit chevalier des ordres du roi de France, y établit une colonie des arcades de Rome : pluſieurs perſonnes du premier mérite ont concouru à cet établiſſement, tels ſont les comtes *Guido-Aſcanio Scutellari*, & *Aurelio Bernieri* ; le P. *Belgrado*, qui ont tous été comme les fondateurs de cette colonie des arcades.

Il y a auſſi à Parme une académie des *Inaſpettati*, qui s'aſſembloit le vendredi chez le prince, du moins en 1771.

Parme a eu pluſieurs poëtes célèbres : *Pomponio Torelli*, que nous venons de citer, auteur de pluſieurs belles tragédies : *Roſſi*, *Marmitta*, *Baſinio*, *Ravaſini*, qui a fait des vers latins très-bons ; le comte *San-Vitale*, dont nous avons déjà parlé, qui a fait un poëme eſtimé ; il eſt mort vers 1775 ; les comtes *Guido Scutellari* & *Aurelio Bernieri* ; M. le marquis Proſper *Manara*, premier miniſtre, eſt un des meilleurs poëtes de l'Italie ; il a donné, en 1766, une traduction des éclogues de Virgile en vers italiens ; il travailloit à celle des Géorgiques. M. *Mazza*, jeune poëte, a réuni divers genres de talens ; il traduit l'anglois avec une élégance & une préciſion que l'on admire.

L'abbé Frugoni, Gênois, établi à Parme depuis long-temps, & secrétaire de l'académie des beaux-arts, étoit regardé comme le meilleur poëte de l'Italie, surtout depuis que Metastasio s'étoit retiré à Vienne; mais il est mort vers 1768. Frugoni a peu travaillé dans le genre dramatique, mais il excelloit pour les pièces fugitives. On vient de faire à Parme une très-belle édition des poésies de Frugoni, en 8 volumes, par ordre de la cour, chez Bodoni. Un noble Vénitien, aussi distingué par son goût que par sa naissance, a fait imprimer un recueil de pièces choisies des poëtes modernes dont il faisoit le plus de cas, & Frugoni en étoit un (1); l'éditeur annonce qu'il a voulu rassembler dans les trois genres différens, les exemples de la poésie la plus harmonieuse, la plus noble, la plus digne de servir de modèle, & la plus propre à former le goût de la jeunesse italienne. Ce sont des vers blancs, c'est-à-dire, non rimés, de même que ceux de Lucrèce de Marchetti, & du Virgile d'Annibal Caro; mais ils n'en sont souvent que plus raisonnables & plus harmonieux, puisque le poëte a un obstacle de moins, étant débarrassé des entraves de la rime.

Il y a eu dans d'autres genres des écrivains connus à Parme: *Panormitanus* étoit Sicilien, mais il professa le droit canon à Parme pendant six ans, lorsque Nicolas d'Est eut fondé l'université de Parme en 1412. Enea *Vico*, célèbre antiquaire, fut un des premiers qui répandit le goût de ce genre de connoissance; l'abbé *Bacchini*, dans le dernier siècle & dans celui-ci, se fit beaucoup d'honneur de ses ouvrages d'érudition sacrée & profane; il fut professeur à Bologne, & auteur

(1) En voici le titre : *Versi sciolti dell' abate Carlo Innocenzio Frugoni, del Conte Francesco Algarotti e del Padre Xaverio Bettinelli, seconda edizione. In Venezia*, 1766. *in*-4.

d'un des premiers Journaux d'Italie, concurremment avec le P. Gaudenzio *Roberti*, qui faiſoit les frais de l'impreſſion.

On compte encore parmi les hommes illuſtres de Parme, le P. François *Bordoni*, theologien; Chriſtophe *Caſtiglioni*; *Roſſi*, hiſtorien de Ravenne, du moins il deſcendoit des *Roſſi* de Parme; les juriſconſultes *Bottoni* & *Bayardi*; le marquis *dalla Roſa*; le médecin *Sacchi*, profeſſeur à Padoue. Parme a donné à l'Eſpagne deux médecins diſtingués dans ce ſiècle-ci, *Cervi* & *Venturi*; le premier a été médecin de Philippe V & de Ferdinand, & membre de l'académie des ſciences de Paris; le ſecond a été médecin de la reine d'Eſpagne Douairière, Eliſabeth Farnèſe, morte en 1766.

Le P. *Zucchi*, Jéſuite de Parme, fut le premier qui eut en 1616 l'idée ingénieuſe des téleſcopes de réflexion (1), par le moyen des miroirs concaves, dont Gregori & Newton ont fait enſuite une application ſi heureuſe.

M. *Belgrado*, ex-Jéſuite, qui a été confeſſeur de l'Infant, eſt né à Udine, capitale du Frioul, dans l'Etat de Veniſe; mais il a fait long-temps ſa réſidence à Parme, & on peut le conſidérer comme un des ſavans qui a fait le plus d'honneur à cette ville; il eſt connu non-ſeulement par des ouvrages de géométrie, tels que ſon livre *De uſu analyſeos in re Phyſica*, publié en 1762, mais encore par des morceaux d'érudition, tels que ſa diſſertation ſur le trône de Neptune, que l'on voit dans un bas-relief à S. Vital de Ravenne. Depuis l'extinction de ſon ordre, il s'eſt retiré dans ſa patrie.

Les autres ſavans que j'ai connus à Parme, en 1765, ſont le P. *Cavina*, Jéſuite, né à Faenza, actuellement profeſſeur de mathématiques à Cagliari; le P. *Venini*, Somaſque, directeur des étu-

(1) *Zucchi Optica Philoſophica*, 1852.

des ou précepteur des pages, qui a quitté Parme, & qui eſt en France chez M. l'archevêque d'Aix; le comte *Caſterboza*, qui avoit formé à Parme un cabinet d'aſtronomie & de phyſique, mais il eſt mort vers 1770.

Le P. Louis *Canonici*, Jéſuite, qui avoit donné divers ouvrages d'érudition, & formé un cabinet de médailles à l'univerſité, il eſt retiré dans l'Etat de Veniſe.

On diſtingue actuellement le P. *Carminati*, Théatin, profeſſeur de phyſique, que nous avons vu à Paris en 1782.

L'abbé de *Roſſi*, profeſſeur de l'hébreu, eſt connu par de nombreux ouvrages qu'il a publiés à Parme ſur la littérature hébraïque, & les anciennes éditions de la bible. Il va donner les variantes choiſies de toutes ces éditions & d'une foule de manuſcrits hébreux dont il eſt poſſeſſeur.

Le P. *Pannini*, Carme, vient de donner une grande édition de Théocrite en 2 vol. *in*-4°.

M. *Gerardi* a donné de belles planches d'anatomie.

M. le comte de la Tour *Rezzonico*, de Côme, eſt attaché depuis long-temps au ſervice de Parme, & depuis 1765 gouverneur de la citadelle: il deſcend des Torriani, ſouverains de Milan. Le bourg de Rezzonico, dont il porte le nom, eſt ſitué ſur le lac de Côme, & le pape Clément XIII étoit de la même famille. M. Rezzonico a donné en 1757, un poëme ſur la priſe de Port-Mahon, enſuite des diſſertations ſur l'hiſtoire naturelle de Pline, *Diſquiſitiones Plinianæ*, in-fol. 1763 & 1767.

M. le comte Rezzonico a une belle collection de médailles, ſurtout des ſouverains d'Italie; il l'eſtime 3000 ſequins, mais il ne la donneroit pas pour le double.

M. ſon fils a auſſi donné divers ouvrages en vers & en proſe; j'en ai déjà parlé à l'occaſion de

l'académie des beaux-arts dont il eſt ſecrétaire.

Le P. *Paolo Maria* PACIAUDI, Théatin, eſt un habile antiquaire, qui s'occupoit, en 1765, des monumens de Velleia: on travailloit aux planches qui devoient accompagner ſon ouvrage. Il s'étoit retiré à Turin, ſa patrie, depuis le changement de miniſtère; mais il eſt revenu à Paris vers 1775. Il a donné trois volumes *in*-4°. de l'Hiſtoire de Malte; il travaille à une ſuite.

Il y a dans l'univerſité des profeſſeurs connus; le P. *Contini*, Vénitien; l'abbé *Amoretti*; l'abbé *Pezzana*; le P. *Bina*, Bénédictin; le P. *Cravaſio*, naturaliſte.

M. *Maneci*, ſavant médecin; M. *Utrici*, apothicaire & bon chymiſte; M. *Mathé*, méchanicien & phyſicien.

Le jeune comte *Cerati*, qui travaille à une hiſtoire politique de Parme.

On a auſſi établi à Parme une Imprimerie royale vers 1765. M. Jean-Baptiſte Bodoni, qui en eſt le directeur, a fait fondre de très-beaux caractères, & en a publié des épreuves en vingt langues: hébreu, arabe, thibétain, bracmane, éthiopien, cophte, &c. & il pourroit en fournir à des Imprimeries étrangères. M. Bodoni a imprimé en 1783, ſous la direction de M. Jean-Bernard de Roſſi, des Elémens de la langue cophte ou égyptienne, compoſés par M. l'abbé Thomas Valpergue de Caluſo, de Turin. Il a donné des éditions qui, pour la beauté, peuvent aller de pair avec ce qu'il y a de plus beau dans la typographie, exceptés peut-être le Virgile de Baskerville, le Salluſte de Madrid, le Télémaque & le Racine de Didot, ſupérieurs à tout le reſte.

Parmi les gens de lettres que j'ai vus à Parme en 1765, je dois citer pluſieurs François, & d'abord M. l'abbé de Condillac, qui revint en 1769 à Paris, où il eſt mort, après avoir publié en 16 volumes le cours d'études, qu'il avoit compoſé pour le prince.

M. Delaire, connu par ſon analyſe du chancelier Bacon, par une grande deſcription de l'épinglier, qui eſt dans l'Encyclopédie, &c. il venoit de ſe faire une querelle avec toute l'Italie, en parlant d'une manière fort dédaigneuſe de la littérature italienne dans la Gazette Littéraire de 1765; il y eut deux réponſes imprimées, une à Rome par le P. Pozzi, & une d'un écrivain de Parme; on y citoit véritablement beaucoup de gens illuſtres que M. Delaire avoit paſſé ſous ſilence, pour ne compter que ſix perſonnes dignes d'être citées.

M. de Keralio, qui étoit alors gouverneur du jeune prince, poſsède tous les genres de connoiſſances qui étoient néceſſaires pour lui donner la plus belle & la meilleure éducation; art militaire, mathématiques, hiſtoire, belles-lettres, avec des mœurs dignes de ſa place; il eſt actuellement à Paris.

Le P. Fourcaud, Minime, connu par ſon talent pour l'hiſtoire naturelle, qui avoit formé à Mâcon le plus beau cabinet d'oiſeaux, étoit auſſi à Parme, occupé à former un cabinet d'hiſtoire naturelle. Il eſt mort, mais ſon cabinet eſt à l'univerſité; on admire la manière dont les animaux y ſont préparés & arrangés, avec une expreſſion & une vérité qui ſurpaſſe, pour ainſi dire, la nature. Il a dépoſé ſa méthode à l'académie des ſciences de Paris, pour être publiée après ſa mort. Il y avoit un apothicaire à Parme qui avoit formé un très-bel herbier de plantes des Alpes (1).

Après avoir parlé des gens de lettres, il nous reſte à dire un mot des grands artiſtes que Parme a produits.

(1) On peut citer à cette occaſion une belle allée qui eſt à Parme, formée de peupliers de Lombardie, eſpèce d'arbres que l'on recherche beaucoup en France depuis quelques années, qui croiſſent très-promptement, & qui font réellement un bel effet.

Nous avons déjà parlé du Corrège, du Parmesan, ou François *Mazzola*, né à Parme en 1504, & de Lanfranc, l'un des meilleurs peintres de l'école vénitienne, mort en 1647, à l'âge de 66 ans : c'eſt un de ceux qui ont le mieux imité la perſpective & les raccourcis du Corrège.

Il y a encore eu à Parme d'autres peintres habiles, tels ſont *Amidano*, qui vivoit vers 1550; Jérôme Mazzola, couſin de François, qui vivoit auſſi vers l'an 1542. François-Marie *Rondani*, qui vivoit vers 1525; Giacinto *Bertola*, qui mourut en 1558; Jean-Baptiſte *Finti*, qui travailloit vers 1540; *Siſto Bardalocchio*, élève d'Annibal Carrache, vers 1612.

Ceux dont on parle actuellement, ſont MM. Baldrighi, Ferrari, Breſciani. M. Guyard, ſculpteur de la cour, a remplacé M. Boudard, qui a publié une iconographie en 3 volumes in-folio, à Parme, en 1759, & qui eſt mort en 1771. M. Boſi, habile graveur, qui a donné un recueil de têtes gravées.

CHAPITRE XXXIX.

Des meſures, des poids, & du commerce de Parme.

La meſure dont on ſe ſert à Parme eſt le *Braccio;* mais il y en a de trois ſortes, comme dans la plupart des villes de Lombardie : le *Braccio di legno*, ſert pour meſurer les terres, & le plus grand nombre des choſes qui ſont dans le commerce; il contient 20 pouces 0 ligne & $\frac{1}{3}$, ou une ligne & $\frac{42}{100}$ ſuivant le P. Friſi. Ce bras ſe diviſe en douze parties, que l'on appelle *oncie*; *l'oncia* en douze points, le point en douze atomes.

La perche (*Pertica*) qui eſt compoſée de ſix

bras, vaut par conſéquent 10 pieds & deux lignes; c'eſt cette perche que l'on emploie dans l'arpentage. Un terrain qui a deux perches ou douze bras en tout ſens, c'eſt-à-dire, quatre perches quarrées, ou 144 bras quarrés de ſurface, s'appelle *Tavola*, table; le *Staro* contient 12 tables, & la *Biolca* contient 6 *Staro* ou 72 tables; ainſi 16 perches dans un ſens, & 18 dans l'autre, c'eſt-à-dire, 288 perches quarrées, ou 10368 bras quarrés font la *Biolca*; elle revient par conſéquent à 28881 pieds quarrés ou 802 toiſes quarrées, meſure de Paris, ce qui approche de l'arpent de Paris, qui contient 900 toiſes.

Le bras pour la ſoie *Braccio da ſeta*, qui ſert à meſurer les étoffes de ſoie, eſt de 21 pouces 8 lignes: le P. Friſi ajoute deux tiers de ligne.

Le *Braccio da filo*, troiſième ſorte de bras dont on ſe ſert à Parme pour meſurer la toile & le drap, eſt de 23 pouces 6 lignes & $\frac{7}{10}$, ou ſeulement $\frac{49}{100}$, ſuivant le P. Friſi.

A Plaiſance le *Braccio di legname*, eſt de 17 pouces 4 lignes $\frac{61}{100}$, & le *Braccio dit Tela e ſeta*, 2 pieds 11 lignes & $\frac{45}{100}$.

La Brenta, qui eſt la meſure dont on ſe ſert à Parme pour le vin, doit peſer huit *Peſi*, chacun de 25 livres de Parme, ce qui revient à 720 pouces cubes de Parme, (*once*) c'eſt-à-dire, 3347 pouces cubes de France, ou 70 pintes; & comme la *Brenta* ſe diviſe en 36 *pintes*, la *pinta* eſt de 20 pouces cubes de Parme, ou 93 pouces cubes de France, c'eſt à-peu-près le double de la pinte de Paris, qui eſt de 48 pouces cubes de Paris.

Le *Staio* ou *Staro*, dont on ſe ſert pour meſurer le froment, doit peſer 4 *peſi* & 2 livres, ou 102 livres environ, lorſque le grain eſt de bonne qualité, cela fait 576 pouces cubes de Parme, ou 2678 pouces cubes de France, ce qui revient auſſi à 81 livres de France, du moins à raiſon de 20 livres

que pèse le boisseau de Paris; le *Staio* se divise en 16 *Quartarole*.

La livre de Parme est de dix onces deux tiers, ou dix onces cinq gros vingt-quatre grains poids de marc.

Les louis-d'or de France passent ordinairement à Parme pour 95 livres, ils vont quelquefois jusqu'à 97. Ainsi la livre de Parme ne vaut qu'environ 5 sols de France; on y compte aussi par paules, & l'on donne 43 paules pour un louis-d'or, quelquefois 46, & même 48 en monnoie basse du pays; mais on préfère d'en avoir 46 en argent du pape. Ainsi le paule coûte à Parme 11 sols 2 deniers de France, au lieu de 10 sols 8 deniers qu'il coûte à Rome; mais à Florence il m'a coûté 11 sols 5 deniers, parce qu'on n'y donne que 42 paules pour un louis. Cela n'empêche pas qu'un voyageur ne puisse compter par paules dans toute l'Italie, en supposant les paules de 10 sols 8 deniers de France.

En 1775, la livre de bœuf de 12 onces, coûtoit 28 sols de Parme, le veau 15 à 18, le mouton 12 sols, les pâtes 28.

Parme a toujours été célèbre par le commerce des laines :

Tondet & innumeros Gallica Parma greges,

dit Martial; il met dans un autre endroit les laines de Parme au-dessus de celles d'Altino, qui avoient à Rome beaucoup de célébrité.

Velleribus primis Apulia, Parma secundis
Nobilis, Altinum tertia laudat ovis.

La soie est aujourd'hui la principale richesse de Parme; elle se vend en trame & en organsin : on en envoie beaucoup à Lyon & même en Angleterre; & l'on en travaille dans le pays.

Il y a à Parme une filature considérable; la foire de cocons au mois de Juillet est curieuse à voir.

Le Parmeſan ne recueille pas aſſez de bled pour la conſommation du pays; auſſi le bled y coûte 22 livres du pays le ſtaro ou ſtaio de 100 livres, ce qui revient à 19 liv. 8 ſols le ſetier; c'eſt le prix moyen, qui n'étoit à Paris que de 18 liv. Mais en 1775, il coûtoit à Parme 44 liv. le ſtaro, monnoie du pays.

Les ſalines de *Salſo maggiore*, qui ſont à dix lieues de Parme, du côté du midi, fourniſſent chaque année 166000 livres poids du pays, ou 285000 quintaux de France, qui ſont à-peu-près les deux tiers de la conſommation; l'autre tiers ſe tire de la mer Adriatique, & remonte le Pô juſqu'à l'embouchure de la Parma, ou même juſqu'à Plaiſance, pour la conſommation de cette ville & des environs.

On n'emploie point à Salſo *les bâtimens de graduations*, comme en Allemagne & en Franche-Comté, pour faire évaporer l'eau ſalée; quinze heures d'ébullition ſuffiſent pour former le ſel, & trois jours pour le ſécher; ces ſources ſont imprégnées d'huile de pétrole: on l'ôte de deſſus la ſurface, & on l'abandonne aux forçats qui tournent la roue & font monter l'eau dans les baſſins. Le ſel ne coûte à Parme que 12 ſols la livre du pays, cela revient à 4 ſols 5 deniers, poids & monnoie de France (1). Les cochons & autres ſalaiſons ſont encore une des richeſſes du pays, de même que les beſtiaux. Le vin ſe tire principalement de Firenzuola; il vient dans une plaine baſſe, & il eſt doux & agréable: les François établis à Parme, qui n'aiment pas les vins doux, font venir des vins de France & de Provence ſurtout.

Il y a dans le Plaiſantin des mines de fer que l'on exploite pour le compte du prince. Depuis 1766, l'on a eſſayé de le convertir en acier. On y trouve auſſi du cuivre & du vitriol.

(1) Les impôts ſur le ſel & autres, ſont détaillés dans le dictionnaire politique de M. Robinet, *Bibliothèque de l'homme d'Etat.* Tom. XXVI.

Il y a des eaux ou boues médicinales à Leſignano, qui eſt à dix milles de Parme.

LE PETROLE, *Petrolium*, *oleum Saxi*; eſt une huile bitumineuſe, légère, foſſile, quoiqu'en partie végétale, ſe trouve en pluſieurs endroits du voiſinage de Parme. On tire ſurtout de l'huile de pétrole à *Miano*, village à 4 lieues de Parme; pour l'obtenir on creuſe des puits de 180 pieds, au fond deſquels elle ſe raſſemble en abondance, ſouvent avec force & par jets ſemblables à de petites fontaines; au point qu'on en a trouvé 800 livres dans une ſeule foſſe; on n'en ramaſſe point l'hiver; en été les puits fourniſſent depuis une demi-livre juſqu'à trois livres par jour; voyez les Mémoires de l'académie, année 1770. M. Boulduc a donné l'analyſe du pétrole de Modène, dans les Mémoires de 1715: il ſe trouve à Monte Baranzone, à 12 lieues de Modène, &c.

Il y a près de Velleia, à 6 lieues de Plaiſance & 13 lieues de Parme, une fontaine qui a l'odeur de foie de ſoufre; une autre qui bouillonne ſans que l'eau ſoit chaude, & ſur laquelle s'élève une vapeur de pétrole, & à laquelle quelques perſonnes trouvent une odeur de Benjoin. Cette vapeur s'enflamme aux approches d'un flambeau allumé, & cette flamme dure pendant pluſieurs jours, juſqu'à-ce que quelque coup de vent l'éteigne. M. Fougeroux en parle dans les Mémoires de l'académie des ſciences, pour 1770, p. 43. Il y en a de pareilles vers Pietramala, comme nous le dirons dans la ſuite; à Barigazzo, qui eſt à dix lieues de Modène, il y a auſſi des bouches d'eau qui s'allument avec un flambeau: il y en avoit même une en Dauphiné, ſur laquelle on peut voir les Mémoires de l'académie pour 1699, & ceux de l'académie des belles-lettres, Tom. VI, 1729; mais j'ai oui dire qu'elle eſt obſtruée.

CHAPITRE

CHAPITRE XL.

Des ruines de Velleia.

VELLEIA ou *Veleia*, étoit une ville ancienne, dont les reſtes ſe voient à 13 lieues de Parme, dans le Plaiſantin, à 6 lieues de Plaiſance, vers le midi, en tirant du côté de Gênes, à 4 lieues de la voie Emilia, dans le village appelé Macineſſo, près de Ruſtigaſſo, à la droite du *Chero*, qui tombe dans la *Chiavenna* (1), au pied de deux montagnes très-hautes, nommées *Moria* & *Rovinaſſo*, qui ſont partie de l'Apennin, & dont les éboulemens causèrent la ruine de *Velleio*; on voit encore qu'elles ſont fendues, & l'on reconnoît aiſément qu'il s'en eſt détaché des maſſes de rochers que l'on retrouve ſur les débris de cette ville; car on voit toutes les colonnes renverſées du côté oppoſé aux montagnes; les murs qui reſtent en place ſont inclinés du même ſens, c'eſt-à-dire, du côté où ils ont été pouſſés par la chûte des terres & des rochers. Il en eſt venu à la fois des deux hauteurs oppoſées, & ils ſe ſont réunis, pour ainſi dire, ſur Velleia. Nous avons rapporté des événemens ſemblables, en parlant d'Aiguebelle en Savoie. Il y a près de Velleia une terre bitumineuſe, qui s'enflamme aiſément à l'approche du feu, lors même qu'elle eſt mouillée; cela joint à quelques matières noires ou brûlées, & à quelques médailles fondues qu'on y a trouvées, a fait croire à quelques perſonnes, que la deſtruction

(1) Pour aller de Parme à Velleia, on prend le chemin de Château-Neuf de Terzi, qui eſt à 6 lieues de Parme; on va à Lugagnano, deux petites lieues; aux Tavernes, deux lieues; à Macineſſo, trois petites lieues. Mais ſi l'on y va en partant de Plaiſance, on paſſe à Fiorenzola & à Lugagnano.

de Velleia avoit bien pu être cauſée par un incendie; mais les traces du feu n'y ſont pas aſſez conſidérables pour faire admettre une pareille cauſe, & il ſuffit, pour les expliquer, de recourir aux feux qui pouvoient être allumés dans les maiſons, au moment de la chûte de la montagne.

A en juger par le grand nombre d'oſſemens qu'on a trouvés dans les ruines, & par la quantité de médailles & de monnoie qu'on en retire, les habitans n'eurent pas le temps de ſe ſauver; ils furent ſurpris, écraſés & engloutis avec toutes leurs richeſſes, comme ceux de *Tripergole* auprès de Naples en 1538; au lieu que ceux d'Herculanum & de Pompeii eurent le temps de ſe retirer & d'emporter leurs effets les plus précieux. On ne ſait pas dans quel temps Velleia fut enſevelie ſous ces rochers; la date de cet événement eſt probablement du quatrième ſiècle: l'on n'a pas trouvé à Velleia de monumens publics poſtérieurs au règne de Probus, qui mourut l'an 282; mais l'on y trouve beaucoup de médailles des empereurs qui ont ſuccédé à Conſtantin, dans les années 337 & ſuivantes; c'eſt donc pluſieurs années après la mort de Conſtantin que cette ville fut abîmée.

On commença en 1760, à faire des fouilles dans les ruines de Velleia par ordre du duc de Parme; la difficulté étoit extrême; les bâtimens y ſont couverts de rochers, à plus de 20 pieds de hauteur, les ſtatues & tout ce qui eſt deſſous, eſt tellement mutilé & fracaſſé qu'on n'en retire que peu d'avantages, eu égard aux travaux; & comme les difficultés augmentent encore en approchant de la montagne, on a preſque renoncé à ces travaux depuis 1764.

Les différentes couches de terres & de rochers qu'on trouve alternativement placées les unes ſur les autres, indiquent des éboulemens arrivés ſucceſſivement & en divers temps, & le grand nom-

bre de briques, de pierres & de marbres qu'on trouve dans le Chero, ſur un eſpace de plus de trois lieues, fait juger que la première chûte n'avoit pas rempli & enterré la ville dans ſon entier. La plus grande partie de Velleia étoit bâtie ſur le penchant de la colline; les maiſons étoient ſéparées en forme d'isles, & formoient un amphithéâtre, dont les différens étages communiquoient par des degrés; les appartemens inférieurs des maiſons étoient placés ſur un faux plancher, ſoutenu par des piliers de terre cuite, où l'air pouvoit circuler & garantir les maiſons de l'humidité; ces maiſons paroiſſent ſimples, il y en avoit ſeulement quelques-unes pavées de marbre, d'autres de moſaïques. On y a trouvé des peintures, des buſtes en marbre, des bains de même matière; des vaſes de bronze incruſtés en argent; des meubles & uſtenſiles domeſtiques du bon goût; des ouvrages de terre cuite, fins & élégans. On y a trouvé un panneau de peinture dans le goût chinois, c'étoit un genre groteſque aſſez uſité chez les Romains, & que Raphaël a imité, en copiant les peintures des anciens édifices. On en a tiré auſſi un bas-relief en marbre dans le goût égyptien, d'une aſſez belle exécution, & deux chapitaux égyptiens, dans leſquels, au lieu de volutes & de feuillages, il y a de petites figures: on ſait que les Romains ſe plurent quelquefois à imiter le genre des Egyptiens. Beaucoup de moulures de bronze très-bien faites, prouvent qu'il y avoit des ornemens très-riches dans les édifices de Velleia.

On a levé le plan de la partie où l'on a fouillé juſqu'ici, & il ſe voit dans la galerie du château de Parme. On remarque vers le milieu une place qui étoit très-ornée; une inſcription en lettres de bronze qui étoit ſur cette place, apprend qu'elle fût pavée de groſſes pierres aux frais d'un Velleiate, nommé *Lucius Lucilius*. Au milieu ſe voyoit

un autel consacré à l'empereur Auguste. La place étoit environnée de colonnes de marbre Chipolin, dont quelques-unes subsistent encore, avec un canal tout autour, pour l'écoulement des eaux; il y avoit aussi de très-beaux siéges de marbre, soutenus par des lions; on y a trouvé une statue de bronze, représentant une Victoire ailée, les bras élevés, dans l'attitude de soutenir une couronne, peut-être un bassin de fontaine, un cadran solaire, ou autre chose semblable. Parmi les édifices considérables de Velleia, l'on voit qu'il y avoit, comme dans les grandes villes, un *Chalcidium*, bâtiment public qui servoit ou aux assemblées de ville, ou à des cérémonies de religion, ou même, suivant quelques auteurs, à des festins publics. Une inscription nous apprend qu'il avoit été bâti par Bebia, fille de Titus, en faveur de ses concitoyens, *pro municipibus suis*. Une autre inscription nous apprend qu'il y avoit une basilique bâtie par C. Sabinus, pontife, duumvir & préfet des artisans. Ces basiliques servoient à l'usage des tribunaux, & à celui des négocians. Vitruve nous en a conservé la description.

Les Velleiates formoient une république, de laquelle dépendoient à-peu-près trente villes ou bourgs des environs; ils étoient compris dans la nation des *Anamani*, un des peuples de la Ligurie. Les historiens n'ont presque rien dit des Velleiates, qui n'occupoient qu'une petite contrée de la Ligurie; mais on voit à Parme une table de bronze, où sont marqués les principaux endroits du pays des Velleiates; on y reconnoît beaucoup de villages des environs, qui n'ont presque pas changé de nom, si ce n'est par l'altération naturelle du langage & de la prononciation.

Cette table, qui se rapporte à un établissement de l'empereur Trajan, est le monument de bronze le plus entier & le plus considérable qui existe,

elle fut expliquée par Muratori; M. Terraſſon l'inſéra, en 1750, parmi les monumens, dans ſon hiſtoire de la Juriſprudence Romaine, où elle occupe 15 à 16 pages *in-folio*. On y voit auſſi une autre table de bronze contenant des loix romaines, qui ſe trouvent dans le code, & il y eſt dit que ces loix doivent s'obſerver dans toute la Gaule Ciſalpine. Pluſieurs fragmens de marbre & de bronze qui ont été trouvés à Velleia, contiennent des ſanctions ou ordonnances publiques. On y a trouvé beaucoup d'idôles, les unes de marbre, les autres de terre graſſe; une ſtatue coloſſale de l'empereur Adrien, dont il ne reſte que la tête, avec un pied, une main & une partie de la draperie; une ſtatue de Néron encore jeune, ayant au col la *bulla* (1); une ſtatue de Galba, en habit militaire, avec ſon armure, & d'autres ſtatues de pluſieurs perſonnages conſulaires, dont quelques-unes ſont de bonne main; il y en a même une que l'on regarde comme un des bons ouvrages de la ſculpture grecque. Parmi ces ſtatues, on en voit beaucoup en bronze doré. On a encore tiré de Velleia pluſieurs inſcriptions à l'honneur de Germanicus, de Veſpaſien, d'Aurélien, de Probus, d'Agrippine, de Druſilla, de Julia Mammea, de Tranquillina, &c. Il y en a une qui fait mention du collége des artiſans de la ville, une autre parle de la congrégation d'Hercule, *Sodalitium cultorum Herculis*. On y a trouvé des balances, des poids, marqués pour la fidélité du commerce, des maſques pour l'uſage des ſpectacles, & autres meubles qui pourroient déjà former un cabinet d'antiques.

On n'y a point reconnu de temple, ni de théâ-

(1) Petite boule d'or, clauſe que portoient les enfans des patriciens; on la leur donnoit en même temps que la prétexte ou robe bordée de pourpre; & ils la portoient juſqu'à 17 ans.

tre; il peut bien se faire qu'ils soient restés ensevelis dans la partie élevée de la ville que l'on n'a pu déblayer; mais on a trouvé les aqueducs qui distribuoient l'eau dans la ville; un château d'eau qui servoit de point de partage; des bains qui en étoient voisins, & d'autres chambres qui paroissent avoir servi à des étuves.

On n'a donné sur la fondation de Velleia & sur son ancien état, que des conjectures très-vagues; on sait seulement qu'étant tombée sous la domination des Romains, elle fut gouvernée par des duumvirs, comme cela se voit par un très-beau marbre qui est à Parme; elle fut élevée au rang de ville municipale; elle avoit à Rome ses patrons ou protecteurs; on en a trouvé quelques monumens: un, par exemple, qui fut dédié à Festus, consul, préteur, proconsul du Pont & de la Bithinie.

Les Journaux ont beaucoup parlé de Velleia; mais la plupart d'une manière vague & peu exacte. Le P. Paciaudi, qui a lui-même assisté à plusieurs fouilles, a fait à ce sujet un mémoire fort détaillé, dont on a donné l'extrait en 1765, dans le quatrième Tome de la Gazette Littéraire; c'est de-là que j'ai tiré une partie des notions précédentes, qui manquoient à tous nos voyages d'Italie; M. le comte Rezzonico en a aussi parlé dans ses *Disquisitiones Plinianæ*.

M. Costa, chanoine de Plaisance, présidoit aux fouilles de Velleia, il en avoit décrit les monumens, & il se proposoit de les publier; depuis sa mort, ce soin a été confié au P. Paciaudi, qui promet un grand ouvrage sur cette matière; mais ses autres ouvrages ont retardé l'exécution de ce projet.

Fin du Tome premier.

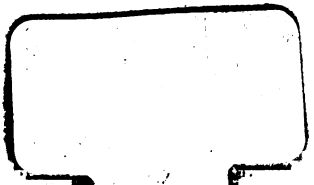
TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

AVERTISSEMENT *du Libraire.* page 5
Préface. 7
Hiſtoire naturelle de l'Italie. 39
De la Conſtitution phyſique de l'Italie par M. DE SAUSSURE. 45
CHAPITRE I. *De la Savoie & des Alpes.* 59
CHAP. II. *De la hauteur des montagnes.* 87
CHAP. III. *Des lucioles, ou inſectes lumineux.* 95
CHA. IV. *Du Piémont.* 98
CHAP. V. *Succeſſion des ducs de Savoie dont nous aurons occaſion de parler.* 106
CHAP. VI. *De l'hiſtoire de Turin.* 117
CHAP. VII. *Deſcription de Turin, de la citadelle, de la cathédrale, du palais & du théâtre.* 122
CHAP. VIII. *Partie orientale de Turin, qui comprend l'univerſité, la rue du Pô, &c.* 151
CHAP. IX. *Partie méridionale de Turin.* 165
CHAP. X. *Partie occidentale de Turin.* 178
CHAP. XI. *De la population de Turin, du caractère des habitans, & de l'adminiſtration.* 192
CHAP. XII. *Etat des ſciences à Turin.* 198
CHAP. XIII. *Des monnoies, poids, meſures de Turin, & du prix des denrées.* 209
CHAP. XIV. *Des revenus & des impôts du Piémont.* 221
CHAP. XV. *Des environs de Turin.* 230
CHAP. XVI. *Reſtes de l'ancienne ville d'Induſtria.* 247
CHAP. XVII. *De quelques autres parties du Piémont.* 253
CHAP. XVIII. *Route de Turin à Milan, par Verceil.* 261

CHAPITRE XIX. *De l'hiſtoire de Milan, & de ſon état actuel.* page 268
CHAP. XX. *Deſcription de la cathédrale de Milan.* 276
CHAP. XXI. *Deſcription du quarré qui renferme la citadelle, & la bibliothéque ambroſienne.* 287
CHAP. XXII. *Deſcription du quarré du Lazaret.* 309
CHAP. XXIII. *Deſcription du quarré de la Porte Romaine.* 312
CHAP. XXIV. *Deſcription du quarré de la porte du Teſin.* 318
CHAP. XXV. *Des canaux de Milan.* 327
CHAP. XXVI. *Du gouvernement & de l'adminiſtration de Milan.* 329
CHAP. XXVII. *De la littérature à Milan.* 333
CHAP. XXVIII. *Du caractère des Milanois.* 342
CHAP. XXIX. *Des impoſitions & du commerce du Milanez.* 344
CHAP. XXX. *Des meſures, des monnoies & du prix des denrées à Milan.* 354
CHAP. XXXI. *Des environs de Milan.* 360
CHAP. XXXII. *De la valeur & du produit des terres, & du climat du Milanez.* 363
CHAP. XXXIII. *Deſcription de Pavie.* 371
CHAP. XXXIV. *Des lacs, des montagnes, & des pays qui ſont au nord de Milan.* 392
CHAP. XXXV. *Route de Plaiſance, par Lodi & Crémonne.* 401
CHAP. XXXVI. *Deſcription de Plaiſance.* 410
CHAP. XXXVII. *Hiſtoire & deſcription de Parme.* 423
CHAP. XXXVIII. *Gouvernement de Parme, caractère des habitans, état des ſciences.* 448
CHAP. XXXIX. *Des meſures, des poids & du commerce de Parme.* 460
CHAP. XL. *Des ruines de Velleia.* 460

Fin de la Table.

THE PROPERTY OF THE NEW YORK SOCIETY LIBRARY

H M

MAR 9 19~~44~~